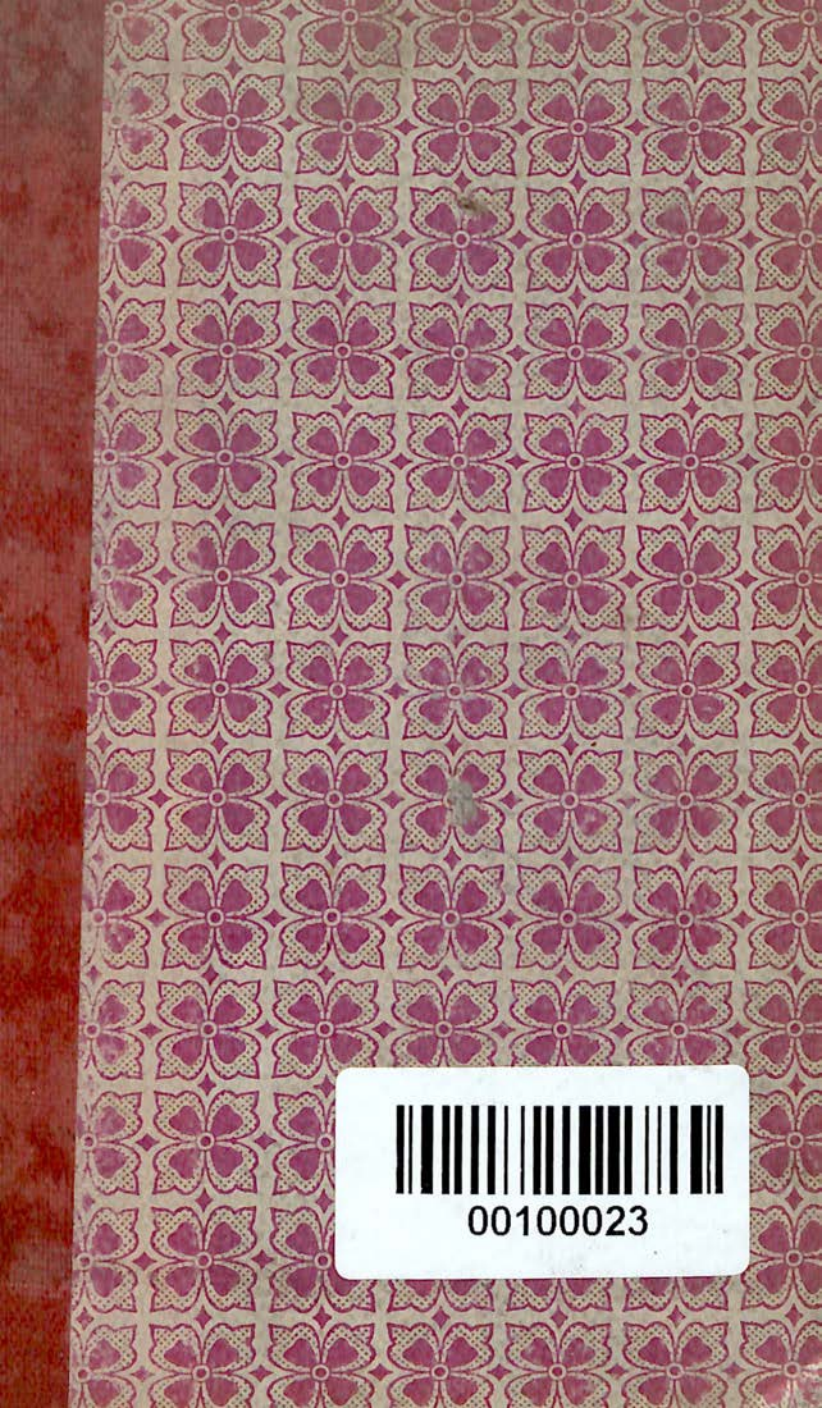
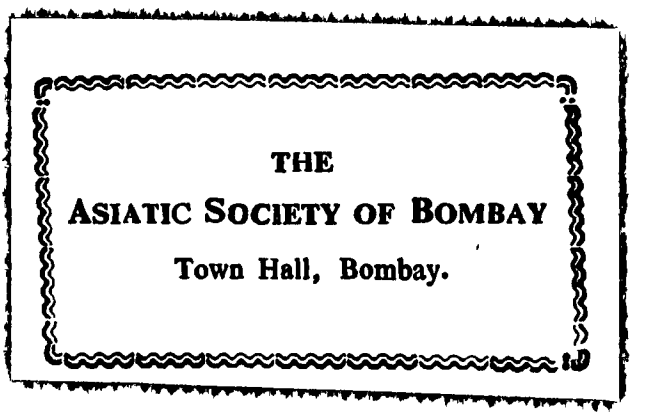

00100023



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018

FLEURANGE

I

OUVRAGES DE Mme CRAVEN

ELIANE. 8e édition. 2 vol. in-12	6 »
ANNE SÉVERIN. 20e édition. 1 vol.	4 »
FLEURANGE. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 23e édition. 2 vol.	6 »
LE MOT DE L'ÉNIGME. 14e édition. 2 vol.	6 »
LA JEUNESSE DE FANNY KEMBLE. 4e édition. 1 vol.	3 »
RÉCIT D'UNE SŒUR, souvenirs de famille. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 36e édition. 2 vol.	8 »
SŒUR NATALIE NARISCHKIN. 10e édition. 1 vol. in-12	4 »
RÉMINISCENCES. Souvenirs d'Angleterre et d'Italie. 3e édition. 1 vol.	4 »
UNE ANNÉE DE MÉDITATIONS. 4e édition. 1 vol.	4 »
ADÉLAÏDE CAPECE MINUTOLO. 8e édition. 1 vol	2 »
LE TRAVAIL D'UNE AME. 3e édition. 1 vol.	2 »
LE COMTE DE MONTALEMBERT. Étude. 2e édition. 1 vol.	2 »
DEUX INCIDENTS DE LA QUESTION CATHOLIQUE EN ANGLETERRE. 1 vol	2 »

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 5, PLACE DU PANTHÉON.

Mme AUGUSTUS CRAVEN

FLEURANGE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

100023
1002
I

VINGT-TROISIÈME ÉDITION

23 ed
C
26

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1883

Tous droits réservés.

God...
Fr 843.8
Cra/Fle
100023

A S. A. G.-D.

MADAME

LA PRINCESSE MARIE DE BADE

DUCHESSE D'HAMILTON

Acceptez ces pages achevées près de vous : elles vous rappelleront de sombres et mémorables jours, dont votre amitié seule allégea la tristesse. Qu'elles vous rappellent aussi l'affection reconnaissante et fidèle de celle qui vous les dédie.

FLEURANGE

LA VIEILLE MAISON

A la brebis tondue Dieu mesure le vent.

I

— Belle, jeune, pauvre, seule à Paris, que va-t-elle devenir?

C'était la troisième fois que le docteur Leblanc répétait ces mots en présence de sa sœur, mademoiselle Joséphine, que l'on aurait pu croire sourde tant elle était muette, si le mouvement irrégulier de ses aiguilles à tricoter, ainsi que deux ou trois interruptions dans son travail, accompagnées d'exclamations indistinctes, n'eussent témoigné d'une préoccupation au moins égale à celle de son frère.

Celui-ci avait d'abord manifesté la sienne en

arpentant à grands pas le salon où ils se trouvaient, et maintenant qu'il était venu occuper en face de sa sœur sa place accoutumée au coin du feu, il ouvrait et fermait avec bruit sa tabatière, y puisant avec une inutile profusion des prises qu'il oubliait ensuite de conduire à leur destination, et frappant du pied le plancher d'une façon qui exprimait une vive agitation ou une grande perplexité.

Mademoiselle Joséphine tricotait sans répondre et semblait non moins absorbée que son frère; elle dit enfin :

— Si au moins, en effet, elle n'était pas si jeune et si belle!

— Et si pauvre? et si seule? n'est-ce pas? la belle remarque, ma sœur! Il est évident que si elle était vieille, laide, riche et bien entourée, la situation serait tout autre. Je vous remercie de la découverte, Joséphine.

— Mon frère, ne vous impatientez pas, je ne fais que répéter ce que vous venez de dire; je poursuis, si elle avait une autre tournure...

— Allons ! finissez !

— Et un autre nom !

— Un autre nom? A quel propos cela, maintenant? et que fait son nom à l'affaire?

— Un nom qui ne fût pas ridicule...

— Ridicule? le nom de son père? c'était un nom fort honnête, et même noble, à ce que je croïs, que celui de ce pauvre Gérard d'Yves. Il avait fait mille folies, il s'était ruiné, et ensuite il s'était fait peintre; mais, s'il eût été sage, il avait assez de talent pour relever sa fortune; d'ailleurs il était bien né et son nom...

— Je ne parle pas de son nom, je parle de celui de sa fille.

— Eh bien?

— Eh bien, mon frère, trouvez-vous que le nom de cette jeune fille ressemble à un nom chrétien?

— Fleurange?... Je conviens que c'est peut-être bien un singulier nom, mais son père aimait les choses singulières, et il avait entendu ce nom en Italie : *Fior Angela*, et il l'avait traduit.

— Sa mère aurait dû avoir plus de sens.

— Sa pauvre mère était morte en la mettant au monde; ainsi elle n'avait rien eu à y voir.

— Ne m'avez-vous pas dit que cette mère avait un frère? un professeur dans quelque ville d'Allemagne?

— Oui, à Leipzig; mais où le retrouver? Toute sa famille avait désapprouvé ce mariage, qui avait

fini par se faire sans le consentement du père de la pauvre Marguerite. Elle ne vécut pas plus d'un an après ce jour, et Gérard, devenu veuf, ne voulut conserver aucune relation avec les parents de sa femme. Il resta de longues années en Italie, et plaça sa fille dans je ne sais quel couvent, près de Pérouse, dès qu'elle eut cinq ans ; il venait seulement de la reprendre, lorsqu'il y a deux mois, il arriva ici, déjà malade, pour y languir et y mourir il y a trois jours, dans les bras de cette pauvre enfant, la laissant absolument seule au monde.

— Mais séparer ainsi la petite de tous les parents de sa mère n'était-ce pas, dans son intérêt, fort mal trouvé? le pauvre Gérard n'ayant apparemment, de son côté, personne qui pût être utile à son enfant, dans un cas tel que celui qui se présente, où elle aurait besoin de protection.

— Il le comprit lui-même, mais trop tard ; déjà malade, sentant son mal s'aggraver chaque jour, il fit quelques démarches pour découvrir ce qu'était devenu ce même Ludwig Dornthal, dont nous venons de parler, et qui avait été le frère favori et toujours affectueux de Marguerite. Mais il ne put rien apprendre. Ludwig Dornthal s'était marié et il avait quitté depuis longtemps Leipzig pour aller s'établir dans une autre

partie de l'Allemagne, on ne put lui dire laquelle, et cette infructueuse tentative ne fut pas un des moindres tourments de ses derniers jours. Il se reprochait, et non à tort, l'abandon effrayant où sa fille allait rester. Le pauvre malheureux expia durement l'acte violent et irréfléchi qui l'avait porté à rompre avec ceux dont il aurait mieux fait d'implorer le pardon, ou tout au moins de l'accepter. Mais c'était là son caractère : affectueux, enthousiaste, séduisant, je pense, lorsqu'il était jeune, mais faible, violent et irréfléchi; il n'était né, ni pour être heureux, ni pour faire le bonheur de personne, et sa fille eût été à plaindre, s'il eût vécu, presque autant qu'elle l'est aujourd'hui.

—Pauvre enfant ! dit mademoiselle Joséphine, en levant ses petits yeux noirs, dont l'expression fit passer comme un rayon du ciel sur son visage pâle et ridé. Puis après un silence, elle ajouta : « A la brebis tondue Dieu mesure le vent ! » Vous verrez, mon frère, qu'il lui surviendra quelque bonne fortune, ou bien, nous aurons quelque bonne inspiration.

— Eh bien, ma sœur, le plus tôt sera le mieux, car je n'en ai aucune. J'admire en vérité votre confiance.

— J'ai confiance en Dieu, dit simplement mademoiselle Joséphine.

— Parbleu ! et moi aussi, dit le docteur. Certes, je crois en sa bonté, j'espère en sa miséricorde; mais... dans ce cas-ci...

— Vous aimeriez mieux que la chose fût entre vos mains?

— Voyons ! voyons ! Joséphine, pour aujourd'hui, allons au plus pressé. Il est huit heures, il faut absolument aller chercher cette pauvre enfant; elle est plus seule que jamais aujourd'hui, car la sœur garde-malade, qui était demeurée près d'elle pendant ces derniers jours, l'a quittée ce matin. Elle ne peut pas, après ce triste jour, passer cette première nuit là-haut toute seule.

— Je le pense comme vous, dit mademoiselle Joséphine.

— Voilà quinze jours, poursuivit le docteur, qu'elle n'a quitté cette petite chambre au quatrième, si ce n'est ce matin pour suivre le convoi de son père, et depuis qu'elle est rentrée, savez-vous à quoi elle a passé son temps? Tenez, regardez.

Mademoiselle Joséphine prit le papier que lui présentait son frère et elle le parcourut. C'était la liste des dettes du pauvre artiste.

— Le tout se monte à 500 fr. que voici. Elle m'a demandé de payer ces comptes et de lui en obtenir des reçus.

— Je vois que, selon son calcul, le quart de cette somme est destiné au médecin qui a soigné son père, dit mademoiselle Joséphine lentement.

— Lequel, en pareil cas, n'accepte pas, c'est entendu.

— C'est entendu, répéta mademoiselle Joséphine; sur cette somme il y a donc 125 fr. à lui rendre.

— Oui, ma sœur, et ce sera toute sa fortune.

— A l'heure où nous parlons, il ne lui reste donc absolument rien?

— Rien.

L'entretien du frère et de la sœur en était là, lorsqu'ils entendirent frapper un léger coup à la porte, et presque aussitôt celle dont ils parlaient, Fleurange d'Yves, parut devant eux.

La jeune fille fit un pas, puis elle s'arrêta et s'appuya contre le mur. Le docteur s'élança.

— La pauvre petite! s'écria-t-il, pendant que nous bavardons, la voilà qui s'évanouit de fatigue et de faiblesse.

Elle était, en effet, tombée sur une chaise

placée près du mur et semblait défaillante.

En un clin d'œil, mademoiselle Joséphine avait soulevé sa tête renversée et baigné d'eau froide son front pâle et ses joues froides et décolorées. Tous les mouvements de la vieille œur du docteur étaient devenus prompts et sûrs. Un signe de son frère la fit disparaître un instant. Elle revint presque sur-le-champ, tenant à la main une fiole et un verre d'eau.

— C'est cela, dit le docteur.

Il versa quelques gouttes dans le verre et l'approcha des lèvres de la jeune fille. Elle avala deux ou trois gorgées et sembla se ranimer.

— Pardon, dit-elle, en soulevant la tête et s'efforçant de se lever, pardon, monsieur, pardon, mademoiselle, je ne me croyais pas si faible, et ce n'est pas pour vous importuner ainsi que j'étais venue vous trouver.

— Ne parlez pas en ce moment, buvez ce que je vous donne.

Fleurange porta encore une fois le verre à ses lèvres, mais elle le rendit au docteur sans avoir bu.

— Je ne le puis, dit-elle, la tête me tourne, je ne sais pas ce que j'ai... peut-être est-ce une surprise que je viens d'avoir. Tenez, monsieur, lisez,

c'est pour vous montrer cette lettre que j'étais descendue.

Le docteur prit la lettre, mais avant de la lire, il ramena Fleurange près du feu, tandis que l'active Joséphine devinait les injonctions de son frère et plaçait déjà sur la table une écuelle remplie de soupe, du pain et du vin.

Fleurange prit la main de mademoiselle Joséphine entre les siennes :

— Merci, dit-elle à voix basse, oui, je crois que c'était cela, je suis pourtant forte d'ordinaire, mais.... mais....

— Je gage que vous n'avez pas mangé depuis hier?

— Non, et j'ai faim.

Le docteur essuya vivement ses lunettes et rouvrit avec bruit sa tabatière, tandis que la jeune fille faisait à la hâte le léger repas qui ramenait sur son visage un coloris vif et inaccoutumé. Ce visage était d'ordinaire très-pâle. De grands yeux raves et doux, plutôt gris que bleus, ombragés de cils noirs comme ses cheveux, lui donnaient une expression singulière et frappante. Toutefois, en dépit de cette singularité, en dépit de sa pâleur, de la finesse délicate de ses traits et de la souplesse d'une taille qui se pliait comme un jonc à

chaque mouvement, s'il avait fallu caractériser en deux mots l'impression générale produite par l'aspect de Fleurange d'Yves, on aurait dit ceux-ci : Simplicité et force. — Sans doute le docteur Leblanc avait eu raison de penser que cette jeunesse, cette beauté et ce dénûment ne pouvaient se passer de protection, mais il suffisait pourtant de la regarder pour comprendre que, mieux que personne, elle saurait se protéger elle-même.

Le docteur tenait toujours à la main la lettre qu'elle lui avait donnée ; il l'ouvrit alors.

Elle était datée de Francfort.

« Ma chère nièce,

« C'est hier seulement, et par le hasard le plus imprévu que nous avons enfin appris la situation de votre père et le lieu qu'il habite : aucun de nous ne l'a revu depuis son mariage avec ma pauvre sœur Marguerite, il y a de cela vingt ans. Vous savez qu'à cette époque-là, il y avait dans notre pays une haine terrible contre la France, et jamais mon père ne voulut consentir à accepter un Français pour gendre. Alors ma pauvre sœur (que Dieu le lui pardonne !)

quitta le toit paternel pour épouser celui qu'elle avait choisi. Mon père fut bien malheureux, bien courroucé, et d'abord implacable; cependant avant sa mort il lui avait pardonné, mais elle ne put le savoir. Depuis lors nous avons perdu toute trace de votre père; nous sûmes seulement qu'il avait quitté Pise avec son enfant, et depuis longtemps nous avions renoncé à l'espérance de le revoir ou de jamais connaître la fille de ma pauvre sœur lorsque hier un étranger qui traversait notre ville me fit voir par hasard un tableau qu'il venait d'acheter à Paris et qui était, me dit-il, l'ouvrage d'un peintre mourant. Ce tableau représentait Cordélia à genoux près de son père, et le nom de Gérard d'Yves était inscrit sur cette toile. L'adresse du peintre nous fut donnée par celui qui était l'acquéreur du tableau, et je me hâte d'en profiter pour vous dire, ma chère enfant, que les parents de votre mère n'ont pas oublié les liens qui les unissent à vous. Si jamais vous avez besoin d'un abri; vous le trouverez sous notre toit. Ma femme et mes enfants aiment déjà la fille de ma pauvre Marguerite; ils pensent à elle depuis leur enfance, comme à une sœur absente dont ils attendent le retour. Si Dieu rend la santé à

votre père, ramenez-le parmi nous. S'il en dispose autrement, venez vous-même, ma chère enfant. L'étranger qui nous a remis sur vos traces nous a dit que la fille du peintre avait servi de modèle à son père, pour peindre sa Cordélia. Si la ressemblance est exacte, elle n'est pas faite pour nous ôter l'envie de vous voir. Venez donc bientôt, ma chère nièce ; en tous cas répondez promptement à cette lettre et recevez l'assurance des sentiments affectueux de votre oncle.

« Ludwig Dornthal. »

— Joséphine ! Joséphine ! s'écria le docteur ; tenez, ma sœur, lisez ; mais auparavant embrassez-moi. Oui, vous aviez raison ! votre confiance valait mieux que ma sagesse. Oui ! oui ! *à la brebis tondue Dieu mesure le vent.* Pauvre petite ! embrassez-moi aussi.

Fleurange se leva : — Oh ! bien volontiers ! dit-elle ; et elle se jeta en sanglotant dans les bras du docteur. La fatigue, la douleur, l'émotion causée par l'offre imprévue et inespérée d'un refuge à l'heure de son abandon le plus extrême, tout s'était réuni pour agiter son âme, ébranler ses nerfs et épuiser ses forces. Elle avait le cœur gros de larmes qu'il

lui fallait répandre, et sans qu'elle pût les arrêter, elles s'échappaient maintenant de ses yeux, inondant son visage et tombant comme la pluie sur ses mains jointes et glacées, tandis qu'un mouvement convulsif soulevait sa poitrine et que de ses lèvres tremblantes s'échappaient de faibles cris.

Le docteur la laissa longtemps pleurer en silence, n'ajoutant pas une parole qui pût accroître son attendrissement, n'en disant aucune non plus pour le réprimer. Enfin ce paroxysme se calma, et Fleurange se leva confuse.

— Encore une fois, pardonnez-moi, dit-elle, je vous afflige, au lieu de vous remercier comme je le devrais; ce n'est pas ma faute, mais je crois pouvoir dire que cela ne m'arrivera plus; ordinairement je ne pleure pas.

Elle dit ces mots d'une voix raffermie, essuyant ses yeux et relevant des deux mains ses cheveux, qu'elle rejeta en arrière, comme pour rafraîchir son front, puis elle se leva.

— Où allez-vous, de grâce? lui dit mademoiselle Joséphine, avec une sorte de brusque autorité.

— Mais, balbutia Fleurange, je remonte, je....

— Vous prétendez peut-être aller passer la nuit toute seule dans ce cabinet voisin de la chambre de.... de la chambre...?

Elle s'arrêta ; Fleurange pâlit et ses lèvres redevinrent tremblantes :

— Que puis-je faire ? dit-elle. C'est triste, c'est douloureux, je le sais bien, mais il le faut ; au reste, je n'ai pas peur, je me sens sous votre toit.

— Eh bien, pour le moment vous allez de plus rester sous notre clef, dit la bonne Joséphine. Et, s'emparant de Fleurange, elle l'emmena dans une chambrette contiguë à la sienne, où un petit lit, entouré de rideaux blancs, était préparé pour la jeune fille. Cette petite chambre, tapissée d'un papier bleu et éclairée par un bon feu, avait l'aspect le plus réjouissant.

— Voici, ma petite, votre chambre et votre lit, dit-elle. Bien, bien, pas de remercîments, surtout pas d'attendrissement ! Couchez-vous à l'instant, sans vous donner le temps de penser, encore bien moins celui de dire un mot. Vous croyez que vous ne dormirez pas, mais vous vous trompez. Vous voilà à genoux ? à la bonne heure ! cela, je le veux bien, mais que ce soit une très courte prière. C'est bien, tenez-vous tranquille, pendant que je relève vos grands cheveux. Et maintenant, votre tête est-elle bien sur cet oreiller ? Oui ? allons, tant mieux ! Que Dieu et ses bons anges veillent sur vous !

Laissez-moi embrasser votre front. Maintenant bonsoir !

Mademoiselle Joséphine baissa les rideaux du lit, et elle quitta doucement la chambre, tandis que la pauvre orpheline perdait en effet tout souvenir des peines et des joies de la journée dans un profond et bienfaisant sommeil.

La chambre où mademoiselle Joséphine venait de l'introduire appartenait de droit à une nièce du docteur, pensionnaire dans un des couvents de Paris, qui venait l'occuper à l'époque des vacances. Mais cette chambre était loin d'être habituellement vacante pendant le reste de l'année. Mademoiselle Leblanc était un de ces êtres voués à la recherche et au soulagement du malheur. En ce cas, qui cherche trouve, et trouve sans peine; aussi était-il rare que plus d'une semaine s'écoulât sans amener une bonne raison d'ouvrir la chambre bleue, pour y donner un abri de quelques jours, soit à une pauvre fille, sans travail et sans refuge, soit à un petit enfant abandonné, soit à une convalescente, trop faible encore pour se remettre à l'ouvrage. Le docteur trouvait tout cela bon. Il aurait voulu pouvoir ajouter à sa demeure une véritable succursale, à l'usage de ses malades pauvres, et s'il n'était pas encore assez riche pour cela, bien que ses soins

fussent payés ce que coutent et valent le talent et la célébrité, c'était en partie parce qu'il donnait d'une main ce qu'il recevait de l'autre, avec une profusion qui n'était pas toujours conforme à la prudence. Lorsqu'il s'agissait de donner, le frère et la sœur ne comptaient pas plus l'un que l'autre. Ils avaient inventé un proverbe digne de l'Evangile et s'en servaient pour répondre aux remontrances de leurs amis. « Qui fait l'aumône s'enrichit, » disaient-ils, et ils continuaient à poursuivre la fortune par cette voie, en se livrant tous deux à de nobles excès de charité. La fortune, par le fait, ne leur avait pas fait défaut et jamais encore ne s'étaient accomplies les sinistres prophéties de ceux qui ont pour devise un tout autre proverbe sur la charité, un peu trop connu et trop souvent mis en action par le monde. Le docteur Leblanc et la sœur ignoraient, il est vrai, le luxe des quartiers élégants et des beaux équipages. Ils habitaient encore dans une rue du quartier latin la demeure où ils étaient nés; une vieille servante aidait seule leur cuisinière, et mademoiselle Joséphine continuait à maintenir de ses mains l'ordre et la propreté autour d'elle. Mais en toute occasion ils étaient magnifiques à leur manière, et les artistes encouragés, les écoliers défrayés, les malades

gratuitement soignés et généreusement secourus, ajoutaient à la renommée du grand médecin et jetaient sur son nom un éclat qu'il n'avait point cherché. Simple et savant, guérissant les corps et respectant les âmes, il aimait son art comme une mission reçue d'en haut, et l'exerçait comme un ministère sacré, avec respect et avec amour.

II

Lorsque Fleurange ouvrit les yeux le lendemain matin, il était tard, car il faisait grand jour et on était au mois de décembre. Il fallait aussi que son sommeil eût été bien profond, car elle n'avait pas entendu allumer le feu qui flambait déjà dans la cheminée. Ce sommeil en effet avait été celui qui, dans la jeunesse, succède aux longues fatigues ou aux efforts longtemps soutenus pour supporter en silence l'inquiétude et la douleur. L'accès de larmes de la veille, le long repos de la nuit avaient apporté le double soulagement qu'appelaient les forces

épuisées de la jeune fille, et sa première sensation fut celle d'un doux bien-être.

Mais bientôt tous ses souvenirs se retrouvèrent distinctement, et l'angoisse du premier réveil qui suit l'accomplissement d'un grand malheur lui étreignit le cœur.

Elle avait, il est vrai, peu connu son père ; le couvent où elle avait été élevée n'était pas même dans la ville qu'il habitait, et elle ne l'avait vu que rarement pendant son enfance ; mais les jours où il apparaissait au couvent étaient pour l'un et pour l'autre des jours de fête. Il était même difficile de comprendre qu'un père si heureux de voir son enfant eût pu volontairement la laisser grandir loin de lui. Mais l'époque de leur réunion vint enfin, et, pendant quelques semaines, le père et la fille parcoururent ensemble l'Italie. En dévoilant toutes ces merveilles à un esprit naturellement capable de les comprendre, l'artiste sentit se raviver l'enthousiasme de sa jeunesse. Mais c'était une flamme qui ne se ranimait que pour s'éteindre. Bientôt survint l'envahissement de la maladie, le triste retour à Paris, les fluctuations d'un mal qui affaiblissait l'âme en même temps que le corps et qui séparait l'enfant de son père, tandis qu'il vivait encore et qu'elle était nuit et

jour à son chevet. Ce regard, qui ne répondait plus au sien, ces paroles murmurées près de lui sans pouvoir se faire comprendre, c'était déjà l'avoir perdu avant la séparation de la mort, qui vint bientôt.

« O père ! père à peine connu et si vite perdu ! » tel était le cri de Fleurange, et peut-être un reproche involontaire mêlait-il son accent à celui de la douleur. Elle ne devinait pas que c'était un instinct paternel et sublime qui avait guidé le pauvre artiste lorsqu'il s'était séparé de son enfant. Il voulait qu'elle fût forte; il voulait qu'elle fût pure; il voulait qu'elle fût pieuse; il voulait que sa belle et rare intelligence ne se développât que lorsque l'ordre, un ordre immuable et divin, aurait été établi dans son âme; il voulait enfin qu'elle fût tout ce qu'il n'avait pas été lui-même, et Dieu bénit ce désir.

Dans un beau site, voisin de Pérouse, il rencontra à la tête d'une simple école de charité une de ces femmes que le monde lui-même saurait honorer et vénérer si elles lui étaient révélées. Par le *monde*, j'entends la masse des gens railleurs et légers, hostiles à tous les sentiments qu'ils ne partagent pas, et, plus qu'à tout autre, au sentiment religieux. Ce monde-là, cependant, est, en

somme, plutôt soupçonneux qu'injuste, et incrédule plutôt que menteur; s'il voit l'apparence du mal, il en suppose sur-le-champ la réalité; s'il voit l'apparence du bien, il s'imagine promptement que cette apparence est trompeuse; mais lorsque la vertu se montre évidente, irrécusable dans sa simplicité et sa vérité et parvient à se faire regarder telle qu'elle est, le monde, même ce monde-là, d'ordinaire s'incline. La chose est rare, il est vrai, plus qu'elle ne devrait l'être, parce que les âmes parfaites cherchent, non pas à se produire, mais à se cacher, et que le monde dont je parle cherche, non pas à les découvrir, mais à les nier.

La mère Madeleine était une de ces grandes âmes cachées. Personne ne parla jamais d'elle, ni de son petit monastère, destiné à l'éducation d'enfants pauvres, mais où étaient admises en petit nombre quelques jeunes filles d'une classe plus élevée.

Comme tant d'autres monastères en Italie, celui-ci était dans une situation poétique et charmante; il n'était point cependant de ceux que l'on aperçoit de loin sur les hautes cimes dominant l'un de ces aspects qui ravissent le regard et transportent l'âme; de ces aspects qui suggèrent aux plus indifférents le désir de s'agenouiller, et qui

ont inspiré aux chrétiens la pensée d'y fixer la prière dans de permanents sanctuaires.

Le couvent de Santa Maria al Prato était situé, au contraire, dans une vallée profonde et entourée d'un paysage semblable à ceux où Pérugin et Raphaël ont placé leurs figures divines ou leurs scènes sacrées. Au loin, des montagnes, dont le contour, nettement arrêté, décrit à l'horizon des lignes harmonieuses et douces, un ruisseau serpentant à travers des bois d'oliviers et côtoyant de loin en loin de rustiques habitations, où se révèle la main d'un peuple instinctivement inspiré pour les arts ; la verdure sombre de quelques pins et de quelques cyprès se détachant çà et là sur l'azur matinal du ciel ou le soir sur ses teintes pourprées : tel est le caractère de ce genre de paysage, dont la beauté apaise et repose, comme celle des sommets sublimes transporte et exalte, et qui semble fait pour la méditation et le travail, comme les autres pour la contemplation et l'extase.

Ce fut dans cette retraite que la Providence conduisit le père de Fleurange, guidé peut-être par l'inspiration protectrice qu'il est doux d'attribuer aux mères ravies à leurs enfants. Ce fut entre les mains de la mère Madeleine qu'il la laissa lors-

qu'elle eut cinq ans, et jusqu'au jour où elle en eut dix-huit, il ne la revit que deux fois par an ; mais d'année en année, il se sentait plus certain d'avoir atteint pour elle le but qu'il se proposait. Fleurange n'avait cependant aucune preuve à lui donner de ses progrès, sous la forme de prix obtenus ou de couronnes recueillies. Les solennités, où ces trophées se distribuent, étaient inconnues à Santa Maria al Prato, ainsi que ces examens au sujet desquels la mémoire se remplit pour un jour de faits qui souvent n'y demeurent que ce jour-là. En réalité, on n'avait nullement cherché à lui donner une instruction variée, mais on lui avait enseigné à savoir apprendre, on lui avait donné le goût de l'étude, du travail et du silence.

Elle était naturellement vraie et courageuse ; elle devint de plus adroite et active. La mère Madeleine semblait avoir pressenti que cette jeunesse, si abritée à son début, serait un jour plus exposée qu'une autre au rude souffle de la vie. Sans doute elle ne prévoyait pas que Fleurange dût sitôt demeurer seule, mais ce qu'elle avait pénétré du caractère de son père, ce qu'elle savait de son histoire, lui avait fait comprendre qu'une sagesse, et, en quelque sorte une expérience prématurée, devait servir de sauvegarde à sa fille. Ce qui eût

été vrai si son père eût vécu, ne l'était pas moins, maintenant que sa mort la laissait uniquement livrée à elle-même.

Fleurange résista à la tentation de rester dans son lit, absorbée dans ses tristes pensées. Elle se leva à la hâte, et elle était prête lorsque mademoiselle Joséphine entra dans sa chambre pour la troisième fois. Un sourire anima les traits de la vieille fille, lorsqu'elle reconnut l'effet d'une bonne nuit sur le visage de sa protégée. Celle-ci, émue et reconnaissante, et conservant encore les habitudes italiennes de son enfance, s'inclina pour baiser la main de sa bienfaitrice.

— Laissez donc ma vieille main, dit mademoiselle Joséphine, et embrassez-moi, s'il vous plaît; maintenant ne faisons pas attendre mon frère. Voilà neuf heures, c'est l'heure de notre déjeuner, qui ne varie jamais.

Fleurange suivit son hôtesse dans la salle à manger, voisine du salon. L'ameublement de ces deux pièces n'avait pas été renouvelé depuis plus de cinquante ans; rien néanmoins n'y semblait délabré, grâce à l'exquise propreté qui régnait partout.

Le docteur était déjà à table. Mademoiselle Joséphine se mit en face de lui, plaçant Fleurange entre eux deux

— Vous voilà rétablie, dit le docteur, en tendant la main à la jeune fille ; j'en suis bien aise, mais de peur de rechute, vous allez rester sous mes yeux pendant quelques jours encore; je vous en préviens, tout cela est arrangé, et, d'ici à votre départ, vous ne remonterez plus à votre quatrième étage.

— Monsieur, que puis-je vous dire?... vous êtes si bons tous deux, et je vous aime tant, que j'accepte l'aumône de votre main, sans honte, et presque sans peine.

— Je vous défends de vous servir de ce vilain mot-là, dit mademoiselle Joséphine.

—C'est pourtant bien l'aumône, dit Fleurange, d'une voix triste et ferme, puisque je n'ai plus rien, et qu'aujourd'hui, pour acheter un morceau de pain, il m'aurait fallu tendre la main.

Fleurange n'avait pas encore ouvert son coffret à ouvrage, que mademoiselle Joséphine avait fait descendre avec tous les autres effets, et dans lequel elle avait replacé les cent vingt-cinq francs.

— Allons! allons ! vous n'en étiez pas là encore, Dieu merci! mais laissons cela, et parlons de choses plus importantes. Il vous faut répondre sans délai à votre oncle.

— Oui ! je le pense bien ! dit Fleurange, et après

un silence, elle ajouta : — Je vais lui demander la faveur de me recevoir pour un mois.

— Mais, d'après sa lettre, il me semble disposé à vous offrir une hospitalité beaucoup plus complète que celle-là.

— Peut-être! mais je ne veux l'accepter que jusqu'à ce que j'aie trouvé un moyen de vivre sans lui être à charge.

— Quelle intention avez-vous donc?

— Je ne sais pas, dit Fleurange, mais il y a bien des moyens de gagner sa vie, n'est-ce pas? eh bien, je tâcherai d'en trouver un qui ne soit pas au-dessus de mes forces.

Le docteur la regarda, puis il dit :

— Il y a bien des choses qui sont à la portée de vos forces et qui cependant vous seraient impossibles.

— Pourquoi? dit Fleurange.

— Impossibles pour vous à votre âge et telle que vous êtes.

— Pourquoi? répéta Fleurange.

— Je vous l'expliquerai, quand vous m'aurez dit ce que vous comptez faire.

— Allons donc, dit mademoiselle Joséphine avec impatience, il n'y a pas tant de façons à faire pour lui dire que, lorsqu'on est jeune et jolie, il faut prendre garde à ce qu'on fait. Si elle ne sait pas

encore cela, cette petite, le plus vite on l'en préviendra, le mieux cela vaudra.

— Jeune et jolie, répéta tranquillement Fleurange, sans que le plus léger embarras fit rougir son visage : oui, je sais bien que cela va me gêner beaucoup, dans ma position ; il vaudrait bien mieux être laide et avoir dix ans de plus, j'avais déjà pensé à cela. C'est bien malheureux, mais que faire?

Le docteur sourit; jamais il n'avait entendu de femme admettre sa propre beauté avec aussi peu de vanité. La simplicité de Fleurange, la candeur enfantine de ses grands yeux, dont l'expression était cependant grave et réfléchie, le frappèrent, et il sentit croître l'intérêt qui, jusqu'à ce moment, s'était plutôt adressé à la position délaissée de la jeune fille qu'à elle-même.

Il reprit en souriant :

— Quant à ce malheur-là, il faut vous y résigner, pour au moins vingt ans encore.

Mais voyant que Fleurange ne souriait point en retour et devenait au contraire de plus en plus sérieuse :

— Du reste, rassurez-vous, dit-il, si jamais vous en venez là, nous trouverons moyen de surmonter cette difficulté.

Le visage de Fleurange s'épanouit.

— Oh! merci, monsieur; je me sens tant de courage, si vous saviez? Et puis, ajouta-t-elle, je vous assure qu'il y a beaucoup de choses que je sais faire.

— Voyons un peu, dit le docteur.

— D'abord, pour instruire les enfants, je crois que j'ai de l'aptitude; je les aime, ils m'aiment aussi, et m'obéissent très-volontiers.

— Ensuite?

— Je sais l'italien et l'allemand (car j'ai tenu à bien parler la langue de ma mère); mon père trouvait aussi que je lisais bien tout haut. Il avait beaucoup entendu lire et déclamer, et il disait que ma voix et mon accent lui plaisaient plus qu'aucun autre. Sa tendresse l'aveuglait peut-être, mais peut-être aussi avait-il raison et je pourrais essayer.

— Hum!... dit le docteur, il y a beaucoup à dire pour et contre ce talent-là.

— Enfin, monsieur, je puis travailler de toutes les manières, je sais bien coudre, je sais laver, repasser, balayer; je pourrais même bien faire un peu de cuisine.

Le docteur regarda encore une fois le noble visage de la jeune fille, tandis qu'elle énumérait ainsi avec complaisance les humbles et rudes tra-

vaux dont elle se croyait capable. Il était évident qu'elle était sincère ; tout ce qu'elle venait de dire, on ne pouvait douter qu'elle ne pût et ne voulût le faire. Il se sentit ému et garda le silence.

Mais mademoiselle Joséphine s'écria avec enthousiasme :

— Voilà ce que j'appelle une éducation ! Qui donc, ma chère enfant, vous a appris tant de choses raisonnables et utiles?

Des larmes d'attendrissement vinrent aux yeux de Fleurange :

— C'est ma chère mère Madeleine, dit-elle.

Cette réponse provoqua de nouvelles questions, auxquelles Fleurange répondit en racontant en détail comment s'était passée son enfance.

La satisfaction du docteur croissait à chaque mot de ce récit, qui battait cependant en brèche deux de ses préjugés.

Sans avoir l'antipathie des jolies figures, elles lui inspiraient une sorte de méfiance, ou tout au moins d'inquiétude, que sa longue expérience avait sans doute fort souvent vérifiée. Mais en regardant cette jeune fille, si hardie et si modeste, si forte et si délicate, et qui semblait prête à lutter si courageusement contre les difficultés de la vie,

comment lui en vouloir d'être belle? comment, en un sens, ne pas l'oublier?

Ensuite le docteur avait une singulière, et vu l'ensemble de ses croyances, une inconséquente prévention contre les couvents. Il semblait s'être réservé ce point de contact avec les gens qu'il combattait habituellement sur tous les autres. Et voilà qu'une éducation, qui se trouvait conforme, non-seulement à toutes ses idées, mais à toutes ses manies, était une éducation de couvent; il lui fallait, sur ce sujet, comme sur d'autres, modifier un peu ses opinions, et il s'y résigna de bonne grâce.

On en revint ensuite à la lettre de Francfort. Le frère et la sœur commençaient déjà à penser avec regret au départ de leur jeune protégée, mais néanmoins ils sentaient qu'il était de son intérêt de ne point tarder à la rapprocher de cette famille qui se souvenait d'elle à une heure si opportune.

Sur l'avis de mademoiselle Joséphine, Fleurange se mit donc sur-le-champ à l'œuvre. Sa lettre, courte et simple fut bientôt écrite : elle l'apporta à mademoiselle Joséphine.

Celle-ci en commença la lecture d'un air satisfait, mais arrivée à la signature, son front se rembrunit tout d'un coup :

— Qu'y a-t-il? dit Fleurange; j'ai fait quelque faute ou quelque bévue?

— Non, en aucune façon; la lettre est bien, elle ne saurait être mieux, mais... mais...

— Quoi donc? parlez-moi franchement, je vous en conjure.

— Eh bien, c'est... en vérité je n'ose vous le dire..

— De grâce, dit Fleurange, dites-moi ce qui vous a déplu; il n'y a rien dans cette lettre que je ne sois prête à changer selon vos conseils.

— C'est que... vous ne pouvez pas changer cela.

— Mais qu'est-ce donc? chère mademoiselle vous m'effrayez vraiment, dit Fleurange en insistant d'un air inquiet.

— Vous ne pouvez pas changer votre nom de baptême, dit enfin la vieille fille.

— Mon nom de baptême? dit Fleurange avec surprise : c'est mon nom qui vous déplaît à ce point? j'en suis fâchée, ma mère Madeleine l'aimait tant! Elle disait qu'il signifiait : *Fleur des anges*, le plus beau des anges, l'ange Gabriel, qu'elle regardait comme mon patron. Elle m'appelait même indifféremment Fleurange ou Gabrielle.

— Gabrielle! s'écria vivement mademoiselle Joséphine, Gabrielle! à la bonne heure, voilà un nom que tout le monde comprend! Comment! c'est

là, selon votre mère Madeleine, ce que veut dire Fleurange? mais alors, je vous en supplie, je vous en conjure, reprenez celui-là, et abandonnez l'autre!...

Le docteur était depuis quelques instants occupé à relire la lettre du professeur Dornthal, demeurée entre ses mains depuis la veille. Il leva maintenant les yeux et redevint attentif à la conversation. Tandis que Fleurange hésitait encore à répondre à la singulière demande de mademoiselle Joséphine, il dit :

—Je ne comprends pas l'insistance de ma sœur à ce sujet, et quant à mon sentiment personnel, il est tout contraire au sien. Mais il se pourrait bien, au fait, que le plus simple de ces deux noms fût plus conforme que l'autre au goût de la bonne famille allemande qui vous attend, et peut-être Gabrielle serait-elle mieux reçue que Fleurange. D'ailleurs, continua-t-il en souriant, vos petits-cousins d'outre-Rhin prononceraient sans doute ce nom d'une façon qui en diminuerait le charme et qui ôterait toute espèce de sens à la pieuse et poétique interprétation que vous venez de lui donner.

— Cela se pourrait, dit Fleurange, en souriant à son tour. En tous cas je ferai là-dessus ce que vous me conseillerez.

— Nous y réfléchirons, dit le docteur; puis parcourant encore une fois la lettre du professeur :

— Savez-vous, dit-il, quel est le nom de cet étranger, qui, en achetant le dernier tableau de votre père, vous a rendu, sans le savoir, un si grand service?

— Non, je l'ignore. Ce tableau fut vendu, ainsi que tous les autres, lorsqu'au début de sa fatale rechute, mon père vit diminuer ses ressources et qu'en même temps il perdit l'espoir de pouvoir les renouveler. Mon pauvre père ! poursuivit-elle d'une voix attendrie, il était déjà très-malade le jour où, pour achever ce tableau, il me fit poser...

Fleurange s'arrêta tout d'un coup et rougit. Le regard du docteur sembla l'interroger. Elle poursuivit alors simplement, mais non sans trouble :

— L'acquéreur du tableau fut peut-être un étranger qui vint visiter l'atelier ce jour-là. Du moins, je l'avoue, c'est une idée qui m'est déjà venue plusieurs fois.

— Pour quelle raison?

— Parce qu'il s'extasia devant cette Cordélia et demanda la permission de revenir la voir lorsqu'elle serait achevée. Mais mon père, après ce jour, ne put plus y donner un seul coup de pinceau,

et le tableau fut vendu, tel qu'il était, avec tous les autres.

— Cet amateur était-il Allemand?

— Je l'ignore ; il parlait très-bien français, mais avec un léger accent, je ne sais lequel.

— Était-ce un grand seigneur?

— Je ne sais pas, je n'ai jamais vu de grand seigneur.

— Mais enfin, quel air avait-il, ce visiteur, que Dieu bénisse? dit mademoiselle Joséphine.

— L'air noble et fier, une physionomie remarquable, une voix grave et sonore, répondit Fleurange. Cependant, malgré la reconnaissance que je lui dois peut-être, le souvenir de sa visite me trouble et m'attriste toujours.

— Pourquoi cela? dit mademoiselle Joséphine.

— Parce qu'elle amena la dernière et fatale crise de la maladie de mon père, qui déjà à cette époque ne pouvait plus supporter la plus légère agitation. Je ne sais quelles paroles cet étranger murmura près de lui en me regardant, mais elles troublèrent fortement mon père, qui me dit, d'une voix tremblante, de quitter l'atelier. D'ordinaire, il ne me permettait jamais d'y paraître à l'heure des visites. Le soir de ce jour, il me parla avec agitation de l'abandon où j'allais me trouver,

et me fit plusieurs incohérentes recommandations, qui furent ses dernières paroles. Après cela, il ne recouvra jamais sa pleine connaissance.

— Pauvre père ! dit le docteur ; — mais il n'insista pas sur le sujet qui avait amené ce récit ? La rougeur fugitive de Fleurange s'était évanouie; elle était maintenant pâle et calme comme auparavant, sa plume à la main prête à corriger sa lettre selon l'avis du docteur. Après une dernière délibération entre la jeune fille et ses vieux amis, il fut décidé que la lettre serait envoyée, après avoir été signée : *Gabrielle d'Yves.*

III

Le jour où Marguerite avait épousé Gérard d'Yves, le vieux Sigismond Dornthal avait effacé de son testament le nom de sa fille, et il avait joint à cet acte la défense de jamais prononcer ce nom devant lui. Bientôt cependant, ramené à l'indulgence par la maladie, et pressé par les instances de son second fils, Ludwig, le frère préféré de Margue-

rite, il avait consenti à adresser à celle-ci quelques paroles de bénédiction et de pardon, mais lorsqu'elles parvinrent à Pise, la pauvre Marguerite venait d'expirer !... Dans l'emportement d'un désespoir qui ajoutait encore à l'impétuosité et à l'irréflexion de son caractère, Gérard déchira la lettre qui contenait ce tardif pardon et n'y répondit que par ces seuls mots :

« Il est trop tard ! »

Ce fut ainsi que le vieux Dornthal apprit la mort de sa fille, et il mourut lui-même peu après, ignorant la naissance de l'enfant auquel elle avait donné le jour. Son héritage fut partagé entre ses deux fils, mais Ludwig, voué aux lettres et déjà, à cette époque, en possession d'une chaire de professeur à Leipzig, abandonna entièrement à son frère aîné l'administration de leur fortune commune, et Heinrich Dornthal devint le seul chef de la maison de commerce et de banque fondée par le vieux Sigismond. Il disposa dès lors des capitaux de son frère comme des siens, lui faisant toucher régulièrement ses revenus, sans que Ludwig se mêlât en aucune façon des affaires. Ludwig, pendant ce temps, avait poursuivi sa carrière de son côté assez brillamment pour attirer bientôt sur ses travaux l'attention des savants de

toute l'Allemagne. L'un de ceux-ci, qui habitait Francfort, l'invita à venir passer chez lui le temps que lui laissaient libre chaque année les vacances des nombreux étudiants assidus à ses cours. Le résultat de cette visite fut que la fille de ce professeur devint la femme de Ludwig Dornthal, et avec le temps la mère de ses cinq enfants. En se mariant, le professeur abandonna sa chaire de Leipzig pour venir s'établir dans la ville natale de sa femme. Là, il cessa de professer publiquement, mais il continua à écrire des livres dont le succès ajoutait tous les ans à la réputation du professeur et augmentait un bien-être, que les affaires florissantes de la maison de commerce rendaient déjà fort suffisant.

Telle était, en peu de mots, la situation de cette famille étrangère qui attendait Fleurange. Une nouvelle lettre répondit promptement à la sienne; son oncle lui exprimait, avec la plus vive effusion, la joie de l'avoir retrouvée et l'invitait très-particulièrement à arriver à Francfort à temps pour y passer avec eux la fête de Noël, si chère en Allemagne aux réunions de famille.

Pour cela, elle devait quitter Paris au plus tard le 21 décembre, car il fallait à cette époque au moins trois jours et trois nuits pour faire le voyage

de Francfort. Le docteur et mademoiselle Joséphine, malgré le regret de se séparer de leur jeune protégée, avaient donc hâté les préparatifs de son départ, car ils étaient touchés de l'empressement qu'on lui témoignait, et les lettres de cet oncle inconnu leur faisaient pressentir pour elle une douce vie de famille, dont ils ne voulaient pas la tenir éloignée.

Chaque jour, cependant, ajoutait à l'attrait que leur inspirait Fleurange, et à la reconnaissante tendresse de celle-ci.

— Si cela durait huit jours de plus, disait le docteur, je ne pourrais plus me séparer de cette enfant-là !

— Il faut donc bien vite qu'elle parte, répondait mademoiselle Joséphine, car c'est pour son bien, et nous lui ferions tort en la gardant près de nous.

Fleurange ne disait rien, mais ses yeux passaient tristement de l'un à l'autre de ses vieux amis, lorsque vint enfin la dernière journée qu'elle eût à passer près d'eux. Elle s'efforçait, toutefois, de réprimer ses larmes pour ne pas les affliger, et faisait silencieusement ses modestes paquets, aidée activement par le frère et la sœur.

— Un adage anglais, que je trouve fort juste,

dit le docteur, place l'hospitalité qui facilite le départ d'un hôte au même rang que celle qui accueille son arrivée; c'est celle-là que j'exerce en ce moment envers vous, ma chère Fleurange.

Fleurange achevait en ce moment, à la hâte, le repas toujours triste qui précède un départ. Le docteur s'aperçut que le courage de la jeune fille faiblissait. Lui-même se sentait très-attendri en regardant son jeune et pâle visage, en songeant au long et solitaire voyage qu'elle allait entreprendre, et au bout duquel il ne se trouverait pour la recevoir que des gens, bienveillants peut-être, mais tous inconnus. Toutefois, il reprit d'une voix encourageante :

— Allons ! allons ! ma petite, tout s'annonce bien pour vous là-bas : avez confiance et ne vous laissez pas abattre.

— Vous avez raison, dit Fleurange en se levant, j'ai lieu de bénir Dieu, je le sens, et je ne veux être que reconnaissante ; en tous cas soyez sûr que je serai courageuse.

Il était huit heures du soir : le fiacre, qui devait la conduire à la diligence, l'attendait à la porte ; elle descendit, accompagnée du docteur et de sa sœur, qui montèrent en voiture avec elle. La nuit était noire, et la neige tombait à gros flocons, la neige,

que la jeune fille, élevée sous le ciel de l'Italie, voyait pour la première fois de sa vie. Cette vue lui causait un mélange de curiosité et d'effroi. Le nouveau et l'inconnu semblaient l'environner de toutes parts ; mais ces deux choses, attrayantes en général à l'âge de Fleurange, revêtaient ici un aspect plus fait pour oppresser son jeune cœur que pour le dilater. Elle frissonnait malgré elle et serrait autour de sa taille l'épais manteau qui lui semblait léger pour la garantir d'un froid si rude et auquel elle était si peu habituée.

Ils gardèrent tous les trois le silence pendant quelques instants. Fleurange pressait bien fort la main de mademoiselle Joséphine et la portait de temps en temps à ses lèvres, malgré les efforts de celle-ci pour l'en empêcher.

De son côté, mademoiselle Joséphine, d'une voix mal assurée, lui renouvelait une foule de recommandations, déjà mille fois répétées, entre autres celle de leur écrire souvent et régulièrement. Puis, elle lui passa au bras un petit panier où elle avait réuni, avec une ingénieuse bonté, les divers objets qui pouvaient lui être utiles en voyage, ainsi que plus d'un souvenir, qui, au loin, lui rappellerait sa vieille amie.

On arriva trop vite au terme du trajet.

— J'ai retenu votre place dans le coupé, dit le docteur, en descendant de voiture. Vous y serez seule avec une de mes malades, très-faible encore, mais qui veut absolument aller rejoindre son mari en Allemagne. Elle emmène avec elle ses deux enfants. Vous n'aurez pas d'autres compagnons de voyage.

— Merci! dit Fleurange à voix basse; on dit que les prières des orphelins portent bonheur: puissent les miennes vous le prouver à tous les deux !

Elle ne put dire un mot de plus; une dernière fois elle se jeta au cou de mademoiselle Joséphine, et l'instant d'après, appuyée au bras du docteur, elle traversait avec peine la cour obstruée au bout de laquelle se trouvait la diligence. La neige les avait retardés en chemin et rendait maintenant chaque pas difficile. Les compagnons de voyage de Fleurange avaient déjà pris leurs places, on n'attendait plus qu'elle. Les chevaux étaient attelés, et le conducteur ajoutait au bruit de leurs piétinements celui de ses exclamations d'impatience: « Allons ! allons donc! en route ! » répétait-il d'une voix rude. Fleurange, pressée, poussée, étourdie et effrayée, n'eut que le temps de serrer encore une fois la main du docteur et de s'élancer dans le coupé. La porte se referma à l'instant. Un

grand bruit de ferraille, des cris, des coups de fouet, mêlés de vociférations, où se distinguaient ces mots : « Adieu ! à revoir ! à bientôt! » et d'autres exclamations beaucoup moins harmonieuses, et la lourde diligence se mit en marche. Fleurange alors, affranchie de toute nécessité de prendre sur elle, se donna le soulagement de ne plus se contraindre et de laisser couler ses larmes avec abondance et en toute liberté.

Elle pleura ainsi fort longtemps sans faire aucun effort pour s'en empêcher. Pourquoi aurait-elle fait cet effort? elle était seule, bien complétement seule maintenant. Jamais encore elle ne l'avait été à ce point. Toutes les images du passé s'effaçaient dans le lointain, et l'avenir ne lui en présentait aucune. Tous ceux qu'elle avait aimés depuis qu'elle était au monde, elle en était séparée, soit par la mort, soit par des absences indéfinies. En serait-il toujours de même?... Serait-ce là son sort sur la terre?... Ne pourrait-elle jamais aimer avec sécurité, avec confiance, avec repos?... Serait-elle toujours éloignée ainsi des lieux comme des personnes au moment où son cœur commencerait à s'attacher aux uns ou aux autres?... ce cœur tendre, ce cœur ardent, ce cœur qu'elle avait déjà senti battre si fort de tendresse et de joie, d'admi-

ration et d'enthousiasme?... Et tandis que ses yeux erraient dans la sombre nuit, entrevoyant dans l'ombre, des objets qui lui semblaient être des fantômes, revêtus de blancs linceuls, son imagination lui faisait revoir dans un miroir magique toutes les scènes diverses de sa courte vie: et le beau cloître de Santa Maria al Prato, et la terrasse au sommet d'où la vue s'étendait si loin! et les traits nobles et doux de la mère Madeleine. Puis venaient les souvenirs mélangés qui se rapportaient à son père. D'abord, cette vision rapide de l'Italie dans toute sa splendeur, ensuite les terribles et sombres jours de Paris, et puis, à l'heure la plus sombre de toutes, l'apparition bienfaisante de ses vieux amis; de ces amis qu'elle aurait tant voulu ne plus quitter, et à qui elle venait maintenant de dire adieu, adieu peut-être pour toujours!

Il était impossible à Fleurange de dominer en ce moment ses tristes pensées. Parfois, cependant, sa raison lui rappelait ceux qui l'attendaient, l'accueil qu'il lui était permis d'espérer, la bonté de la Providence, qui lui ouvrait un tel refuge; mais, en vain : la consolation semblait ne plus pouvoir pénétrer dans son âme, et, contre son habitude, l'abattement triomphait d'elle.

« S'ils sont bons ! et si je les aime ! se disait-elle avec amertume, je suis sûre que j'aurai à les quitter bientôt ! S'ils sont le contraire... ici son imagination se donna carrière et lui représenta l'avenir sous les couleurs les plus sombres. Mais cette nouvelle rêverie n'avait point la clarté de la première, et bientôt ses prévisions commencèrent à se mêler dans une vague confusion avec ses souvenirs. Peu à peu la fatigue, le mouvement de la voiture, et la nuit aidant, le sommeil gagna la jeune voyageuse, et transforma en un rêve agité et indistinct toutes les pensées qui venaient successivement de l'assaillir.

Au bout d'un quart d'heure, elle fut soudainement réveillée. Un objet fort lourd venait de tomber sur son épaule, et de là avait glissé sur ses genoux... Elle se souleva, et étendant les mains dans l'obscurité, elle les posa sur la longue et soyeuse chevelure d'un enfant. Jusqu'alors elle avait plutôt deviné qu'entrevu dans le coin opposé du coupé, une jeune femme, pâle et malade, qui entourait de ses bras l'enfant placé près d'elle, tandis que l'autre, plus petit, dormait appuyé sur celui-là. C'était le second de ces deux enfants qui venait subitement de changer de posture.

Fleurange le comprit et se pencha sur lui pour

le relever doucement, afin de le placer plus commodément sur ses genoux. Puis, elle appuya sur son sein la petite tête endormie et embrassa tendrement le doux visage qui se trouvait maintenant tout près du sien.

Ce léger incident eut l'effet subit et imprévu de mettre en fuite tous les fantômes que son imagination venait d'évoquer pour aggraver ses peines. Elle se souvint avec remords de ses murmurantes pensées.

— O mon Dieu! dit-elle, en serrant l'enfant dans ses bras, mon Dieu! si j'aime ce pauvre petit, dont je ne connais pas même les traits, si je me sens toute disposée à veiller ici toute la nuit pour protéger son sommeil, que ne ferez-vous pas pour votre enfant, vous, *mon Père?*

Elle leva les yeux pour prier un instant, non des lèvres, mais du cœur. La neige avait cessé de tomber. Sur le ciel, dégagé de nuages, apparaissait une brillante étoile. Dans l'âme de Fleurange aussi les nuages étaient dissipés, et la mystérieuse lumière d'en haut venait de renaître. Elle regarda l'étoile avec ravissement, puis elle ferma les yeux et se rendormit doucement, l'enfant dormant dans ses bras aussi profondément qu'elle-même.

IV

Ce fut la jeune fille qui se réveilla la première, lorsque parut le jour, et peu après, tandis qu'elle regardait avec admiration le bel enfant endormi, elle vit ses grands yeux s'ouvrir à leur tour. Leur première expression fut celle d'une extrême surprise, mêlée d'un peu d'effroi, mais le regard et la voix de Fleurange eurent bientôt un effet rassurant; les grands yeux devinrent souriants, comme la bouche entr'ouverte, les petits bras se tendirent vers elle, puis bientôt se serrèrent autour de son cou et ce fut une connaissance faite. Pendant ce temps, la pâle et languissante jeune mère sortait avec effort d'un accablement plus difficile à secouer que le sommeil. Elle rougit faiblement, et murmura quelques mots d'excuses lorsqu'elle aperçut son enfant dans les bras de cette belle inconnue. Mais Fleurange la rassura, en protestant avec un accent de vérité indubitable que l'enfant ne la gênait en aucune façon, et bientôt elle s'aperçut

que sa présence ne serait rien moins qu'inutile à la pauvre convalescente : les enfants, réveillés après le long sommeil de la nuit, l'étaient tout à fait, et l'on sait que des enfants réveillés et enfermés dans un étroit espace arrivent facilement à un degré de turbulence qui n'a que l'avantage de ramener la lassitude, et avec elle le sommeil. Pendant la première de ces deux phases, la pauvre mère avait fait de vains et faibles efforts pour les contenir. Au bout de quelques instants, elle était retombée, non-seulement épuisée, mais défaillante. Fleurange alors se rapprocha et commença par lui improviser un oreiller avec les châles épars autour d'elle, puis elle ouvrit le petit panier que lui avait donné mademoiselle Joséphine, et en tira un flacon dont le contenu, versé sur un mouchoir, appliqué au front, et sur les joues pâles de la malade, sembla bientôt la ranimer.

— Je vous remercie, dit-elle, vous m'avez fait grand bien; je suis faible, voilà tout, mais je ne croyais pas l'être autant.

— Ne vous fatiguez pas, reprit Fleurange, j'aurai soin des enfants.

La mère sourit et porta la main à sa tête, indiquant par ce geste la fatigue que lui causait le bruit qu'elle n'était point parvenue à faire cesser.

En ce moment, en effet, le plus petit des deux enfants était debout sur la banquette et cherchait à atteindre ce filet, de pénible mémoire, suspendu jadis comme une lourde épée de Damoclès sur la tête des voyageurs, et qui servait de réceptacle à tout ce qu'on n'avait pu loger ailleurs. L'escalade de l'enfant n'était pas sans motif, car son frère l'avait déjà tentée avec succès, et avait trouvé moyen de saisir à travers les mailles du filet, un petit cor de chasse en miniature, sur lequel il exécutait en ce moment une fanfare.

Pourquoi ne lui serait-il pas possible, à lui aussi, d'atteindre son tambour qu'il voyait là, presque à sa portée, s'il pouvait seulement se grandir un peu? Et il regardait Fleurange d'un air suppliant; mais celle-ci, au lieu de répondre à la muette prière, s'empara de lui en riant et le plaça sur ses genoux, puis enlevant adroitement le cor de chasse des mains de l'autre enfant, elle leur demanda s'ils voulaient écouter une très-belle histoire, qu'elle leur raconterait s'ils étaient sages. En un instant ils furent tous les deux blottis près d'elle, et alors, à voix basse, elle fit succéder un récit à l'autre, et les tint ainsi, silencieux et attentifs jusqu'à ce que revînt l'heure du sommeil.

A la fin de ce second jour, les deux compagnes de voyage avaient à peu près fait connaissance.

— Comment puis-je assez vous remercier, disait la jeune femme, et quelle heureuse chance a été la mienne de vous rencontrer !

— Ne me remerciez pas, votre petit enfant m'a fait plus de bien que je ne puis lui en rendre.

Cette réponse, comme de raison, ne diminua en rien la reconnaissance mêlée d'admiration qu'elle avait inspirée à sa compagne, et comme de l'attrait à la confiance il n'y a qu'un pas, celle-ci eut bientôt raconté à Fleurange toute sa simple histoire.

Elle avait fait une chute très-grave, trois mois auparavant, et on avait désespéré de sa vie; alors son mari l'avait amenée à Paris pour y consulter le docteur Leblanc, et le docteur l'avait guérie.

Les yeux de Fleurange s'animèrent, c'était une joie inespérée que de pouvoir parler de ses chers vieux amis.

— Il est si habile et si bon! dit-elle.

— Oh ! oui, en vérité, c'est plus qu'un médecin, c'est un bienfaiteur. Je lui ai pourtant désobéi en partant si vite ! il disait que j'étais trop faible encore, je disais que non, mais je vois qu'il avait raison.

— Pourquoi avez-vous fait cela?

— Parce que mon pauvre Wilhelm est seul et m'attend avec impatience.

— Votre mari?

— Oui.

— N'aurait-il pas pu venir vous trouver?

— Non, il est le principal employé de M. Dornthal, et ne peut quitter son poste que très-difficilement.

A ce nom, le cœur de Fleurange battit.

— Parlez-vous de M. Ludwig Dornthal? dit-elle.

— Non, de son frère, le riche banquier.

— Et l'autre, le professeur, le connaissez-vous?

— Je ne l'ai jamais vu, mais Wilhelm le connaît bien; il est invité quelquefois aux soirées qu'il donne. Ce ne sont pas des bals, personne n'aime la danse dans cette maison-là. Ce sont des réunions pour causer, pour lire, pour regarder des gravures, pour faire de la musique. Wilhelm dit qu'ils sont tous savants, les filles comme les garçons et madame autant que monsieur.

En recevant ce petit renseignement sur la famille de son oncle, Fleurange eut un léger frisson. Elle aimait fort l'étude, les arts encore davantage, elle

avait pour la lecture un goût qu'il avait fallu souvent réprimer; néanmoins, ce mot de *savant* n'avait rien du tout d'attrayant pour elle.

Savants! se dit-elle, *tous* savants! Cela veut dire pédants, sérieux, ennuyeux. Allons, il faut en prendre mon parti, cela ne les empêchera peut-être pas d'être bons, c'est là l'essentiel, et je ne dois certes pas prétendre à m'amuser dans cette vie.

Encore une nuit, et une longue journée, qui tirait à sa fin, lorsque des lumières plus fréquentes et plus vives, des habitations plus nombreuses, annoncèrent l'approche d'une grande ville. A chaque pas qui les rapprochait de leur destination, la joie de la mère et des enfants devenait plus expansive.

— Il nous attend, n'est-ce pas? dit l'aîné des deux enfants.

— Oui, oui, nous le verrons, dès que la voiture s'arrêtera, mais ce ne sera que dans une heure.

Bientôt ce fut : Dans une demi-heure maintenant!

Puis : Dans un quart d'heure!

Enfin : Nous y sommes!

La pauvre Fleurange écoutait ses compagnons de voyage et les enviait d'avoir à chercher ainsi

avec certitude, au bout de leur longue route, un visage connu et cher. Elle se sentait saisie de tristesse et d'une mortelle timidité.

Enfin la voiture s'arrêta.

Comme au départ, grande rumeur, cris divers, lumières vacillantes, qui éclairaient tous les objets, et aucun d'eux distinctement.

Fleurange, parmi tous ceux qui se pressaient autour de la voiture, cherchait, mais en vain, à deviner le visage qui pourrait être celui de son oncle.

La portière s'ouvrit.

Un homme de haute taille, ayant de longs cheveux et une longue barbe blonde, se présenta.

— Est-ce lui ?

Non, les cris de joie des enfants ont déjà appris à Fleurange qu'ils ont revu leur père.

—Bertha ! Bertha ! dit-il, et avant même d'embrasser ses enfants, il presse les deux mains de sa femme et la regarde avec anxiété.

Tu es bien pâle, ma Bertha.

— Ce n'est rien, répond celle-ci en pleurant, c'est la joie, Wilhelm ; je suis guérie et je te revois !

Il tend alors ses bras à ses enfants, mais

avant de quitter la voiture : « Adieu, adieu ! » disent ensemble les petites voix, et les enfants se jettent encore une fois au cou de Fleurange.

—Wilhelm, dit à voix basse leur mère, remercie cette bonne et belle demoiselle, elle a été un ange pour eux et pour moi pendant notre route.

Un regard ému et reconnaissant se leva vers Fleurange.

— Que Dieu vous en récompense, ma belle et gracieuse demoiselle, dit le mari de Bertha en ôtant son chapeau. Puis il ajouta en hésitant :

— Sans doute, quelqu'un vous attend ici et je ne puis avoir le bonheur de vous être utile?

— Je vous remercie, dit Fleurange avec précipitation, je suis attendue, en effet, j'ai ici des parents.

Mais tout en parlant, elle regardait autour d'elle, avec anxiété. Dans la foule des visages inconnus qui l'entouraient, aucun ne sembla la chercher. Y-a-t-il méprise ? est-elle oubliée ? que va-t-elle faire?

Ses compagnons de voyage, en attendant, ont quitté la voiture, et l'heureux petit groupe s'éloigne : elle les suit des yeux, le cœur serré.

En ce moment paraît, arrivant au grand trot d'un beau cheval, une petite voiture découverte,

conduite par un jeune garçon de dix-huit ou dix-neuf ans.

Il jette les rênes à un de ceux qui se trouvent là et saute en bas. A sa vue, le mari de Bertha ôte son chapeau, et, en retour, une casquette, posée sur une épaisse chevelure, d'un blond ardent, est soulevée un instant. Mais le nouveau venu ne s'arrête pas, il est très-pressé, très-essoufflé; il arrive en courant près de la diligence, et dit d'une voix haletante :

— Mademoiselle Gabrielle !

— C'est moi, dit Fleurange, d'abord interdite de ce nom, prononcé pour la première fois, et surtout de l'aspect de celui qui est venu à sa rencontre.

— C'est bien, descendez.

Fleurange obéit en silence; puis, cependant, après un nouveau regard jeté sur celui qui vient de lui tendre une main ferme :

— Il n'y a pas d'erreur, n'est-ce pas? C'est bien mon oncle, M. Ludwig Dornthal, qui m'envoie chercher?

Elle reçut, pour toute réponse, un signe de tête affirmatif : l'instant d'après, un ordre concis, et promptement obéi, avait fait descendre des hauteurs de l'impériale le modeste bagage de Fleu-

range ; en un clin d'œil, il était attaché derrière le petit véhicule, où son jeune guide la fait ensuite monter, puis, après l'avoir soigneusement enveloppée en silence d'un grand manteau de fourrure, envoyé avec la voiture, il remonte sur le siége, et le beau cheval repart, comme il était venu, au très-grand trot.

Fleurange se sentit d'abord étourdie par le mouvement rapide de la voiture, mais bientôt ce mouvement même lui devint agréable, par contraste avec les lourdes allures et les rudes cahots de la diligence. Le froid était vif, mais l'excellent manteau dont elle était couverte l'empêchait d'en souffrir, et, ainsi préservée, la sensation de l'air, loin de lui être déplaisante, lui causait au contraire une animation inaccoutumée et lui faisait ressentir comme un surcroît de jeunesse et de vie. Le ciel au-dessus de sa tête était étincelant d'étoiles. C'était une de ces brillantes nuits d'hiver, telles qu'on aime à se représenter celle où s'accomplit la venue du Christ, et où, sur les hauteurs qui environnaient Bethléem, les anges vinrent en apprendre la nouvelle aux bergers et chanter sur terre leur céleste cantique. Nuit douce et sacrée, dont celle-ci était précisément l'anniversaire.

Au bout d'environ vingt minutes, la petite

voiture se ralentit un peu et le jeune cocher se retourna et sembla se mettre en devoir de donner un éclaircissement que Fleurange chercha à comprendre de son mieux : mais comme le bruit du pavé rendait la chose à peu près impossible, elle ne saisit que ces deux mots : « Mon père... » puis ceux-ci : « *Christ Kindchen !* » après quoi la tête, retournée un instant, reprit la même attitude et le cheval sa première allure.

Fleurange avait du moins appris ainsi, au vol, que ce jeune garçon était l'un des fils de M. Dornthal, et que son oncle n'avait pu venir, par une raison quelconque, à laquelle la fête du lendemain n'était pas étrangère. Au premier aperçu, il lui sembla que son jeune cousin avait des manières un peu rudes et une figure assez étrange, mais en somme il s'était montré fort actif et fort soigneux ; quant à son talent pour conduire une voiture, il était supérieur, et les rênes du beau cheval ne pouvaient être en de meilleures mains. Après cette courte interruption, ils continuèrent leur chemin sans se ralentir un instant, malgré plus d'un détour parmi les rues sinueuses, et ils arrivèrent ainsi à une place plantée d'arbres, qu'ils traversèrent en entier ; enfin, à l'autre extrémité la voiture s'arrêta devant les marches d'un

perron qui conduisait à une porte de chêne, ornée d'un lourd marteau de cuivre.

Ils étaient attendus, car cette porte s'ouvrit à l'instant. Fleurange entrevit une grande lumière et beaucoup de monde.... Son cousin était déjà à la portière pour l'aider à mettre pied à terre. Des voix confuses, ayant toutes un cordial accent de bienvenue, se firent entendre. Une main vigoureuse soutient Fleurange, tandis qu'elle monte les six marches du perron et la fait entrer dans le vestibule. Une grande femme, habillée de gris et coiffée d'un bonnet à fleurs, s'avance et l'embrasse. « A mon tour! dit une voix basse et sonore, c'est moi qui suis son oncle. » Fleurange lève les yeux sur un noble visage qui a l'air trop jeune pour être couronné de cheveux blancs, et son oncle l'embrasse en murmurant avec émotion le nom de Marguerite. A côté de lui se tient une belle jeune fille grave et blonde, tandis qu'une autre, blonde comme la première, mais plus jeune, ôte à Fleurange le lourd manteau de fourrure et détache son chapeau. Un garçon de sept ans s'élance dans la rue pour aider son frère, et une petite fille de quatre à cinq ans reste attachée au jupon de sa mère, en regardant curieusement, d'un air ravi, la nouvelle venue.

Fleurange, éblouie par les lumières, troublée par la cordialité même de cet accueil, émue au point de défaillir, était littéralement hors d'état de parler, mais ses grands yeux voilés de larmes en disaient plus que toute parole, tandis que l'éclat inusité donné à son teint par l'air froid de la nuit et ses longues tresses tombées sur ses épaules, lorsqu'on lui avait enlevé son chapeau, la rendaient plus touchante encore que de coutume, et telle qu'elle eût désarmé les plus malveillants. Que devait donc penser à sa vue ceux qui étaient si décidés d'avance à la bien recevoir ?

On l'entraîna comme en triomphe dans une vaste salle, et là son éblouissement redoubla. Au milieu de la pièce s'élevait un arbre brillamment illuminé, auquel étaient suspendus des fruits de toutes sortes, des jouets, des fleurs et des bijoux. Deux lustres ajoutaient leur lumière à celle que répandait l'arbre éclairé ; sous l'un d'eux, une demi-douzaine d'enfants étaient réunis autour d'une table chargée de gâteaux, et quelques jeunes filles, ainsi que d'autres personnes plus âgées, se trouvaient groupés çà et là.

En un mot, Fleurange se trouvait tout d'un coup, et pour la première fois de sa vie, au milieu de ce qui lui parut être une très-brillante réunion,

où toutes les figures, à commencer par celles de ses hôtes, lui étaient inconnues.

La personne la moins timide eût été déconcertée; aussi Fleurange perdait tout à fait contenance, lorsque celle qu'elle supposait être sa tante, la dame en gris et en bonnet à fleurs, s'emparant d'elle, la ramena en un clin d'œil dans le vestibule, et de là dans une sorte de petit parloir où une seule lampe était allumée.

En traversant ce vestibule, elles avaient rencontré le jeune guide de Fleurange.

— Est-elle malade? a-t-elle besoin de quelque chose? avait-il dit avec un accent de bonhomie et d'empressement.

— Oui, de repos; et avec cette réponse madame Dornthal avait fermé la porte au nez de son fils.

Fleurange s'assit et reprit haleine : non-seulement il lui avait été impossible de prononcer jusque-là une seule parole, mais elle n'avait même pas pu rassembler une pensée. Maintenant, grâce à la tranquillité de la chambre, elle se calma promptement, et il ne lui fallut que peu d'instants pour se sentir tout à fait remise. Elle était jeune et vigoureuse, la fatigue du voyage était à peine sensible pour elle, et elle n'était pas de nature à se

laisser longtemps surmonter par l'émotion et l'embarras, surtout lorsqu'au fond elle se sentait si heureuse ! Un seul regard, même rapide comme l'éclair, n'avait-il pas suffi pour soulever tous les poids qui pesaient sur son cœur et pour y faire pénétrer comme un transport de joie et de confiance ? La voix de son oncle, les paroles qu'il avait dites en l'embrassant : « O Marguerite, est-ce toi ? » l'avaient fait tressaillir, puis les doux regards de ces belles jeunes filles, la vision de ces enfants réunis sous l'arbre de Noël, tout, jusqu'aux brusques soins de son jeune cousin, lui faisait éprouver cette délicieuse sensation de sécurité, cette certitude d'être protégée que, dans son abandon de la veille, elle avait désiré plus que la joie ou le bonheur.

Elle releva la tête et regarda sa tante, qui restait debout et silencieuse devant elle.

Décidément, sa tante était laide ; elle était même d'une laideur surprenante, et cependant avant même qu'elle eût parlé, avant qu'elle eût souri, on voyait empreintes visiblement sur ce visage dénué de tout agrément, deux grandes choses, plus belles que la beauté : l'intelligence et la bonté.

— Reste là, tout à fait tranquille, entends-tu, dit madame Dornthal, en tutoyant Fleurange, comme

si elle l'eût vue naître. Tiens, regarde la pendule, un quart d'heure te suffira, mais n'essaye pas de parler, écoute-moi seulement. Tu es dans ta famille, entends-tu ? c'est-à-dire chez toi ; il faut que tu comprennes bien cela. Il n'y a pas de remercîments à faire, tu es notre enfant. Nous en avions cinq, nous en avons six maintenant. C'est Clément, mon fils aîné, qui a été te chercher, parce que son père ne pouvait pas quitter les enfants ce soir, et tu as vu en arrivant Hilda et Clara, et les deux petits, Fritz et Frida, qui étaient aussi là pour te recevoir ; il y a Gabrielle de plus et voilà tout. Ton oncle a tant pleuré sa pauvre Marguerite ! Eh bien, il l'a retrouvée et c'est un beau jour !

Fleurange essuya doucement ses yeux sans répondre. En ce moment on frappa à la porte :

— Qui est là ?

— Moi.

— Que veux-tu ?

Clément parut à la porte :

— Une tasse de café ?

— Oui.

La tasse fut apportée l'instant d'après et sur l'injonction de sa tante, Fleurange la but docilement.

— Maintenant veux-tu monter dans ta chambre ? veux-tu te coucher tout de suite ? ou bien

veux-tu revenir dans la salle où sont les autres?

Fleurange dit sans hésiter :

— J'aime mieux retourner dans la salle et les revoir tous le plus tôt possible.

Le bon sourire de madame Dornthal éclaira son visage.

— Tu me plais beaucoup, Gabrielle, non pas parce que tu es très-belle, cela n'y fait rien, et je t'aimerais autant quand il en serait autrement, mais tu es très-simple, et cela est tout à fait de mon goût. Maintenant voyons : voilà qu'il est onze heures, nos amis vont emmener leurs enfants, et les plus petits des nôtres vont aller se coucher. Quant à nous, nous irons tout à l'heure à la messe de minuit et nous ne souperons qu'au retour, Choisis encore : veux-tu faire comme les enfants ou comme nous?

— Comme vous! oh! comme vous! s'écria Fleurange. Emmenez-moi de grâce à l'église, je ne suis ni faible ni fatiguée.

— Non? dit madame Dornthal, tu l'es pourtant mais tu ne le sens pas encore ; cependant, comm cela ne te fera aucun mal, nous allons faire ce que tu désires. Seulement, pour ménager tes forces, ne reviens pas maintenant dans le salon. Reste ici, et attends-moi.

Elle sortit, et Fleurange demeura où elle était, heureuse de subir sans aucune résistance cette volonté bienveillante.

Cinq minutes après, la porte se rouvrit, c'étai encore Clément, tenant à la main son petit frère, et portant sa petite sœur dans ses bras :

— Fritz et Frida veulent vous dire bonsoir, dit-il.

Le petit garçon s'approcha timidement, mais Fleurange lui parla sur-le-champ cette langue que les enfants comprennent et qui ne peut être apprise et parlée que par ceux qui les aiment ; il se rassura bien vite. Elle prit ensuite la petite fille et embrassa ses yeux bleus, qui tout en la regardant encore avec surprise, commençaient à se fermer. Lorsqu'elle rendit l'enfant à son frère, elle était endormie ; il l'emporta ainsi, sans la réveiller, la tenant dans ses bras avec une aisance qui indiquait assez que ce soin lui était familier, et il quitta la chambre, suivi de son petit frère.

Une demi-heure encore de repos et de silence suivirent cette interruption. Ils valaient mieux pour Fleurange que le sommeil (dont une agitation intérieure trop vive écartait le besoin). Au bout de ce temps, madame Dornthal et ses deux filles reparurent. Clément et son père les attendaient dans le vestibule. Ils se mirent tous en marche, sous le

ciel étoilé, à pied, car l'église était proche, et tous, silencieux et recueillis, car la fête des enfants ne leur avait pas fait oublier la solennité de cette grande nuit.

A genoux! à genoux enfin dans l'église, Fleurange sentit que son cœur trop plein parvenait à s'épancher; et lorsque des voix justes, graves et harmonieuses firent retentir la magnifique voûte de chants qu'aucune étude n'avait préparés et qui semblaient être l'expression spontanée de la prière de tous, la tête de la jeune fille s'inclina davantage : toute la joie et la reconnaissance de son cœur débordèrent en douces larmes et en ferventes prières d'actions de grâce.

A la fin de la messe, une voix, plus belle que les autres, une voix mâle et douce, entonna près d'elle le psaume : *Laudate Dominum.* Elle y joignit involontairement la sienne, et les deux voix semblèrent un instant ne former qu'un seul son.

En se retournant, elle vit que celui qui chantait ainsi, c'était son cousin, Clément Dornthal.

V

Lorsqu'une main amie aide un naufragé à toucher la plage, le premier sentiment de celui-ci est l'expression d'une reconnaissance sans bornes; le repos est doux, même sur le sable, à celui qui vient d'échapper aux périls de la mer; mais s'il n'y a sur cette plage aucun lieu qui puisse lui servir de refuge, et s'il ne voit que dans la lueur vague d'un phare lointain l'espoir d'un abri assuré, il est bientôt tenté de se demander avec inquiétude s'il aura la force d'atteindre cette lumière à peine entrevue et si elle est pour lui réellement le port. Tel avait été le mélange de reconnaissance et d'appréhension que la jeune orpheline avait éprouvé le jour où elle avait reçu, chez la bonne mademoiselle Joséphine, l'hospitalité de la chambre bleue, et ces deux sentiments ne l'avaient pas quittée pendant toute la durée de cette première étape de salut. Mais aujourd'hui, lorsque les joyeux carillons de Noël la réveillèrent dans le

grand lit où elle ne s'était endormie que deux ou trois heures avant le jour, sa première pensée fut celle-ci : « J'ai atteint le port ; mon Dieu, je vous remercie ! » et elle se leva, heureuse et pressée de prendre possession de sa vie nouvelle. Son premier soin, au début de la journée, fut d'écrire à mademoiselle Joséphine. Elle avait besoin, pour commencer à jouir de son bonheur, que sa vieille amie en fût instruite, elle croyait encore lui témoigner sa reconnaissance en l'associant à toutes ses nouvelles et heureuses impressions. Elle écrivit de même à la mère Madeleine ; il lui fallait unir, sans retard, tous les amis et toutes les joies du passé à son bonheur présent et à sa vie véritablement transformée.

Sa tante, en lui disant la veille qu'elle était chez les siens, c'est-à-dire *chez elle*, semblait avoir fait d'elle, comme par magie, un enfant de la maison. Tout, autour d'elle, était nouveau et un peu étrange, mais tout lui plaisait comme si tout eût été naturellement conforme à ses goûts. Et cependant, les sombres couleurs des tapisseries qui couvraient les murs, la vieille armoire de bois sculpté, où son petit bagage se trouva bientôt fort à l'aise, les chaises à haut dossier rangées alentour, l'antique bureau, placé dans un coin, et dans

l'autre, le grand poêle monumental, dont l'aspect spectral était, à lui tout seul, fait pour surprendre; tout cela eût facilement pu déplaire à des yeux accoutumés à la riante magnificence de l'Italie; mais aucune impression triste ne pouvait, dans cette maison, venir à la jeune fille des objets extérieurs; le mot *bienvenue* lui semblait être inscrit sur tous les objets comme sur tous les visages, et dans cette atmosphère si douce, elle sentait instinctivement que le bien-être matériel n'y était que l'image d'un bien-être moral beaucoup plus nécessaire encore que l'autre au bonheur de la vie.

— Il ne faut pas mettre votre robe noire aujourd'hui, Gabrielle, lui dirent ses deux blondes cousines, en apparaissant pour la troisième fois dans sa chambre depuis une heure qu'elle était levée, et apportant cette fois une corbeille où se trouvaient des vêtements semblables aux leurs.

— Pourquoi? dit Fleurange un peu étonnée.

— Ne savez-vous pas qu'en Allemagne nous quittons le deuil aux grandes fêtes? répondit Clara, la plus jeune des deux. Vous serez donc aujourd'hui habillée comme nous, et puis vous le serez toujours ensuite quand ce triste deuil sera fini.

L'aînée des deux sœurs vit que sa cousine ne

répondait pas, elle s'approcha d'elle et lui dit tendrement :

— Clara vous a-t-elle affligée ? dit-elle, pardonnez-lui. Elle est si heureuse et si gaie qu'elle ne peut se figurer ni le malheur ni la tristesse.

— Je ne veux pas les lui rappeler aujourd'hui, dit Fleurange, et je ferai ce qu'elle me demande. Mais vous, chère Hilda, continua-t-elle, en regardant avec admiration les cheveux d'or de sa cousine et son front grave, auquel une couronne de reine aurait semblé convenir aussi bien qu'une auréole de sainte, n'êtes-vous pas gaie et heureuse autant qu'elle ?

— Heureuse, oui, dit Hilda ; mais je ne suis pas aussi gaie.

Après quelques explications, Fleurange se conforma aux désirs de ses cousines. Mais lorsqu'à l'heure du repas de famille, la belle Hilda, déjà revêtue de blanc, lui apporta une guirlande pareille à celle qu'elle portait elle-même et voulut la poser sur son front, elle résista.

— Pour cette guirlande, Hilda, dispensez-moi de la mettre.

— Pourquoi ?

— Parce que jamais je n'ai porté de parure de ce genre ; parce que, malgré tout, je ne

puis et ne veux pas oublier que je suis une pauvre orpheline, qui ne dois pas songer à me parer, ni à aller dans le monde.

— Mais, Gabrielle, ne savez-vous donc pas que nous ne nous parons que pour célébrer en famille les grandes fêtes de l'année, et que nous n'allons jamais dans le monde?

— Jamais?

— Non! jamais! Vous allez peut-être trouver cela triste. Nous dansons bien ici quelquefois en famille et nous faisons souvent de la musique, mais nous n'allons jamais au bal, ni même au théâtre, à moins d'une représentation extraordinaire, lorsqu'on donne quelque belle tragédie ou que l'on exécute quelque chef-d'œuvre musical; mais cela est si rare que cela ne compte pas.

— Je ne trouverai là rien de triste, dit Fleurange; je n'ai vu le monde qu'une fois et certainement cela n'a pas été un plaisir.

— Où cela? et quand?

— A Florence, il y a un an, peu après le jour où mon père était venu me chercher au couvent. On donnait au théâtre un ballet nouveau, il m'y mena; puis il se reprocha ce qu'il nomma son étourderie, lorsqu'il vit l'effet que produisait sur moi ce spectacle. Ah! Hilda! il ne me fit aucun

plaisir ; je détournais les yeux, malgré moi, tout le temps. Mon père m'emmena bien vite et chercha à me faire oublier cette impression..., mais elle m'est demeurée.

— Elle vous passerait peut-être si, au lieu d'un ballet, vous aviez vu jouer une de nos belles tragédies, ou entendu un opéra de Mozart ou de Weber.

— Peut-être ! Mais revenons-en à la guirlande. Pourquoi se parer ainsi sans raison ?

— Ce n'est pas sans raison. Mon père aime que nous portions ainsi à chaque fête les fleurs de la saison. Cette pauvre guirlande que vous refusez, regardez-la donc, Gabrielle, elle est comme la mienne, en feuilles de houx ; le houx brillant de Noël, avec sa feuille luisante et son beau fruit rouge comme du corail. Tenez, voyez si cela ne va pas bien dans vos cheveux noirs ?

En parlant ainsi, Hilda avait, en effet, posé la guirlande sur la chevelure de sa cousine. En ce moment, Clara parut, et il n'y eut plus d'hésitation possible. En un clin d'œil, elle avait pris la place de sa sœur : les feuilles brillantes et les fruits rouges entourèrent bientôt comme un diadème le front de Fleurange, qui riait et ne résistait plus que faiblement, tandis que la glace renvoyait l'image des

trois jeunes filles, formant ensemble le plus gracieux tableau que pût rêver un peintre.

— Allons ! dit Clara, vous voilà belles toutes les deux : l'une comme le jour, l'autre comme la nuit, et moi ? continua-t-elle, en rajustant ses longues boucles dans lesquelles étaient aussi entremêlées les feuilles de houx ; voyons, un peu, à quoi je ressemble, moi ?

— A une fleur, à une étoile, ma Clara, à tout ce qu'il y a de meilleur à regarder dans le jour et dans la nuit, dit Fleurange avec tendresse. Elle préférait l'aînée des deux sœurs, mais elle trouvait à l'autre une grâce irrésistible, et elle ne pouvait s'empêcher de la caresser des yeux et de la voix, comme si elle eût encore été une enfant.

— Voilà qui est gracieux, poétique et bien trouvé ! Je vous remercie, ma cousine Gabrielle, et je vais demander tout à l'heure à notre poëte de deviner quelle est ma ressemblance ; nous verrons s'il la trouvera comme vous.

— Si notre poëte est distrait, il faudra poser la question à un autre qui ne le sera certainement pas, dit Hilda.

Clara rougit. — Allons ! allons ! dit-elle, ne parlons plus de moi et descendons. Voilà Frida qui vient nous chercher, tout le monde est réuni sans doute

Et prenant sa petite sœur par la main, elle s'enfuit avec elle au courant, s'appuyant à peine sur la massive balustrade de l'escalier pour sauter les marches sans les compter.

— Vous ne m'avez pas dit qu'il y avait du monde, dit Fleurange.

— Notre monde à nous, Gabrielle, notre famille et nos amis; depuis que mon oncle Heinrich est veuf, il vient, ainsi que son fils, faire avec nous son repas de Noël. Autrefois, c'était chez lui que se réunissait la famille. Vous allez donc faire connaissance avec lui et avec notre beau cousin Félix. Les autres sont nos amis et seront bientôt les vôtres...

Hilda s'arrêta un instant...

Vous savez, sans doute, poursuivit-elle enfin, que Hansfelt est un ami et un camarade d'enfance de mon père?

— Hansfelt? s'écria Fleurange; quoi! Karl Hansfelt, le grand poëte?

Nous avons déjà dit que Fleurange savait bien la langue de sa mère; les poésies de celui qu'elle venait de nommer étaient assez célèbres à cette époque pour qu'elle les connût et qu'elle en eût même appris plus d'une par cœur.

— Et il est votre ami? et je vais le voir?

— Oui, répondit Hilda, vous le verrez souvent; puis, ajouta-t-elle, comme pressée de changer de conversation, vous allez voir aussi un jeune artiste qui commence à faire beaucoup parler de lui. Il se nomme Julian Steinberg, et c'est un des élèves favoris d'Overbeck; celui-là, c'est notre Clara qui vous le présentera.

Un sourire significatif accompagnait ces derniers mots, et Fleurange, ainsi mise au courant de tout, ou à peu près, descendit avec sa cousine dans le grand salon, situé, ainsi que la salle à manger, au rez-de-chaussée.

La pièce que l'on désignait ainsi était plus habituellement nommée la galerie, tant à cause de sa forme, que du grand nombre de tableaux dont les murailles de bois de chêne étaient couvertes. Toutes les écoles s'y trouvaient rassemblées, sans y être toutefois confondues, car l'œil le moins attentif pouvait observer à l'une de ses extrémités les tableaux qui appartenaient à l'école flamande de van Eyk et de Hemling; puis, entre les lourdes draperies suspendues aux portes et aux fenêtres, d'un côté, de belles copies et plusieurs originaux de grands maîtres italiens; de l'autre, quelques tableaux espagnols. Enfin, le dernier panneau était réservé à cette école moderne,

naissante à cette époque en Allemagne, dont le professeur Ludwig Dornthal était le plus intelligent appréciateur et le patron le plus ardent. Il avait été le premier à seconder et à encourager ceux qui, alors au début de leur carrière, devaient plus tard porter des noms célèbres, et sa maison était le rendez-vous de ces jeunes artistes qui, suivant l'allégorie admirable conçue et exécutée plus tard par leur maître, cherchaient l'art dans le reflet d'un idéal céleste, et non point dans la servile reproduction des images de la terre [1].

La maison qu'habitait M. Ludwig Dornthal n'existe sans doute plus aujourd'hui, les embellissements modernes faisant peu à peu disparaître de toutes les villes ces vieilles demeures auxquelles le temps donne un aspect trop différent de celui qu'appellent et exigent les yeux d'une génération nouvelle. A l'époque même où débute ce récit, c'est-à-dire en 1823, elle commençait déjà à être remarquée au point qu'elle était nommée par excellence *la vieille maison*, et qu'on ne la désignait pas autrement dans la ville.

Mais comme elle était spacieuse et commode,

[1] Voyez le tableau d'Overbeck, à la galerie de Francfort.

comme sa situation écartée et paisible, et son grand jardin, sur lequel donnaient d'un côté toutes les fenêtres, la rendaient très-appropriée aux habitudes studieuses du professeur; qu'en outre, la couleur pittoresque que lui avait donnée le temps, était fort de son goût, et avant tout, comme c'était là que Ludwig Dornthal avait amené sa femme aux premiers jours de son union, et que ses enfants étaient nés, il n'aurait voulu pour rien au monde la quitter, et sur ce point tous étaient d'accord. La *vieille maison* était chère à ceux qui l'habitaient, aussi bien qu'à tous ceux qui la fréquentaient, et chacun, comme Fleurange, disait plus ou moins cette parole qui sera répétée toujours en vain sur cette terre, lorsque, pour un instant, toutes nos facultés se trouvent dans un heureux équilibre : « Il fait bon être ici, plantons-y notre tente et restons-y. »

Cette impression, on le devine, ne tenait pas uniquement à l'aspect extérieur de la *vieille maison;* l'harmonie y régnait entre les personnes et les choses, et, avec de différents résultats, le même effet se produit presque partout. Les objets inanimés semblent recevoir et communiquer quelque chose de la vie qui s'agite autour d'eux, et ce

langage muet fait parfois à ceux qui y sont attentifs, de véritables révélations.

Lorsque Fleurange entra dans le salon, elle s'aperçut que son oncle Ludwig l'attendait avec une certaine impatience, car, dès qu'elle parut, il s'approcha d'elle, et la prenant par la main, il la conduisit à l'autre bout de la chambre, où se tenait un personnage dont les traits avaient quelques rapports avec les siens, mais dont l'expression était tellement différente, que cette ressemblance du premier moment s'effaçait de plus en plus à mesure que l'on connaissait mieux les deux frères.

M. Heinrich Dornthal, car c'était lui, passait aux yeux de bien des gens pour un homme beaucoup plus important que le professeur, et qui faisait beaucoup plus d'honneur à la famille : il était lui-même de cet avis, et son frère acceptait sans résistance cette position secondaire. Ludwig reconnaissait avec admiration chez son frère la science (pour lui occulte) de transformer une somme en une autre d'une triple valeur, en moins de temps qu'il ne lui en fallait, à lui, pour écrire un chapitre, et avec une précision dans la science des chiffres, supérieure à celle que le professeur osait s'attribuer dans la science des

dates ; il en concluait volontiers que le grand homme de la famille, c'était bien le banquier. En retour, le banquier ne faisait aucune réflexion à son propre préjudice sur l'éclat que les travaux du professeur jetaient sur leur nom, aussi n'avait-il par ce motif aucun doute sur leur valeur respective. Il en est toujours ainsi. Les gens voués aux occupations matérielles dédaignent ceux qui s'occupent exclusivement des choses intellectuelles, tandis que ces derniers estiment chez les autres les facultés qu'ils ne possèdent point eux-mêmes. Cela tient sans doute à ce que les premiers sont assez ignorants pour croire qu'ils n'ignorent rien, tandis que les autres sont assez savants pour savoir quelles sont les choses qu'ils ignorent. Il régnait toutefois entre les deux frères un attachement sincère et solide, et, malgré la diversité de leur nature, l'esprit de famille était puissant chez l'un comme chez l'autre. Aussi, lorsque le professeur présenta Fleurange à son frère, en lui disant :

— Voilà la fille de notre sœur Marguerite. Elle est deux fois ta nièce, maintenant, puisque je l'ai adoptée pour fille...

Le banquier s'inclina et embrassa cordialement la jeune fille, mais il ne put cependant s'empêcher de dire.

— Une fille de plus, quand on en a déjà trois, c'est beaucoup, mon frère.

Cette froide et disgracieuse remarque déconcerta Fleurange et lui causa une pénible sensation d'embarras, dont elle n'était pas encore remise, lorsqu'un jeune homme, d'une assez belle figure, s'approcha d'elle et lui offrit son bras.

Fleurange le regarda d'un air étonné. Elle n'avait jamais été à un grand dîner, et ne savait rien à cet égard des usages qui sont de tous les pays. Elle recula d'un pas, et, ouvrant ses grands yeux, elle dit :

— Monsieur, qui êtes-vous, et où voulez-vous me mener ?

A cette demande et à ce mouvement, il y eut autour d'elle un accès de gaieté générale, auquel elle vit que son bon oncle Ludwig lui-même prenait part ; alors, avec cette simplicité, qui était son grand charme, elle se mit à rire elle-même, avec tant de naturel, que celui qui avait causé sans le vouloir, cette petite scène, s'écria à demi-voix : « Voilà en vérité la gaucherie la plus gracieuse qu'on ait jamais rencontrée ; » puis, s'inclinant devant elle avec une gravité narquoise et d'un air à la fois galant et railleur, il lui dit :

— Mademoiselle, je me nomme Félix Dornthal,

j'ai l'honneur d'être votre cousin, et je vous offre mon bras pour vous conduire à la salle à manger; mais je reconnais que, d'abord, il eût été convenable de nous faire faire connaissance ensemble.

Fleurange, rougissant et souriant, accepta le bras qui lui était offert, et une fois placée à table, près de ce nouveau cousin, et l'embarras de ce petit incident dissipé, elle regarda autour d'elle et commença à jouir de sa nouvelle position.

Était-ce bien elle, elle qui, naguère, s'était trouvée si isolée! elle qui avait vu en face, et de si près, la misère et l'abandon! était-ce bien elle qui, en ce moment, se trouvait au milieu d'une nombreuse famille, en faisait partie, se sentait aimée de tous, et les aimait tous elle-même, — oui, tous, hormis le cousin assis près d'elle, qui lui inspirait un involontaire embarras; cependant, il venait de lui dire quelques mots en italien, prononcés avec un accent si pur, qu'elle en avait éprouvé une vive sensation de surprise et de joie, car l'Italie était sa terre natale, presque sa patrie, quittée peu de mois auparavant pour la première fois. Toutefois, les paroles de Félix étaient un compliment auquel elle ne sut que répondre, et lorsqu'elle leva les yeux vers lui, elle rencontra un

regard qui la déconcerta davantage encore. Elle répliqua donc à peine quelques mots, puis elle reprit en silence son examen des convives, en commençant par son oncle Ludwig. Quant à lui, elle pensait n'avoir jamais vu de figure plus noble et plus douce que la sienne; impossible de n'être pas frappé du grand contraste qui existait à cet égard entre lui et sa femme, et qui avait dû être beaucoup plus frappant encore, dans leur jeunesse, qu'aujourd'hui. Tandis que cette réflexion s'offrait à son esprit, elle rencontra le regard de sa tante, qui la fixa un instant, et sourit. Ce regard et ce sourire semblaient lui répondre et donner à peu près la clef du mystère, car ils révélaient les dons qui forment l'indestructible lien de la vraie sympathie; à ces dons-là la beauté n'ajoute rien, ou du moins elle n'ajoute qu'une parure inutile pour le cœur, et que les yeux mêmes cessent bientôt de chercher, car ceux qui savent aimer une âme, aiment bientôt les traits quels qu'ils soient, dont elle est revêtue.

De tous les enfants, le seul qui n'eût point hérité de la beauté des Dornthal, c'était Clément. Plus qu'aucun de ses frères et sœurs, il ressemblait à sa mère, il avait la même laideur et le même sourire; toutefois comme il était grand, élancé, actif et robuste, sa tournure, sans être élégante, n'était pas

dénuée de grâce; puis, lorsque son épaisse chevelure était relevée, on pouvait observer que la forme de son front donnait à sa figure un caractère remarquable et que son regard était comme par éclairs, expressif, décidé, intelligent. L'on s'étonnait après cela de trouver le jeune Dornthal en apparence si nul; d'autant plus que son aptitude pour les arts et les sciences était grande, et que, parmi les étudiants, il était classé au premier rang. Mais parler semblait lui coûter un effort, et une fois dans le salon il se taisait si absolument, qu'on avait pris l'habitude de ne jamais lui adresser la parole. Il n'en était pas de même hors de là. Son père avait peine à dissimuler pour son fils aîné une secrète préférence ainsi qu'un tendre orgueil, qui se lisait malgré lui dans son regard en toute occasion. Sa mère avait, en Clément, une confiance presque étrange vu son âge, et semblait parfois plus disposée à le consulter qu'à le guider. Quant à ses frères et sœurs, ils l'idolâtraient et s'adressaient à lui en toutes circonstances; il avait un remède à tout, un moyen pour tout, et rien ne lassait sa patience. Malgré cela, nous l'avons dit, il pouvait passer à peu près inaperçu. On s'explique donc que Fleurange en continuant son inspection, s'arrêtât peu à considérer son cousin, et que

toute son attention au contraire se portât sur un personnage placé près de lui et dont la figure était singulièrement remarquable.

C'était un homme d'environ cinquante ans, peut-être davantage, car son front chauve, sa barbe grisonnante, son visage pâle et maladif, indiquaient qu'il n'était plus jeune. Mais quelque chose d'indéfinissable obligeait à le regarder et à demander son nom, et ce nom semblait si bien convenir à ce visage, qu'il n'était pas rare qu'en l'apprenant on s'écriât : « C'est bien ainsi que je me le figurais. » Telle fut, en effet, l'exclamation de Fleurange, lorsqu'en réponse à sa question, son cousin Félix Dornthal lui eut nommé Hansfelt.

— Karl Hansfelt ! répéta-t-elle pour la seconde fois, c'est lui ! quoi ! c'est lui !

— Oui ! ma belle cousine, lui-même, répondit Félix d'un ton railleur ; en vérité, je dois m'estimer heureux d'avoir enfin trouvé un sujet de conversation qui pût vous intéresser, mais je ne croyais pas en avoir l'obligation au vieux Hansfelt !

— N'est-il pas naturel, cependant, que l'on voie avec intérêt un homme célèbre, et aussi justement célèbre que celui-là ? dit-elle, en le-

vant encore une fois les yeux sur son cousin. Mais elle les baissa aussitôt, car le regard attaché sur elle lui sembla le plus déplaisant qu'elle eût rencontré; ce regard exprimait, à la fois, une insolente admiration et la plus complète absence de bienveillance. Elle voulut, toutefois, continuer la conversation et dit timidement :

— On ne peut nier qu'il ne soit un poëte dont le nom est dans toutes les bouches et les œuvres dans toutes les mémoires.

— Quant à moi, répondit Félix Dornthal, je n'aime pas les rimeurs, celui-ci, en particulier, me déplait, et son prochain départ ne m'afflige nullement.

— Il va partir? dit Fleurange.

— Oui. Il paraît qu'on lui offre à la cour de *** une place, je ne sais trop laquelle, mais qui lui permettra de satisfaire amplement son goût pour les bouquins, et en même temps, chose nullement à dédaigner, même pour un poëte, le mettra dans une très-grande aisance; il s'est laissé faire une douce violence, et, d'ici à peu, l'honneur de le posséder dans nos murs nous sera ravi, et ravi pour toujours à ce qu'il paraît; car le bon prince qui nous l'enlève tient à ce qu'il ne quitte plus sa résidence.

Fleurange ne répliqua pas, ses yeux venaient de tomber sur sa cousine Hilda, placée assez près pour pouvoir entendre la conversation, sans l'être assez pour pouvoir y prendre part. Elle la vit se pencher subitement pour ramasser une fleur qui venait de tomber de sa main, et lorsqu'elle se releva, une vive rougeur colorait son visage; ceci était naturel, vu le mouvement qu'elle venait de faire, mais ce qui l'était moins, c'était la pâleur qui y succédait peu à peu, et le tremblement de sa main lorsqu'elle essaya de porter à ses lèvres un verre d'eau.

Fleurange l'observait avec une vague inquiétude, lorsque son attention fut tout d'un coup distraite par une question que son oncle Ludwig, adressait à un jeune homme placé près de Clara. Cette question amena une réponse qui ôta, pour le moment, à Fleurange toute faculté de penser à autre chose.

— Steinberg, venait de dire le professeur, regardez ma nièce, et dites-moi si vous vous souvenez de la ressemblance dont on nous a parlé.

Le jeune artiste leva les yeux et regarda Fleurange avec une attention qui jusqu'alors avait été exclusivement absorbée par sa jeune voisine.

Tout d'un coup il s'écria : « Oui, certes, je m'en

souviens! et je vois que le comte Georges avait raison! voilà en vérité, devant nous, *Cordélia* elle-même! »

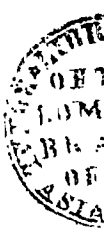
Tous les yeux se tournèrent vers Fleurange, et ce fut à son tour de rougir.

Mais pourquoi avait-elle aussi tressailli de la tête aux pieds? Quel était le mélange d'impressions, poignantes et douces, qui s'étaient réveillées tout d'un coup à ce nom de *Cordélia*?... Il était, sans doute, naturel qu'elle ne pût entendre nommer avec indifférence le dernier ouvrage de son père, ce tableau auquel se rattachaient tant de pénibles souvenirs. D'autre part, c'était ce même tableau qui avait remis son oncle sur ses traces, et appréciant aujourd'hui, mieux qu'auparavant, l'étendue de ce bonheur, il était naturel peut-être que le nom de son bienfaiteur inconnu, subitement prononcé devant elle, lui inspirât cette vive et inexprimable émotion, mais était-ce là tout?

Quoi qu'il en soit, elle demeura le reste de la soirée troublée et absorbée par la même pensée. Elle ne s'était donc pas trompée : c'était bien l'étranger qu'elle avait vu dans l'atelier, qui était possesseur du tableau, puisque non-seulement il savait qu'elle avait servi de modèle à son père, mais qu'il disait que l'image était ressemblante — et il

s'appelait le comte Georges ! Le comte? c'était donc un homme d'un haut rang? Quel était son autre nom? quel était son pays? avait-il quitté cette ville ?

Ces questions, Fleurange aurait voulu les faire, mais un invincible embarras les arrêtait sur ses lèvres, et la soirée s'acheva sans qu'elle eût pu ramener la conversation sur ce sujet. Elle garda, de cette curiosité réveillée et imparfaitement satisfaite, une sorte de malaise qu'elle se reprocha comme un tort et une ingratitude, lorsque avant de s'endormir, elle se rappela tout ce qui avait marqué à jamais pour elle ce jour où, pour la première fois, elle avait célébré au milieu des siens, la grande et mémorable fête de Noël.



VI

Deux mois s'étaient écoulés depuis son arrivée, et Fleurange avait presque oublié la parole que lui avait dite la femme du commis, ainsi que les fausses conclusions qu'elle en avait tirées. Mais ce

souvenir lui revint un matin, où, selon leur habitude, les habitants de la vieille maison se trouvaient tous réunis dans une bibliothèque attenante à la galerie et donnant sur le jardin. Cette pièce servait de cabinet d'étude au professeur, et elle était assez vaste pour permettre que, tout en s'y trouvant en grand nombre, chacun pût s'y livrer à une occupation différente.

Fleurange donnait une leçon d'écriture à la petite Frida, lorsque, levant les yeux, elle fut frappée de l'aspect que présentait la bibliothèque.

Le professeur était assis à son bureau. Il venait de terminer un travail que sa femme relisait, et il était facile de voir que le savant et l'écrivain, les yeux fixés sur elle, attendait avec une grande anxiété le jugement de celle qu'il consultait ainsi.

Tandis que ceci avait lieu à l'une des extrémités de la chambre, à l'autre, Clément, debout près d'un tableau, donnait à son frère une leçon de mathématiques. L'attention de l'enfant était souvent distraite, mais la patience du jeune professeur ne se lassait pas, il répétait ses démonstrations avec clarté, sans élever la voix, et parvenait à se faire comprendre et obéir. Le seul mouvement qui indiquât chez Clément un peu d'impatience était

celui par lequel il rejetait de temps en temps ses cheveux en arrière. Ce geste, qui lui était du reste assez habituel, découvrait en entier son front, et Fleurange fut un instant frappée de l'expression de sa physionomie, ainsi que du son agréable de sa voix; mais c'était ce qui se passait près de la grande table ronde, placée au milieu de la chambre, qui attirait surtout son attention et son regard.

Près de cette table (sur laquelle étaient amoncelés des livres, des cartes, des portefeuilles de toutes sortes), se trouvait Karl Hansfelt, et non loin de lui Hilda, debout devant un haut pupitre sur lequel était un volume in-folio; son coude posé sur le livre et sa belle tête appuyée sur sa main, elle écoutait les vers que lisait Hansfelt à haute voix, et elle les répétait après lui, mais il les lisait en grec et elle les répétait en allemand.

Fleurange les considéra avec surprise pendant quelques instants, puis elle n'y tint plus et elle s'écria :

— En vérité, Hilda ! on avait eu raison de me dire que vous étiez tous savants ! mais vous dépassez les autres ! Eh quoi ? vous savez le grec à ce point d'improviser ainsi une traduction, et si je ne me trompe, une traduction en vers !...

Hilda se mit à rire, puis elle dit en rougissant :

— Je n'improvise pas, je répète des vers que je sais par cœur.

— Et quand ces vers passent par votre bouche, Hilda, dit Hansfelt, l'auteur de cette traduction se fait d'étranges illusions.... Il sera bientôt moins content de lui-même,— continua-t-il tristement, en fermant son livre et le jetant sur la table d'un air découragé — il est vraiment dommage que vous soyez ce que vous êtes, Hilda.

Hilda le regarda avec étonnement.

— Ce que je suis? dit-elle d'un air interdit.

— Oui, une jeune et belle fille, au lieu d'être un écolier qui aurait pu s'attacher à mes pas et me suivre partout, comme furent suivis jadis en tous lieux, par leurs disciples, quelques-uns des maîtres du moyen âge.

Hilda ne répondit rien, elle était maintenant placée devant le pupitre, son front dans les deux mains, son visage caché ; elle semblait lire.

— Ou bien si..., poursuivit Hansfelt, mais il s'arrêta brusquement et n'acheva pas la phrase commencée.

Bientôt après il se leva. Le professeur et sa femme quittaient la chambre, il sortit avec eux.

Pendant ce temps, la leçon de mathématiques s'était achevée, à la satisfaction mutuelle du maître et de l'élève, et Fritz allait maintenant recevoir une autre leçon, beaucoup plus conforme à son goût, en montant à côté de son frère sur le siége d'une petite carriole qui les attendait à la porte. Mais, avant de partir, ils reparurent un instant pour appeler Frida, dont Fleurange ne pouvait plus fixer l'attention. Elle embrassa avec joie l'enfant en lui donnant son vol, et les deux jeunes filles demeurèrent seules ensemble. Hilda était toujours dans la même attitude.

Fleurange s'approcha d'elle doucement. Elle passa son bras autour de la taille de sa cousine, et prenant l'une de ses mains dans la sienne, elle lui découvrit le visage; de grosses larmes tombaient des yeux baissés d'Hilda sur la page de l'in-folio ouvert devant elle.

— Hilda!

Hilda dégagea sa main de celle de Fleurange, et, sans changer de place, appuya sa tête sur le pupitre et continua à pleurer, après avoir jeté autour d'elle un regard qui semblait dire : — Il n'y a plus que toi, je n'ai pas à me contraindre.

Le silence dura encore quelques instants, puis Fleurange reprit presque à voix basse :

— Hilda ! ne veux-tu pas me parler franchement ?

Hilda essuya ses yeux et tourna vers elle, sans parler, son regard limpide.

— Ne veux-tu rien me dire?

— Qu'ai-je à te dire? Je suis sûre que tu m'as devinée, et tu n'es pas la seule. Ma mère sait comme toi ce que je ne lui ai pas dit, peut-être aussi mon père... Mais tous deux me blâment, je le vois, et voilà pourquoi je pleure; ce qu'ils condamnent doit être condamnable. Je veux donc n'y plus penser, — je veux me guérir et je ne le puis.

Fleurange resta longtemps sans répondre.

— Et lui? dit-elle enfin.

— Lui ? Tu viens de l'entendre, il ne m'a pas devinée, lui. Et elle recommença à pleurer.

— Tu crois qu'il ne t'aime pas?

— Il m'aime comme une enfant qu'il a vue naître, voilà tout.

Fleurange devint pensive; après un silence, elle se dit :

— Aimer qui ne vous aime pas, cela me semble étrange, plus étrange encore que d'aimer sans aucune conformité d'âge.

Hilda répondit simplement (et cette simplicité

contrastait avec l'exaltation de ses paroles) :

— Je ne sais pas si c'est étrange, je ne sais plus quel est son âge et le mien ; je sais seulement que je voudrais avoir le droit de n'aimer que lui et la certitude de ne jamais le quitter.

— Depuis quand cette pensée est-elle entrée dans ton esprit et dans ton cœur ?

— Je ne sais, il me semble qu'elle y a toujours été, du moins je ne me souviens pas du temps où elle n'y était pas. Dans mon enfance, je n'avais pas de plus grande récompense qu'une louange de lui, pas de plus grand plaisir que son arrivée, pas de plus grand chagrin que son départ. Souvent, quand les autres étaient dans le jardin à courir ou à jouer ensemble, moi je restais là, dans ce coin, près de la fenêtre, et je l'écoutais causer avec mon père, et maintenant, Gabrielle, maintenant, il va partir, et je ne le reverrai plus !...

Les larmes d'Hilda recommencèrent à couler sans qu'elle cherchât à les arrêter.

— Son départ est retardé, n'est-ce pas?

— Oui, il ne veut partir qu'après le mariage de Clara... Mais le lendemain de ce jour...

La conversation fut interrompue par l'entrée de celle qu'elle venait de nommer. Clara parut, accompagnée de Julian, ils étaient fiancés depuis

quinze jours. La gaieté et le bonheur, empreints sur leurs visages, répandaient autour d'eux une influence irrésistible. Hilda essuya vivement ses yeux, et, en embrassant le charmant visage de sa sœur, elle ne pensa plus qu'à sa joie et oublia pour quelque temps la lourde peine de son jeune cœur.

VII

A l'âge de Fleurange, le cœur bat toujours un peu lorsque, pour la première fois, il se trouve en présence de ce sentiment inconnu devant lequel pâlissent en un moment tous ceux qui avaient suffi jusque-là, de ce sentiment qui, par de mystérieuses promesses d'avenir, rend si vite ceux qui les écoutent indifférents ou ingrats pour les plus doux bonheurs du passé. Elle observait donc ses deux cousines avec une sorte d'intérêt ému, mais ce n'était point l'expansion naïve de Clara, ce n'était point le vif et tendre attachement que Julian témoignait pour elle sans détour, c'était surtout la passion silencieuse, et en apparence inexplicable d'Hilda, qui

causait à Fleurange un intérêt étrange et comme un bizarre sentiment d'envie.

— Oh ! oui, pensait-elle souvent, je comprends que le respect, l'admiration, l'enthousiasme, puissent produire un grand amour, je conçois que l'on aime à se courber devant un être supérieur à soi... Que cette supériorité soit celle du génie, ou de la vertu, ou du courage, ou même du malheur, il me semble qu'il doit être doux de s'incliner en aimant.

Fleurange laissait un jour errer ainsi ses pensées à leur gré : appuyée sur son balcon, et écoutant chanter les rossignols, elle suivait des yeux ses deux cousines qui se promenaient ensemble dans le jardin. Le printemps était venu. On était à la veille du mariage de Clara et du départ de Hansfelt, et ces deux événements préoccupaient diversement tous les habitants de la vieille maison. Fleurange aussi rêvait à sa fenêtre, mais non pas tristement. Malgré les pensées qui, semblables à des apparitions qu'elle ne pouvait saisir, traversaient parfois vaguement son esprit, elle se sentait très-heureuse : l'air du printemps caressait son visage, et le soleil éclairait gaiement les vieux meubles de sa chambre. Elle regardait autour d'elle avec complaisance et se laissait bercer par

un doux et pénétrant sentiment de bien-être. Tout d'un coup, sans aucun motif, sans que rien eût amené cette nouvelle impression, une pensée vive et poignante remplaça toutes ces riantes pensées : « Si j'avais à quitter sans retour ce lieu-ci, comme j'ai quitté tous les autres?... » se dit-elle à demi-voix, avec une soudaine angoisse; pendant quelques instants elle ne put la maîtriser. Elle mit la main sur ses yeux et chercha à se débarrasser de l'espèce de cauchemar qui venait de la saisir. Elle était encore dans cette attitude lorsqu'elle entendit sous son balcon une voix dont le son lui déplaisait plus que toute autre :

— Si j'étais poëte, disait cette voix, ou si seulement je savais des vers, ce serait le cas de citer Shakespeare : *Oh! que ne suis-je le gant qui couvre cette main!* et le reste. Souffle-moi donc Clément! je sais fort bien l'italien, mais fort mal l'anglais.

Ces mots s'adressaient à elle, et c'était son cousin Félix Dornthal qui lui parlait. Il était là dans le jardin, arrêté sous son balcon avec Clément. Celui-ci avait la tête baissée, mais Félix la regardait selon son habitude avec cette admiration qu'il avait affichée pour elle dès le premier jour, et qui avait été le seul ennui et le seul dé-

plaisir qu'elle eût connu sous le toit de son oncle. Du reste, elle voyait rarement Félix. Le cercle qui se réunissait deux ou trois fois par mois dans le salon du professeur était peu du goût de son neveu, et si, depuis l'arrivée de Fleurange, il y venait plus souvent, il n'avait pas eu cependant de fréquentes occasions de lui parler, car elle les évitait avec un soin proportionné à l'aversion croissante qu'elle ressentait pour lui. Félix avait cependant tout l'agrément que peuvent donner une belle figure et l'habitude du monde, avec assez de connaissances sur plusieurs sujets pour avoir l'air instruit, et assez d'assurance et de sang-froid pour savoir amener dans la conversation l'occasion d'briller. Il pouvait plaire, il était assez disposé à n'en pas douter et même à croire la chose facile, toutefois, il se donnait la peine de faire ce que l'on nomme *des frais*, pour y parvenir. Il pouvait donc sembler surprenant qu'il inspirât à ce point de l'antipathie, précisément lorsque, pour la première fois, il s'efforçait sérieusement de produire une impression contraire.

La sympathie et l'antipathie sont en partie irréfléchies et involontaires, et quelquefois elles sont tout à fait inexplicables. L'une et l'autre naissent sans que l'on sache comment, et plus tard, par-

fois, se transforment et se modifient, au point de faire oublier le premier mouvement qu'elles ont soulevé. Peut-être ne serait-il pas impossible de prouver cependant que les cœurs droits se trompent ainsi plus rarement que les autres.

Quoi qu'il en soit, et indépendamment de cette répulsion instinctive, celle de Fleurange tenait, entre autres raisons fondées, au persiflage incessant qui était l'un des traits caractéristiques de Félix, et qui semblait flétrir autour de lui toutes les pensées qui naissaient du bon cœur ou du bon esprit des autres. Le bien semblait ne pas exister pour lui, et pendant que l'on causait avec lui on cessait presque d'y croire soi-même. Il n'avait pas su discerner non plus que Fleurange était l'une de celles que l'on peut blesser par un compliment comme par une injure, et il avait fallu plus d'un éclair de ses grands yeux pour le lui faire comprendre. Enfin, lorsqu'il cessait tout d'un coup de parler, son silence était inquiétant, on se demandait ce qui pouvait causer cette soudaine préoccupation, et quels étaient les sombres soucis qui pesaient sur lui. Quelques-uns hochaient la tête et insinuaient que le fils unique de M. Heinrich Dornthal aurait dû se livrer avec plus de réserve à sa passion pour le jeu, et parfois le jeune homme avait

reçu de son père quelques remontrances à ce sujet. Mais, comme à côté de ses travers et de ses vices, Félix avait pour les affaires commerciales une capacité remarquable, le banquier était pour lui d'une aveugle condescendance, et il disait souvent : « qu'étant parfaitement satisfait et sûr de son fils pour les choses *importantes* (il entendait par là celles qui appartenaient à ses aptitudes financières), il était peu inquiet du reste, et attendait patiemment l'époque où un mariage de son choix le ramènerait à une vie plus régulière. »

Il faut ajouter que, depuis quelques mois, sans qu'il voulût en convenir, la santé du chef de la maison Dornthal s'était gravement altérée. Le plus grand nombre des affaires traitées par lui, jadis, l'étaient maintenant par son fils, et sa confiance ou sa faiblesse à cet égard avaient atteint un degré ignoré de tous, hormis de celui-ci qui en était l'objet. Le banquier éprouvait bien parfois à ce sujet quelques inquiétudes, causées par un retour de son ancienne prudence ; mais Félix, en une seule conversation, savait le rassurer, et il n'en demeurait qu'un désir de plus en plus vif de voir son fils marié et ramené à une vie plus conforme au sérieux des affaires qu'il menait si habilement, mais dont il fallait seulement que rien ne vînt le

distraire. Il aurait désiré qu'il songeât à l'une de ses deux cousines, mais Félix ne les trouvait point à son gré et répétait souvent que ce ne serait certainement point dans les murs de la vieille maison qu'il irait chercher celle à laquelle il sacrifierait son indépendance. Toutefois, lorsque Fleurange y parut, il changea tout d'un coup d'attitude et de langage, et son admiration fort peu dissimulée avait maintenant dirigé vers elle les espérances matrimoniales du banquier.

Quant au professeur et à sa femme, ils ne partageaient point les illusions paternelles de celui-ci. Ils auraient vu avec grande répugnance l'une de leurs filles confier son sort à Félix, et remarquaient avec plaisir que Fleurange ne semblait point disposée à accueillir ses hommages. Mais ils observaient tout cela en silence; la coutume des parents, en Allemagne, étant, sur le grand sujet du mariage, de chercher plutôt à suivre qu'à diriger l'inclination et la volonté de leurs enfants.

Nous avons laissé Félix sous le balcon de sa cousine; il tenait sa cravache à la main :

— Mettons de côté la poésie, qui n'est pas mon fait, dit-il bientôt, et daignez, ma belle cousine, écouter la prière que je vais vous adresser en humble prose.

Fleurange, appuyée sur le balcon, répondit :

— J'écoute.

— Voyez quelle belle journée de printemps ! J'ai là mon cheval : ne voulez-vous pas faire seller le vôtre, et me permettre de vous accompagner à la promenade?

Fleurange se redressa d'un air surpris, et secoua la tête sans répondre.

— Non ? dit Félix.

— Non, certainement non. D'où peut vous venir cette pensée? et quels droits vous trouvez-vous pour être mon mentor?

— Votre mentor ! répéta Félix en fronçant le sourcil. Je suis votre cousin, voilà tout. Clément a l'honneur de vous accompagner ainsi fort souvent et je me crois absolument les mêmes droits que lui.

— Vous vous trompez, dit Fleurange tranquillement ; Clément est mon frère, et vous ne l'êtes pas.

Le sourire habituel de Félix, un sourire à la fois insolent et malveillant, effleura ses lèvres.

— Assurément non, dit-il, c'est là un titre que je n'ambitionne nullement et auquel je suis loin de prétendre près de vous.

Fleurange rougit et ne répliqua pas, et pres-

que aussitôt, sur un signe de ses cousines, elle quitta le balcon et descendit dans le jardin pour les rejoindre.

Clément était resté immobile, pendant le dialogue précédent, la tête baissée, faisant des cercles sur le sable avec une badine qu'il tenait à la main.

— Son frère! répéta Félix d'un ton railleur, dès que Fleurange eut disparu. — Allons! ce n'est pas le cas de me fâcher. Elle te traite en enfant, cela est tout simple. C'est à toi à te plaindre, si cela ne te convient pas.

— Cela me convient, au contraire, dit Clément, d'un ton décidé. J'accepte le titre qu'elle me donne, et je saurai bien, dans l'occasion, remplir les devoirs qu'il m'impose et en revendiquer les droits.

— Des droits? lesquels?

— Mais, ne fût-ce que celui de la protéger! Tu vois que, tout enfant que je suis, elle me l'a déjà accordé. C'en est un que je ne céderai jamais et que j'exercerais contre toi-même, Félix, très-volontiers, s'il le fallait.

— Sur quelle herbe avons-nous donc marché aujourd'hui, mon bel écolier? Vous n'en dites pas si long d'ordinaire : En vérité, si vous aviez quel-

ques années de plus, je penserais que les grands yeux gris de cette belle dédaigneuse vous ont fasciné à votre tour.

Le regard de Clément ne se détourna point; il ne rougit ni ne se troubla.

— Félix, dit-il, je n'ai que dix-neuf ans, il est vrai, et tu en as près de dix de plus, mais j'ai sur toi un avantage qui n'appartient pas d'ordinaire au plus jeune: tu ne me connais pas. Et moi, dit-il, en le regardant en face, moi, tu le sais, je te connais bien.

A ce mot, le regard de Félix devint sombre, il se mordit les lèvres, et il allait répondre peut-être avec emportement, lorsque les trois jeunes filles parurent au bout de l'allée. Félix, à leur vue, tourna le dos brusquement, et sautant sur son cheval, il disparut au grand galop, en saluant légèrement de la main Julian Steinberg, qu'il rencontra à la grille du jardin.

Fleurange et ses deux cousines s'avancèrent ensemble au-devant du fiancé de Clara.

— J'arrive bien tard, dit Julian à Clara, et vous croirez sans peine que ce n'est pas ma faute. Mais j'ai été retenu par une rencontre imprévue. Le comte Georges est ici....

— Le comte Georges de Walden! dit Clément,

le même qui vint visiter la galerie, il y a à peu près un an?

— Lui-même, dit Julian, et qui nous fit voir cette belle Cordélia qui vous ressemble tant, mademoiselle, ajouta-t-il, en s'adressant à Fleurange.

— Ce qui nous a valu la bonne chance de la retrouver, dit Hilda.

— Mais, dit Clara, puisqu'il t'a vue, Gabrielle, tu dois le connaître?

Fleurange, étrangement surprise, émue et troublée, répondit cependant d'une voix assez calme:

— Je ne savais pas, avant de venir ici, qu'il fût l'acquéreur de ce tableau.

— Mais, persista Clara, tu l'as vu pourtant?

— Oui, une fois, sans lui parler.

— Tu dois t'en souvenir en ce cas, car Julian prétend que sa figure est la plus remarquable qu'il ait jamais rencontrée.

— Oui, non-seulement ses traits sont beaux, dit Julian; mais il y a dans sa physionomie, dans toute sa personne quelque chose de... de...

— De frappant et de noble, dit Clément; oui cela est vrai.

— Assurément, répondit Julian; mais il y a plus que cela, il y a en lui quelque chose d'extraor-

dinaire, que sais-je ?... d'héroïque... oui; voilà le mot, il a l'air d'un héros.

— De roman? dit Clara.

— Non d'histoire : si j'avais à peindre quelque guerrier célèbre, ou quelque fameux capitaine d'aventure, je voudrais le faire poser.

— Avec cela, il aime beaucoup les arts, dit Clément.

— Oui, dit Julian ; en vérité, il me semble doué pour tout.

— Et il va rester ici? dit Clara.

— Non, malheureusement, car en ce cas il eût assisté à notre mariage, mais il est forcé, de se rendre sans délai à Pétersbourg.

— Quoi ! il est Russe? dit Clara.

— Non, pas tout à fait.

— Qu'est-ce que cela veut dire?

— Cela veut dire qu'il est Livonien ou Courlandais, je ne sais pas exactement lequel. Mais néanmoins il est sujet de l'empereur de Russie, et ne peut badiner avec un ordre émanant de lui; c'est ce qui l'a forcé à quitter précipitamment Florence, où il se trouvait et l'oblige maintenant à poursuivre sa route si vite.

La conversation passa à un autre sujet : Fleurange n'en entendait plus un mot. Dès qu'elle put

quitter ses cousines, elle remonta dans sa chambre et y demeura longtemps immobile et absorbée, puis elle tira de sa poche un petit portefeuille, et elle y inscrivit avec soin le nom du comte Georges *de Walden*.

VIII

L'éducation de Fleurange ne l'avait pas habituée à céder à ses impressions sans s'en demander aucun compte, et il était surprenant qu'elle se fût laissé aussi longtemps dominer, sans résistance, par une préoccupation vague et déraisonnable. Etait-il possible, cependant, d'en imaginer une qui le fût davantage que celle dont était l'objet pour elle cet inconnu, cet étranger à peine entrevu, avec qui elle n'avait pas échangé une seule parole, et qu'elle ne reverrait probablement jamais? Depuis le jour où elle l'avait aperçu dans l'atelier de son père, c'était pour la troisième fois qu'elle entendait parler de lui, et, chaque fois, elle s'était sentie émue et troublée.

Mais lorsqu'elle avait été interrogée par le docteur Leblanc, sa première émotion pouvait tenir à la surprise et surtout à la tristesse du souvenir réveillé. Puis, lorsque, pendant le dîner de Noël, Julian Steinberg avait nommé le comte Georges et qu'elle s'était sentie tressaillir, elle avait attribué cette vive impression à l'intérêt assez naturel que lui inspirait le nom, ignoré jusqu'alors, de l'acquéreur du tableau qui avait joué un rôle si important dans sa vie. Mais, cette fois, à son vif battement de cœur, à la curiosité ardente avec laquelle elle avait écouté chacune des paroles qui venaient d'être dites, succédait une longue rêverie qui, peu à peu, prit le caractère d'un petit accès de démence.

— Oui! Julian avait raison! c'est bien là sa ressemblance! s'écria-t-elle à haute voix. Et tous les héros dont l'histoire, la poésie ou la légende avaient peuplé son imagination, passèrent tour à tour devant elle sous les mêmes traits; puis, comme il n'y a pas de héros sans héroïsme et d'héroïsme sans lutte et sans péril, ce fut une série de scènes terribles qui se succédèrent ensuite ns ce rêve éveillé. Combats, naufrages, entreises désespérées, dangers de toute espèce, où paraissait toujours le même personnage; et, au

milieu de cette fantasmagorie, elle se voyait elle-même prenant part d'une façon inexplicable et indistincte à toutes ces aventures.

Une heure tout entière se passa ainsi, et le jour commençait à tomber, lorsqu'une habitude, contractée dans son enfance vint changer le cours de ses pensées et la ramener à elle-même.

Le coucher du soleil, c'était en Italie l'heure de l'*Ave Maria*. Fleurange ne l'oubliait jamais, et chaque jour, à cette heure-là, une rapide prière montait de son cœur à ses lèvres.

Tous savent quelle est la puissance des associations d'idées. Tous ont éprouvé qu'un parfum, un accord, une fleur, de moindres choses encore, ont le pouvoir de réveiller une foule d'images dont le rapport avec ces choses n'est compris que par celui qui les sent revivre. Quelle naturelle et touchante pensée n'est donc point celle, d'attacher un souvenir divin à cette heure qui unit le jour à la nuit! cette heure où la lumière est à la fois ardente et mourante, cette heure du crépuscule qui fait cesser le travail et amène une inactivité propice aux longues, aux douces, parfois aux dangereuses rêveries! Qui s'étonnera que l'étoile du soir puisse, en ce cas, devenir une sauvegarde? qui pourra dire que ce

que Fleurange ressentit en ce moment ne l'a pas été mille fois par d'autres?

Un soudain éclaircissement de la pensée, une force contre les fantômes de la terre, un élan vers le ciel, un vif retour aux impressions de son enfance, un mélange de pensées salutaires enfin, au lieu des pensées confuses et malsaines qui flottaient dans son esprit; tel fut l'effet produit en ce moment sur elle par le souvenir indissolublement attaché par elle à cette heure du soir.

Elle se leva résolûment : son attitude languissante, son regard, jusqu'alors perdu dans l'espace, se transformèrent. Elle se réveilla, et ce réveil ne fut pas passager.

Qu'était-ce, en effet, que cette folie qui s'était emparée d'elle? En s'interrogeant ainsi distinctement, la confusion lui fit monter le sang au visage. Ces vaines et absurdes rêveries, il fallait décidément les combattre et les vaincre, et, d'abord, il allait les arrêter tout court.

Elle rouvrit son petit portefeuille et commença par déchirer la page sur laquelle se trouvait le nom qu'elle venait d'inscrire puis, sans examiner plus longtemps ses pensées, même pour se les reprocher, ce qui eût été une autre manière de les prolonger, elle s'assit à sa table

et prit un volume de Dante qui s'y trouvait. C'était celui de Clément. Elle lui avait promis de marquer quelques passages du chant qu'ils avaient lu ensemble la veille et d'y ajouter plusieurs notes que sa mémoire lui rappelait. Elle se mit à l'œuvre sur-le-champ et tâcha de s'absorber dans cette occupation.

Il est souvent, on le sait, plus facile de s'abstenir d'une action que de réprimer une pensée ; peut-être est-ce parce qu'il est difficile de *vouloir* l'un autant que l'autre ; mais, en ce moment, Fleurange voulait très-énergiquement remporter une victoire de ce genre, et au bout d'une demi-heure de travail et d'effort, elle crut y être parvenue.

Elle eût été encore plus sûre d'elle-même si elle avait prévu tout ce qui devait bientôt faciliter sa tâche et bannir de sa pensée, pour longtemps, les vaines illusions, les vagues rêveries et surtout les retours égoïstes et exclusifs sur elle-même.

Lorsqu'elle quitta sa table, la nuit était tout à fait venue. Elle écouta l'heure sonner et fut confuse d'être demeurée si longtemps seule dans sa chambre, lorsque, plus que jamais ce jour-là, elle aurait dû être occupée des autres. Cette soirée, en

effet, était la dernière que Clara devait passer avec les siens avant son mariage. Ce jour-là se terminait, pour les habitants de la vieille maison, une phase de bonheur sans nuage. Une place allait rester vide au milieu d'eux, un visage chéri allait disparaître, un être bien-aimé allait cesser de faire partie de la vie de tous les jours. On se reverrait sans doute, mais ce ne serait plus comme avant. Le bonheur allait changer de nature pour celle qui partait, et sa mère elle-même souhaitait que ce bonheur fût tel, que jamais un regret du toit paternel ne vînt le troubler. Mais en ce jour, cependant, le riant visage de Clara était devenu ému et grave, tandis que ses yeux passaient, avec attendrissement, de ses parents à ses frères et sœurs, et regardaient tristement les vieux murs qu'elle allait quitter. Julian fut effrayé de cette mélancolie et l'interrogea du regard avec inquiétude ; mais il se rassura lorsque Clara, souriant et pleurant à la fois, lui dit naïvement :

— Julian ! c'est vous que j'aime ! puisque demain je vais les quitter pour vous, et je le sens bien, je ne pourrais plus vous quitter pour eux ; n'est-ce point assez ?

— Non, si je ne vous vois calme et confiante, je n'oserai point jouir de mon bonheur.

— Ma confiance en vous est sans borne.

— Et cependant vous tremblez, et vos yeux se détournent.

— C'est que le bonheur inconnu d'une vie nouvelle inquiète, et, en dépit de soi, effraye. Je tremble, oui, je l'avoue ; mais je n'hésite pas ; j'ai peur, mais je veux vous suivre, et aucune crainte ne me ferait reprendre le passé ou repousser l'avenir ; car l'avenir, c'est vous !

Quelques-uns seront peut-être surpris d'apprendre que cette jeune fille, en parlant ainsi à son fiancé de leur union prochaine, exprimait, sans s'en douter, le sentiment que la mort inspire aux âmes qui savent aimer au delà de la vie, et qui, triomphant de leur faiblesse et de leur ignorance, aspirent avec ardeur, malgré leurs craintes, à l'éternelle union qui les attend.

Une de ces créatures, saintement intelligente, interrogée au déclin de sa vie sur l'impression que produisait en elle la pensée de la mort, hésita un instant, puis répondit :

« L'impression que produit la pensée du mariage sur une jeune fille qui aime, et néanmoins tremble, qui redoute l'union, mais qui la veut. »

Fleurange, en quittant sa chambre, descendit

dans la galerie, où elle croyait retrouver ses cousines, mais cette pièce était déserte. Les préparatifs pour le lendemain faisaient régner un désordre inusité dans cette maison habituellement si calme et si bien ordonnée.

Clara, sans doute, était chez sa mère. Mais où était Hilda ?

Ce jour, elle le savait, précédait pour elle celui d'un double et douloureux adieu ; elle se reprochait de l'avoir perdue de vue depuis si longtemps. Elle traversa la galerie et ouvrit la porte de la bibliothèque, et là elle trouva celle qu'elle cherchait. Ludwig Dornthal et Hansfelt causaient ensemble, et près d'eux Hilda, pâle, muette, immobile, écoutait, sans y prendre part, la conversation qui avait lieu devant elle.

Hansfelt parlait à son ami de son départ, et il en parlait comme un homme qui ne doit jamais revenir. Il n'était question sans doute que de leur jeunesse, de leur vieille amitié, de la fin de leur longue intimité ; mais l'accent d'Hansfelt était d'une mélancolie profonde, et toutes les cordes de son âme semblaient être brisées.

Ludwig, au contraire, était fort agité, et, tout en répondant à son ami, jetait de temps à autre sur sa fille des regards attentifs et inquiets.

Fleurange s'approcha doucement d'elle. La main froide d'Hilda serra la sienne.

— Tu as bien fait de venir, lui dit-elle tout bas; je suis bien aise que tu sois là.

Fleurange n'osait lui répondre et à peine la regarder, de peur d'ajouter à son émotion, en ayant l'air de trop la comprendre.

Un écrin était ouvert sur la table, elle y jeta les yeux.

— Quel beau bracelet! dit-elle, heureuse de trouver quelque chose à dire.

— C'est le présent de noces qu'Hansfelt vient d'apporter à Clara, dit le professeur.

— Oui, un présent de noces et d'adieu que Ludwig m'a permis d'offrir à l'une de ses filles, dit Hansfelt; pour l'autre, — continua-t-il d'une voix troublée, — l'heure des cadeaux de noces viendra sans doute bientôt aussi, mais l'heure du cadeau d'adieu est déjà venue. Ludwig, en souvenir des belles années où je l'ai vue grandir et en souvenir de ce dernier jour, veux-tu me permettre de donner à Hilda la bague que voici?..

Le professeur ne répondit rien.

Hansfelt poursuivit:

— En vérité, un départ comme le mien ressemble tellement à la mort, qu'il donne, comme

elle, le droit de tout dire. Ililda, pourquoi ne vous l'avouerais-je pas devant lui maintenant? cela ne tire pas à conséquence. Eh bien, sachez-le donc! ce vieux poëte, dont le front est plus sillonné que celui de votre père, aurait peut-être eu la folie d'oublier son âge s'il fût resté près de vous. Il est donc bon qu'il parte.

Il prit dans la sienne la main glacée de la jeune fille.

— S'il eût été plus jeune, poursuivit-il en s'efforçant de sourire, c'est un autre anneau que celui-ci qu'il eût peut-être obtenu le droit de...

Il s'arrêta épouvanté.

La pâleur d'Ililda était devenue effrayante, et sa tête se pencha sur l'épaule de Fleurange. Elle semblait prête à s'évanouir.

— Ililda! grand Dieu!

— Eh morbleu! Karl! s'écria le professeur, en se levant vivement, tu me pousses à bout, à la fin; à quoi diable te sert ton esprit?

— Ludwig!

— Oui! à quoi te sert-il, si tu n'as pas su t'apercevoir que tu es encore assez jeune pour que je sois obligé de te donner ma fille, sous peine de la voir mourir de chagrin?...

— Ludwig! répéta Hansfelt hors de lui.

— Eh! sans doute! je lui en veux de cette folie; je t'en veux aussi, mais enfin, il faut bien que je vous pardonne à tous les deux, puisque... puisqu'elle t'aime, morbleu!...

— Prends garde! prends garde! Ludwig! dit Hansfelt en pâlissant, il y a des espoirs dont on peut mourir s'ils sont déçus!...

— Allons donc! il ne faut pas que tu meures maintenant, ni elle non plus!... — Prenant alors tendrement dans ses bras sa fille qui rouvrait les yeux, et regardait autour d'elle avec confusion, il lui dit à voix basse:

— Mon Hilda! mon enfant! j'y consens; sois heureuse comme tu veux l'être, ton père te bénit! Viens maintenant, dit-il à Fleurange, viens avec moi; allons chercher ta tante, et laissons pendant ce temps ces deux-ci s'expliquer ensemble.

IX

Madame Dornthal apprit avec émotion, mais sans surprise, ce qui venait de se passer. Elle ne

s'était jamais trompée sur les sentiments de sa fille, et depuis longtemps elle avait cherché à en convaincre son mari; mais celui-ci était incrédule, et persistait à déclarer impossible que son ami, son contemporain, son « vieux Karl, » pût sérieusement toucher un cœur de vingt ans. « C'était une pure imagination qui se dissiperait dès qu'elle rencontrerait un homme de son âge qui fût digne d'elle, » répétait-il obstinément.

—Peut-être; mais c'est là le difficile,—répondait la sage et clairvoyante mère. Hilda s'est accoutumée, entre vous deux, à vivre dans une atmosphère plus élevée que celle qui d'ordinaire entoure la jeunesse. Est-ce un bonheur ou un malheur? je ne le sais, mais tant que, dans ce cœur où je lis comme dans un livre ouvert, je n'aperçois que des sentiments nobles et purs, je ne me trouve pas le droit de les contrarier. Crois-moi!... il ne faut pas tant penser au bonheur de nos enfants, il ne faut surtout pas le composer pour eux selon notre goût. L'important, au fond, n'est pas qu'ils soient ici-bas le plus heureux possible, mais qu'ils valent tout ce qu'ils peuvent valoir. Que leurs âmes enfin, qui nous sont confiées, portent tous leurs fruits! Voilà bien le principal, n'est-ce pas, Ludwig?

Plus on est digne d'entendre un tel langage,

moins il est facile d'y répondre, et ces paroles échangées ensemble la veille de ce même jour, avaient déjà à peu près amené Ludwig à céder, lorsque l'entretien qui venait d'avoir lieu l'avait entraîné au delà de ses prévisions et lui avait arraché inopinément son consentement.

— Nous allons donc les perdre toutes les deux ensemble ! dit le professeur tristement.

— J'aime mieux les voir heureuses comme nous, que pour nous, lui répondit sa femme, avec un courage plus difficile qu'elle ne voulait le laisser paraître.

Une fois tous les mésentendus éclaircis, tous les consentements obtenus, il fut promptement résolu que le départ d'Hansfelt serait retardé de quinze jours et qu'au bout de ce temps il partirait, mais qu'il ne partirait plus seul. La dernière soirée passée ensemble par les deux sœurs sous le toit paternel devint donc doublement mémorable. Cette soirée fut néanmoins plus calme que l'on n'aurait pu s'y attendre. Le professeur, en dépit de tout ce que sa raison lui avait suggéré d'avance, en dépit de l'évidente sagesse de ses réflexions et de son opposition, ne pouvait regarder sa fille sans comprendre que la joie tranquille et profonde qui brillait dans ses

yeux n'avait rien d'éphémère, ni d'inquiétant, et le reflet de cette joie sur le front inspiré et dans le beau regard d'Hansfelt faisait involontairement comprendre le sentiment qu'il avait inspiré.

— Allons! il faut que je t'avoue que, ce soir, tu as vraiment l'air très-jeune, mon vieux Karl.

— Comment en serait-il autrement? répondit Hansfelt, j'étais mort et je renais, ma vie était finie et elle recommence. Renaître et revivre, n'est-ce pas rajeunir? n'est-ce pas mieux que cela encore pour moi? n'est-ce pas s'élever et grandir?... Bonheur oblige, tout comme noblesse. Que ne ferais-je pas maintenant pour mériter le mien?

Le lendemain le soleil se leva brillant et jeta sur la jeune tête de la mariée un éclat qui fut déclaré de bon augure, ainsi que bien d'autres présages observés avec soin par la superstitieuse tendresse des amis qui l'entouraient.

La maison, on le sait, était située fort près de l'église. Le cortége s'achemina donc à pied, à la plus grande satisfaction de ceux qui en faisaient partie, ainsi que des curieux qui les regardaient passer. Clara, couronnée de myrte et vêtue de blanc, était la plus jolie mariée que l'on pût voir, mais les yeux des spectateurs s'arrêtaient cependant, avec

une admiration pour le moins aussi vive, sur les deux jeunes filles qui, suivies deux à deux, de plusieurs autres, marchaient immédiatement derrière elle. Les deux premières, on le devine, c'était Hilda, dont la beauté, ce jour-là était rayonnante, et Fleurange, que sa noire chevelure, et tout l'ensemble de sa personne, faisait distinguer entre toutes.

Elle aurait pu, en passant, remarquer plus d'un regard et entendre plus d'une parole, faits pour satisfaire son amour-propre; mais elle ne songeait qu'à examiner avec un naïf intérêt tous les détails de cet appareil nuptial, dont elle se trouvait entourée pour la première fois de sa vie. Ils parvinrent ainsi à l'église, où se trouvait déjà une grande foule; et, tandis que le cortége s'approchait lentement de l'autel, Fleurange, dont les yeux erraient autour d'elle, rencontra tout à coup un bienveillant regard, accompagné d'un salut respectueux. Elle s'inclina légèrement en retour, mais sans reconnaître celui qui venait de la saluer. Qui était ce personnage, dont la figure ne lui était pas inconnue, et cette femme fraîche et jeune qui lui donnait le bras? Elle avait déjà fait quelques pas, lorsqu'elle se souvint de sa jeune compagne de voyage et de Wilhelm son mari, le commis de son oncle. C'était bien lui qu'elle venait de voir; elle

en était sûre maintenant et elle se retourna vivement pour les mieux regarder. Elle faisait même un pas en arrière pour se rapprocher d'eux, lorsqu'elle entendit prononcer le nom de Félix Dornthal, puis ces mots : « On dit que c'est sa future qui vient de passer là. » C'était un inconnu placé près de Wilhelm qui avait parlé ; Fleurange comprit qu'il était question d'elle. Elle s'arrêta en rougissant de déplaisir, elle entendit alors la réponse de Wilhelm : « Plût au ciel que ce fût ! elle pourrait peut être encore le sauver de... » La suite ne parvint pas jusqu'à elle, le mouvement de la foule les ayant séparés. Elle ne vit plus ni Wilhelm, ni sa femme et, pour le moment, elle ne pensa plus à cet incident.

La cérémonie, le retour, le repas de noces, tout se passa avec une joyeuse simplicité. Le repas terminé, Clara ôta sa couronne de myrte et en distribua les branches à ses jeunes compagnes, leur souhaitant à toutes de trouver comme elle, chacune à leur tour, un bon mari qui leur promît un bonheur égal au sien.

Ce fut Hilda qui, dans cette distribution, fut servie la première. Cela signifiait qu'elle serait mariée avant les autres. Elle prit la branche de la main de sa sœur sans embarras, sans honte de laisser voir aux autres qu'elle acceptait ce don avec joie

et qu'il était pour elle déjà mieux qu'un présage.

Après Hilda, ce fut Fleurange, et, après elle, toutes les autres, jusqu'à la petite Frida qui suivait ses aînées avec plusieurs compagnes de son âge.

— A ton tour, Gabrielle! dit Hilda, tandis que Fleurange plaçait la branche de myrte dans sa ceinture. Le jour de porter cette couronne viendra bientôt pour toi aussi.

Fleurange secoua la tête et répondit avec une gravité dont elle n'aurait su elle-même rendre compte :

— Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

— Pourquoi dis-tu cela? dit Hilda étonnée.

— Je n'en sais rien; et elle se mit à rire.

Une heure après, elle s'aperçut que la branche de myrte était tombée de sa ceinture. Elle la chercha, car ses cousines lui avaient recommandé de la porter jusqu'à la fin de la soirée, mais elle ne put la retrouver.

A la nuit tombante, les nouveaux époux quittèrent la vieille maison, escortés par tous, jusqu'au bas du perron et comblés de vœux, de félicitations et d'adieux plus tendres que tristes, car l'absence ne devait être ni lointaine ni longue.

Le père et la mère de Clara les accompagnèrent jusqu'à leur nouvelle demeure. C'était une maisonnette modeste et riante, située dans l'un des faubourgs de la ville et que, depuis plus d'un an, Julian préparait avec tout le soin de la tendresse pour celle qu'il allait y conduire aujourd'hui. Au seuil de la maison de Julian, les parents s'arrêtèrent; madame Dornthal embrassa sa fille et tandis qu'elle la serrait dans ses bras, elle lui dit : « Souviens-toi que ta vie recommence; garde-nous notre part dans ta tendresse, mais ne mets plus jamais rien au-dessus de l'amour qui est devenu ton devoir.

— Que Dieu me punisse, dit alors Julian, si jamais ce devoir lui pèse ! si jamais elle regrette le jour où mon foyer est devenu le sien !

Le père et la mère les regardèrent un instant, debout l'un près de l'autre, à l'entrée de leur maison; ils virent le regard ému et respectueux de l'époux. Ils virent, à travers ses larmes, le regard confiant de l'épouse, et ils les laissèrent sans crainte sous la protection de Dieu !

Chemin faisant pour retourner chez eux, le pauvre père rompant un long silence dit : « Dans bien des années quand viendra pour elle à son tour l'heure de se séparer d'un enfant, elle com-

prendra ce que nous avons souffert aujourd'hui!

— Oui, mon Ludwig, dit madame Dornthal en s'essuyant les yeux, — et fasse le ciel qu'elle retrouve aussi alors comme nous dans son cœur un sentiment plus fort encore que cette douleur, et qui l'aide à le supporter!

Ils se serrèrent la main et jamais, même aux beaux jours de leur jeunesse, le vieux couple ne s'était senti si tendrement, si étroitement uni!

Au retour ils trouvèrent la vieille maison brillamment éclairée. La galerie et la bibliothèque, illuminées et ornées de guirlandes et de fleurs, étaient remplies, non-seulement, comme de coutume, par les amis et les parents du professeur, mais tous ceux que les deux frères connaissaient dans la ville se trouvaient aujourd'hui réunis au grand complet.

L'usage était encore à cette époque de terminer par une fête le jour où une noce avait eu lieu dans une famille; mais un sentiment délicat interdisait aux nouveaux époux d'y prendre part, leur bonheur étant regardé comme trop profond, trop intime pour pouvoir s'associer en ce jour à la gaieté bruyante d'une fête. Cette gaieté cependant était ici franche, naturelle, communicative et entièrement exempte de l'ingrédient qui trop souvent se

mêle à celle du monde et la corrompt. Ingrédient triste et maudit qui inspire ces plaisanteries, à bon droit nommées mauvaises, dont l'effet est de provoquer à la fois la rougeur et le rire et de faire naître une gaieté aussi différente de l'autre que le ricanement des démons est différent du sourire des anges!

Cette gaieté-là ne vint pas profaner par une seule parole, par un seul regard, ou par un seul sourire, la fin de ce jour où s'étaient célébrées des noces chrétiennes.

Félix Dornthal lui-même avait semblé aujourd'hui moins railleur que d'ordinaire. Depuis le matin il avait même été grave, sombre et distrait au point de se faire remarquer à l'église, où il était arrivé tard, et au repas de noces, où, chargé de proposer la santé des mariés, il s'était acquitté de ce devoir avec aisance, pour retomber ensuite dans une taciturnité complète. Sans doute, les fêtes de famille étaient fort peu de son goût et peut-être était-ce l'ennui qui revêtait chez lui cet aspect. Telle avait été du moins la supposition de ses cousines qui, après l'avoir déclaré maussade, ne s'étaient plus occupées de lui. Il avait disparu d'ailleurs à la fin du repas et maintenant, dans cette vaste assemblée, lui seul manquait encore. Son absence, remarquée par quelques

personnes, causait surtout une vive impatience à son père, qui, plus que jamais, en ce jour, avait ressenti l'ardent désir d'assister, avant de mourir, au mariage de son fils.

Depuis que la maladie lui avait donné, avant l'âge, l'irritation de la vieillesse, Heinrich Dornthal ne supportait plus la contrariété.

— Où peut-il être? répéta-t-il pour la dixième fois en s'adressant à son voisin, dont le regard fixé sur la porte semblait partager l'attente inquiète du banquier.

Fleurange passait en ce moment devant eux : elle s'arrêta. C'était bien encore Wilhelm Müller qui était là près de son oncle; cette fois elle le reconnut sur-le-champ, et, avec la grâce naturelle qui donnait du charme à tous ses mouvements, elle s'approcha du commis et renouvela connaissance avec lui. Quelques paroles lui eurent bientôt appris qu'il avait été absent, que sa femme était guérie, qu'elle se souvenait toujours de Fleurange,

Fleurange à son tour renvoya à celle-ci d'affectueuses paroles; puis elle passa, tandis que son oncle en la regardant sentait redoubler le regret qu'elle était aussi loin de deviner que de partager!

Le piano était ouvert. On avait déjà exécuté avec grand succès plusieurs morceaux de musique,

lorsque toute la partie juvénile de l'assemblée fut prise, comme d'un commun accord, de ce désir de danser, qui se communique très-vite de l'un à l'autre et qui est souvent dans la jeunesse une sorte de manifestation nécessaire de la gaieté intérieure. Tout le monde est musicien en Allemagne. Clément l'était plus qu'un autre. Il comprit promptement le sentiment général et saisit son violon. Hilda se mit au piano. Hansfelt s'était placé près d'elle, et la gaieté qu'elle partageait avec tous, ce soir-là, ne lui inspirait pas, comme à eux, le désir de quitter sa place. Elle était donc dans la meilleure disposition possible pour s'acquitter au mieux du rôle que, d'un regard, lui avait assigné Clément dans cet orchestre improvisé. Le frère et la sœur commencèrent ensemble une valse, et ils la jouèrent avec ce talent, cette mesure, cette verve particulière, qui n'appartiennent, comme la valse elle-même, qu'à la nation allemande. En un instant, ce fut une animation universelle.

Fleurange avait parfois dansé avec ses cousins et cousines pendant leurs soirées d'hiver, mais jamais comme aujourd'hui elle n'avait subi cette espèce d'effet contagieux produit par la gaieté, le bruit, l'entraînement général. Elle se leva involontairement avec un vif désir d'en prendre sa part.

Dans le même moment, elle entendit près d'elle ces mots : « Voulez-vous bien m'accorder cette valse? » et cette offre répondait si bien à son désir du moment, qu'elle avait dit oui et avait déjà quitté sa place avant de s'être rendu compte que c'était Félix qui était son danseur. Ils firent deux fois le tour de la chambre; le pauvre Heinrich Dornthal les vit passer et poussa une exclamation joyeuse. Ce fut la dernière qu'un sentiment d'espoir ou de joie paternelle dût lui arracher en ce monde!

Félix ramena Fleurange à sa place; elle s'arrêta hors d'haleine, pâle et troublée. Félix, en valsant, venait de dire des paroles qu'elle aurait voulu qu'il n'eût jamais proférées.

A peine assise, son premier mouvement fut de se lever pour quitter la place où il se trouvait près d'elle, et la chambre où il était, mais elle ne le put: la main de Félix, posée sur la sienne, l'obligea à se rasseoir. Alors Fleurange surmonta son trouble, elle comprit que l'heure était venue d'être ferme, calme et décidée : la chose n'est difficile que lorsque le cœur et la volonté ne sont pas parfaitement d'accord. Ici cette contradiction n'existait pas et Fleurange attendit presque avec sang-froid ce que son cousin allait dire.

— Je vous demande une parole, Gabrielle

dit Félix avec plus d'émotion et de respect que de coutume ; une parole, et, si vous m'avez compris, une réponse.

— Je vous ai entendu, dit Fleurange.

— Et compris ?

— Oui... avec regret, Félix.

— Répondez-moi clairement, Gabrielle, avez-vous compris que je vous aime ?

Fleurange rougit et ne répondit pas.

— Que je vous aime assez pour que mon bonheur, mon avenir, ma vie soient entre vos mains, continuait-il avec véhémence. Et ceci est vrai, vrai à la lettre.

Fleurange fronça le sourcil.

— Est-ce peur que vous voulez me faire? — dit-elle froidement, et levant sur lui ses grands yeux.

— Non, je vous ai dit la vérité sans penser que je pourrais vous effrayer ; — mais, puisque vous me faites cette question, voici une réponse sincère : Dites-moi que vous acceptez ma main, dites-moi cela avec peur ou avec joie, avec crainte ou avec amour, je serai satisfait et je ne vous en demande pas davantage !

— Ainsi, dit lentement Fleurange, que je vous estime ou vous méprise, que je vous aime ou vous déteste, cela vous est égal ?...

— Aucune femme ne déteste à jamais un homme qui veut se faire aimer d'elle, lorsque cet homme est son mari, qu'il pourrait être son maître, et qu'il veut être son esclave.

— Il y a bien de la fatuité dans votre humilité, Félix, mais vous êtes franc et je veux l'être aussi. — Jamais, entendez-le bien, jamais je ne serai votre femme!

Félix pâlit, et sa physionomie prit une expression effrayante :

— Pensez-y, Gabrielle, dit-il, pensez-y encore. Mais, auparavant, écoutez-moi, je vais vous dire une chose qui vous touchera peut-être plus qu'une menace et qu'une déclaration!

Il s'arrêta un instant, puis il dit :

— Si vous voyiez un homme au bord d'un abîme, lui tendriez-vous la main pour empêcher sa chute?

— Qu'est-ce à dire? dit Fleurange émue malgré elle, et se souvenant tout à coup de la parole qu'elle avait entendue le matin à l'église.

— Je vous demande si vous tendriez votre main à un homme dans ce péril?

Il avait trouvé, en effet, le moyen de la faire hériter, mais ce ne fut qu'un moment.

— Nous parlons au figuré, je suppose, dit-elle

enfin, et c'est d'un péril de l'âme dont il s'agit, n'est-ce pas?

— D'un péril de l'*âme*, oui, répondit Félix avec son amer sourire.

— Eh bien, je vous réponds qu'en ce genre de péril, je ne puis sauver personne en me perdant moi-même.

Félix se leva.

— Et voilà décidément votre dernier mot?

— Oui, Félix, sans hésitation, mais non sans chagrin, si ce mot vous afflige.

La réponse fut un bruyant éclat de rire qui glaça Fleurange.

Elle regarda son cousin ; il n'y avait plus ni respect, ni tristesse, ni émotion comme tout à l'heure, dans son regard. — Sa physionomie avait repris son expression habituelle de froide raillerie et d'orgueilleuse assurance.

— Je vous remercie de votre franchise, ma cousine. Vous avez là une qualité que je vous engage à conserver; elle nuit bien un peu au charme dont vous êtes douée, mais elle vous préservera de quelques-uns des périls auxquels ces beaux yeux vous exposent. Adieu.

— Félix, donnez-moi la main sans rancune, dit doucement Fleurange.

— De la rancune? répondit Félix, oh! soyez tranquille, je suis beau joueur et sais mieux que personne faire bonne mine à mauvais jeu. D'ailleurs, on n'est pas toujours et en tout malheureux. Certaines défaites sont, dit-on, des gages de victoire. Allons, Gabrielle, n'y pensons plus, donnez-moi la main et souhaitez-moi *bonne chance!*

Avant que Fleurange pût lui répondre, il était parti.

Ce dialogue avait été si rapide que la valse durait encore; le bruit, le mouvement, la musique ajoutaient à l'agitation de Fleurange et lui donnaient une sorte de vertige. Elle se leva pour gagner une fenêtre ouverte, près de laquelle était placé le piano.

En ce moment, la musique s'arrêta; chacun reprit sa place. Fleurange se trouva presque seule près de Clément.

Il la regarda et déposa vivement le violon qu'il tenait encore à la main.

— Vous êtes très-pâle, êtes-vous souffrante?

— Non, non, laissez-moi passer, je veux seulement respirer l'air un instant.

Clément jeta un regard rapide autour de la chambre, puis il la suivit dans le jardin.

— Vous dansiez à l'instant, dit-il.

— Oui, j'ai dansé et j'ai eu tort.

— Votre danseur vous a quittée avant même que la valse fût finie?

— Oui.

Clément resta pensif quelques minutes.

— Gabrielle, dit-il enfin, pardonnez-moi si je suis indiscret, mais je voudrais oser vous faire une question.

— Quel préambule! n'est-il pas convenu que nous nous disons tout sans compliment, nous deux?

— Eh bien, voulez-vous me dire pourquoi Félix est parti?

— Oui, Clément, et cela va vous surprendre, je crois; il m'a demandé si je voulais l'épouser. Qu'en dites-vous?

— Et vous lui avez répondu?

— Assurément. Je lui ai dit *non* sans hésiter.

Clément fit un si vif mouvement que Fleurange le regarda avec surprise. Elle vit alors sur son visage l'expression de la joie qu'il n'avait pu réprimer.

— Allons, dit-elle, voilà un cousin que nous n'aimons guère plus l'un que l'autre; vous êtes ravi de son chagrin, à ce que je vois.

— Ravi, non ; fût-il mon pire ennemi, je le plaindrais dans ce moment-ci ; mais je suis bien aise de... bien aise que... Clément hésita contre son habitude qui était d'aller droit au fait. — Je suis bien aise, dit-il enfin, d'une décision qui me permet de ne plus jamais vous parler de lui.

— Qu'auriez-vous fait si j'avais dit oui?

— Ce que je suis heureux de ne pas avoir à faire. Ainsi n'en parlons plus.

— Voilà que vous parlez en énigme à votre tour.

— Non, on parle en énigme quand on veut être deviné et moi, je vous prie d'oublier ce que je viens de vous dire.

Nous ne savons trop ce que Fleurange allait répliquer, car ce langage de Clément, un peu moins simple qu'à l'ordinaire, avait pour effet de l'impatienter, mais, en ce moment, elle remarqua une branche de myrte qu'il portait à sa boutonnière.

— Quoi ! à vous aussi du myrte? dit-elle, je croyais que ce n'était pendant cette journée que la parure des jeunes filles.

Clément rougit et ôta vivement la branche de sa boutonnière : — C'est la vôtre, Gabrielle, pardon-

nez-moi, je l'ai vue tomber de votre ceinture, et je l'ai ramassée.

— La mienne, en vérité !

— Oui, tenez, reprenez-la, à moins, dit-il en hésitant un peu, que vous ne consentiez maintenant à me la donner.

— Oui, Clément, j'y consens très-volontiers, gardez-la en souvenir de moi. C'est un bon présage, dit-on, qui vous promet une belle fiancée lorsque le jour en sera venu.

Clément remit la branche à sa boutonnière en disant gravement :

— Jamais, non jamais, ce jour-là ne viendra pour moi.

— *Jamais, non jamais !...* Oh ! que c'est étrange ! s'écria Fleurange d'un ton qui surprit Clément.

— Quoi?

— Rien.

Ce qui lui paraissait étrange, c'était que Clément, à propos de cette même branche de myrte, et sans s'en douter, eût dit précisément ce qu'elle avait dit elle-même quelques heures auparavant.

En somme, cette soirée, si joyeuse à son début, s'était achevée pour elle d'une manière

pénible. Elle remonta dans sa chambre moins gaie qu'elle ne l'avait quittée, mais avec la satisfaction de sentir du moins que, depuis la veille, elle n'avait eu aucune peine à tenir éloignée de son esprit la fantastique image du comte Georges.

X

Plus de quinze jours s'étaient écoulés. — Le mariage d'Hilda avait eu lieu. Elle aussi avait quitté le toit paternel. Clara et son mari étaient partis pour l'Italie et ne devaient en revenir qu'au printemps; maintenant ceux qui étaient demeurés dans la vieille maison subissaient cette impression qui succède au bruit, au mouvement, à l'agitation d'un événement heureux : impression presque toujours triste, même lorsque aucune tristesse réelle ne s'y mêle.

Il n'en était pas d'ailleurs tout à fait ainsi pour Fleurange. Ses deux cousines étaient mariées; elles étaient heureuses. Certes elle les aimait assez pour s'en réjouir, mais il n'en était pas

moins vrai que la maison lui semblait être devenue bien grande, la table de famille, bien petite, la bibliothèque bien vaste et le jardin bien désert. Le moins à plaindre parmi eux était le jeune Fritz qui avait conservé son frère et pour qui rien n'était changé; mais la petite Frida pleurait ses sœurs et s'attachait plus qu'auparavant aux pas de Fleurange, qui avait, pour l'amuser et la distraire, un talent dès longtemps éprouvé. Fleurange, de son côté et pour son propre compte, faisait grand cas de cette distraction, en sorte qu'elles étaient à peu près devenues inséparables et que l'enfant ne quittait presque plus la chambre de la jeune fille.

Un jour qu'elles s'y trouvaient comme de coutume, Fleurange était occupée à chanter à demi-voix une longue ballade que la petite fille écoutait, la tête appuyée sur son épaule, lorsqu'un coup frappé à la porte les fit tressaillir toutes les deux. C'était cependant un coup fort léger et rien ne motivait le tremblement avec lequel Fleurange déposa l'enfant par terre et se leva à la hâte pour ouvrir la porte. Mais, dès que cette porte fut ouverte, l'espèce de pressentiment qu'elle venait d'avoir fut justifié.

Celui qui venait de frapper, c'était Wilhelm Müller, le commis de Heinrich Dornthal, l'expres-

sion de son visage, ses traits bouleversés, son apparition même si inusitée et si imprévue, dénotaient assez qu'il était survenu quelque événement triste et extraordinaire.

— Pardon, mademoiselle, dit-il avec agitation, ce n'est pas vous que je cherchais, mais M. Clément est sorti et M. le professeur aussi, m'a-t-on dit. Savez-vous où je puis les trouver ?

— Je ne sais où est Clément, mais mon oncle et ma tante sont allés chez les Steinberg. Ils surveillent leur jardin depuis qu'ils sont absents.

— Chez les Steinberg ! Il faut plus d'une heure pour aller jusque-là ! ô mon Dieu... mon Dieu, que faire ?

— Qu'y-a-t-il, au nom du ciel, monsieur Wilhelm, de quel malheur apportez-vous la nouvelle?

— Un malheur ! répondit le commis après un peu d'hésitation. Eh bien, oui, mademoiselle, un grand malheur est survenu... mais je ne puis demeurer ici un seul instant. De grâce, en toute hâte, faites appeler M. Ludwig et dites-lui que son frère... que son frère se meurt !

— Se meurt ! s'écria Fleurange. Mon oncle Heinrich !... Grand Dieu ! mais conduisez-moi près de lui; pendant ce temps-là l'on ira chercher son frère.

— Non, mademoiselle, oh non ! ne venez pas ! je n'y puis consentir.

Mais Fleurange insistait et avait déjà franchi la porte de sa chambre, lorsqu'elle rencontra Clément. Il rentrait et venait d'apprendre que le commis de son oncle le cherchait.

— Votre oncle Heinrich se meurt ! s'écria Fleurange avant qu'il pût faire une question ; allons le voir, Clément, sans perdre de temps, pendant qu'on appelle vos parents.

Et elle l'entraînait déjà vers l'escalier. Mais, tandis qu'elle parlait, Wilhelm s'était approché de Clément et lui avait dit quelques mots à l'oreille.

Clément pâlit ; surmontant toutefois à l'instant une émotion visible et violente, il prit Fleurange par la main.

— Restez ici, lui dit-il ; il ne faut pas que vous veniez ; croyez-moi, il ne le faut pas. Quand il en sera temps, je viendrai vous chercher. — Et il la ramena doucement, mais avec fermeté, dans sa chambre ; puis il sortit en poussant la porte. En moins de deux minutes la porte de la rue se ferma à son tour avec bruit, et Fleurange se retrouva seule dans la maison, ou, du moins, n'ayant près d'elle que la petite Frida qui pleurait, effrayée, et qu'elle

s'efforçait de calmer tout en cherchant à se calmer elle-même et à supporter patiemment le tourment d'une attente inquiète et immobile.

Il était environ cinq heures lorsque Wilhelm avait frappé à la porte et, comme on était en été, il faisait encore grand jour; mais le jour avait baissé, la nuit était venue, et Fleurange attendait toujours. Frida, après avoir longtemps pleuré, s'était endormie dans ses bras, et malgré son activité naturelle Fleurange se sentait comme obligée de rester là, à la place où l'avait laissée Clément, jusqu'au moment où il viendrait la chercher.

Elle avait entendu son cousin donner, en sortant, l'ordre d'atteler une voiture. Elle comprit qu'on allait chercher le professeur et sa femme. Elle mesura le temps, elle compta les heures, mais le temps qu'il fallait pour revenir de la maison du faubourg était trois fois écoulé et ils n'étaient pas rentrés. Évidemment ils étaient auprès de celui qui se mourait... Que se passait-il? pourquoi Clément l'avait-il écartée? Ses mains se joignaient dans une muette prière; puis elle recommençait à écouter avec une anxiété fiévreuse et croissante.

Enfin elle entendit le roulement d'une voiture. Elle plaça doucement sur son lit l'enfant endormie

et elle allait descendre, car elle devinait que son oncle et sa tante rentraient enfin. Mais elle n'eut pas le temps d'aller à leur rencontre. Clément les précédait. Elle l'entendit monter à pas précipités l'escalier ; l'instant d'après, il était dans la chambre, et avant qu'elle eût pu formuler une question il lui avait déjà répondu :

— Gabrielle, mon pauvre oncle Heinrich n'est plus ! — Puis, après un moment de silence, il ajouta : — Un affreux saisissement a causé sa mort instantanée.

— O Dieu, le cœur me disait bien d'attendre de tristes nouvelles !

— Oui, tristes en vérité, dit Clément, et, en dépit de lui-même, il sembla un instant suffoqué par une émotion trop violente pour pouvoir être surmontée.

Fleurange le regarda. Il y avait là autre chose que le saisissement et la douleur causés par la nouvelle qu'il venait de lui apprendre.

— Clément ! qu'y-a-t-il encore ? dites-moi tout ; parlez de grâce maintenant !

— Oui, Gabrielle, dit-il en reprenant avec effort l'accent doux et ferme de sa voix ordinaire. Oui, je vais tout vous dire. Je ne suis revenu que pour épargner cette douleur de plus à mon pauvre

père, à ma mère. Ecoutez, ou plutôt tenez, lisez vous-même!

Fleurange prit d'une main tremblante le papier qu'il lui offrait, et lut ce qui suit:

« Mon père,

« J'ai abusé de votre confiance. J'ai usé de votre nom, dont vous me permettiez de me servir, pour vous cacher les pertes que j'avais faites, et, dans l'espoir de les réparer, j'ai voulu ensuite tenter un immense et hardi coup de fortune dont la chance m'était offerte; si j'eusse réussi, tout était sauvé. J'ai échoué. La ruine tombe non-seulement sur nous, mais sur tous ceux dont la fortune est entre vos mains. Adieu! Mon père! vous ne me reverrez jamais. Je ne me tuerai pas, n'ayez pas cette inquiétude: ce serait une lâcheté de plus; mais il y a des pays où ceux qui cherchent la mort la trouvent. J'espère avoir cette bonne fortune. Puissé-je bientôt expier ce que je ne puis plus réparer!

« Félix. »

Fleurange joignit les mains en silence; la pitié

se joignait à la répulsion, maintenant si justifiée, que lui avait toujours inspirée Félix, et elle ne put trouver un mot à dire.

— Cette lettre, poursuivit Clément, cette lettre, imprudemment remise ce matin à mon malheureux oncle, a amené sur l'heure une des attaques auxquelles il était devenu sujet et (peut-être devrais-je dire heureusement pour lui), il y a succombé; il n'a pas eu le temps de mesurer ni de comprendre le coup qui l'a frappé.

Fleurange elle-même en comprenait à peine encore l'étendue.

— Mais où donc était Félix? dit-elle enfin !

— Depuis quinze jours déjà il était absent.

— Depuis quinze jours ! s'écria-t-elle alors avec un pénible souvenir de leur dernière entrevue.

— Il quitta la ville le lendemain de la soirée qui eut lieu ici le jour du mariage de Clara.

— Mais, dit-elle avec émotion, ce soir-là il parlait d'un abîme, il me demandait ma main, disait-il, pour l'empêcher d'y tomber. Grand Dieu ! Clément, poursuivit-elle avec la plus vive agitation, aurais-je pu, en acceptant, le sauver en effet? Etait-ce possible? ma vie sacrifiée pouvait-elle empêcher ce malheur, ce désastre?

— Non ! le terrible coup de dé qui suivit cette soirée-là était déjà devenu sa seule ressource pour conjurer la ruine. Pourquoi vous parla-t-il ainsi ? Fut-ce folie ? fut-ce perversité ? Oh ! plutôt folie ! il vous aimait, sans doute, le malheureux ; je le plains, mais...

Clément hésita un instant, puis il poursuivit rapidement :

— Ecoutez-moi, Gabrielle ! je vais vous dire une chose qu'il eût mieux valu vous taire peut-être, mais il faut que je me justifie et que je vous rassure, et lui, je n'ai plus à le ménager : je méprisais Félix, parce que... — et le regard de Clément flamboya un instant, — parce qu'il aurait voulu me rendre méprisable comme lui-même ; parce que le rôle maudit de tentateur, il l'avait joué près de moi, de moi qui étais un enfant ! parce que, s'il l'avait pu, il m'eût entraîné avec lui dans cette voie dont il a aujourd'hui atteint le terme fatal. — Aussi, ma cousine, poursuivit Clément, d'une voix plus émue, s'il eût réussi à obtenir votre main, je l'en savais trop indigne, pour ne pas vous le dire à temps, car je n'oubliais pas que vous m'aviez nommé votre frère ; mais cette dénonciation me répugnait, et je fus heureux, oh ! bien heureux ! ce soir-là, qu'elle me fût épargnée, et que vous

eussiez été préservée par vous-même!... Et maintenant si je vous ai dit tout ceci, c'est pour mettre fin à votre crainte de tout à l'heure.

— Je vous remercie de m'en délivrer! Ainsi, Clément, répétez-le-moi encore une fois, devant Dieu, je n'ai aucun reproche à me faire?

— Sur mon honneur, Gabrielle, vous n'en avez aucun, croyez-en ma parole!

Nous l'avons dit, Clément possédait une fermeté et une sorte de sagesse prématurée qui lui donnaient sur les autres un grand ascendant. Lorsque l'on naît avec ce caractère, il se manifeste de bonne heure dans la vie, et un jour suffit souvent pour en amener le développement complet. Ce jour était venu pour Clément, et, désormais, personne ne devait plus jamais songer à l'appeler un enfant.

XI

La ruine! cette parole est à la fois très-positive et très-vague. L'idée qu'elle présente à l'esprit,

fort claire, en effet, en elle-même, renferme une foule de conséquences obscures qui, tantôt épouvantent plus encore que le mal présent, tantôt suggèrent de chimériques espérances. Cet état s'aggrave lorsqu'un malheur de ce genre rencontre une nature étrangère aux calculs de la vie matérielle, livrée à la méditation, à l'étude, et dispensée d'ailleurs, par l'habitude d'une longue aisance, de la nécessité d'acquérir une expérience dont le besoin ne s'est jamais fait sentir.

Telle était la nature, et telle avait été, jusqu'à ce jour, la position du professeur Ludwig Dornthal. De tous les malheurs de ce monde, c'était celui qui venait de le frapper, auquel il avait le moins songé, et il manquait de faculté pour le comprendre plus encore que de courage pour le supporter. Le mot *ruine*, d'ailleurs, peut aussi être pris dans un sens relatif qui le rend moins sévère; c'était ainsi que l'envisageait le professeur. Ne comprenant que faiblement la nature de la catastrophe survenue, il demeurait dans une inactive attente, comptant sur un moyen quelconque d'atténuer ce qui ne concernait que la fortune, et ne s'occupait guère que de la fuite honteuse de son neveu et de la mort de son frère qui en avait été la suite fatale.

Pendant ce temps, Clément, aidé de Wilhelm Müller, avait pris connaissance de toutes les affaires avec une promptitude et une sagacité dont avait été grandement édifié l'honnête et intelligent commis qui l'initiait à ce monde nouveau. Le voyant si prompt à comprendre, si ferme pour décider et pour agir, il s'écriait avec désespoir au milieu de leurs effrayantes découvertes :

— Hélas! hélas! pourquoi votre malheureux cousin n'avait-il pas votre tête sur ses épaules!

— Ma tête! elle ne vaut pas la sienne, répondit Clément à l'une de ses exclamations. Non! non! ce n'est pas cela, c'est autre chose qui lui manquait. Que n'ai-je, au contraire, sa capacité et son esprit! peut-être aujourd'hui saurais-je relever notre fortune, tandis que mon unique talent sera celui de savoir supporter la pauvreté. Oh! si elle ne menaçait que moi, combien peu elle me semblerait redoutable!

— La pauvreté!... interrompit Wilhelm ; mais vous avez bien compris, n'est-ce pas, tout ce que je vous ai expliqué?

— Au sujet des créanciers de mon oncle?

— Oui. Vous êtes bien convaincu que, parm ces créanciers, le premier de tous, sur la liste, c'est M. Ludwig Dornthal, et que sa fortune pres-

que tout entière peut être sauvée de ce naufrage.

— Oui, à condition que d'autres soient ruinés !

— Mais les droits de ceux-là ne sont point supérieurs aux siens ; il n'était point l'associé de son frère, il lui avait seulement confié sa fortune comme tant d'autres.

Clément ne répondit pas. Au bout d'un moment de silence il reprit :

— L'abandon total de la fortune de mon père permettrait de rembourser tous les créanciers sans exception, n'est-ce pas?

— Oui, tous.

— Il ne demeurerait pas, en ce cas, une seule dette ?

— Non, dit en souriant Wilhelm, ni une dette, ni une obole !

Clément reprit l'un des papiers qui se trouvaient sur la table et le relut encore une fois en silence avec la plus grande attention.

— Oui, c'est bien cela ! dit-il en se levant, tout est très-clair maintenant. Adieu, Wilhelm ; il est plus de quatre heures, on m'attend à la maison. Nous nous reverrons ce soir et nous prendrons ensemble des dispositions définitives.

Cet entretien avait lieu dans une salle basse de la maison du banquier, qui était depuis des

années le domaine de Wilhelm Müller. Il serra la main du jeune homme, et Clément prit rapidement le chemin de sa demeure.

C'était l'heure du dîner; ses parents l'attendaient. Les habitudes de la maison avaient repris leur cours ordinaire. La triste routine de la vie est rarement interrompue plus d'un jour, même par le plus accablant malheur, et cette régularité extérieure, si pénible qu'elle soit par son contraste avec la douleur qui intérieurement a tout transformé, aide cependant à recouvrer le calme, et avec le calme le courage et la force d'agir.

L'heure était dépassée de plus d'un quart d'heure. Clément, qui connaissait l'exactitude de son père, entra tout droit dans la salle à manger, sachant que le repas devait être commencé. Il prit sa place, en effet, après quelques mots d'excuses dits à la hâte en entrant ; puis il retomba dans un silence profond.

La belle et spacieuse pièce où ils se trouvaient était l'une des plus riantes de la maison. De vieilles et précieuses porcelaines, rangées sur les étagères, en égayaient les sombres panneaux, ainsi que de vieux portraits, tous originaux et de grande valeur, qui formaient la partie la plus renommée de la collection du professeur. Les fenêtres étaient ou-

vertes sur le jardin. La verdure reposait la vue, le parfum des fleurs arrivait jusqu'à la table ; les cristaux et l'argenterie brillaient aux rayons du soleil, intercepté cependant par une vaste tente placée devant l'une des fenêtres. Un air de tranquille et opulent bien-être régnait partout.

Clément leva les yeux, et tous ces objets, qu'il voyait chaque jour, lui firent une impression nouvelle. Il remarquait aujourd'hui ce que depuis bien longtemps il oubliait de regarder ; mais cet examen n'eut point pour effet de le distraire de ses tristes pensées, il parut, au contraire, les aggraver, et Clément était profondément absorbé dans sa triste rêverie, lorsqu'il en fut tiré par la voix de sa petite sœur.

— Papa, disait Frida, c'est dans huit jours, n'est-ce pas, que nous partons pour les bains de mer?

— Oui, ma petite, répondit le professeur.

— Et ensuite nous irons voir Hilda ?

— Oui. Elle nous attend dans un mois.

— Et après ?

— Après, nous reviendrons ici. Au bout de deux mois d'absence, il en sera temps, je pense ?

Jamais, en effet, le professeur n'avait quitté sa chère demeure pour un temps plus long que celui-là.

Ce peu de mots fit passer sur le visage de Clément une expression de souffrance telle qu'il ne put la réprimer. Sa mère s'en aperçut, et l'interrogea du regard. Mais Clément baissa les yeux et ne les releva plus jusqu'à la fin du silencieux repas, bien qu'il sentît attaché sur lui avec inquiétude, un autre regard encore que celui de sa mère.

— Clément, j'ai à te parler, dit sa mère, dès que le dîner fut achevé.

Il se leva à l'instant et se dirigea avec elle vers le jardin.

— Mon père, dit-il, avant de quitter la chambre, vous me permettrez ensuite de venir causer avec vous, n'est-ce pas? j'ai plusieurs choses à vous dire.

— Oui, mon cher fils, je t'attendrai. — Et le professeur retourna dans la bibliothèque, où il s'enfermait toujours pendant une heure après dîner.

— Voyons! dis-moi tout maintenant, dit madame Dornthal, lorsqu'elle eut conduit son fils jusqu'à un banc placé hors de la vue de toutes les fenêtres de la maison.

— Oui, ma mère, ma bonne mère. C'est à vous que je vais soumettre la sentence qui me semble avoir été signifiée à mon honneur et à ma con-

science. C'est vous qui me direz si nous pouvons y échapper ou si nous devons la subir.

Il commença son récit, et tandis qu'elle l'écoutait avec attention et sans l'interrompre une seule fois, il exposa à sa mère, dans tous ses détails et dans toute sa réalité, la situation où la mort de son oncle et la fuite de son cousin les plaçaient. Madame Dornthal, plus habituée aux détails pratiques de la vie, que son mari, n'avait point partagé les illusions de celui-ci ; elle était beaucoup plus préparée que lui aux suites fatales du revers de fortune qui les avait frappés, mais elle était loin cependant d'en avoir mesuré l'étendue. Ils seraient beaucoup moins riches que par le passé, ils auraient de grandes privations à subir, il faudrait pour un temps faire de nombreuses économies : telles avaient été à peu près ses prévisions ; mais tout cela n'avait point semblé à cette bonne ménagère prendre les proportions d'une épreuve qui fût au-dessus de ses forces. Non moins souvent que son mari, elle avait répété, depuis huit jours, que, dans le malheur qui les frappait, la perte d'argent n'était rien.

Maintenant elle comprenait que cette perte était quelque chose et quelque chose de grave, presque autant que la mort, car c'était la fin de la vie sous

l'aspect que la vie avait eu pour elle depuis vingt ans, qu'il s'agissait d'envisager et d'accepter sur l'heure.

La courageuse mère n'hésita pas cependant. Elle embrassa son fils :

— Que Dieu soit béni, dit-elle, de m'avoir donné un enfant tel que toi ! Oui, mon Clément, oui, tu as mille fois raison !

— Ainsi, ma mère, vous le pensez comme moi, la ruine des Dornthal ne doit causer aucune autre ruine ?

— Non, mon enfant.

— Notre nom doit demeurer sans reproche, et il ne faut pas que jamais personne au monde puisse avoir le droit de le maudire ?

— Non, non ! il ne le faut pas, Clément, quoi qu'il arrive !

— Quoi qu'il arrive ! répéta Clément avec fermeté. Ma mère, merci et adieu ; je vous quitte. Ce n'est pas moi, c'est vous qui irez maintenant trouver mon père.

— Oui, Clément, c'est moi !

Elle écarta l'épaisse chevelure de son fils et le regarda un instant en silence avec une attention profonde et attendrie ; jamais les yeux de Clément n'avaient exprimé plus visiblement qu'en ce mo-

ment la fermeté, la loyauté, l'énergie de son âme.

Oui, pensa-t-elle, ceux qui font les grandes choses ici bas, ceux qui laissent d'eux une glorieuse et illustre renommée n'ont pas dans l'âme et dans le cœur plus de noblesse et plus de courage que toi, ô mon enfant! Que Dieu soit loué! ta vie sera bénie, quand même tout ce que tu pourrais être, toute la puissance qui est en toi, demeurerait cachée et ne serait jamais connue que de lui seul!

Telles furent les pensées de madame Dornthal, tandis que son regard maternel plongeait dans celui de son fils, mais elle ne les articula pas. Elle posa encore une fois ses lèvres sur le front de Clément, mit la main sur sa tête comme pour le bénir, et lui, il prit la main de sa mère et la baisa avec un grave et tendre respect; puis il se leva et quitta sur-le-champ le jardin et bientôt après la maison.

Clément demeura plusieurs heures absent; lorsqu'il rentra il était près de neuf heures. Ce fut sa mère elle-même qui lui ouvrit la porte lorsqu'il sonna, car elle l'attendait dans le vestibule. Clément tenait une liasse de papiers à la main. Il était très pâle.

— Eh bien, dit madame Dornthal, tout est-il réglé?

— Oui, ma mère, tout! Il ne manque à ses papiers que la signature de mon père. Il consent à la donner, n'est-il pas vrai? dit-il avec émotion.

— Tu n'en doutais pas, je pense?

— Non! mon pauvre père! mais il était si loin de penser!..

— Oui, c'est cela, je ne craignais aucune hésitation de sa part; mais ce que je craignais, c'était l'illusion complète où il était demeuré; ce qui m'effrayait, c'était l'effet de cette surprise, de ce saisissement. O Clément! je ne sais quelle terreur me venait de l'affreux souvenir de l'autre jour! Mon pauvre Ludwig! — Madame Dornthal s'arrêta un instant pour s'essuyer les yeux, puis elle sourit:

— Mais sois tranquille, poursuivit-elle; il sait tout maintenant, et il a tout compris, tout senti comme nous. Seulement il vaut mieux que nous restions seuls lui et moi ce soir! Donne-moi ces papiers, et toi, cher enfant, occupe-toi de ton frère et de ta petite sœur; je n'ai pas eu le temps de songer à eux. — Ah! et Gabrielle, la pauvre petite, tu ferais peut-être bien d'aller la trouver aussi, et de lui dire tout. Nous n'avons plus

rien à cacher à personne, à elle moins qu'à une autre.

Sans attendre sa réponse, madame Dornthal quitta précipitamment son fils et alla rejoindre son mari dans la bibliothèque, où elle demeura enfermée avec lui tout le reste de la soirée.

XII

Clément resta un moment pensif et incertain. Avant d'obéir à sa mère, il sentait le besoin de rassembler un peu ses idées et de se calmer. Quelque maître de lui qu'il pût paraître, il était bien jeune pour des émotions telles que celles de cette journée. Il traversa le vestibule, hésita un instant lorsqu'il fut au bas de l'escalier qui menait chez Fleurange, puis, passant outre, il alla tout droit dans le jardin. Jusqu'alors il n'avait pensé qu'à ses parents; du moins, pendant toute cette matinée, il lui avait semblé que, dès que son père et sa mère sauraient tout, son cœur serait soulagé d'un grand poids et qu'il respirerait tout à fait librement.

Mais sa terrible révélation était faite et il n'en était pas plus à l'aise. Son cœur battait toujours et battait péniblement. Après avoir passé toute la soirée enfermé dans le bureau de Wilhelm, livré aux plus tristes calculs, il avait besoin de respirer l'air. On était à la fin de juin, mais le ciel était couvert et orageux. Il marcha à grands pas jusqu'à l'extrémité du jardin, puis il revint lentement vers a maison, et il allait enfin rentrer pour chercher d'abord les enfants et ensuite sa cousine, lorsqu'il entendit prononcer son nom tout près de lui :

— Clément!

— Vous, vous, Gabrielle! ici toute seule?

Fleurange était assise dans l'ombre sur un banc adossé au mur de la vieille maison.

— Oui, depuis une heure je suis là. Vous allez me dire tout ce qui se passe, n'est-ce pas, Clément? Restez un moment près de moi et parlez; ne me cachez plus rien!

— Ce n'est pas mon intention, Gabrielle ; mais ne me retenez pas maintenant. Rentrez, chère cousine; quand les enfants seront endormis, je redescendrai et nous causerons.

— Les enfants dorment, Clément; ils dorment depuis longtemps. Il est près de dix heures; les pauvres petits, croyez-vous qu'ils auraient pu

demeurer éveillés jusqu'à cette heure? Après le dîner, je les ai emmenés au bout du jardin. Il m'a semblé qu'il valait mieux, ce soir, qu'on n'entendît pas autour de la maison le bruit de leurs voix joyeuses. A huit heures, ils étaient fatigués ; je les ai fait remonter, et, après les avoir endormis, je suis redescendue, depuis lors je vous attends.

Elle aurait pu faire un beaucoup plus long récit sans que son cousin songeât à l'interrompre. Il ne lui répondit pas d'abord ; enfin :

— Merci, Gabrielle, merci, dit-il, vous êtes... mais il s'arrêta encore. Il sentait comme une main de fer lui serrer le gosier, et il craignait de ne pouvoir s'empêcher de sangloter comme un enfant s'il essayait de parler.

Avec sa mâle énergie, avec sa gravité précoce, c'était un cœur passionnément tendre que celui de ce jeune Clément! Cependant il n'avait pas manqué de fermeté pendant cette journée. D'où venait donc qu'elle semblait tout d'un coup l'abandonner? d'où venait qu'après avoir mesuré sans faiblesse toutes les suites de la résolution qu'il avait été le premier à prendre et à proposer ; après n'avoir hésité ni à la vue de ses parents ni à celle de ses frères et sœurs, il se sentait maintenant effrayé et comme accablé par la pensée du sacrifice

accompli et du grand changement que toute leur vie allait subir? Pourquoi? Il le comprenait à peine lui-même, car il ne s'était pas bien rendu compte de tout ce qui se passait pour lui dans ce pays des rêves, vers lequel l'entraînait la tendance de son caractère, peu enclin aux distractions de son âge, et celle de son esprit, dont la poésie était le délassement intime et silencieux. On savait qu'il avait une bonne mémoire et qu'il savait par cœur un grand nombre de vers, mais on ne se doutait pas de la place que la poésie elle-même occupait dans la région de son âme la plus voisine de celle réservée pour Dieu seul. C'était une vie intérieure absolument cachée à tous, et où l'œil de sa mère elle-même avait à peine pénétré. L'aptitude de Clément pour la science, pour l'histoire, pour le côté positif des études et de la vie, ainsi que son habileté pour mille grandes et petites choses matérielles où il excellait, servaient à dissimuler davantage cette autre partie de lui-même. On comptait sur lui pour dresser un cheval, pour régler un compte, pour donner une leçon de mathématiques ou d'histoire, pour organiser une course ou un voyage; c'étaient là ses attributions reconnues. Mais l'idée qu'il pût s'égarer dans des régions imaginaires et poétiques, s'y

absorber, s'y perdre (ainsi que l'exprime la langue allemande, qui seule a un mot pour ces sortes de rêves éveillés : *Schwärmen*, » à perte de vue), et passer en silence une partie de sa vie dans ce pays inconnu, dont il ne parlait jamais : tout cela était ignoré même de ceux qui le connaissaient le mieux ; et peut-être, lui même, nous l'avons dit, ne s'en rendait-il pas bien compte, car jamais, jusqu'à ce jour, les rêves et la réalité ne s'étaient encore brusquement heurtés dans sa vie. Mais tout à coup il venait de comprendre que, dans son domaine idéal, il avait élevé une retraite, un palais, un trône, qu'il devait se résigner à voir s'écrouler comme le reste; et le courage qu'il s'était senti pour supporter dans toute son étendue la ruine matérielle de sa fortune semblait l'abandonner maintenant, en présence de la ruine imaginaire de ce domaine enchanté !

Fleurange voyant que son cousin ne répondait pas, attendit d'abord tranquillement, mais bientôt elle dit avec un peu d'impatience :

— Voyons, Clément, de grâce, ne me tenez pas plus longtemps en suspens. De quoi avez-vous peur? Suis-je un enfant? ne suis-je pas plus âgée que vous? n'ai-je pas appris longtemps avant vous ce que c'était que le chagrin, la souffrance, l'épreuve?

Parlez-moi donc franchement et sans crainte. Rien ne m'effraye.

L'énergie de Fleurange ranima celle de son cousin et lui rendit son calme et son empire sur lui-même. Sans hésiter davantage, il s'assit près de sa cousine et lui répéta à peu près tout ce que quelques heures auparavant il avait dit à sa mère. Elle apprit alors à son tour l'étendue du désastre qui les avait frappés. Elle comprit aussi que tout serait réparé, que l'honneur de la maison et du nom de son oncle demeurerait intact, mais que le frère de celui-ci, Ludwig Dornthal, serait ruiné, à jamais ruiné.

— Et votre bon père et votre mère ont consenti à cet abandon de leurs droits?

— Oui, sans hésiter.

— O chers et nobles cœurs! s'écria Fleurange, en joignant les mains avec transport. Et c'est vous qui leur avez conseillé cela!

— Oui.

— Clément, ô mon cher Clément! vraiment je vous aime comme je ne vous ai jamais aimé!

— Gabrielle, dit Clément d'une voix basse et tremblante, ne me dites pas cela!

— Et pourquoi pas, dit Fleurange, puisque je le pense et puisque cela est vrai?

— Parce que.... parce que s'il faut souvent blâ-

mer ceux qui manquent à l'honneur et au devoir, il n'y a pas tant à louer ceux qui y sont fidèles.

— Néanmoins, cher cousin, si je vous aime mieux qu'avant, il ne faut pas m'en vouloir ; mais je ne vous le dirai plus puisque cela vous déplaît.

Il y eut un moment de silence. Fleurange était tombée dans une profonde rêverie. Elle reprit bientôt d'une voix grave :

— Maintenant que je comprends tout, je vois que la vie va changer d'aspect pour nous absolument et complétement.

— Oui, absolument et complétement, dit Clément avec une sourde angoisse.

— Cette chère vieille maison ! poursuivit Fleurange, il faudra la quitter !

— Oui, dit Clément, il faudra la vendre avec tout ce qu'elle contient, car il ne reste plus à mon père, pour commencer sa vie nouvelle, que le produit de cette vente.

— Quitter la maison ! répéta Fleurange lentement, oui, je comprends qu'il le faudra et puis ensuite nous séparer.

— Oh ! pourquoi ? pourquoi cela ? s'écria Clément avec une impétuosité soudaine, mais bientôt il reprit d'un autre accent :

— Au fait, ma chère cousine, il est bien égoïste

de vouloir vous garder parmi nous, quand nous n'avons plus à partager avec vous que la pauvreté.

— Clément, dit vivement Fleurange, voilà en vérité une rude et injuste parole; l'ai-je bien méritée?... Elle s'arrêta un instant, puis elle poursuivit d'une voix émue : Quoi! lorsque j'étais moi-même en face de la pauvreté, de la misère, de la faim, oui, Clément, de la faim, votre père s'est souvenu de moi. Il m'a appelée, il m'a reçue, il m'a donné non pas le bonheur que je connaissais, mais un bonheur nouveau ignoré jusqu'alors. Il m'a fait retrouver un père quand je n'en avais plus, une mère, des sœurs, des frères que je n'avais jamais possédés. La vie, la jeunesse, la joie! tous ces mots ne signifiaient rien pour moi. Je ne les ai compris que depuis que je suis sous son toit, et maintenant... maintenant... dit-elle, tandis que les larmes qu'elle ne pouvait plus réprimer entrecoupaient ses paroles, c'est son fils, le fils de Ludwig Dornthal qui vient me dire que c'est pour fuir le malheur des siens que je veux m'éloigner d'eux!

— Gabrielle! Gabrielle! dit Clément avec agitation, — pardonnez-moi, ayez pitié de moi, arrêtez-vous, de grâce, vous me ferez perdre la raison, si vous m'adressez maintenant de tels reproches.

Fleurange se calma peu à peu et bientôt s'efforçant de sourire, tandis que de grosses larmes remplissaient encore ses yeux, elle reprit : — Mon pauvre Clément, il ne m'est donc permis, ce soir, ni de vous louer ni de vous blâmer? A la bonne heure! laissons, en effet, ce qui ne regarde que nous ou du moins parlons-en autrement. Ce que je voulais dire tout à l'heure, c'est que nous ne pouvons plus rester oisifs. Les chers parents, — poursuivit-elle d'une voix attendrie, — il faudra les aider de tout notre pouvoir et travailler pour eux...

— Travailler! dit Clément. Moi à coup sûr, cela va sans dire; mais vous, vous, Gabrielle, cela n'a pas de sens!

— Moi aussi, dit tranquillement Fleurange, et voilà le point sur lequel j'ai à réfléchir. Il faut non-seulement ne plus leur être à charge, mais il faut les aider. Oh! cela me sera bien doux! je bénis le ciel en songeant que je pourrai peut-être faire quelque chose à présent en ce monde, pour ceux à qui je dois tout. Cette pensée m'empêche en ce moment d'être triste.

Elle se leva et lui tendit la main.

— Bonsoir, cousin! demain je vous dirai quels conseils les bons anges m'auront donnés cette nuit.

Il prit sa main en silence et elle le quitta sans qu'il eût proféré une parole.

La nuit était obscure. Pendant tout l'entretien qu'ils venaient d'avoir ensemble, si Clément avait entrevu les traits de sa cousine, c'était parce qu'à la faveur même de l'ombre et ainsi placé près d'elle, il avait osé la regarder comme il ne l'eût point fait ailleurs. Maintenant, les étoiles à peine levées disparaissaient sous de sombres nuages; il n'avait plus à craindre les regards de personne. Il demeura à la place où elle l'avait quitté et, la tête dans ses mains, il laissa enfin éclater les larmes qui le suffoquaient depuis deux heures. Larmes de douleur, d'attendrissement, de tendresse, qu'il lui fallait répandre pour empêcher son jeune cœur de se briser!

Il surmonta cependant bientôt cette violente émotion et il se leva honteux de sa faiblesse. En ce moment, il entendit une fenêtre s'ouvrir au-dessus de sa tête : c'était celle de Fleurange, et, peu après, elle parut au balcon. Il distingua sa robe blanche et le contour régulier de son visage se dessinant sur le fond éclairé de sa chambre ; il vit son doux regard perdu dans la nuit sombre. Bientôt elle joignit les mains et inclina la tête. Elle priait : à son insu, elle ne pria pas seule ce soir là. Clé-

ment, à genoux dans l'ombre, priait avec elle ; la place où il se trouvait était précisément celle où il avait entendu Fleurange dire à Félix ces mots : « Clément est mon frère, et vous, vous ne l'êtes pas ! » Il s'en souvint en ce moment et il renouvela dans son cœur, la promesse solennelle d'être à jamais fidèle à tout ce que cette parole lui imposait.

XIII

Si, un mois auparavant, on eût prédit aux heureux habitants de la vieille maison qu'ils n'avaient plus que quelques semaines à passer dans ses murs, cette prédiction leur eût causé à tous une grande épouvante et chacun se serait demandé comment une telle épreuve se pourrait supporter. Mais il y a dans la vie, même la plus comblée de bonheur, lorsqu'elle est dans l'ordre parfait, c'est-à-dire lorsque les devoirs de chaque jour y sont compris et fidèlement accomplis, il y a, dis-je, dans une telle vie une préparation latente aux coups les plus rudes de l'adversité, et, si le jour de

les subir se lève effectivement, on est surpris de trouver que ceux qui semblaient jouir plus que d'autres des biens qu'ils possédaient, savent, avec plus de fermeté et de sérénité que tous, se résigner à les perdre.

L'épreuve subsiste cependant. Elle accable de tout son poids, mais elle vient seule, et sans être accompagnée de ces deux fléaux qui pénètrent à sa suite, là où le mal a précédé le malheur : le trouble et le désordre.

Ni l'un ni l'autre de ces maux n'entrèrent en effet avec la ruine dans la maison de Ludwig Dornthal. Le désastre extérieur était complet, mais, à l'intérieur, la paix et l'ordre furent maintenus. Toutes les décisions, même les plus rigoureuses, furent prises avec calme et exécutées sans hâte, comme sans délai. Ils ne se dissimulaient point la grandeur du sacrifice qui leur était imposé ; ils n'affectaient pas une insensibilité qu'ils n'éprouvaient point; mais, tout en ayant bien souvent les yeux remplis de larmes, ils se préparaient tranquillement, et comme le fait dans un naufrage un bon et vaillant équipage forcé par la tempête d'abandonner son navire.

C'est ainsi que furent prises toutes les dispositions nécessaires pour l'abandon de leur chère

demeure, pour la vente presque complète des livres et des tableaux réunis par le professeur avec tant de soin et d'orgueil, ainsi que pour celle d'autres collections, source des seules jouissances qu'il eût jamais goûtées en dehors du cercle chéri de sa famille et de ses amis.

Et il fallait aussi se séparer de ceux-ci ! Lorsque Ludwig Dornthal avait annoncé son intention de reprendre la carrière qu'il avait quittée depuis vingt ans, les offres lui vinrent pourtant de tous les côtés, et d'abord de la ville qu'il habitait. Mais les raisons de stricte économie qui devaient désormais régler leur vie, auxquelles s'ajoutait une secrète répugnance à changer tout d'un coup de position, dans un lieu où il en avait occupé une si prospère, le déterminèrent à quitter Francfort. Après quelques hésitations, il se décida à accepter un modeste poste qui lui était offert à l'université de Heidelberg.

Il y trouvait l'avantage de pouvoir acquérir à très-bas prix une petite maison, presque rustique il est vrai, mais située hors des portes de la ville, au bord du Neckar et entourée d'un jardin. Il pouvait, de là, se rendre facilement chaque matin à l'université, et la perspective de ce repos champêtre à la fin de ses laborieuses journées les lui fai-

sait envisager avec moins de déplaisir. Il fut donc décidé qu'il irait s'y établir avec sa famille, le plus promptement possible.

Tel était le plan auquel il s'était arrêté et dont les détails devaient être peu à peu réglés pendant les quelques semaines qu'ils devaient forcément passer encore dans la vieille maison avant de la quitter sans retour.

Clément s'était chargé de tous les préliminaires de la vente considérable qui allait avoir lieu ; il voulait en éviter le triste soin à son père et accomplir seul cette pénible et fatigante besogne, mais elle se trouva facilitée pour lui plus qu'il ne l'avait prévu, car Fleurange ne lui permit pas de refuser le concours de son activité. Elle se mit donc à l'œuvre avec lui, allant et venant en silence, les manches relevées ; ses adroites petites mains transportant les porcelaines avec sûreté, d'un lieu à un autre, plaçant, numérotant, rangeant, époussetant les livres, selon les instructions qu'elle recevait de son cousin, dont elle allégeait en effet singulièrement la tâche ; puis, le soir venu, ils s'établissaient dans la bibliothèque déjà presque entièrement dépouillée de ses richesses, et ils écrivaient et recopiaient des listes ou bien ils inséraient dans de grands registres des notes relatives aux précieux vo-

lumes, ou aux manuscrits qui allaient disparaître.

C'était en résumé une besogne qui exigeait la vigueur et l'activité de la jeunesse en même temps que beaucoup de réflexion, d'assiduité et de travail. Dire que, tandis qu'ils accomplissaient ensemble cette double tâche, ils ne la trouvaient point parfois fatigante, que leurs fronts ne se rembrunissaient jamais, que leurs yeux ne fussent point parfois humides, tandis que passaient par leurs mains tant d'objets qu'ils ne devaient plus revoir, ce serait inexact! mais il le serait beaucoup aussi de penser que Clément, malgré ce rude labeur, se trouva fort à plaindre pendant cette semaine!

Il vint même un jour, dans l'avenir, où se rappelant ceux-ci, il lui sembla que ces heures pendant lesquelles il voyait en face de lui ces beaux yeux baissés sur ce lourd registre, se relevant parfois pour l'interroger et pour lui jeter un regard d'amitié, il lui sembla, dis-je, que ces heures évanouies comptaient parmi les plus belles de sa vie!

Enfin la besogne approchait de son terme : ils devaient l'achever dans la journée, et ils travaillaient ensemble pour la dernière fois, lorsque Fleurange leva les yeux.

— Clément, dit-elle, tout ceci va être bientôt

achevé. J'ai gardé pour ce moment une confidence que j'ai à vous faire.

Clément interrompit son travail tout court, et l'interrogea du regard.

— Non ! non ! achevez ce que vous faites, vous m'écouterez ensuite.

La besogne de Clément fut vite terminée. Fleurange de son côté ferma le grand livre placé devant elle et reprit ;

— Vous souvenez-vous de notre conversation dans le jardin, il y a quinze jours ?

— Assurément oui.

— Eh bien, après vous avoir quitté ce soir-là, j'ai passé la nuit à réfléchir et j'ai fini par écrire une lettre, au meilleur et même au seul ami que j'aie au monde, hors de cette maison.

— Au docteur Leblanc? dit Clément, instruit comme de raison de toutes les circonstances qui avaient précédé l'arrivée de sa cousine.

— Oui, au docteur Leblanc. Je lui ai dit tout ce que je venais d'apprendre ; je lui ai exposé la situation dans laquelle allaient se trouver mon oncle et sa famille, et mon désir, mon ardent désir, non-seulement de ne point leur être à charge, mais d'accomplir vis-à-vis d'eux le devoir d'une fille. Leurs propres filles ont d'autres devoirs : elles sont ma-

riées. Pour moi je n'ai que celui-là, et il m'est si cher ! si cher ! répéta Fleurange de cette voix tendre qui parfois faisait pénétrer jusqu'au fond du cœur ses plus simples paroles, que j'estimerai ma vie heureuse et bien remplie, si je puis m'y consacrer tout entière !...

Clément baissa la tête et reprit sa plume comme pour corriger un des chiffres inscrits devant lui. Il ne fallait pas qu'elle vît sur son visage l'effet de ce langage, non ! il ne le fallait pas.

— Eh bien, dit-il, au bout d'un moment sans la regarder, et qu'a répondu le docteur Leblanc ?

— Tenez, Clément, lisez ; voici la lettre que j'ai reçue de lui, il y a deux jours.

Clément prit la lettre, et, pendant qu'il la lisait, il se sentit tout d'un coup saisi d'une angoisse semblable à celle qu'il avait éprouvée peu de jours auparavant, dans le jardin, après la conversation, que venait de lui rappeler Fleurange.

Il lui fallut un effort violent pour se maîtriser et pour ne pas déchirer en mille pièces le papier qu'il tenait à la main. Il y parvint cependant heureusement, car c'eût été l'acte le plus insensé qu'il eût jamais commis.

Rien, en effet, dans la lettre du docteur Leblanc

ne justifiait cette velléité furieuse. Elle était ainsi conçue :

« Ma chère jeune amie,

« Je ne saurais vous dire combien je suis à la fois affligé et édifié du triste récit que vous me faites : je savais de longue date quel homme était votre oncle, mais je vois aujourd'hui que même parmi les meilleurs, il y en a peu qui lui ressemblent, et jamais je ne me suis senti un plus vif désir d'aller lui serrer la main. Vous savez que j'ai toujours eu cet espoir et cette intention. Mais il est probable que je pourrai l'effectuer plutôt que je ne le pensais; et ceci m'amène à la seconde partie de votre lettre.

« Je conçois votre désir : je voudrais le seconder. D'ailleurs, je n'ai pas oublié que je vous ai promis de vous aider à gagner votre vie, si jamais cela était nécessaire. Pauvre enfant ! j'avais bien espéré n'être jamais appelé à tenir cette promesse. Mais, puisque nous en sommes là, je crois devoir vous parler d'une lettre que j'ai reçue hier et qui, coïncidant avec la vôtre, m'a semblé être une indication providentielle. Cette lettre est d'une de mes clientes, une dame russe qui se nomme la princesse Catherine Lamianoff, et qui se trouve

en ce moment à Munich, où elle me demande de venir la trouver. Je lui ai donné jadis des soins, avec succès, et d'après ce qu'elle me dit de son état je crois qu'en effet ma présence peut lui être utile. J'ai résolu de m'absenter pendant quinze jours pour aller les passer près d'elle. Je vous verrai donc, car, étant en Allemagne, j'irai tout exprès à Francfort. Mais, auparavant, je veux vous dire ce qu'il peut y avoir d'intéressant pour vous dans cette lettre. La princesse me demande instamment de lui trouver une jeune fille, bien élevée, et ayant des manières distinguées qui consente à devenir sa demoiselle de compagnie. Elle s'ennuie, elle est malade, et vous trouveriez auprès d'elle, en même temps qu'une occupation lucrative, un grand acte de charité à accomplir. Mais nous causerons de tout cela avant huit jours. En attendant, comptez toujours, comme vous avez le droit de le faire, sur mon sincère et affectueux dévouement. Je ne vous dis rien de la part de ma sœur, qui vous écrit par la même poste une longue lettre d'accord en tout avec celle-ci.

« *P. S.* La princesse est veuve. Elle a été deux fois mariée. Elle est très-riche, et elle offre à la demoiselle de compagnie qu'elle me charge de lui trouver, cent cinquante louis par an. »

Clément demeura quelques instants silencieux.

— Et vous songez à accepter une pareille proposition, dit-il enfin avec une irritation tout à fait étrangère à sa manière d'être habituelle. — Quelle folie!

— Non, ce ne serait pas une folie, répondit Fleurange avec douceur. Si, en causant avec le docteur Leblanc, je ne découvre aucune raison de refuser cette situation, il m'est impossible de voir où serait la folie de l'accepter.

— Gabrielle, vous le savez, dit Clément du même ton, le rôle que vous voulez prendre m'est insupportable! Ce rôle m'appartient, à moi seul, c'est à moi de travailler pour mes parents, pour mes frères et pour vous. Si vous aviez seulement un peu d'amitié pour moi, vous comprendriez que c'est là une grâce que je vous demande et que vous n'avez pas le droit de me refuser.

— Voyons, Clément, dit Fleurange d'une voix calme, causons un peu raisonnablement. — Lorsque tout sera vendu et que vos parents seront établis dans leur nouvelle petite propriété à Heidelberg, vous savez bien que les faibles appointements de votre père et même ce que vous pourrez y ajouter suffiront à peine pour les faire vivre à l'aise avec Frida. Vous, vous resterez à Francfort où, mal-

gré votre âge, vous avez le choix entre plusieurs emplois. Mais Fritz?... Avez-vous oublié notre calcul d'hier? Serez-vous assez riche pour le placer dans ce bon gymnase où vous voudriez tant qu'il pût entrer pour apprendre à devenir indépendant à son tour? Non, Clément, vous savez bien que vous ne le pouvez pas. Tandis que, — poursuivit-elle avec animation, — si cette dame veut bien de moi, tout, hormis une minime partie de la somme que je recevrais, serait envoyée à mes chers frères. L'éducation de Fritz serait assurée, et ma bonne tante serait délivrée de toute inquiétude, non-seulement à mon sujet, mais au sien. Oh! voyez-vous, Clément, je serais mille fois plus heureuse, loin de vous ainsi (dussé-je être traitée comme une esclave par cette princesse) que près de vous, inutile, inactive, et ajoutant par ma présence aux difficultés de tous, au lieu de contribuer à les diminuer.

Clément, le coude sur la table, la tête sur sa main, ne répondait pas un mot.

— Allons, allons, déridez-vous, mon bon Clément, dit Fleurange d'un ton caressant en lui prenant doucement la main. — Nous nous reverrons, comme les écoliers, pendant les vacances. — Nous nous retrouverons de temps en temps là-bas

au bord du Necker! Ce sera toujours notre *chez nous !...* notre seul foyer de famille! et nous y reviendrons tous, comme ici, aux grands jours de fêtes!...

Que pouvait répondre le pauvre Clément? qu'avait-il à objecter? ne fallait-il pas taire à jamais, tout ce que dans ses rêves évanouis, il avait cru qu'il oserait dire un jour?... N'était-il pas condamné maintenant, pour vivre, au rude travail quotidien? sa vie n'avait-elle pas désormais un but unique, dont rien ne devait le distraire? Et, en eût-il été autrement, n'était-il pas à ses yeux un enfant? n'était-il pas dénué de tout ce qui pouvait plaire? n'avait-il pas de tout temps prévu que le bonheur de ses rêves s'évanouirait au premier souffle de la réalité?...

Il prit dans ses mains la petite main de sa cousine, et attachant sur elle son regard ordinaire, simple et cordial :

— Vous avez raison, Gabrielle, dit-il, pardonnez-moi; j'ai l'air ingrat, mais je ne le suis pas. Que Dieu vous récompense! Vous êtes un ange!

Et il ajouta si bas qu'elle ne l'entendit pas : « Un ange dont je suis plus séparé que de ceux du ciel! »

XIV

A partir de ce jour, Clément ne sembla plus s'occuper du projet de sa cousine, ou du moins il n'en parla jamais, et ce projet fut discuté devant lui sans qu'il prît part à la conversation.

Madame Dornthal, capable elle-même de tous les dévouements, l'était aussi de la générosité non moins réelle et peut-être plus rare, de savoir les accepter. Elle comprenait bien le caractère de Fleurange, et elle ne voulut pas, en ce moment, lui ravir la joie la plus exquise que pût goûter un cœur tel que le sien.

— Chère enfant, lui dit-elle en la serrant dans ses bras, oui, j'accepte le secours que tu m'offres et je te remercie. Oui, grâce à toi, j'aurai une inquiétude de moins pour deux de mes enfants, et, si le docteur Leblanc me rassure pour ma Gabrielle, je la laisserai suivre l'impulsion généreuse de son cœur.

Et madame Dornthal garda pour elle ou commu

niqua seulement à son mari un autre motif de son consentement.

— Elle sera ainsi préservée de quelques-unes des privations de notre vie nouvelle. Elle continuera de jouir du bien-être que nous ne pouvons plus lui donner. Elle sera plus gaie et plus heureuse loin de nous que près de nous en ce moment, la pauvre enfant !

— Oui, répondit le professeur, c'eût été en vérité dommage d'enfouir cette jeunesse dans une chaumière : cela me coûtait. J'ai tant de fois béni Dieu, depuis un mois, d'avoir assuré le sort de nos chères filles ! Et cependant, ajoutait le pauvre Ludwig en soupirant, ces jeunes visages étaient bien réjouissants à voir !!!

— Nous les reverrons, Ludwig; Hilda et Karl nous attendent; notre Clara passera l'hiver près de nous, puisqu'on vient de commander à Julian de grands travaux aux environs d'Heidelberg. O mon Ludwig ! tant que Dieu nous laisse tous ces biens, abandonnons-lui, non-seulement sans murmure, mais sans regret, tous ceux qu'il nous a ôtés !

Ceux qui ne songent qu'à s'enrichir et qui font de cette pensée leur unique affaire, ceux-là ne sont pas plus que d'autres préservés de la ruine.

On peut même presque dire que ce sont eux que le malheur visite ainsi le plus souvent. Ne feraient-ils donc pas bien de réfléchir un peu d'avance aux conditions qui peuvent modifier singulièrement les traits de cet hôte sévère et lui donner l'aspect que nous lui voyons prendre en ce moment sous le toit des Dornthal? Il est vrai que, pour cela, il faudrait évidemment commencer par songer à autre chose qu'à s'enrichir.

Le docteur Leblanc arriva, ainsi qu'il l'avait dit, environ dix jours après sa lettre : sa première rencontre avec les habitants de la vieille maison coïncida avec les derniers jours qu'ils eussent à passer dans ses murs, et cette circonstance l'eût fait hésiter à venir, si le professeur ne l'y eût cordialement encouragé. Depuis longtemps, ils désiraient se connaître, car, dans des sphères différentes, tous les deux avaient une grande renommée, et d'ailleurs, la jeune fille qui leur avait dû tour à tour tant d'obligations leur servait de lien. Le docteur fut donc accueilli par l'oncle de Fleurange tout autrement qu'un inconnu : la tendance de leurs esprits, la nature de leurs études, et même les traits saillants de leur caractère étaient cependant très-dissemblables; mais tout, chez l'un comme chez l'autre, reposait sur la même base, et par des

chemins divers ils parvenaient au même but. Ils découvrirent donc que, bien que la vie, pour tous les deux, fût parvenue presque à son déclin sans avoir amené entre eux le hasard d'une rencontre, ils étaient nés amis intimes.

Que d'amis inconnus passent ainsi leur vie tout entière sans se rencontrer, et sans se douter jamais de la sympathie qui les unit ! qui sait combien de liens de cette sorte se découvriront au ciel? qui sait encore si cette découverte ne sera pas l'une des plus douces joies de l'autre vie, accordée plus largement peut-être (comme toutes les jouissances dont l'avant-goût existe ici-bas) à ceux qui sur la terre en auront été le plus complétement privés !

La maison hospitalière était fermée : les rayons de la bibliothèque étaient vides, les panneaux étaient dépouillés de leur riche et noble parure. Tout était maintenant humiliation et sacrifice là où naguère tout était satisfaction et jouissance, et cependant, il est probable que le docteur Leblanc n'eût point éprouvé une sensation de respect et d'attendrissement aussi vive s'il eût visité pour la première fois les Dornthal pendant les jours de leur prospérité.

De leur côté, cet ami nouveau semblait avoir toujours occupé au milieu d'eux la place qu'il venait d'y prendre ; et, en dépit de la tristesse du pré-

sent et de celle de l'avenir, Fleurange, à la veille de quitter tous ses amis, n'en jouissait pas moins de la satisfaction de les voir un instant réunis et ne comptait pas, comme moins heureux que les autres, les derniers jours passés au milieu d'eux!

Madame Dornthal n'avait rien recueilli de ses conversations avec le docteur Leblanc qui lui semblât de nature à détourner Fleurange de son projet. Elle apprit seulement que le séjour de la princesse Catherine à Munich était tout à fait temporaire; qu'elle y passait à son retour des eaux, où d'habitude elle venait tous les étés, et qu'elle reprenait ensuite le chemin de Florence, où elle possédait un palais qui était sa demeure d'hiver.

Après l'échange de quelques lettres, il fut décidé que Fleurange accepterait les offres de la princesse et partirait pour Munich avec le docteur. Elle aurait ainsi le double avantage de la protection de son vieil ami pendant le voyage, et de sa présence auprès d'elle pendant les jours de son début dans sa carrière nouvelle.

Tandis que tout ceci se décidait, les jours s'écoulaient tristes et rapides, et le dernier qu'ils eussent à passer dans la vieille maison vint bientôt. Le dernier jour où leurs yeux pouvaient encore contempler ces vieux murs témoins de tout le bonheur du

passé; et ce jardin, et cette verte pelouse, et ces plates-bandes fleuries, et ces grandes allées couvertes d'ombre et remplies de souvenirs dont, au printemps prochain, ou au printemps d'aucune année dans l'avenir, ils ne pourraient plus jamais revenir chercher la trace.

Clément, silencieux comme il l'était souvent, mais plus agité que de coutume, rassemblait à la hâte le petit nombre de livres qui devaient faire partie, le lendemain, de son léger bagage. Le généreux sacrifice de sa cousine lui permettait de placer sur-le-champ Fritz selon ses vœux; mais il n'en serait que plus complétement seul, et, bien que la présence d'un enfant eût été pour le jeune homme une difficulté de plus, et fût plus tard devenue une entrave sérieuse, Clément aimait son petit frère et s'était formé une perspective consolante de la nécessité de le garder près de lui. Maintenant cette nécessité n'existait plus. Clément, demeuré libre, s'était décidé à faire pour lui-même le choix le plus rude et le moins conforme à ses goûts, mais le plus propre à seconder son désir de venir en aide à ses parents. Wilhelm Müller lui avait proposé d'entrer dans une grande maison de commerce où l'intelligent et intègre commis de M. Heinrich Dornthal avait trouvé lui-même une position analogue à celle

qu'il occupait naguère chez le banquier. Clément avait accepté. Au début, il ne devait recevoir que de modiques appointements, mais ces appointements devaient s'accroître d'année en année. « Et plus tard, expliquait Wilhelm, vous pourrez avoir votre part des bénéfices de la maison; vous êtes jeune; qui sait si un jour, quoi que vous en disiez, vous n'arriverez pas à redevenir riche, heureux et prospère, tout autant que vous étiez destiné à l'être? »

Rien dans le cœur de Clément ne répondait à ces encourageantes prévisions. Mais il n'en suivit pas moins le conseil de Müller, et il accepta de plus l'offre du bon commis de lui louer une petite chambre dans la maison qu'il habitait lui-même.

— Mon pauvre monsieur Clément, ce que je vous offre, c'est presque une mansarde, mais enfin, elle est sous notre toit et vous sentirez que vous avez des amis près de vous : ma Berta est une bonne et adroite femme de ménage, vous la trouverez toujours prête à vous rendre service; et les petits sont de bons enfants aussi, quoiqu'un peu tapageurs, qui vous distrairont quelquefois de vos tristes pensées.

— C'est bien, c'est bien, lui dit Clément, cette offre me convient au mieux, et je vous remercie

de tout mon cœur, Wilhelm. La chose fut ainsi réglée entre eux.

Fleurange parut dans la bibliothèque, tandis que Clément emballait avec assiduité ses livres. Elle demeura quelques instants près de lui, et, peu à peu, en réponse aux questions qu'elle lui adressait, il lui apprit tout ce qui vient d'être dit, sans oublier l'offre du bon commis de devenir son hôte en même temps que son collègue.

— Oh ! tant mieux, s'écria Fleurange, ils sont excellents, ces Müller ; je la connais, cette aimable petite Berta. Vous pourrez lui parler de moi.

Et le nom de Berta, ainsi prononcé, ayant ramené le souvenir et le récit du voyage de Fleurange, ils en vinrent naturellement à parler de son arrivée la veille de Noël, de la messe de minuit, de la fête du lendemain et de tous les autres beaux jours qui avaient suivi celui-là...

Il y avait, en ce moment, dans ces souvenirs, quelque chose de trop poignant et trop tendre. Fleurange se tut bientôt, détourna la tête, et fit quelques pas pour sortir, mais elle s'arrêta sur le perron et demeura appuyée contre la fenêtre du jardin, en cette saison, tout entourée de chèvrefeuille. Clément s'était rapproché d'elle : tous les

deux regardaient en silence les objets éclairés des plus belles lueurs du soleil couchant.

Rien ne manquait à la triste beauté de cette soirée : ni la douceur de l'air, ni la pureté du ciel, ni le parfum des fleurs, ni rien de ce qui pouvait revêtir à leurs yeux, d'un charme plus grand que de coutume, tout ce qu'ils allaient quitter sans retour.

Et elle!... comment apparaissait-elle aux yeux de celui qui songeait qu'après cette heure jamais peut-être il ne la reverrait telle qu'elle était là, près de lui?

Que pensait-il de l'effet de cette lumière dorée sur ce front pur, sur cette noire et soyeuse chevelure? sur le pâle azur de ces yeux parfois si riants et si tendres, maintenant si graves et si pensifs, mais où l'attendrissement était dompté par une volonté qui savait demeurer la maîtresse?...

Nous ne dirons point quelles étaient ses muettes pensées : ce mélange de douceur et de force, qui portait au comble l'attrait qu'inspirait Fleurange, il en était doué lui-même non moins qu'elle, et ce qu'il devait renfermer dans son cœur, il saurait bien empêcher sa bouche de le proférer, ses yeux de le trahir jamais.

Il demeura donc près d'elle, calme en appa-

rence, tandis que son cœur était la proie d'une de ces douleurs qui, dans la jeunesse, changent l'aspect de toute la nature et semblent rendre impossible de continuer à vivre.

— Demain!... demain, je ne la verrai plus, se répétait-il avec la sensation que l'on pourrait avoir en aiguisant le fer qui va vous trancher la vie ; et il perdait dans cette pensée la faculté même de jouir des heures qui lui restaient.

Fleurange, de son côté, pensait à la fatalité qui toujours l'éloignait de ceux qu'elle aimait. Elle se rappelait le jour où la seule pensée qu'elle pût jamais quitter ces lieux lui avait causé une si douloureuse étreinte au cœur. Et maintenant, cette prophétique angoisse était justifiée! le rêve effrayant était devenu la réalité!... Les tristes pensées se succédaient dans son esprit... Un instant de plus, et elle ne pourrait plus les dominer, toute sa fermeté allait s'évanouir dans un flot de larmes, lorsqu'un effort de sa volonté triompha de cette émotion, ou du moins l'empêcha de se manifester.

Elle releva la tête, et, sortant de sa longue rêverie, elle se tourna vers son cousin :

— Tenez, Clément, dit-elle doucement en tirant de sa poche un petit livre, j'ai là mon volume de Dante (celui dont nous nous sommes servis pour

nos lectures journalières); gardez-le, mon ami, en souvenir de nos chères études, et n'oubliez pas de continuer à en lire un chant chaque jour.

— Non, je ne l'oublierai jamais. Je vous remercie, Gabrielle. Ce don m'est précieux. Ce petit livre me sera très-cher.

Il l'ouvrit.

— Mais ajoutez ici, sur cette page blanche, mon nom écrit de votre main. Voici mon crayon.

Elle prit le crayon et écrivit :

A Clément.

— Un mot encore, dit Clément d'une voix suppliante, écrivez aussi, de grâce, un mot, une ligne, un vers, si vous le voulez, de notre cher poëte.

— Un vers? lequel? Voyons, dit-elle en feuilletant le volume.

— Tenez, celui-là, au deuxième chant.

Il le lui indiqua. Elle l'écrivit aussitôt. Puis elle relut :

A Clément,

L'amico mio e non della Ventura [1].

— C'est bien, dit Clément; merci.

[1] Mon ami, qui n'est pas celui de la fortune.

— Ce vers est triste. J'en aurais choisi un autre...

— Celui-là est bien choisi pour le jour où nous sommes, Votre nom, maintenant.

Au moment où elle allait l'écrire, il l'arrêta.

— Votre vrai nom, dit-il; écrivez là, ce soir, cet autre nom qui est le vôtre. Ce nom qui vous va si bien. Fleur-ange!...

Fleurange sourit et secoua la tête,

— Oh! non, dit-elle. J'aurais pu, il est vrai, m'éviter la peine de le quitter, et si je vous avais tous connus d'avance, je n'y aurais pas songé, mais j'ai été si heureuse depuis que je porte le nom de Gabrielle (et c'est vous, Clément, qui me l'avez donné le premier), si heureuse! que je n'aime plus cet autre nom de mes tristes jours, et si j'entendais aujourd'hui quelqu'un m'appeler Fleurange, il me semblerait que cela va me porter malheur.

Clément ne répliqua pas, et, lorsqu'elle lui rendit le livre, il garda un moment sa main.

— Gabrielle, encore un mot, qui sera peut-être le dernier avant votre départ, écoutez-moi : en quelque lieu que vous soyez, si jamais vous aviez besoin d'un ami, d'un ami, entendez-le bien, à qui rien, absolument rien ne coûtât pour vous,

n'oubliez pas que votre pauvre frère se dévouerait ainsi, non-seulement sans effort, mais avec un bonheur que vous ne pouvez comprendre!

En prononçant ces paroles, la voix de Clémen était émue et tremblante, et elles avaient en même temps un accent solennel et grave, mais elles étaient tellement conformes à ce que Fleurange s'était habituée à attendre de lui, qu'elle en fut touchée et n'en fut pas surprise.

— Oui, Clément, répondit-elle simplement, en jetant sur lui un regard attendri, je vous le promets. Je sens que je n'ai pas au monde de meilleur ami que vous, et je crois que je n'en aurai jamais.

Cette parole lui fut-elle douce ou amère? Il n'en sut rien. La tristesse qui l'accablait semblait impossible à accroître, comme impossible à soulager. Et cependant!... elle était encore là, près de lui, dans toute sa calme et sereine confiance. Elle n'avait pas dans le cœur un seul sentiment qu'il ne partageât avec elle. Elle l'appelait son ami, et elle n'en avait d'autre au monde qu'elle songeât à lui préférer! Ce moment, qu'il trouvait si rempli d'angoisse, était encore beau, et il se reprocha, plus tard, de n'avoir pas mieux su en profiter.

Ce fut là leur dernier entretien dans la vieille maison. Clément en garda pour souvenir le petit

volume où était inscrit le nom de Gabrielle et une branche du chèvrefeuille qui avait touché son front.

Le reste de la soirée s'écoula vite, et, le lendemain peu après l'aube, vint pour tous l'heure des adieux. Cette heure, pour les Dornthal, de passer le seuil de leur chère demeure, sans espoir de le repasser jamais; pour Fleurange, de se séparer une fois de plus de tous ceux qu'elle aimait, et de faire dans la vie un pas nouveau, plus incertain mille fois et plus obscur que le dernier; pour Clément, de rester seul et de supporter, comme saurait le lui apprendre son courage, l'isolement, le travail pénible et ingrat, la privation de toutes les tendresses et de toutes les joies de son enfance, et, par surcroît, tout ce que la douleur et l'amour peuvent faire endurer ensemble à un cœur de vingt ans.

L'ÉPREUVE

Era già l'ora che volge il disio
Ai naviganti e intenerisce il core,
Lo dì c'han detto a' dolci amici adàio!
(DANTE.)

XV

C'était une belle nuit : brillante, sereine, étoilée; une nuit que la lune, en se levant, allait bientôt rendre claire comme le jour.

Une fraîche brise, venant de la côte, gonflait la voile du navire qui venait de quitter Gênes, et loin de lui imprimer un mouvement pénible, elle ne faisait que rendre sa marche sur les flots plus assurée et plus rapide.

Divers groupes de passagers étaient rassemblés sur le pont, causant les uns tout bas, ainsi qu'il convient à l'heure mystérieuse du crépuscule, les

autres à haute voix tout comme si on eût été en plein midi.

L'un d'eux jouait de la guitare; ainsi accompagnée, une voix, plus ou moins remarquable, chantait l'un de ces airs, que (tandis qu'ils sont à la mode) tout le monde sait, chante, ou fredonne en Italie. Et bien que cette musique fût en elle-même médiocre, elle ne semblait point l'être en ce lieu et en ce moment, parce qu'elle s'alliait bien avec l'ensemble des impressions de ceux qui naviguaient sur cette mer azurée, sous ce ciel étincelant, et en vue de ces côtes charmantes, dont le bateau s'éloigne fort peu pendant le court trajet de Gènes à Livourne.

C'est à quelque distance de tous ces groupes et n'appartenant à aucun d'eux que nous retrouvons Fleurange assise seule et à l'écart. Elle était venue occuper cette place depuis quelques instants et d'abord elle avait attiré l'attention générale, car la grâce de sa tournure n'était point dissimulée par le manteau dont elle était enveloppée, et le capuchon qui lui couvrait à moitié la tête ne servait qu'à rendre plus pittoresque le caractère toujours remarquable de ses traits réguliers. Aussi, parmi ses compagnons de voyage, plus d'un se fût-il volontiers rapproché de la place qu'elle avait choi-

sie. Mais bien qu'elle fût seule et n'eût l'air d'être protégée par personne, il y avait dans la simple dignité de son attitude, dans son évidente indifférence à l'effet qu'elle produisait, dans son absence même de timidité, qui n'était point de la hardiesse, mais qui était de la résolution, il y avait dans tout cet ensemble ce je ne sais quoi, indéfinissable, qui maintient à distance l'admiration la plus vive, et déconcerte l'insolence elle-même (ceci soit dit en passant à celles qui attribuent au seul attrait qu'elles inspirent, l'oubli du respect qu'on leur doit). Aussi, malgré quelques chuchotements, malgré plus d'un regard dirigé vers le charmant visage sur lequel tombèrent bientôt d'aplomb les rayons de la lune, Fleurange demeura paisiblement dans son coin, libre de se livrer à ses réflexions, sans être troublée par personne, et sans s'inquiéter le moins du monde elle-même de ceux qui l'entouraient.

Ces réflexions étaient nombreuses et complexes. Un sort étrange semblait la poursuivre et briser sans cesse le fil de sa vie, rendant chaque fois ce brisement plus douloureux. Elle avait beaucoup pleuré naguère en quittant Paris, et le docteur Leblanc et la chère mademoiselle Joséphine. Mais quelles larmes plus amères n'avait-elle pas ver-

sées, en quittant avec lui la vieille maison et le cercle bien-aimé, où elle avait connu et goûté dans toute leur étendue les douces joies de la famille!

Après s'être séparée d'eux, la fermeté de Fleurange qui, jusque-là, ne s'était pas démentie, sembla tout d'un coup l'abandonner à ce point que le docteur Leblanc avait secrètement résolu de la ramener avec lui à ses parents, si, après le court séjour qu'il allait faire avec elle à Munich, il ne la voyait pas plus résignée à son sort. Mais Fleurange n'était pas de caractère à se laisser vaincre ainsi et à ne pas retrouver bientôt en elle-même la force nécessaire pour demeurer fidèle au parti qu'elle avait pris. En arrivant à Munich, sa résolution fut affermie par ce qui en eût découragé bien d'autres. Ils trouvèrent, en effet, la princesse Catherine au lit, en proie à l'une des crises les plus violentes du mal dont elle souffrait, et ce fut comme garde-malade que Fleurange prit pour la première fois sa place auprès d'elle.

Ce mal, au dire de tous les médecins, n'offrait aucun danger; mais il n'en était ni moins douloureux, ni plus facile à soulager. Pour la seconde fois le docteur Leblanc sembla y réussir et cet heureux effet de sa présence fut secondé par le vif et

soudain engouement de sa malade pour la jeune compagne qu'il lui amenait.

Cet engouement, à dire le vrai, le docteur connaissant la princesse y avait compté d'avance; mais il savait Fleurange parfaitement en état de justifier et de rendre durable la première impression que produirait sa vue, et il avait sincèrement espéré, en les rapprochant, faire chose utile et avantageuse pour sa pauvre riche malade, non moins que pour sa chère jeune protégée.

Quoi qu'il en fût, rien ne pouvait mieux distraire Fleurange du lourd chagrin qui pesait sur son cœur que la nécessité immédiate de s'oublier elle-même et de donner à une autre des soins actifs et assidus. C'était sans doute un assez triste début qu'une série de jours et de nuits passés sans repos au chevet d'une malade inconnue; mais dans la disposition où elle se trouvait, c'était ce qu'il y avait de mieux. Les qualités dont se compose le don de soigner les malades, elle les possédai à un degré, ignoré jusqu'alors du docteur Leblanc, et dont il demeura surpris : fermeté, promptitude, douceur et tranquillité dans tous ses mouvements; vigueur et adresse, à propos, rien ne lui manquait; et il en résulta qu'à l'effet immanquable de sa beauté et de sa grâce vint se

joindre la sympathie vive et reconnaissante que les malades ressentent pour ceux qui savent les soulager. La princesse n'avait cessé de remercier le docteur, et le docteur, de son côté, fort satisfait de son inspiration, s'était séparé de Fleurange sans inquiétude et en augurant le mieux possible de la position dans laquelle il la laissait.

A peine en état de voyager, la princesse Catherine avait voulu quitter Munich et, voyageant à petites journées, elle avait gagné Gênes. Maintenant elle allait à Livourne et de là à Florence, où elle avait hâte de se retrouver dans le palais qui était son véritable domicile, sa santé l'ayant obligée depuis longtemps à vivre hors de Russie ou du moins à n'y séjourner que pendant la courte période de l'année qui y possède ou y usurpe le nom de belle saison.

Depuis que Fleurange avait quitté ses amis, ce moment était à peu près le premier où elle se fût trouvée absolument seule et libre de coordonner ses pensées en paix. Elle commença donc par se livrer sans contrainte au cher souvenir des absents dont il lui semblait en ce moment s'éloigner avec une rapidité sensible et effrayante. C'était bien l'heure chantée par le poëte : *l'heure qui ramène la pensée des navigateurs vers les doux amis aux-*

quels ils ont dit adieu ; et celle de Fleurange s'arrêta longtemps sur ce passé rapide et récent, déjà rangé au nombre des choses évanouies. Sur cette heureuse famille, maintenant dispersée, sur les jours si courts pendant lesquels il lui avait été donné d'en faire partie, enfin, sur son isolement actuel ; car, malgré la bienveillance de la princesse, elle se sentait très-isolée. Par un bizarre renversement de rôles, c'était elle, l'orpheline sans protection, qui semblait être devenue l'appui de sa protectrice, et c'était la grande dame, la riche princesse, la pauvre femme, gâtée par la fortune, qui semblait chercher près d'elle soulagement et consolation. Sans doute le bon cœur de Fleurange trouvait une satisfaction imprévue à donner ainsi des soins dont le succès était la récompense. Elle sentait même croître, en les prodiguant, son affection pour celle qui en était l'objet, mais c'était plutôt le sentiment que l'on éprouve pour un enfant ou pour un être inférieur à soi, que celui qu'il eût été naturel de sentir pour la personne dans la dépendance de laquelle elle vivait, et à qui, en ce moment, elle devait respect et obéissance. Elle se sentait donc seule, et cette solitude était triste. Et cependant, en dépit d'elle-même, et (quoique cela puisse sembler contradic-

toire) en dépit de sa mélancolie, une irrésistible sensation de joie lui faisait battre le cœur.

Qui ne l'a éprouvé, cet effet du beau ciel de l'Italie, pour qui l'a vu, l'a quitté et le revoit? qui n'a retrouvé, avec le transport que cause la vue d'un visage aimé, les traits gracieux ou sublimes de sa glorieuse nature? Et, lorsque l'oreille en a été longtemps privée, qui n'a entendu résonner avec émotion le doux accent de sa langue harmonieuse?... Toutes ces impressions; plus qu'une autre, Fleurange devait les ressentir. Aussi, tandis que la brise tombait et que la lune montait dans le ciel pur, jetant sur la mer, de plus en plus limpide, une traînée de lumière qui ressemblait à un sentier de diamants conduisant à quelque région enchantée, Fleurange, les yeux fixés sur ce brillant sillon, se sentit un instant transportée!... Toutes les tristesses du passé et du présent s'effacèrent; et elle ne sentit plus qu'une joie infinie de vivre, d'être jeune, d'être là, sous ce ciel, sur cette mer, près de cette côte, dont les parfums arrivaient jusqu'à elle; et lorsqu'elle songeait que cette côte, c'était l'Italie! qu'elle y serait dans quelques heures, de confus pressentiments de bonheur, de poétiques visions ajoutaient, par leurs vagues promesses, à cette joie

secrète dont elle se sentait comme enivrée!...

Rêves! rêves mal compris de la jeunesse! rarement réalisés tels qu'ils sont formés, et qui, plus tard, selon que l'âme résiste ou succombe aux dangers de la vie, se transforment en aspirations divines et puissantes, ou en réalités décevantes et fatales!

A cette même heure, que faisait Clément, assis à la fenêtre de sa mansarde et regardant, lui aussi, le ciel étoilé?... Ah! s'il eût pu suivre l'image qui remplissait son âme, il eût été, sans doute, bien près de celle qui voguait ainsi loin de lui, bercée par des rêves confus. Sa rêverie, à lui, était triste; mais elle n'avait rien de vague ni d'indéterminé, et la mâle tendresse de son regard exprimait en ce moment la fermeté et la résolution plutôt que l'attendrissement. L'avenir se dessinait clairement dans sa pensée. Oui! quoiqu'il n'eût que vingt ans, il se sentait capable de garder dans son cœur une image chérie sans la profaner jamais... Oui, elle demeurerait là comme dans un sanctuaire, et, après Dieu, ce serait à elle que serait offert le travail, l'étude, la poésie, la pureté de sa vie! Tous les dons qu'il avait reçus seraient cultivés. Le talent déposé entre ses mains rapporterait tout ce qu'en attendait le Seigneur qui le lui avait confié.

Ce serait là la vie de son intelligence et son repos après le travail de la journée. Travail rude, mais sacré à ses yeux, et qu'il accomplirait avec une énergique fidélité, car c'était le bien-être, l'aisance de ses parents, c'était le repos de leur vieillesse Et puis enfin!... qui pourrait dire si un jour!... Mais lorsque le soudain réveil d'une espérance interdite le faisait tout d'un coup tressaillir, il la réprimait. Sa réflexion, sa raison, son douloureux et invincible pressentiment l'avaient dès longtemps averti que cette espérance était vaine. Aussi, « *garder l'amour en brisant l'espoir*, » telle était sa tâche et sa devise. Tâche sévère, difficile, impossible même peut-être. Mais, en ce moment, c'était là sa chimère à lui et son rêve.

XVI

« La princesse prie mademoiselle Gabrielle de descendre. »

Ce message, qui vint interrompre sa rêverie, fut apporté à Fleurange par l'un des serviteurs de la princesse, dont la suite se composait d'un valet de chambre allemand, d'un courrier italien et d'une femme de chambre russe.

Cette femme de chambre, nommée Varinka, appartenait littéralement à la princesse, car elle était son esclave. Mais Varinka, adroite et intelligente comme le sont les Russes de sa classe, bien traitée par sa maîtresse, pour laquelle elle avait un fidèle attachement, et vêtue de sa défroque, n'attachait à sa situation aucune sorte d'idée humiliante. On l'appelait en français mademoiselle Barbe; en italien, *la signora Barbara*, et elle se rangeait elle-même et était comptée, en effet, au nombre des plus élégantes suivantes. Fort exigeante pour tout ce qui était au-dessous d'elle, et facilement jalouse

de tous ceux qu'elle regardait comme ses égaux, elle avait d'abord voulu mettre à ce rang la nouvelle demoiselle de compagnie de la princesse; mais, sans même le remarquer, Fleurange avait su prendre la place qui lui appartenait et forcer mademoiselle Barbe à garder vis-à-vis d'elle une attitude respectueuse. Mademoiselle Barbe alors avait songé à la détester, mais après quelques observations attentives, elle eut assez d'esprit pour n'en rien faire. En effet, tandis que l'activité de Fleurange lui épargnait une partie de sa besogne sans lui en imposer aucune (car la jeune fille ne réclamait jamais pour elle-même le secours de personne), son influence s'exerçait d'une manière dont tout le monde profitait autant qu'elle. Lorsque la princesse sortait de ces crises où le malaise physique annulait tout d'un coup ce bien-être dont elle s'entourait avec tant de luxe, de soins et de recherche, elle n'avait plus qu'une pensée, celle de ses maux, de leur durée, de leur origine, de leur guérison probable ou improbable; et sous l'empire de cette préoccupation, son humeur devenait fantasque, inégale, et elle était impossible à satisfaire. Personne jusqu'à ce jour n'y avait réussi aussi bien que Fleurange; en sorte que mademoiselle Barbe s'était dit : « Au fait, la fatigue

est pour elle, l'avantage de la bonne humeur de madame est pour nous tous ; » et ce simple raisonnement l'avait décidée à vivre en paix avec la nouvelle venue, tout en tirant le meilleur parti possible du naturel accommodant qu'elle avait remarqué en elle. Fleurange s'était ainsi donné, dans cette ennemie désarmée à son insu, une alliée et presque une amie.

Pour tout dire, le message de la princesse, qui était venu mettre un terme à l'agréable rêverie de la jeune fille, provenait tout simplement de mademoiselle Barbe, laquelle, ayant été avertie par le courrier qu'il faisait sur le pont un temps admirable, avait éprouvé le désir d'aller faire elle-même une promenade au clair de lune, et avait, dans ce but, envoyé ce même courrier chercher Fleurange, comme il a été dit. Elle était persuadée que mademoiselle Gabrielle descendrait sur-le-champ sans faire de difficultés ni de questions. C'était là un de ses mérites aux yeux de cette sagace suivante. « Elle ne se mêle que de ce qui la regarde, cette jeune fille ; il faut avouer que c'est fort agréable. »

Fleurange en effet, ainsi qu'elle l'avait prévu, quitta sans résistance la place qu'elle s'était choisie au grand air, et descendit dans la cabine des

dames, dont la princesse avait l'exclusive possession. Elle trouva la malade endormie ; néanmoins elle prit tranquillement sa place auprès d'elle, sans s'informer de l'exactitude du message qu'elle venait de recevoir et, jetant le manteau dont elle était couverte :

— Tenez, Barbe, dit-elle, prenez cela si vous voulez, et allez respirer l'air ; il fait si beau temps là-haut !

C'était par cette gracieuse bonne humeur qu'elle avait fait la conquête difficile et ignorée de celle qui devait être son ennemie naturelle, et plus que toutes les qualités dont elle était douée, c'était celle-là dont le charme agissait le plus puissamment sur la princesse et transformait en quelque chose de plus durable et de meilleur l'un de ces vifs engouements, auxquels (comme la plupart des femmes de son pays) elle était sujette.

La princesse Catherine était étendue sur un canapé, la tête appuyée sur de nombreux coussins, les pieds enveloppés d'un magnifique châle de cachemire. Malgré la maladie, malgré l'âge, qui avaient altéré le contour de son visage et celui de sa taille, la beauté et la grâce n'avaient point disparu sans laisser, dans toute sa personne, cette trace beaucoup moins passagère que la beauté elle-même.

Fleurange, regardant en ce moment son visage éclairé par la lampe suspendue au plafond, ne put s'empêcher d'admirer la noblesse de ce front, le caractère et en même temps la finesse encore remarquable de ce profil. Tout à coup, tandis qu'elle la contemplait ainsi, avec plus d'attention qu'elle ne l'avait jamais fait, il lui sembla que ces traits reveillaient dans sa mémoire un indistinct souvenir... mais avant qu'elle pût saisir la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, la princesse ouvrit les yeux.

En voyant Fleurange près d'elle, elle sourit et lui tendit sa belle main.

— Vous voilà, Gabrielle, dit-elle; tant mieux!

— On m'avait dit que vous me demandiez.

— Non, mais je suis bien aise que vous soyez là.

Fleurange s'inclina, et baisa la main qu'elle tenait dans la sienne; jamais elle n'avait encore eu un mouvement de si tendre expansion.

La princesse en sembla touchée. Sans rien dire elle lui serra la main en retour. Puis elle se rendormit, tandis que Fleurange demeurait les yeux fixés sur elle. Elle resta longtemps à cette place, puis enfin, elle alla se jeter, à son tour, sur un canapé, à l'autre bout de la cabine, pour y passer le petit nombre d'heures qui devait s'écouler

encore avant leur arrivée à Livourne au point du jour.

A une époque qui précédait de beaucoup celle des chemins de fer, la route de Livourne à Florence, longue et poudreuse, n'était pas toujours franchie en un jour, et nos voyageurs, en effet, s'arrêtèrent à Pise pour y passer la nuit. La princesse, blasée depuis longtemps sur l'intérêt des lieux qu'elle traversait, n'avait qu'une seule pensée, celle de se reposer, et une fois reposée, celle de se remettre en route. Mais pour Fleurange, il en était tout autrement. Pise était le lieu de sa naissance. C'était à Pise que reposait la mère qu'elle n'avait jamais connue. C'était là que plus tard son père l'avait ramenée pendant les seuls jours heureux passés avec lui. Que de vicissitudes sa jeune vie avait déjà subies depuis lors! que de peines et de joies éprouvées! que de liens formés et brisés, et quel intérêt avait déjà pour elle le passé, à son âge où d'autres ne songent encore qu'à l'avenir! Dès l'aube, bien longtemps avant le réveil de la princesse, Fleurange avait été s'agenouiller sur le tombeau de sa mère. Elle s'était ensuite dirigée vers le Campo Santo et en avait fait lentement le tour. De tous les lieux visités avec son père, c'était celui dont elle avait conservé l'impression la plus vive.

Les peintures du Campo Santo sont cependant comme un poëme, impossible à comprendre si l'on ignore la langue dans laquelle il est écrit. Mais cette langue, son père la lui avait apprise, et plus tard, ceux dont elle avait été entourée chez son oncle ne la lui avaient point laissé oublier : cela lui rappela que son cousin, sans avoir jamais visité ce lieu, en connaissait toutes les peintures aussi bien qu'elle-même. Comme il eût bien su jouir de toute cette beauté de la nature et des arts, et de tout cet intérêt de l'histoire! pensa-t-elle. Comme il eût aimé l'Italie, ce pauvre Clément!

Elle aurait pu ajouter que, comme beaucoup d'Allemands, il l'aimait déjà et la connaissait sans jamais l'avoir vue, « *cette terre où fleurissent les citronniers,* » objet pour eux d'une passion profonde et séculaire! passion fatale tant qu'ils voulurent la satisfaire par la violence, et posséder à tout prix cette terre trop aimée, mais destinée à devenir réciproque et féconde, lorsque l'union forcée et détestée serait brisée, et ferait place à une alliance volontaire et acceptée.

Fleurange en quittant le Campo Santo était entrée dans l'église, dans cette merveilleuse cathédrale de Pise, qu'on ne peut comparer à aucune autre, car, s'il en est de plus belles, on en doute

ou bien on l'oublie lorsque l'on s'y trouve. Fleurange y entendit la messe, puis elle demeura longtemps à genoux, priant, pensant à tous ceux qu'elle aimait, et regardant autour d'elle, tout cela sans se distraire. Ceci paraîtra étrange à ceux qui veulent enchaîner à une forme étroite et rigide l'élan de l'âme vers Dieu. Il est certain cependant, que, pour un cœur simple et bien préparé, la bonne volonté, l'amour plus vif de l'éternelle bonté, les résolutions si justement nommées les *fermes propos* du bien, tous ces fruits enfin de la prière, naissent souvent de ce qui ne semble pas naturellement destiné à les produire. En effet, dans ces lieux où la religion et les arts se donnent la main, et où l'inspiration qui a guidé le peintre et l'architecte est la même qui conduit le fidèle au pied de l'autel, il arrive qu'un regard jeté sur une fresque ou sur un tableau aide l'âme, mieux qu'une prédication, à prendre son élan, et à accomplir l'acte même pour lequel elle est prosternée devant Dieu.

Ainsi donc Fleurange, agenouillée par terre, tenant entre ses mains son livre fermé, pensait, regardait et priait. Parmi les pensées flottantes dans son esprit, il en était une qui, plus que les autres, semblait d'accord avec ce qui

frappait ses regards ; c'était celle du cloître de Santa Maria, et de la première amie de son enfance, dont les traits lui apparaissaient en ce moment comme ceux de l'une des images saintes dont elle était entourée. Elle se retrouvait sous le même ciel, assez rapprochée d'elle pour pouvoir la revoir peut-être. A cette pensée, ses yeux se mouillèrent de larmes, et ce souvenir d'enfance sembla bientôt dominer tous les autres et rendre sa prière plus fervente et plus recueillie.

Douce et sainte mère Madeleine !... peut-être à cette même heure parliez-vous à Dieu de l'enfant qui vous était demeurée si chère ; peut-être, de loin, secondiez-vous sa prière, et rendiez-vous plus efficace par la vôtre ces paroles de chaque jour prononcées par Fleurange avant de quitter l'église : Notre Père... ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal.

XVII

Pour la première fois depuis sa maladie, la princesse sortait enfin de sa langueur et reprenait la faculté de parler d'autre chose que d'elle-même. Pendant les dernières heures de leur voyage, Fleurange s'aperçut qu'elle savait causer, et que l'indifférence qu'elle manifestait parfois pour ce qui semblait à sa compagne le plus digne d'intérêt n'était point de l'ignorance, mais une simple préférence pour autre chose. Elle aimait, comme une autre, les monuments, les galeries, les belles églises, les collections rares; seulement elle aimait mieux encore les boutiques où l'on peut se procurer quelques parcelles des richesses qu'elle admirait, mais qu'elle aimait surtout à faire admirer *chez elle*. Elle jouissait de l'éclat du ciel de l'Italie et du bien-être de son doux climat, que sa santé l'obligeait à venir chercher de si loin, mais si ces avantages n'eussent été accompagnés de celui d'habiter un palais somptueux et d'y

livre entourée d'une société nombreuse et élégante, elle eût regardé son expatriation comme un exil et l'eût trouvé faiblement adouci par toutes les merveilles de la nature et des arts dont elle était entourée.

Enfin on arriva au terme du voyage. La princesse Catherine mit pied à terre au bas du magnifique escalier de son palais, et le plaisir de se retrouver chez elle fit disparaître, comme par enchantement, les dernières traces de sa récente maladie.

De nombreux serviteurs débarrassèrent Fleurange du soin de s'occuper du bagage flottant dont la princesse encombrait sa voiture, et elle monta rapidement, à la suite de sa protectrice, les larges marches de marbre blanc qui conduisaient au premier étage.

Là, un vaste vestibule, orné de statues, servait d'entrée à un appartement dont la splendeur surprit les yeux de la jeune fille. Elle avait sans doute, jadis, parcouru en Italie plus d'un palais dont elle retrouvait ici les proportions grandioses, les fresques, les plafonds richement peints et dorés, mais jamais elle n'avait rien vu de comparable au luxe des ameublements et à la richesse qu'elle remarqua dans chacune des pièces de la longue

enfilade que la princesse traversa pour parvenir jusqu'à un dernier salon, où enfin elle s'arrêta. Ce salon, plus petit que les autres, donnait, ainsi que celui qui le précédait, sur une vaste terrasse couverte dont la voûte était peinte à fresque; mais qui, remplie de fleurs, de plantes rares, et en même temps de siéges de toutes formes et de toutes dimensions, ressemblait à la fois à un jardin abrité du soleil et à une succursale de la pièce élégante où elles venaient d'entrer, et qui était le salon particulier de la princesse.

Une table, couverte de fruits, de gâteaux et de glaces, était préparée au milieu de la chambre.

La princesse se jeta sur une chaise longue.

— Nous dînons tard, dit-elle, donnez-moi un biscuit et une glace, et mangez-en vous-même; mais, auparavant, ôtez votre chapeau; déposez votre sac; reposez-vous, enfin; car il fait encore terriblement chaud, dans ce plein midi.

Fleurange lui obéit : elle la servit, et fit ensuite elle-même très-volontiers le léger repas, que la chaleur de la journée rendait en effet fort acceptable.

Tandis qu'elle prenait sa glace, debout, la princesse décachetait les billets et les lettres amoncelés sur une petite table auprès d'elle.

Elle lut d'abord ses billets.

— Allons! il y a plus de monde ici que je ne m'y attendais en cette saison, tant mieux! Voyons mes cartes.

Elle lut une série de noms de tous les pays du monde, en les accompagnant de divers commentaires dont on aurait pu conclure que ce monde, qu'elle était si satisfaite de revoir, se composait de gens qui lui étaient tous parfaitement indifférents. Elle en vint ensuite aux lettres :

— Ah !... enfin, s'écria-t-elle en déchirant une large enveloppe. Voyons, voyons la date... Allons, je respire!... grâce au ciel, il y est encore!

Elle lut environ une page de cette lettre; tout d'un coup elle s'écria :

— Avant un mois! quoi! avant un mois!

Puis elle acheva sa lecture en silence et demeura ensuite longtemps sans parler, l'air pensif et soucieux.

— Ah! Gabrielle, vous êtes là encore? dit-elle en sortant de sa rêverie, pardon. — Elle sonna.— Je vais vous faire conduire dans votre chambre. Je vous conseille d'aller vous reposer. Je vais en faire autant. Nous nous verrons à sept heures. C'est l'heure de mon dîner; je n'attends à peu près

personne aujourd'hui et je dînerai en robe de chambre.

Fleurange, ainsi congédiée, suivit avec empressement le valet de chambre qui avait paru au coup de sonnette, et il la conduisit à travers les salons, le vestibule, et par le grand escalier jusqu'au second étage, où se trouvait sa chambre. Là il la quitta avec un salut respectueux, après lui avoir fait remarquer un corridor par lequel elle pouvait communiquer avec sa maîtresse sans traverser le grand appartement.

La chambre où elle venait d'être introduite était belle et spacieuse. Elle semblait pourtant plutôt ornée que meublée, car ses dimensions, ses peintures et ses dorures eussent permis à un ameublement beaucoup plus considérable et plus riche d'y trouver sa place. Mais telle qu'elle était, elle parut à la jeune fille d'un aspect agréable. La grande et haute fenêtre située dans une profonde embrasure, laissait pénétrer des flots de lumière, mais elle n'eût point offert une autre vue que celle du ciel, si trois marches de pierres ne l'eussent rendue facilement accessible. Du haut de ces marches, en effet, l'œil plongeait sur la cour intérieure du palais. Cette cour avait l'aspect d'un cloître, entouré de gracieuses colonnes; une eau limpide

jaillissait d'une fontaine de marbre blanc placée au milieu d'un tapis de gazon et entourée de lauriers roses : des oiseaux gazouillaient dans une grande volière. Il y avait dans tout l'ensemble de cette vue gracieuse et paisible, couronnée par la voûte du ciel azur, quelque chose qui invitait singulièrement au repos et à la rêverie, et Fleurange demeura, en effet, au sommet de ces marches, assise sur un petit banc de pierre, pratiqué dans cette même embrasure, sans songer à en bouger, et laissant ses pensées errer, comme cela lui arrivait souvent, dans de vagues espaces, jusqu'au moment où l'apparition d'un serviteur apportant sa malle vint l'avertir de redescendre de ces hauteurs de toutes sortes, pour procéder à la tâche fort prosaïque de déballer et de ranger ses effets. Lorsqu'elle voulut se mettre à l'œuvre, elle s'aperçut qu'elle avait oublié son sac dans le salon. Son sac contenait ses clefs ; force lui fut donc de les aller chercher, et elle prit pour cela le chemin le plus court, qui lui avait été désigné, et qui la conduisit directement dans le petit salon de la princesse. Mais, au lieu de revenir par le même chemin, elle ne put résister au désir de revoir encore une fois seule et à loisir le somptueux appartement qu'elle n'avait fait que traverser. Elle se mit à en par-

courir lentement la longue enfilade, admirant, chemin faisant, avec un mélange de curiosité enfantine et d'appréciation innée du beau, tous les objets qui s'y trouvaient rassemblés avec une profusion inouïe. Mais, en dépit d'un goût exquis, il était impossible de ne pas remarquer partout une ostentation qui, par contraste, réveilla vivement dans la mémoire de Fleurange le souvenir de la vieille maison. La chère vieille maison ! où la simplicité s'alliait si bien à la magnificence des arts ; où tout ce qui charme les yeux semblait s'adresser à l'âme, et inviter au travail, à l'étude, à la sérénité, et à la paix, tandis qu'ici ce qui pénétrait dans l'âme par les yeux, c'étaient la dissipation, la mollesse et l'orgueil.

Cette comparaison rendit Fleurange mélancolique. Elle cessa de regarder avec intérêt ce qui l'entourait, et elle allait regagner sa chambre par le grand escalier, sans poursuivre plus longtemps son exploration, lorsqu'en traversant le vestibule, une grande porte, entr'ouverte en face d'elle, attira son attention, et elle céda à la curiosité de jeter encore un regard dans cette dernière pièce. Elle poussa la porte et entra dans une chambre non moins vaste que les autres, mais qui ressemblait plutôt à un cabinet d'études qu'à un salon. Les

volets à demi fermés laissaient entrevoir le cuir de Hongrie dont étaient revêtus les murs, ainsi que les bibliothèques d'ébène placées à l'entour, des meubles symétriquement rangés et couverts de housses, des tables sur lesquelles des livres étaient placés dans cet ordre parfait qui indique qu'aucune main n'y a touché depuis longtemps ; tout manifestait que cette chambre était inhabitée, et n'avait point, comme les autres, été préparée pour le retour de la maîtresse de la maison. Il y régnait cependant un certain air de studieux repos, qui était plus conforme au goût véritable de Fleurange que toute la magnificence qu'elle venait de passer en revue. Elle fit donc quelques pas en avant, regarda autour d'elle, et pour mieux voir les objets qu'elle distinguait à peine dans le demi-jour, elle s'approcha de l'une des fenêtres et se hasarda à en ouvrir entièrement les volets. Cette vive lumière entrant subitement dans la chambre assombrie lui fit apercevoir un tableau placé en face d'elle, qu'elle n'avait point remarqué jusque-là. Elle y jeta les yeux et... ce qu'elle ressentit n'est pas facile à décrire!... Elle n'eût pas elle-même trouvé de parole pour exprimer l'excès de sa surprise et l'émotion violente qui la fit pâlir, rougir, chanceler... Ce tableau qu'elle revoyait ainsi tout d'un coup devant

elle, c'était celui qui avait joué un rôle si important dans sa vie. C'était le dernier tableau de son père; c'était, en un mot, cette Cordelia pour laquelle elle avait posé un jour et que, depuis ce jour-là, elle n'avait jamais entendu nommer sans trouble!

Elle fut pendant quelques instants envahie par un flot de pensées. Ces pensées, quelques mois auparavant, elle les avait toutes bannies par un soudain effort. Mais comment s'étonner maintenant de leur involontaire réveil? Comment ne pas excuser la vive curiosité qui s'empara d'elle et son impatience d'apprendre comment ce tableau se trouvait là, et dans quel lieu elle se trouvait elle-même?... Elle comprit qu'elle le saurait bientôt, et, le cœur battant encore, elle referma les volets et sortit doucement de la chambre où elle venait d'avoir cette sorte d'apparition imprévue.

Elle avait déjà traversé le vestibule et était au pied du large escalier lorsqu'elle rencontra mademoiselle Barbe, fort affairée et dans cet état de fatigue, voisine de la mauvaise humeur, qui, un jour d'arrivée ou de départ se manifeste (non tout à fait sans raison) chez ceux sur qui repose principalement le poids des paquets à faire et à défaire.

Fleurange l'arrêta néanmoins : elle était décidée

à chercher un éclaircissement à la première rencontre.

— Barbe, lui dit-elle, je viens de parcourir tout l'appartement.

Ce mot lui valut un sourire. La splendeur du palais de sa maîtresse était une des choses dont Barbe aimait à s'enorgueillir.

— Nous sommes bien logées, n'est-il pas vrai? dit-elle d'un air satisfait.

— Oui, très-bien. Ce palais appartient en entier à la princesse, n'est-ce pas?

— Oui, assurément, de la cave au grenier.

— Et elle l'habite toute seule?

— Sans doute, seule, avec M. le comte.

— M. le comte?...

— Oui, son fils qui demeure toujours avec elle, quand il est ici. Là, tenez, dans cet appartement, dit-elle, en désignant la porte que Fleurange venait de fermer.

— Son fils? Et vous l'appelez?

— M. le comte Georges de Walden.

— Le comte Georges de Walden? répéta Fleurange, comme si elle eût parlé en rêve.

— Eh! oui, c'était le nom du premier mari de la princesse. Ne le saviez-vous pas?

— Non, je l'ignorais.

— Il est mort jeune, celui-là. Madame aussi était jeune alors. Elle l'a regretté longtemps et puis elle s'est remariée ; mais elle n'a pas eu d'autres enfants. Le prince est mort aussi, lui, mais...

En ce moment un domestique parut, portant une brassée de paquets, petits et grands, dont un lui échappa des mains. Barbe alors quitta précipitamment Fleurange, pour aller soulager sa fatigue, en adressant au maladroit, plus fatigué qu'elle-même, une verte réprimande.

XVIII

Fleurange avait repris sa place, au haut des trois marches de sa fenêtre, et de là regardait, comme auparavant, la cour abritée et paisible. Mais quel changement survenu en elle-même, depuis qu'elle l'avait quittée une demi-heure auparavant ! Quel contraste entre cette tranquillité qui semblait alors si bien d'accord avec ses calmes pensées, et l'agitation dans laquelle elle était maintenant ! Elle s'efforça de se calmer, mais pendant quelques

instants elle n'y put parvenir. Cette émotion causée par la découverte inouïe qu'elle venait de faire, était-ce joie, surprise, peine ou peur? Elle ne pouvait clairement le discerner. Mais c'était un mélange de toutes ces diverses sensations et elle se laissa ainsi ballotter pendant quelque temps par un tourbillon de pensées contradictoires. Enfin peu à peu elles devinrent plus claires et plus distinctes. Fleurange se rappela le jour où, pour la dernière fois, elle avait entendu nommer le comte Georges, et elle se souvint de la résolution qu'elle avait prise ce jour-là.

Cette résolution, elle l'avait maintenue avec facilité, grâce à tous les événements qui étaient venus depuis l'absorber et la distraire. Il lui faudrait désormais y demeurer fidèle dans une position nouvelle, et même contraire à celle où elle se trouvait alors. Il ne s'agissait plus maintenant, en effet, d'oublier jusqu'au nom du comte Georges, puisqu'elle allait sans doute le voir, le connaître, habiter sous le même toit que lui. Mais ce qu'il s'agissait d'oublier moins que jamais, c'était qu'il ne serait pas plus rapproché d'elle, lorsqu'il serait là, devant ses yeux, sous le toit de sa mère, que lorsqu'il habitait pour elle le monde des chimères. Cela pourrait être plus

difficile, peut-être. Elle n'en savait rien, mais ce qu'elle savait à n'en pas douter, c'était que telle serait sa nouvelle tâche vis-à-vis d'elle-même. Ce point reconnu, tout se simplifiait pour elle.

La douce main qui avait guidé son enfance n'avait point cherché à éteindre les qualités exquises, bien que dangereuses, dont elle était douée. Elle n'avait altéré ni la vivacité de son imagination, ni l'ardente tendresse de son cœur, ni la tendance parfois exaltée de ses sentiments. Ces dons précieux, la mère Madeleine ne les croyait redoutables que dans l'absence de deux autres qualités cultivées par elle, chez Fleurange, avec un soin comparable à celui qui, dans une sphère inférieure, s'applique au développement de la voix humaine et la transforme en un instrument puissant, harmonieux, presque céleste. Quelque belle, en effet, que puisse être une voix, on ne peut pas chanter si l'on ne possède la parfaite justesse du son, et la force de respiration nécessaire pour le soutenir longtemps dans toute sa pureté et sans défaillir jamais. L'harmonie divine des facultés humaines dépend ainsi de la parfaite justesse du son que rend dans l'âme le mot *devoir*, et de la force du caractère qui le saisit et le soutient sans hésitation et sans défaillance. C'étaient là les deux qualités qui

dominaient toutes celles que possédait Fleurange et qui, jusqu'à ce jour, l'avaient préservée des dangers auxquels l'eussent exposée les autres.

Près de deux heures s'étaient écoulées : l'ombre des colonnes s'allongeait sous le portique ; l'étoile du soir, messagère, pour Fleurange, de bonnes pensées, se levait, pure et brillante, dans le ciel sans nuages et venait de lui inspirer sa prière accoutumée, lorsque l'heure sonna et rappela brusquement la jeune fille à elle-même. Elle ouvrit alors avec précipitation sa malle, s'habilla à la hâte, et entra dans le salon au moment où la princesse Catherine y paraissait elle-même.

Fleurange était vêtue d'une simple robe de soie noire. Elle eût été embarrassée de faire une toilette plus élégante ; mais, en aucun cas, elle n'y eût songé ce jour-là, après l'intention que lui avait annoncé sa protectrice de dîner en robe de chambre. Elle fut donc un peu surprise en voyant que le vêtement désigné ainsi était une robe flottante de cachemire blanc, richement brodée en or. La coiffure de la princesse était aussi un tissu d'or et de dentelles, et elle portait au cou six rangs de magnifiques perles qui tombaient jusque sur son corsage ; mais ce qui surprit et déconcerta davantage la jeune fille, ce fut un regard

mécontent jeté sur elle par la princesse dès qu'elle parut. C'était la première fois que l'accueil bienveillant et affectueux auquel elle était habituée lui faisait défaut.

Ce n'était pas néanmoins le moment de donner des explications ou d'en recevoir, car la princesse n'était point seule : deux ou trois personnages étaient présents, dont Fleurange apprit les noms plus tard. L'un était un vieux savant, nommé don Pomponio; l'autre, un jeune artiste, il signor Livio; enfin, le marquis Trombelli, qui passait pour fort ennuyeux. A dire le vrai, ils occupaient un rang inférieur parmi les habitués du palais ; mais ils préservaient la maîtresse de la maison du déplaisir de voir s'épanouir dans le désert les produits de l'art de son cuisinier, aussi bien que du danger de dîner sans un nombre suffisant de convives, dans une vaste salle à manger, où le tête-à-tête avec Fleurange lui eût paru fort triste. Elle n'était cependant pas, en général, indifférente à la qualité de ceux qu'elle recevait dans son salon. Mais quant à ses convives, elle attachait presque autant de prix à leur nombre qu'à leur valeur, et n'exigeait d'eux que le facile talent de manger, avec connaissance de cause, les mets exquis qui étaient placés devant eux.

Malgré la simplicité singulière de sa mise, Fleurange ne passa point cependant inaperçue. Le savant parla un peu plus que de coutume dans le dessein de l'éblouir, le marquis la lorgna à diverses reprises, le jeune artiste hasarda quelques paroles qui ressemblaient à des compliments; mais comme elle ne répondait que par des monosyllabes, la conversation languissait, la soirée se traînait et la princesse avait déjà bâillé plus d'une fois, lorsqu'elle se réveilla tout à coup et fit une exclamation joyeuse en entendant annoncer : Le marquis Adelardi.

Celui qui parut alors était un homme d'environ quarante ans. Fleurange apprit bientôt qu'il était Milanais, et elle s'aperçut sur-le-champ qu'il était un de ces hommes qui causent bien de tout, et qui savent intéresser au sujet dont ils parlent, quel qu'il soit, commérage de société, nouvelle politique, ou question sociale et littéraire, et n'ayant d'autre défaut que celui de traiter tous ces sujets avec une importance égale comme si tous lui semblaient d'un égal intérêt. En un instant, l'atmosphère du salon fut transformée. Le marquis Adelardi n'était pas là depuis un quart d'heure, qu'il avait trouvé moyen d'exploiter les éléments médiocres, dont le cercle était composé

en faisant causer chacun de ce qu'il savait le mieux, passant de la politique à l'histoire, de la science aux arts, et se montrant capable de bien parler de tout, sinon de tout approfondir.

Fleurange, tout en travaillant en silence, s'amusait de cette conversation · mais l'intérêt qu'elle y prenait redoubla et changea de nature, lorsque le nouveau venu, se rapprochant du fauteuil de la princesse, lui dit :

— Et notre Georges? quand le reverrons-nous?

La princesse répondit d'un accent à moitié satisfait, à moitié soucieux :

— Nous allons le revoir bientôt, car la lettre que j'ai reçue de lui, ce matin, de Pétersbourg, m'annonce son retour pour la fin de ce mois.

— Tant mieux! Il me manque partout et pour tout ici.

— Et à moi aussi assurément, vous le pensez bien, dit la princesse en jouant avec son collier de perles d'un air pensif. Néanmoins, Adelardi, vous savez, aussi bien que moi, qu'il eût mieux fait de rester où il était jusqu'à la fin de l'année.

— Tenez, ma chère princesse, renoncez-y; renoncez, croyez-moi, à faire de Georges un courtisan.

— Il ne s'agit pas seulement de cela...

— Ah! je comprends. Vous pensiez que la belle Vera...

Ici le comte s'inclina vers la princesse, et ils échangèrent quelques mots à voix basse. Fleurange entendit seulement ceux-ci : « *Et vous savez que c'est tout ce que je désire.* »

C'était la princesse qui venait de parler.

— Et lui? dit le comte.

— Lui!... Vous le connaissez bien.

— Mais c'est précisément pour cela que je ne l'aurais pas cru insensible à des séductions telles que celles-là.

— Non certes; mais on ne peut jàmais être sûr qu'il ne soit pas absorbé par quelque fantaisie impossible à prévoir. Je crois, au surplus, que si elle n'eût pas été à la cour...

Ici la princesse recommença à parler bas.

— Tranquillisez-vous. Avec le temps, il se laissera toucher.

— Je l'espère bien; mais, en attendant, avouez qu'il eût mieux fait de ne pas revenir.

— Oui et non. Je ne suis pas sûr qu'il soit très-sage de l'exposer à se compromettre comme il est toujours tenté de le faire.

La princesse devint très-sérieuse.

— A ce point de vue, dit-elle, vous avez raison,

et il est certain qu'il m'effraye souvent. Mais je pense qu'il deviendrait plus prudent s'il était obligé de l'être. C'est une nécessité que l'on finit par comprendre en vivant en Russie.

La conversation se poursuivit quelque temps à voix basse, puis, la princesse ayant déclaré qu'elle était fatiguée, on fit exception à la règle qui était, chez elle, de veiller fort tard et chacun se retira.

Au moment où Fleurange allait en faire autant, la princesse l'arrêta et lui demanda sérieusement compte de la simplicité de sa toilette.

— Je tiens, dit-elle, à une mise élégante chez la personne qui doit, en quelque sorte, m'aider à faire les honneurs de mon salon. Et je la paye en conséquence, ajouta-t-elle avec cette absence de délicatesse que l'on remarque parfois, même chez des femmes bien élevées, vis-à-vis de celles qui vivent dans leur dépendance.

Ce n'était pas un défaut souvent apparent chez la princesse; mais ce côté de sa nature se dévoilait dans la mauvaise humeur.

Fleurange rougit.

— Princesse, dit-elle, je vous demande pardon; mais je ne puis vous complaire. Je ne le puis, répéta-t-elle, tandis que ses yeux se remplissaient de grosses larmes.

— Qu'est-ce que cela signifie?

Fleurange hésita un moment; mais bientôt, obéissant à son impulsion habituellement simple et franche, elle raconta tout ce que la princesse avait ignoré jusque-là : la ruine de sa famille, et le motif qui l'avait décidée à accepter auprès d'elle la place qu'elle occupait maintenant.

— S'il me faut dépenser, pour me parer, l'argent que je reçois de vous; s'il ne m'est permis d'aider mes parents qu'au risque de vous déplaire, — alors... alors... — et sa voix devint tremblante... Hélas! madame, il me faudrait chercher ailleurs le moyen de...

La princesse ne la laissa pas achever.

L'accent de la jeune fille, tandis qu'elle faisait son simple récit, avait fait succéder l'attendrissement au mécontentement, et le résultat de cette petite scène fut la permission accordée à Fleurange de disposer à son gré, non-seulement d'une partie, mais de la totalité de ses appointements, à une seule condition, sur laquelle la princesse insista, et à laquelle Fleurange fut enfin forcée de consentir. Cette condition était que désormais la princesse se chargerait, et se chargerait seule, de la toilette et de la parure de sa jeune compagne.

Dès le lendemain, en effet, Fleurange fut pourvue avec profusion de tout ce qui pouvait contenter la bizarre exigence de sa protectrice, et en même temps satisfaire sa générosité vivement stimulée par l'intérêt nouveau que lui inspirait l'histoire dont jusque-là elle ne s'était nullement informée. Fleurange se soumit, avec un mélange de reconnaissance et de répugnance, et en cherchant à concilier le plus possible la simplicité qui était dans ses goûts, avec l'élégance qui était dans ceux de sa maîtresse. Il en résulta néanmoins que, lorsqu'elle parut pour la première fois en public, l'effet qu'elle produisit fut tel, qu'il alla au delà de ce qu'avait prévu celle qui semblait avoir attaché tant de prix à rehausser sa beauté.

L'élégance et le luxe entraient en effet dans les conditions nécessaires à l'existence de la princesse Catherine, et, de même qu'un meuble ou une tenture de quelque simplicité eussent été remarqués comme disparates dans son appartement, de même la simple robe de soie noire de Fleurange aurait nui à l'harmonie générale, et elle avait tenu à corriger cette tache qui lui semblait troubler l'effet de l'ensemble. Mais il ne lui eût nullement convenu, toutefois, que Fleurange cessa d'occuper près d'elle cette position de protégée qui plaisait à

son orgueil au moins autant qu'à son bon cœur. Si les hommages qui, à la première apparition de la jeune fille étaient venus au-devant d'elle avec un empressement un peu trop marqué, eussent été recherchés ou seulement agréés par elle, l'humeur de la princesse s'en fût donc sans doute promptement ressentie; mais la fierté modeste du maintien de Fleurange eut bientôt écarté d'elle cette admiration dont l'encens ne vient troubler la pureté et la dignité du cœur que lorsque la vanité lui en livre l'entrée.

Or Fleurange n'était point vaine; c'était là un de ses charmes, et c'était en même temps l'une de ses sauve-gardes.

L'œil exercé de la princesse eut donc bientôt reconnu qu'elle pouvait demeurer sans craintes, et la faveur de Fleurange auprès d'elle s'en accrut et devint sans bornes. C'était pour elle être servie à souhait, que d'avoir ajouté à son salon la parure d'une telle beauté sans en avoir à redouter les inconvénients; de jouir elle-même du charme de la présence de Fleurange, de son activité et de mille petits talents qui la rendaient utile en toute rencontre, sans que rien vint jamais imposer à la princesse la nécessité d'une vigilance qui l'eût fort ennuyée, et qu'elle aimait à sentir superflue.

Elle pouvait, maintenant, être indolente à son aise. Fleurange écrivait ses billets, arrangeait ses fleurs, continuait les ouvrages commencés avec zèle, puis abandonnés, et montrés avec complaisance ensuite comme l'œuvre de ses mains lorsque la jeune fille les avait terminés. Fleurange était là aussi pour lui lire, d'une voix harmonieuse et avec un talent qui, pour être naturel, n'en était que plus rare, tantôt des poésies italiennes ou allemandes, tantôt des articles de revues et de journaux; puis, à l'heure des visites, empressée de disparaître, à moins que la princesse ne la fît demeurer ou rappeler près d'elle. Elle accomplissait ainsi, à son insu, en suivant simplement la voie qui lui semblait tracée, jusqu'aux moindres désirs de sa protectrice, et peut-être celle-ci lui savait-elle plus de gré encore du tact avec lequel elle savait deviner, que de la promptitude avec laquelle elle savait obéir.

En attendant, les jours s'écoulaient, et il y avait plus d'un mois de leur arrivée à Florence. Pendant ce temps, le nom du comte Georges, cent fois prononcé en sa présence, avait cessé de produire sur Fleurange l'effet qu'elle avait pris jadis la bonne résolution de combattre : elle pensait même parfois, en souriant, que, lorsqu'enfin

elle le connaîtrait, elle serait sans doute fort étonnée d'avoir pu tant s'occuper de lui : « Les fantômes s'évanouissent toujours ainsi, dit-on, lorsqu'on les regarde de près et en face. »

C'était la pensée qui venait de lui traverser l'esprit, un matin où elle se trouvait seule dans le petit salon. La princesse était sortie, et sa jeune compagne était demeurée assise à son métier pour y achever son ouvrage : la pensée que nous venons de dire lui était suggérée par la nouvelle reçue le matin de l'arrivée certaine du comte Georges pour la fin de la semaine.

— Oui, la réalité fait évanouir les chimères, et il est fort probable, se dit-elle en poursuivant le cours de ses réflexions, que lorsque je le connaîtrai mieux...

Elle fut brusquement interrompue par le bruit de pas précipités, dans le salon qui précédait celui où elle se trouvait. D'ordinaire, personne n'arrivait de ce côté sans être annoncé. Elle se leva à la hâte, avec surprise, songeant, selon son habitude, à quitter la chambre, mais elle avait à peine fait un pas, lorsqu'elle se trouva en face de celui qui entrait.

C'était lui. Oui, *lui !* le comte Georges !

Elle n'eut pas le temps de se rendre compte de

ce qu'elle éprouvait. L'effet qu'elle produisit elle-même la surprit, ou, pour mieux dire, l'effraya tellement, qu'elle demeura immobile, muette et saisie.

— Fleurange!... grand Dieu, est-ce possible!... est-ce vrai?... Fleurange! Fleurange! répétait, avec une émotion plus vive que celle de la joie, cette voix, gravée non moins que ces traits, dans le souvenir de celle qui l'entendait.

Ce nom, le nom presque oublié de son enfance, prononcé ainsi; cette main, qui serrait sa main, comme celle d'une amie qu'on retrouve, mais avec un regard qui, instinctivement, fit retirer à Fleurange la sienne, ces questions rapides, ces réponses émues, ces paroles vives, tendres, passionnées, tout, dans cette rencontre, fut prompt, ardent, menaçant comme l'éclair!

Mais presque au même instant, la voiture se fit entendre, et avant que la princesse Catherine eût paru dans le salon, Fleurange avait regagné sa chambre, pâle et défaillante...

Tout ce qu'il y avait eu de déraisonnable et presque d'insensé dans ses pensées d'autrefois, tout ce qui, en apparence, était impossible, venait, en un instant, de se transformer en vérité soudaine, imprévue, dangereuse!...

Que venait-elle d'entendre? Quoi? depuis un an il était poursuivi par son souvenir; il avait essayé de le bannir, mais il n'y avait point réussi, et maintenant, il était revenu décidé à tout tenter pour la retrouver, pour revoir encore cette image sans cesse présente à sa pensée!

Oui! il venait de dire tout cela... Et, ce qu'elle avait entendu, c'était la contre-partie de ce qu'elle avait elle-même ressenti et combattu.

Pauvre Fleurange! était-ce la joie qu'exprimait maintenant son visage pâle et troublé? était-ce le transport de l'orgueil ou celui de la tendresse qui faisait battre si péniblement son cœur? était-ce la félicité qui lui faisait verser ce torrent de larmes?

Oh! non: ces paroles, douces à entendre lorsqu'il est permis de les écouter, ce bonheur d'être aimée quand on aime, qui compte parmi les plus grands de ce monde, ces mots si vite compris parce qu'ils expriment ce qu'on a soi-même si bien éprouvé; tout ce qui parfois éclaire soudainement une vie, comme la lumière du soleil, venait de tomber sur la sienne, avec l'éclat, la rapidité, le danger de la foudre!

XIX

Toutes les qualités extérieures qui peuvent plaire ou séduire, le comte Georges de Walden les possédait, et s'il n'eût point été sage de se fier complétement à sa physionomie chevaleresque et de regarder la noblesse de ses traits, et celle de ses manières, comme l'indice certain d'une âme exempte d'égoïsme; il était néanmoins impossible de le voir sans le remarquer, et difficile de l'oublier après l'avoir vu. Le vif souvenir demeuré dans la mémoire de Fleurange n'était donc pas aussi singulier qu'il pouvait le paraître et elle avait plus d'excuses qu'elle ne s'en était trouvées à elle-même. Ce qui était beaucoup plus surprenant, malgré le charme dont elle était douée, c'était que cette impression eût été réciproque, et qu'au bout d'un an elle ne fût point effacée.

Il n'eût pas fallu sans doute comparer le sentiment naïf, confus, involontaire de la jeune fille, avec celui que pouvait éprouver un homme tel que

le comte Georges. Mais sous les traits de Cordélia, l'image de Fleurange était restée présente à ses yeux, comme à son imagination. Il désirait passionnément la revoir. Il s'était promis qu'il y parviendrait, sans examiner dans quelle intention il formait ce projet, et cette préoccupation tenace avait, plus qu'il ne voulait en convenir, influencé une décision qu'il venait, tout récemment, de prendre presqu'en dépit de sa parole jurée.

Cependant, sans être fort scrupuleux, le comte de Walden y eût regardé à deux fois avant de se hasarder à faire, à la demoiselle de compagnie de sa mère, une déclaration telle que celle par laquelle il venait de l'aborder. Mais il ne s'attendait nullement à retrouver dans cette Gabrielle, parfois nommée dans les lettres de sa mère, celle dont le nom singulier était demeuré empreint dans sa mémoire aussi bien que l'étrange beauté, et dans le premier moment, la surprise lui avait ôté toute faculté de réfléchir. Puis en voyant rougir et pâlir le doux visage de la jeune fille, en voyant ses yeux charmants se troubler, il avait, comme malgré lui, prononcé des paroles qu'il eût mieux su réprimer peut-être, si elle-même eût mieux su dissimuler.

Mais, nous l'avons dit, tout cela fut plus rapide

que la pensée. Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées depuis le moment de son apparition soudaine jusqu'à celui où la princesse, haletante de la joie de le revoir et de la hâte avec laquelle elle avait gravi l'escalier, était tombée, pâle et émue, dans les bras de son fils.

Georges la ramena à sa chaise longue, l'y déposa, se mit à genoux près d'elle, et tandis qu'elle lui demandait, en l'embrassant à chaque mot, tantôt pourquoi il revenait si vite, tantôt pourquoi il s'était tant fait attendre, il reprenait peu à peu pleine possession de lui-même. Au bout d'une longue heure de conversation, lorsqu'il se retrouva enfin seul, il se demanda si la vision qui l'avait accueilli à son arrivée était une réalité ou un rêve de son imagination, et il se demanda ensuite s'il était satisfait, ou non, que cette vision lui fût apparue sous le toit de sa mère.

Pendant ce temps Fleurange aussi revenait à elle, mais lentement, et sa première sensation sembla être celle d'une sorte de terreur. « O chers amis! pourquoi vous ai-je quittés? » s'écria-t-elle avec un sentiment analogue à celui qu'on éprouve au milieu d'une tempête en songeant à la rive abritée. Plus encore qu'à Paris, en face de la misère, elle sentait le besoin d'être

protégée, et plus qu'alors son isolement et sa faiblesse lui faisaient peur.

Elle essuya ses yeux, joignit les mains, chercha à réfléchir avec une sorte de tranquillité ; mais il n'y avait pas moyen encore d'être calme. L'émotion et la surprise, cette fois, avaient été trop violentes. En dépit de tous ses efforts, le souvenir de la voix, de l'accent qu'elle venait d'entendre lui causait une sorte de joie aiguë et presque douloureuse, qui lui traversait le cœur comme un coup de poignard.

— Non, non, il n'y faut pas penser, disait-elle, en serrant son front entre ses mains, comme pour arrêter le mouvement de son esprit.

Tout à coup une nouvelle idée se présenta.

— Qu'avait-il dit à sa mère? Que devait-elle penser? Serait-elle haute, fière, dédaigneuse comme elle savait l'être quelquefois? Allait-elle ordonner à sa jeune compagne de partir à l'instant? Qu'allait-il se passer?

Elle considérait ce nouvel aspect de sa position, lorsque, sans accomplir la formalité préalable de frapper à la porte, Barbe entra vivement, de l'air empressé d'une personne qui apporte à la fois une nouvelle et un ordre.

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-elle, la prin-

cesse m'envoie vous prévenir que M. le comte est arrivé, et qu'il y a beaucoup de monde à dîner : elle vous prie de vous faire belle.

Ce message, tombant au milieu des réflexions de Fleurange, comme de l'eau froide sur un brasier, y produisit une sorte d'effervescence, et la confusion de ses pensées devint plus inextricable que jamais.

Elle regarda Barbe sans avoir l'air de la comprendre.

— Vous dormiez peut-être, dit-elle, en remarquant la pâleur et le regard effaré de la jeune fille. Êtes-vous malade?

Cette demande suggéra à Fleurange l'idée de dire : « Oui, » et d'ajouter qu'elle ne pouvait pas quitter sa chambre. Elle s'applaudissait déjà de cet heureux moyen de sortir d'embarras, lorsque Barbe s'écria :

— Rester dans votre chambre !... être malade! Eh bien! par exemple! Un jour comme celui-ci !... Madame serait contente !... Allons donc, mademoiselle, vous savez bien qu'elle ne le permettrait jamais.

— Mais si la tête me fait mal au point de pouvoir à peine la soulever? dit Fleurange.

Barbe la regarda. Fleurange ne mentait pas :

elle avait mal à la tête, elle était fort pâle, et il y avait bien dans ses yeux, dans sa physionomie quelque chose d'inusité ; mais elle n'était pas moins belle que de coutume, au contraire.

— Tenez, mademoiselle Gabrielle, vous n'êtes pas bien malade, allez, dit Barbe; faites un effort, croyez-moi, sans cela vous allez voir la princesse monter ici, et vous serez bien forcée de lui obéir, alors.

Cette perspective ramena Fleurange à la soumission immédiate.

— Alors, Barbe, dit-elle, d'un ton à moitié plaintif, à moitié impatienté, qu'elle me dise ce qu'il faut mettre ! me parer! Oh ! si elle savait comme je déteste cela !

— Allons donc, mademoiselle, il y en a d'autres qui voudraient bien être à votre place, dit Barbe avec humeur.

En principe elle était fort contraire à toutes les largesses de sa maîtresse envers sa demoiselle de compagnie. Mais elle se radoucit bientôt, car Fleurange avait un moyen de la désarmer dont elle usait souvent et toujours à propos.

— Tenez, Barbe, emportez ce châle ; il est à vous et revenez dans une heure me dire ce que la princesse m'aura ordonné de mettre ; c'est toujours le plus court et m'ôte l'embarras du choix.

Barbe la quitta et reparut en effet au bout d'une heure; elle apportait une robe de gaze bleue de ciel et des épingles d'argent.

— Tenez, mademoiselle, voilà votre toilette pour aujourd'hui; habillez-vous bien vite, je vais vous aider. Laissez-moi vous coiffer... là!... ces épingles brillantes font le meilleur effet dans vos cheveux noirs. Maintenant votre robe, vite. La princesse est déjà au salon, monsieur le comte aussi et beaucoup de monde, vous allez être en retard... voyons donc, à quoi pensez-vous, mademoiselle Gabrielle? vous voilà assise maintenant, au lieu d'achever votre toilette?

Fleurange, en effet, était à la fois agitée et distraite; elle allait et venait dans sa chambre; s'asseyait et se levait, sans aucun égard pour les exhortations qui lui étaient adressées. Enfin elle se résigna à laisser Barbe l'habiller à son gré, et celle-ci, par amour de l'art, s'en acquitta si bien, que, lorsque la jeune fille ouvrit en tremblant la porte du salon, cherchant à se glisser inaperçue parmi les nombreux convives déjà réunis, il y eut un léger murmure d'admiration. Ceci ajouta à son trouble le plus mortel embarras. Si on lui eût demandé de quelle couleur était la robe qu'elle portait, il lui eût été impossible de le dire; mais l'idée

lui vint en ce moment que Barbe l'avait peut-être coiffée et habillée tout autrement, et beaucoup mieux que de coutume, et elle devint rouge en songeant à ce que la princesse pourrait penser de cette toilette inaccoutumée.

Mais la princesse ne semblait point s'occuper d'elle; debout au milieu du salon, dans la plus riche parure, elle faisait les honneurs avec son aisance ordinaire.

Tout d'un coup Fleurange entendit prononcer son nom.

— Gabrielle !

La princesse l'appelait et lui faisait signe d'approcher : Fleurange s'avança... mais un nuage voilait sa vue, car, de loin, elle avait aperçu le comte Georges à côté de sa mère.

— Mon bracelet s'est ouvert; rattachez-le-moi, Gabrielle, dit la princesse de son ton ordinaire, à la fois bienveillant et protecteur.

Fleurange s'inclina et rattacha le bracelet.

— Georges, dit alors la princesse, voici Gabrielle dont je vous ai souvent parlé. Gabrielle, voici mon fils.

Georges la salua sans rien dire. Fleurange en fit autant, mais une sensation pénible lui fit monter le sang au visage.

Pour la première fois de sa vie, il lui semblait être tacitement complice d'un mensonge, ou tout au moins d'une déception, et quoique soulagée par la certitude que la princesse n'avait aucun soupçon de ce qui s'était passé deux heures auparavant, un éclair de fierté mécontente traversait ses yeux lorsqu'elle les releva, en détournant la tête.

Le comte Georges la regarda attentivement un instant, puis devint pensif et ce fut avec effort qu'il prit part à la conversation pendant le temps du dîner, dont il faisait les honneurs en face de sa mère. Dans la soirée, grâce au marquis Adelardi, dont l'amitié lui était chère et l'esprit sympathique, il s'anima et brilla à son tour presque autant que son brillant interlocuteur, mais il ne s'approcha pas de Fleurange et il ne sembla pas même une seule fois jeter les yeux sur elle.

XX

La princesse Catherine, malgré son air indifférent, n'était pourtant pas assez inexpérimentée pour imaginer qu'à l'âge de son fils, et avec son caractère, la présence de Fleurange sous son toit fût absolument exempte de danger. En même temps, tout ce qui eût changé les habitudes actuelles de sa vie l'eût fort contrariée et ce qui la contrariait était rarement admis par elle au nombre des choses possibles. Néanmoins elle observa Georges avec soin pendant deux ou trois jours, et elle se sentit bientôt d'autant plus rassurée que, d'ordinaire, il était avec elle fort peu dissimulé. Sans se laisser guider par sa mère, il ne cherchait point à lui cacher ses pensées et, au risque de lui causer parfois de très-grands déplaisirs, il lui permettait de lire jusqu'au fond de son cœur sans faire de grands efforts pour se soustraire à sa pénétration. Or, en ce moment, le résultat des observations de la prin-

cesse, était de nature à la rassurer complétement.

Georges parlait à Fleurange sans affectation, comme sans empressement. Il ne paraissait jamais la distinguer autrement que par des actes de politesse qu'il eût accompli de même vis-à-vis de toute autre. Il ne cherchait jamais à s'approcher d'elle et s'il la regardait, et parlait parfois de sa beauté comme tout le monde, c'était avec plus de réserve et de froideur que d'autres. La princesse en tira la double conclusion que Georges était absorbé par une autre pensée, et comme elle désirait qu'il en fut ainsi, elle se livra facilement à la satisfaction de n'en pas douter, et rentra dans le repos de sa vie indolente.

Quant à Fleurange, l'effet de cette attitude du comte Georges fut singulier. Naturellement franche, droite et courageuse, elle avait une invincible répulsion pour toute espèce de dissimulation, et, pendant quelques jours, par le seul fait de s'être montré à elle sous deux aspects différents, il perdit à ses yeux une partie de son dangereux prestige. Lequel de ces deux aspects était le véritable? jouait-il un rôle maintenant? ou bien s'était-il joué d'elle le jour de son arrivée? Ce simple doute mettait sa fierté d'accord avec sa raison et l'aidait

à reprendre cet empire sur elle-même qu'elle était accoutumée à posséder.

Peu à peu, l'impression de ce premier jour devint moins vive, et elle parvint presque à effacer de son souvenir la scène que le comte Georges semblait avoir lui-même si complétement oubliée.

Qu'il en fût ainsi ou non, la princesse, nous l'avons dit, cessa de le suivre de ses regards inquiets, et la jeune fille, débarrassée de la gêne qu'elle avait d'abord éprouvée, se hasarda peu à peu à prendre sa part de la conversation générale, même lorsqu'il était présent. Bientôt elle se laissa aller au plaisir de jouir d'un esprit qui donnait un intérêt nouveau pour elle à tous les sujets, et pour lequel aucun ne semblait être indifférent ou inconnu. A cet égard, il ressemblait au marquis Adelardi; mais il était moins froid, moins railleur que celui-ci, et ne savait point, comme lui, quitter la région des sujets intéressants, pour celle où s'épanouissent les médisances de coterie, ou les bavardages de salon. Ils étaient cependant fort liés, et, sans se ressembler parfaitement, assez d'accord pour se plaire toujours ensemble, et ne jamais se heurter.

Un sujet en particulier les passionnait tous deux au même degré. C'était celui de la politi-

que. Partout ailleurs, probablement ce sujet eût grandement ennuyé Fleurange; mais ici, il l'intéressait en dépit d'elle-même. Le comte Georges savait donner un noble accent aux sentiments qu'il exprimait, et sans comprendre toujours parfaitement ce dont il s'agissait, elle se sentait entraînée par la fière indépendance de son langage, par son amour pour la liberté, par sa tendance à prendre partout et toujours, le parti des faibles et des opprimés. Ce sont là, en politique, de grands traits que les femmes saisissent sans peine, et leur sympathie est facilement acquise à toutes les causes et à toutes les opinions où elles croient les retrouver. Aussi, tout en écoutant, silencieuse et émue, Fleurange se sentait-elle, parfois, passionnément d'accord avec celui qui possédait une éloquence entraînante, dont il n'était pas surprenant que le charme fût pour elle aussi puissant que nouveau.

Le marquis ne semblait pas moins occupé de l'histoire contemporaine que son ami, et n'en parlait pas moins volontiers que lui, si ce n'est lorsqu'il s'agissait de celle de son propre pays. En ce cas, il devenait silencieux, et il était à peu près impossible de poursuivre avec lui une conversation sur ce terrain.

Fleurange prenait fort rarement la parole.

La conversation d'ordinaire ne s'adressait point à elle, et jamais, depuis le jour de l'arrivée du comte Georges, elle ne s'était retrouvée seule avec lui.

Un soir, le salon de la princesse était, comme de coutume, rempli de monde, et Fleurange, placée devant une table, servait le thé. C'était là une de ses attributions journalières. Chacun venait lui en demander une tasse, et quelques personnes seulement occupaient les siéges placés autour de la table. De ce nombre était le marquis Adelardi, qui, cette fois, avait entamé avec le jeune artiste Livio et don Pomponio, une dissertation sur le sujet de l'art ancien et moderne en Italie. En ce moment le comte Georges s'approcha; il écouta quelque temps en silence, puis il se mêla à la conversation. Une chaise était vacante près de Fleurange, il s'y plaça et pendant quelque temps, la discussion se poursuivit avec vivacité. Fleurange écoutait, le coude sur la table, les yeux baissés; elle ne disait pas une parole, mais elle ne perdait pas une de celles qui se disaient près d'elle. Bientôt la conversation passa de l'Italie à l'Allemagne, et l'on parla de l'école de peinture qui commençait à y produire de grandes œuvres. Après en avoir énuméré quelques-unes en nom-

mant leurs auteurs, le comte Georges prononça soudainement le nom de Julian Steinberg, et ajouta que l'œuvre la plus remarquable de ce jeune artiste se trouvait à Francfort « dans la galerie du professeur Ludwig Dornthal. »

Fleurange n'ignorait pas, sans doute, qu'il connût ses amis; mais jamais l'occasion d'en parler ne s'était encore offerte, et ces noms ainsi prononcés subitement, devant elle, la firent tressaillir. Elle leva vivement la tête et eut peine à réprimer l'exclamation qui était déjà sur ses lèvres.

Mais ce mouvement ne fut aperçu que par celui qui y avait donné lieu. Il laissa tomber la conversation. Quelques instants après, les autres quittèrent la table. Lui seul y demeura un instant :

— Mademoiselle Gabrielle, lui dit-il, veuillez me dire, de grâce, si je vous ai tout à l'heure involontairement contrariée ou blessée?... Ce serait bien contraire à mon intention...

Fleurange l'interrompit vivement :

— Oh! non! dit-elle, non assurément!

Et ces mots furent immédiatement suivis d'une explication que la jeune fille donna en ce moment avec autant d'expansion que de franchise. Le comte Georges apprit ainsi, pour la première fois, sa parenté avec les Dornthal. Mais ce sujet une fois

entamé, il amena bientôt une nouvelle et plus importante révélation. Depuis le premier jour, pour plus d'une raison facile à comprendre, le tableau de Cordélia n'avait été rappelé ni par l'un ni par l'autre. Maintenant, devenue plus confiante et entraînée d'ailleurs par le charme des souvenirs réveillés, Fleurange osa lui apprendre quelle influence avait eu sur sa vie le hasard qui l'avait rendu possesseur du dernier tableau de son père; et, d'une voix émue, elle le remercia du bonheur dont il avait été pour elle, la cause involontaire...

Elle s'arrêta toutefois bien vite, et son cœur, comme le premier jour, battit d'une émotion mêlée d'épouvante, car tandis qu'elle parlait, les yeux du comte Georges, fixés sur les siens, avaient repris l'expression que, depuis ce jour, elle n'y avait jamais revue, et encore une fois comme alors, elle lui entendit prononcer son nom, avec cet accent qu'elle avait cherché à oublier.

— Fleurange!... oh! n'est-ce point étrange, ce que vous me dites! Quoi! cette Cordélia a transformé votre vie, comme la mienne! N'est-ce pas là, dites-le-moi, l'indice d'une destinée à laquelle il ne faut pas chercher à nous soustraire?

Tels furent les mots qu'il articula a voix basse,

mais il s'arrêta à son tour. La vive rougeur de Fleurange s'était transformée en une pâleur effrayante.

Nous l'avons dit, le mot *devoir* rendait dans l'âme de cette jeune fille un son étrangement juste et puissant. Les paroles qu'elle venait d'entendre lui causaient plutôt le saisissement d'une cloche d'alarme, que l'émotion dangereuse qu'elles auraient pu faire naître. Elle demeura un instant en silence tandis que Georges la regardait immobile et interdit... Enfin elle parvint à calmer l'involontaire battement de son cœur, et relevant ses beaux yeux calmes et graves, elle le regarda, avec autant de dignité fière, dans son maintien, que si elle eût été une reine, et que le plus obscur de ses sujets eût oublié la distance qui les séparait.

— Monsieur le comte, lui dit-elle, j'en appelle à vous-même : est-ce là le langage que vous devez tenir à une pauvre orpheline qui se trouve sous la protection et *au service* de votre mère?

Le respect profond du regard qui se baissa devant le sien, fut pour Fleurange une réparation suffisante. Mais la tendresse et la douleur mêlées à ce respect, rendirent peut-être cette muette réponse, plus dangereuse pour celle à qui elle s'adressait, que les ardentes paroles qui l'avaient précédée. Elle se leva sur-le-champ cependant, sans

ajouter un mot, et elle quitta le salon, pour n'y plus reparaître de la soirée.

XXI

Le comte Georges était demeuré à la place où elle l'avait laissé, un temps plus long qu'il ne le croyait lui-même, lorsqu'il se sentit toucher légèrement l'épaule.

C'était Adelardi qui troublait ainsi sa rêverie.

— A quoi pensez-vous, Georges? lui dit-il. Vous ne seriez pas plus absorbé par la contemplation de cette tasse de thé vide, si elle était l'un de ces vases magiques dont vous nous parliez l'autre jour, où vos compatriotes déchiffrent de prophétiques hiéroglyphes[1].

Le comte Georges leva la tête en souriant.

— La comparaison n'est pas mauvaise, dit-il.

[1] Cette allusion se rapporte à un badinage superstitieux auquel on se livre en Russie, dans la nuit qui précède le jour de l'an : il consiste à verser de la cire fondue dans un bassin rempli d'eau froide, en se servant des dessins qui se produisent ainsi dans l'eau pour tirer les horoscopes.

car c'est précisément à l'avenir que je pensais. Oui, je voudrais me faire dire ma bonne aventure, et si je croyais au charme dont vous parlez, j'y aurais recours sur l'heure.

Il se leva en parlant ainsi, et promena son regard autour de la chambre.

Le salon était brillant et rempli de monde. Sa mère, plus parée encore que de coutume, semblait regarder avec satisfaction les groupes nombreux de femmes élégantes, d'hommes de tout âge, de notabilités de tous pays, réunis autour d'elle ce soir-là; et rien ne justifiait l'air ennuyé de celui qui aurait dû l'aider à faire les honneurs de la soirée, encore bien moins les paroles suivantes :

— Quelle insupportable cohue !... Si vous en avez assez comme moi, Adelardi, allons nous-en, et venez tranquillement chez moi fumer un cigare.

— D'accord sur le dernier point. Quant à l'autre, c'est votre humeur d'horoscope qui vous fait envisager les choses sous cet aspect... Voyons !... poursuivit-il, lorsqu'ils furent établis, l'un dans un fauteuil, l'autre sur une dormeuse, dans la pièce où nous avons un jour suivi Fleurange; voyons, Georges, voulez-vous que, sans être sorcier, j'es-

saye, moi, de vous prédire cet avenir que vous voulez connaître?

Georges alluma son cigare, et après avoir fumé quelques instants en silence, il dit :

— Vous n'êtes pas sorcier, sans doute, Adelardi, mais vous ne seriez pas Italien, si vous n'aviez pas un certain talent de divination. Allons, j'y consens, faisons-en l'épreuve. Vous savez que de longue date, vous avez le droit de tout me dire.

— Eh bien, je commence : mais auparavant, permettez-moi de vous demander l'explication de ce rideau qui, depuis votre retour, cache le tableau qui est là devant moi.

— Vous souvenez-vous de ce que représente ce tableau?

— Oui, parfaitement : il représente Cordélia aux pieds du roi Lear endormi.

— Et l'avez-vous jamais regardé attentivement?

— Oui, Georges, très-attentivement. En sorte que... tenez, je puis vous éviter la peine de répondre à la question que je viens de vous faire, je sais pourquoi vous le cachez maintenant.

— Voyons.

— Vous le cachez, par la crainte que chacun ne

soit aujourd'hui frappé de la ressemblance de ce portrait à son modèle.

Georges ne répondit pas sur-le-champ.

— Si vous avez deviné juste, dit-il enfin, serais-je obligé de vous le dire?

— Oui, au jeu que nous jouons, il faut une franchise mutuelle, ou bien parlons d'autre chose.

— Non, Adelardi, poursuivons l'entretien puisque nous l'avons commencé.

— Eh bien, je le poursuis, et dussiez-vous m'en vouloir, j'irai maintenant jusqu'au bout. Jusqu'à ce jour, j'en conviens, vous avez fort bien dissimulé la pensée qui vous domine pour le moment. Je crois être le seul qui l'ait pénétré, si ce n'est peut-être aussi celle qui l'inspire... Mais c'est un point dont je ne suis pas certain. Le caractère de cette jeune fille m'échappe.

— C'en est un, en effet, que des hommes comme nous, Adelardi, n'ont pas souvent occasion d'étudier.

— J'en conviens; aussi, voilà pourquoi votre mobile fantaisie est surprise et fixée. De plus, malgré les apparences auxquelles peut prêter ce tableau, votre rencontre ici est fortuite, et vous ne vous attendiez pas le moins du monde à re-

trouver Cordélia sous votre toit, autrement qu'en peinture.

— Ici, vous n'êtes plus devin, puisque ce fait c'est moi qui vous l'ai appris.

— Oui, mais je vous ai cru, ce qu'un autre moins exercé n'eût point fait peut-être. Or donc, cette rencontre imprévue et surprenante a donné à votre fascination précédente l'aspect d'une sorte de destinée, de sort fatal...

Georges, sans l'interrompre, rougit un peu, en se rappelant les paroles qu'il avait dites peu d'instants auparavant à Fleurange.

— Fatal, poursuivit Adelardi, cela signifie irrésistible; irrésistible, cela veut dire que, sans hésitation, sans scrupule, sans remords, vous allez chercher à abuser de cet ascendant que vous ne savez que trop bien exercer; cela veut dire enfin...

— Achevez, dit le comte Georges.

— Tenez, Georges, les sermons me siéraient fort mal, et je ne me hasarderais pas à vous en adresser; mais, dussiez-vous trouver ce que je vais vous dire étrange dans ma bouche, je vous déclare que tendre un piége à cette noble créature, ou seulement porter atteinte, par une parole, à cette auréole d'honnêteté et de pureté dont elle est entourée, ce serait à mes yeux une infamie...

— Et cette infamie, vous m'en croyez capable! je vous remercie, Adelardi.

— Voyons, Georges, jurez-moi que vous n'y pensez pas.

— A quoi?

— A elle.

— A elle? Je ne puis vous jurer cela. Mais je m'étonne que le respect que vous-même (peu coutumier du fait) vous ressentez malgré vous, vous m'en croyiez absolument incapable.

— Alors, à quoi pensez-vous, Georges?

Georges ne répondit pas, et, au bout d'un instant de silence, le comte Adelardi reprit d'un ton plus grave :

— Mon cher ami, ayant quarante ans, c'est-à-dire près de quinze ans de plus que vous, je me crois permis de vous dire que si, entre une infamie et une folie, la folie est préférable, il serait pourtant bon de réfléchir que les meilleures sont les plus courtes, et que les pires de toutes sont les folies irréparables.

— Nous oublions nos rôles, Adelardi : je n'ai pas d'aveux ni de révélations à vous faire, vous n'avez pas de conseils à me donner. Vous avez entrepris, non pas de me dire ce que je dois faire, mais de me prédire ce que je ferai.

— Eh bien, voici mon horoscope (dicté, j'en conviens, par ce que je désire autant que par ce que je prévois) : vous échapperez à la folie qui vous séduit, et vous maintiendrez la parole qui vous engage.

Le front de Georges se rembrunit.

— Parole que ma mère vous a sans doute chargé de me rappeler.

— Non, je vous parle en ami et tout à fait spontanément. Si je le faisais de la part de votre mère, je ne serais pas, du reste, embarrassé d'en convenir.

— Il est certain qu'elle s'en charge assez souvent elle-même. Cette promesse supposée est, depuis quelque temps, devenue son idée fixe.

— Supposée?

— Oui, supposée, car c'est un sujet sur lequel je n'ai articulé aucune parole positive.

— Aucune parole? Allons, Georges, soyez loyal, ou bien arrêtons-nous.

— Non, causons. J'ai besoin, parfois, d'ouvrir le fond de mon cœur. Eh bien, il y a deux ans, oui, j'en conviens, lorsque je rencontrai pour la première fois Vera de Liningen, je fus frappé de sa beauté, et plus encore, séduit par son esprit, et si je fusse alors demeuré près d'elle, peut-être

me fût-il devenu difficile de la quitter. En ce cas, sans doute, à l'heure qu'il est, mon sort serait fixé. J'aurais subi le joug, et je serais non-seulement marié, mais peut-être aurais-je l'avantage d'être un personnage de la cour, revêtu de quelqu'une des dignités auxquelles pouvait fort bien prétendre l'époux d'une demoiselle d'honneur en faveur.

— Eh bien, mon cher ami, en considérant que cette demoiselle d'honneur est riche, noble et l'une des plus jolies personnes de la cour; en outre, que vous en aviez alors la tête tournée et qu'elle-même ne faisait point mystère de la préférence qu'elle vous accordait, je ne vois pas que ce fût là une extrémité très-redoutable.

— Non, j'en conviens ; si jamais je n'avais quitté Pétersbourg, peut-être le bonheur s'y fût-il trouvé pour moi dans ces conditions. Maintenant, est-ce heureux ou malheureux, mais à force d'avoir respiré un autre air, je ne pourrais plus vivre dans celui-là. Mille sentiments, mille sympathies, mille opinions peu à peu devenues les miennes, me feraient aujourd'hui regarder la chaîne d'or d'une place de cour comme le pire des esclavages. Cela seul eût suffi pour faire avorter sur mes lèvres les paroles que Vera attendait peut-être,

mais qu'elle sait bien que jamais je n'ai prononcées. Quant aux suppositions du monde, que m'importe?

— Vous m'avouerez bien, cependant, que ce n'est pas là l'unique motif de cette rupture.

— Non, si rupture il y a. Ce motif, en effet, n'est pas ou n'est plus le seul.

— Je m'en doutais bien, et je ne saurais vraiment vous dire lequel de ces deux motifs je déplore le plus.

— En vérité, Adelardi, dit Georges avec impatience, je pourrais trouver bien singulier toutes ces sollicitudes de votre part. Vous m'avez dit vous-même, un jour, que la manière dont se font la plupart des mariages en Italie vous avait décidé à demeurer garçon, et vous voilà aussi scandalisé de la perspective de me voir choisir, un peu en dehors de quelques convenances, une femme de mon choix, que pourrait l'être le marquis Trombelli lui-même!...

Adelardi sourit.

— Ce n'est pas tout, et ce qui suit est encore plus fort : je ne suis pas satisfait et charmé du régime politique sous lequel le ciel m'a fait naître, et c'est vous, Adelardi, vous qui vous en étonnez et vous en inquiétez!... Mais alors je vous

demanderai, à mon tour, pourquoi vous ne retournez pas vous-même à Milan, pour y jouir, en fidèle sujet, du régime paternel sous lequel il vous est permis de vivre?

L'expression de spirituelle bonne humeur qui caractérisait la physionomie du marquis changea tout d'un coup et devint grave et presque sombre

— Arrêtez-vous, Georges, dit-il d'une voix émue.

— Pardonnez-moi, Adelardi, mais c'est qu'en vérité il y a des sujets sur lesquels il m'est impossible de concevoir que nous ne soyons pas d'accord.

Adelardi demeura sans parler quelques instants, puis, avec un certain effort, il reprit :

— Écoutez-moi, Georges, j'ai pour vous l'amitié la plus sincère, et vous n'en douteriez pas si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour rester sur le terrain où notre entretien nous a amenés; mais enfin peut-être ne vous sera-t-il pas inutile de m'entendre : laissez-moi donc vous dire deux mots sur un sujet que j'évite d'ordinaire, vous le savez, ayant, en certain cas, assez d'empire sur moi-même pour me taire, pas assez pour parler froidement. Lorsque j'étais jeune, plus encore que vous ne l'êtes aujourd'hui, j'ai ressenti jusqu'au vertige cette passion connue de ceux-là seuls dont la patrie

est asservie. Oui, — continua-t-il avec une émotion tout à fait inusitée chez lui, — la patrie heureuse, glorieuse, honorée et puissante, est sans doute aussi l'objet d'un culte qu'aucun noble cœur ne lui refuse, mais pour sentir ce culte se transformer en une passion douloureuse et insensée, il faut voir sa patrie brisée et humiliée, il faut qu'elle soit dans la poussière et foulée aux pieds; il faut que son nom soit effacé de la mémoire de tous; il faut qu'on lui refuse jusqu'au droit de le porter, et jusqu'à celui de vivre!

— Eh! sans doute, Adelardi, s'écria Georges, avec l'accent de la plus vive sympathie, je la conçois, cette douleur!... je ne la conçois que trop bien. Mais l'Italie n'est pas, en Europe, la seule nation opprimée, et le hasard qui fait appartenir un homme à l'un des pays oppresseurs, ne l'oblige pas à en partager les excès, ne lui interdit pas, j'imagine, le droit d'en gémir?

— A cela je répondrai tout à l'heure. Maintenant, Georges, laissez-moi achever, car ce discours, nous ne le reprendrons plus. Sous l'empire de cette passion, comme tant d'autres, hélas! de mon âge, de mon rang, de mon pays, je cédai à la folie des tentatives coupables, ou du moins je m'en donnai l'apparence, et comme plusieurs de

ceux qui valent mieux que moi, et un grand nombre qui ne me valent pas, je subis, tour à tour, vous le savez, prison, confiscations, exil. Ces peines, je ne les regrette pas, car lorsqu'on ne peut pas servir sa patrie, il y a une sorte de douceur à souffrir pour elle ; mais ce que je regrette, c'est de les avoir méritées !

— Méritées ?

— Oui, à coup sûr, car j'avais appartenu un jour à l'une de ces sectes qui nous dévorent. Naturellement, comme d'autres, je m'étais trouvé excusable, l'attrait qui nous entraîne semble si puissant ! le but que nous poursuivons semble si noble ! Eh bien, Georges...

Le marquis s'arrêta un instant, et il sembla avoir de la peine à poursuivre.

— Eh bien, reprit-il bientôt avec énergie, je vous le dis : il n'y a ni force, ni honneur, ni vertu, ni loyauté, ni probité, ni rien de ce qui rend, ici-bas, un homme digne de respect ou seulement d'estime ; *rien*, vous dis-je, qui puisse résister à l'air empoisonné que l'on respire dans ces régions maudites. J'ai été puni tardivement, car la dénonciation n'a eu son effet que lorsque je les avais quittées ; mais j'ai été puni justement, car je les avais traversées !

Georges ému et surpris ne songeait pas à l'interrompre.

— L'acte de ma vie dont je m'applaudis le plus, poursuivit Adelardi, l'acte pour lequel il m'a fallu plus de courage que pour affronter mille fois la mort autrement, cet acte a été celui de me séparer avec éclat, avec mépris, avec horreur de tous ceux dont je m'étais trouvé un instant rapproché ainsi!

Il se promenait avec agitation tout en parlant.

— Depuis lors, dit-il bientôt, avec plus de calme, j'ai couru plusieurs dangers dont je ne vous parlerai pas, et j'ai subi les diverses peines que vous savez. Maintenant je vis ici, hors de ma ville natale, séparé de tous les miens, et persuadé que le jour qui changera la destinée de l'Italie ne se lèvera pas pour ma génération, certain pourtant que ce jour viendra, mais certain surtout que ses ennemis les plus funestes, ce ne sont pas ses maîtres, non pas même ses maîtres les plus durs; mais ce sont ces faux et perfides amis qu'elle nomme ses frères, ses héros et parfois ses martyrs!

Le marquis vint reprendre sa place auprès de Georges, et lui serrant la main :

— En voilà assez sur mon compte, lui dit-il; revenons-en maintenant à vous, dont il serait ab-

surde, vous en conviendrez, de comparer la situation avec la mienne.

— Je le reconnais. Et cependant, Adelardi, vous voudriez régénérer votre pays, et moi je voudrais transformer le mien.

— Oui, mais malgré toutes les ombres qui, dites-vous, obscurcissent son règne, le souverain qui vous gouverne aujoúrd'hui demeurera, soyez-en sûr, dans l'histoire, l'un des représentants les plus nobles et les plus sympathiques de ce pouvoir suprême, si lourd à porter.

— Eh bien, c'est précisément là ce qui me décourage : pour réaliser mon rêve, il faudrait au successeur d'Alexandre Ier toutes ses qualités et pas un de ses défauts ; vous avouerez que ce n'est pas là ce que semble nous promettre l'avenir !

— Ne recommençons pas à faire d'horoscopes sur ce nouveau sujet, mais écoutez seulement un dernier conseil. Malgré vos rêves, vos aspirations, vos opinions ou vos sympathies exaltées, je suis persuadé que rien ne vous entraînera jamais à prendre part dans votre pays à aucune entreprise coupable. Eh bien, Georges, croyez-en un conspirateur converti, fuyez le contact de ceux qui, moins scrupuleux que vous sur leurs actes, tiennent à peu près le même langage que vous, et croyez de

plus que, lorsqu'on en vient à subir une condamnation, il est infiniment désagréable de senti qu'on l'a méritée par une folle imprudence et qu'o n'est victime de personne que de soi-même.

Leur long entretien les avait conduits bien loin de leur point de départ. Il était trop tard maintenant pour les y ramener. Mais le marquis Adelardi se promit d'y revenir une autre fois et d'obtenir de Georges une confiance complète. Il comprenait bien quel était le danger présent. Il regardait le devoir de lutter contre ce danger comme un de ceux que lui imposait l'amitié. Mais, malgré toute sa fine perspicacité, il n'avait pas su discerner que celle qui le faisait naître saurait mieux que personne le conjurer.

XXII

Pendant que cet entretien avait lieu, Fleurange était assise à la place que nous connaissons, au sommet des marches de pierre de sa fenêtre, regardant à la clarté de la lune la grande ombre des

colonnes se dessiner sous le portique, écoutant le bruit de l'eau qui, seule, de ce côté, troublait le silence de la nuit, et respirant la vague odeur de fleurs d'orangers dont l'air était embaumé.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis le jour où le rêve secret, caché au fond de ses pensées, avait semblé un instant se transformer en réalité (réalité évanouie, toutefois, aussi promptement qu'entrevue) ; maintenant, elle était émue et troublée de nouveau, mais c'était bien autrement et plus profondément que la première fois.

Sous l'empire de cette émotion et de ce trouble, à quoi pensait-elle?... et pourquoi ses yeux erraient-ils si tristement autour d'elle, tandis que la nuit était si brillante et parfumée et que dans ses oreilles vibraient encore des paroles qui, en dépit d'elle-même, faisaient battre son cœur d'une triomphante joie?

A quoi pensait-elle? Veut-on le savoir? veut-on savoir en quel lieu l'un de ces mouvements de l'imagination qu'on ne peut ni expliquer ni maîtriser, transportait en ce moment sa mémoire? Était-ce aux Cascines où, la veille encore, le comte Georges était demeuré si longtemps à cheval près de la calèche de sa mère? était-ce dans l'une de ces galeries où plus d'une fois il lui avait fait re-

marquer des merveilles cachées aux observateurs superficiels, mais si bien comprises de celle à qui elles étaient révélées? ou bien était-ce dans ce même salon qu'elle venait de quitter, et se souvenait-elle maintenant de ce dernier regard dont elle avait détourné le sien? Non; le lieu présent en ce moment à son souvenir, c'était le jardin de la vieille maison, l'heure qu'elle se retraçait, c'était la dernière qu'elle y eût passée! La lueur était brillante aussi ce soir-là! l'air était doux, les fleurs répandaient leurs parfums! mais le mot *adieu* semblait inscrit partout et transformait en tristesse toute la beauté de la soirée. Adieu, sans espoir et sans revoir! que lui répétait en ce moment, avec un plus douloureux accent, la splendeur bien autre de cette nuit d'Italie. Adieu!... adieu encore? oui, adieu!

Il fallait s'arracher de ce lieu trop cher, rompre ce charme trop périlleux, cela devenait clair et évident.

Un instant, un instant seulement, elle permit à sa pensée de contempler le bonheur qu'il fallait fuir. Elle laissa son imagination le lui représenter tel qu'il eût pu être si rien ne le lui eût interdit, et alors avec une lucidité et une sincérité à laquelle ne se mêlait aucune exaltation, elle reconnut

qu'elle l'eût acheté au prix de tous les sacrifices, hormis ceux que sa conscience lui défendait de faire. Oui, vivre sans remords auprès de Georges, devenir sa femme et que, par impossible, sa mère y consentît!... pour acheter cette destinée, elle sentit que *rien* ne lui semblerait redoutable et qu'elle accepterait avec transport la pauvreté, les rudes travaux, la souffrance, la mort elle-même!

En lisant ces mots, beaucoup de gens expérimentés souriront et diront que ce sont là, sous l'empire de la passion, des sacrifices imaginaires que la jeunesse s'impose très-volontiers, mais que fort heureusement la vie met leur sincérité bien rarement à l'épreuve. Nous l'admettons, et, sans nous arrêter plus longtemps à considérer l'improbable avenir que Fleurange appelait ainsi de ses vœux, nous constaterons pourtant qu'en attendant ces épreuves imaginaires, elle se disposait bravement à subir celle qui s'offrait alors à elle en réalité. Or ces mêmes gens expérimentés en conviendront, elle était la plus difficile de toutes. D'abord parce qu'elle était réelle et non imaginaire, ensuite parce qu'il a toujours été plus facile de faire, par amour, de grands sacrifices, que de renoncer à l'amour lui-même qui les rend si légers et parfois si chers.

— Oui, il n'y avait plus à hésiter, il fallait de nouveau briser le fil renoué de sa vie... Et quel brisement cette fois! Il fallait s'éloigner, s'éloigner sans retour. Après ce qui venait de se passer, il n'y avait plus pour elle d'illusion ou de sécurité possible. Elle trahissait, en demeurant, tous les devoirs que lui imposaient sa situation près de la princesse et la reconnaissance qu'elle lui devait. Oui, il fallait partir, mais comment? sous quel prétexte? où aller? Hélas! et ses *frères*, fallait-il renoncer à la douce joie de les secourir, joie dont la générosité de la princesse se plaisait à lui faciliter les moyens? Cette dernière pensée confirma pourtant toutes les autres : certes pour tant de bienfaits elle ne lui rendrait pas le chagrin et la douleur, non! pas même le déplaisir et l'inquiétude. A tout prix, il fallait partir, mais sans que la princesse devinât le motif de son départ, et cependant il était nécessaire d'obtenir son consentement. C'était là une grande difficulté, car elle prévoyait de sa part une vive résistance.

— Que faire? que faire? répétait avec perplexité la pauvre Fleurange. Mon Dieu! mon Dieu! vous m'aiderez, car ce que je cherche, c'est le moyen de faire votre volonté; ce que je veux, c'est de le trouver.

Tandis que la jeune fille pensait, luttait et priait ainsi, les heures s'écoulaient. Déjà une fois elle avait quitté sa fenêtre ; mais sentant qu'elle ne pourrait pas dormir, elle s'était contentée d'ôter la robe qu'elle avait portée pendant la soirée et de mettre une robe de chambre, puis sans s'apercevoir que la nuit était fort avancée, elle était venue reprendre la place qu'elle avait quittée et la rêverie qu'elle avait interrompue.

Tout d'un coup elle entendit des pas dans le corridor qui conduisait à l'escalier dérobé, et bientôt on frappa vivement à sa porte.

Elle ouvrit à l'instant.

C'était Barbe :

— Quoi ! dit-elle d'un air surpris, vous êtes encore debout à l'heure qu'il est?

— Oui, dit Fleurange, je n'avais pas sommeil, et...

Barbe l'interrompit :

— Tant mieux, dit-elle, car la princesse est malade et vous demande sur-le-champ. Venez, venez vite, mademoiselle, car, vous le savez, j'ai si peur quand je la vois dans ces états-là, que je perds la tête.

Fleurange était au bout du corridor avant que Barbe eût achevé de parler, et, en un clin d'œil,

elle fut au chevet de sa maîtresse. C'était évidemment le début de l'une de ces grandes et douloureuses crises auxquelles elle était sujette.

Elle n'en avait point eu de semblable depuis leur arrivée : à l'instant même, toutes les instructions et toutes les recommandations du docteur Leblanc revinrent à la mémoire de Fleurange. Son attitude se transforma. Au lieu d'attendre et d'obéir, ce fut elle qui tout à coup ordonna ; ce fut à elle que chacun obéit, et bientôt sa calme fermeté apaisa en partie l'espèce d'épouvante qui s'emparait, dans cette maison, de tous les serviteurs, lorsque la maladie (et la maladie sous cette forme effrayante) envahissait ainsi le luxueux bien-être dont ils étaient entourés. Georges lui-même n'en était pas exempt : le premier, il avait couru au chevet de sa mère, et maintenant il soutenait sa tête renversée et cherchait à s'emparer de ses mains qu'agitait un mouvement convulsif; mais, peu habitué à ce spectacle, il tremblait malgré lui, et son courage habituel ne lui servait ici absolument à rien.

Fleurange s'en aperçut et lui fit signe de lui céder sa place, ou plutôt elle la prit sans qu'il pût l'en empêcher, et il resta immobile près d'elle, tandis qu'avec un merveilleux mélange de force

et d'adresse, elle parvenait à maîtriser le redoutable paroxysme.

— Parlez-lui encore, dit Georges; lorsqu'elle entend votre voix ou que votre main se pose sur la tienne, elle se calme à l'instant.

— Soyez tranquille, répondit Fleurange, et laissez-moi avec elle. Laissez-moi seule ici, je vous en prie.

Sur cette injonction, Georges s'éloigna du lit, mais il ne quitta pas la chambre et demeura appuyé contre le mur dans l'ombre, regardant, de loin, à la lueur d'une lampe voilée, le visage altéré de sa mère. Toutes les traces encore visibles d'une beauté, que savait faire ressortir l'art le plus raffiné de la toilette, avaient soudainement disparu. En une heure, elle avait vieilli de dix ans. D'effrayantes contractions passaient sur son visage, et ses yeux errant autour d'elle avec égarement semblaient passer en revue, d'un air de reproche, tous les objets accumulés pour son bien-être et si impuissants, en ce moment, à la soulager.

Ce spectacle fit frissonner Georges. Il comptait cependant non-seulement parmi les hommes d'une bravoure reconnue, mais parmi ceux dont on cite la témérité presque insensée. Mille fois, sans motif suffisant, il avait bravé la mort et affronté des pé-

rils dont le seul motif était l'attrait du péril lui-même. Ce genre de courage n'a rien de commun, toutefois, avec celui qui fait regarder d'un œil calme, la souffrance et la mort, non pas sous l'aspect dont les revêt l'exaltation même qui nous précipite à leur rencontre, mais telles qu'elles s'offrent à nous sur tous les lits de douleur, et telles qu'elles nous attendent!

Entrevues ainsi, Georges en avait horreur; il se détournait d'elles, avec la répulsion d'une nature délicate et noble, mais amollie par le plaisir et l'égoïsme, et qui eût, en tout temps, été plus capable d'éclatants dévouements que d'obscurs sacrifices.

Malgré sa tendresse véritable pour sa mère, il est donc fort probable qu'il n'eût point supporté longtemps l'impression pénible qu'il ressentait, si la lugubre lumière qui transformait tout autour de lui ne lui eût permis de discerner les mouvements et les traits de celle qui le remplaçait si efficacement auprès d'elle. Il demeura donc où il se trouvait, contemplant avec admiration l'attitude calme et simple de Fleurange. Elle avait déjà congédié plusieurs femmes dont les services étaient superflus, et peu à peu, l'ordre et la tranquillité s'étaient rétablis autour d'elle. Barbe allait et venait

encore, s'agitant beaucoup et faisant preuve de bonne volonté, mais déguisant mal une terreur qu'elle n'avait jamais pu vaincre dès qu'elle voyait sa maîtresse en proie à un accès du mal dont elle était atteinte. A cet égard, Barbe n'avait jamais éprouvé le moindre déplaisir de l'intervention de Fleurange, et ce fut maintenant avec une secrète joie qu'elle reçut de celle-ci l'ordre de se retirer.

— Il est près de quatre heures, dit Fleurange en regardant la magnifique horloge placée en face d'elle. Elle est un peu plus tranquille : allez vous reposer, Barbe.

— Et vous, mademoiselle?

— Moi, je reste ici; je n'en bougerai pas avant sept heures; à cette heure-là, le médecin reviendra. Après sa visite, j'irai me reposer et vous viendrez ici prendre ma place.

Cet ordre, calme et précis, n'était point de ceux que Barbe eût envie de se faire répéter deux fois. Elle se hâta de placer un fauteuil près de la jeune fille; elle mit à ses côtés une table où se trouvaient tous les médicaments dont elle pourrait avoir besoin et sortit, sans se douter qu'elle ne laissait pas Fleurange tout à fait seule auprès de la malade.

Georges hésita un moment : abandonner maintenant Fleurange à cette veillée solitaire, cela était presque une lâcheté; demeurer ainsi près d'elle, à son insu, presque une trahison. Il se décida donc à quitter le coin obscur qu'il occupait, et il se rapprocha doucement du lit.

Au bruit de ses pas, Fleurange tourna vivement la tête et tressaillit. Ce léger mouvement suffit pour réveiller la malade. C'était pour elle recommencer à souffrir, et le spasme à peine calmé recommença plus violent que jamais. Pendant quelques instants, la présence et l'aide de Georges ne furent point inutiles à la jeune fille, mais, tandis qu'elle conservait son sang-froid, il perdait le sien et semblait hors d'état de supporter la vue de cette souffrance qu'il ne pouvait soulager.

— Ma mère! ma pauvre mère! s'écriait-il avec angoisse, regardez-moi! regardez-moi!

— Silence! dit tout bas Fleurange, et elle ajouta, presque à son oreille : Pas un mot, pas un seul... il faut du calme et un silence absolu.

— Gabrielle! Gabrielle! murmura la malade avec agitation.

Fleurange passa son bras sous la tête de sa maîtresse et la soutint d'une main, tandis que de l'autre elle serrait ses mains glacées.

— O Gabrielle! ne me quittez pas! ne me quittez jamais! poursuivit la princesse d'une voix méconnaissable.

Fleurange cacha son visage dans l'oreiller sur lequel elle était appuyée, tandis qu'une autre voix répétait tout bas, près d'elle :

— Oh! non, jamais!

Au bout d'un instant, elle releva la tête.

— Laissez-nous maintenant, monsieur le comte, je vous le demande.

Il y avait une irrésistible autorité dans son accent. Georges, pourtant, hésita un instant, mais elle répéta une seconde fois : *Je vous le demande*, et, malgré lui, il obéit sans répliquer, comme si elle lui eût dit : Je vous l'ordonne.

Lorsqu'il fut hors de cette chambre de malade, il se sentit toutefois soulagé comme un homme à qui la contrainte, même la plus passagère, était insupportable. Il avait besoin de respirer le grand air. Il traversa le salon et passa sur la terrasse.

L'aube blanchissait déjà. Il fit quelques pas, respirant le parfum des fleurs dont la terrasse était remplie, puis il demeura longtemps les bras croisés, et regarda le ciel pur se colorer des premières teintes de l'aurore. Sans s'en rendre compte, il avait hâte d'effacer les impressions que

venait de faire naître le spectacle qu'il avait eu sous les yeux.

Et cependant, que ce mot signifiât la tendresse ou le courage, Georges avait du cœur. Il eût été souverainement injuste d'en douter, mais il avait un besoin incessant de trouver, dans les objets extérieurs, la satisfaction d'une faculté de jouir portée chez lui au dernier degré de vivacité et de délicatesse, qui le rendait également sensible aux impressions contraires. Cette faculté n'était ni basse, ni vulgaire, et ce qui attirait Georges, c'était bien la vraie beauté, le vrai charme et le véritable intérêt des choses d'ici-bas. Le vice, sous un aspect ignoble, lui répugnait, comme la laideur, mais c'était là aussi à ses yeux l'aspect, et l'aspect unique, de la souffrance, de la maladie, de la douleur. Il ignorait absolument la puissance mystérieuse et divine qui peut les transformer dans l'âme, et rendre cette âme indépendante de toutes les circonstances extérieures de la vie. Cette manière d'être libre et indépendant lui était inconnue (à lui qui attachait tant de prix à la liberté et à l'indépendance) et, lorsqu'il en est ainsi, il demeure au fond des caractères, d'ailleurs généreux, un germe caché de faiblesse et d'égoïsme, que l'on est surpris de voir un jour se

manifester tout d'un coup, chez ceux-là mêmes qui s'étaient montrés capables des sentiments les plus passionnés et avaient fait preuve du plus impétueux courage.

XXIII

Les jours suivants furent marqués par le progrès, par l'apogée et enfin par le déclin du mal. Bientôt l'effet des soins et des remèdes se fit sentir, et la convalescence s'établit. Mais c'était là l'heure la plus difficile pour ceux qui entouraient la malade, et celle où plus que jamais la présence de Fleurange devenait nécessaire. Sans doute son intelligence et son dévouement avaient tout dirigé depuis le premier moment. Mais jusque-là elle se faisait obéir sans peine de tous et de la malade elle-même, hors d'état de lui résister. Maintenant celle-ci reprenait, avec ses forces, l'exercice d'une volonté opiniâtre et fantasque, et c'était là précisément la phase de sa maladie durant laquelle, précédemment, sa jeune compagne avait conquis la fa-

veur dont elle jouissait. Fleurange sentait qu'il lui eût été mille fois plus facile de la quitter lorsqu'elle était à peu près sans connaissance, qu'en ce moment où sa maîtresse ne pouvait plus se passer d'elle et réclamait ses services à toute heure. Elle seule, en effet, pouvait maintenant lui éviter la peine d'une lettre à écrire, ou d'une visite à recevoir. Elle seule savait arranger ses livres, ses fleurs, les mille bagatelles dont elle était entourée selon l'ordre voulu par ses yeux difficiles et son goût capricieux. Enfin, et surtout, c'était grâce à elle que les soirées s'écoulaient sans ennui, tandis que le médecin défendait encore de rouvrir le salon et condamnait la princesse à ne recevoir personne que ses habitués les plus intimes.

C'était à cette heure que Fleurange était appelée à faire des lectures auxquelles sa voix et son accent prêtaient un charme dont le goût très sûr de la princesse ne se lassait jamais.

— En vérité, Gabrielle, dit-elle un soir où la jeune fille venait d'achever un des morceaux choisis par la princesse, en vérité, vous entendre lire est un plaisir exquis. Georges, faites donc attention à ce que nous faisons ici, s'il vous plaît; laissez cette Revue qui vous absorbe, et rapprochez-vous de nous. Elle vient de me lire le sonnet de Dante :

Tanto gentile e tanto onesta pare
La Donna mia...

d'une façon qui valait, en vérité, la peine d'être écoutée.

Il y eut un moment de silence. Un vaste écran cachait la lumière aux yeux encore affaiblis de la princesse : Fleurange était assise de l'autre côté de ce rempart. Elle rougit, car elle savait bien que ce n'était pas sur le livre qu'il prétendait lire qu'étaient demeurés fixés les yeux du jeune homme pendant la lecture qu'elle venait d'achever.

— Je n'ai pas été si distrait que vous le pensez, ma mère, dit enfin Georges. Ces vers d'ailleurs me rendraient attentif en tous lieux.

Et il répéta à demi-voix :

« *Et une douceur pénètre de ses yeux dans mon cœur, qui ne peut être comprise que par celui qui la ressent*[1]. »

Georges s'était rapproché de la table, et l'expression de son regard ne permettait pas à Fleurange de se méprendre sur l'application qu'il faisait de ces vers.

Hélas! depuis un mois, elle avait été forcée d'ac-

1 E da per gli occhi una dolcezza al core
Ch intender non la può chi non la prova.

cepter, disons le mot, de jouir de la présence de celui qu'elle avait résolu de fuir, et il lui avait fallu momentanément écarter de sa pensée tout souvenir de sa propre position, hormis celui des devoirs qu'elle lui imposait auprès de sa maîtresse. Sa volonté pourtant n'avait pas eu un instant de défaillance. Chaque jour, sans doute, le sacrifice devenait plus difficile, mais par cela même plus nécessaire. Ce qu'elle cherchait encore seulement, c'était l'heure propice aussi bien que le moyen de l'accomplir.

La princesse Catherine était en pleine convalescence et pouvait maintenant supporter le déplaisir que Fleurange se sentait obligée de lui causer. Aussi le soir même où se passait la petite scène que nous venons de raconter, elle avait résolu qu'elle n'accorderait plus un seul jour aux considérations qui l'avaient arrêtée jusque-là. Demeurer plus longtemps où elle était, ce serait désormais une trahison consentie.

Ce qu'elle croyait du reste avoir à peu près résolu, c'était de se confier entièrement au docteur Leblanc, qui accomplissait, en ce moment, une promesse faite, l'année précédente, aux amis de la vieille maison, et se trouvait auprès d'eux à Heidelberg. Mieux qu'un autre, il connaissait sa

situation auprès de la princesse et saurait l'aider à la quitter. Mieux qu'un autre, il saurait préparer son retour au milieu des siens sans en trahir le motif qu'elle tenait à cacher; mais parler de Georges, même au docteur, coûtait à Fleurange. La lettre commencée n'était point achevée encore, et cependant l'heure des délais était passée.

Elle avait remis le livre sur la table et était tombée dans de silencieuses réflexions. La princesse poursuivait celles que lui avait suggérées la lecture, et son fils, tout en lui répondant avec distraction, cherchait à lire dans les yeux baissés qui se détournaient si soigneusement des siens.

En ce moment, un message imprévu vint les surprendre tous les trois. Le valet de chambre de la princesse qui en était porteur prévenait mademoiselle Gabrielle qu'un jeune homme était dans le vestibule et demandait à lui parler.

— Un jeune homme !

La princesse et son fils firent cette exclamation en même temps et non moins vivement que Fleurange.

— Un jeune homme ! répéta-t-elle; lui avez-vous demandé son nom?

— Oui.

Le valet de chambre l'avait demandé, mais il

l'avait oublié et balbutia quelques noms aussi inintelligibles qu'inconnus à Fleurange.

Elle se leva.

— Je vais aller voir qui ce peut être, dit-elle.

Georges s'était levé avant elle, tandis que la princesse s'écriait : « Qu'il ne fallait pas qu'à cette heure Fleurange descendît seule, que des malfaiteurs s'introduisaient ainsi, souvent le soir... que la veille encore, en plein jour, un inconnu était entré dans une boutique, et tandis qu'on avait le dos tourné... »

La princesse commençait à s'agiter outre mesure de ce petit incident.

— Si vous voulez bien le permettre, dit Georges, je vais vous dire ce qui en est : fiez-vous à moi et attendez ici les renseignements que je vais vous rapporter.

Fleurange n'avait rien à objecter. Elle ne connaissait et n'attendait personne et était persuadée qu'il s'agissait d'une méprise.

Georges ne fut pas dix minutes hors de la chambre.

Lorsqu'il reparut, une expression joyeuse animait ses traits.

— C'est bien un jeune homme, dit-il, et c'est bien vous qu'il demande, mademoiselle. Mais j'ai

été, pour mon compte, fort heureux de serrer la main à Julian Steinberg. C'est lui qui vient d'arriver à Florence avec sa femme.

— Julian !... Julian et Clara !... s'écria Fleurange avec transport ; elle s'élançait déjà, oubliant la princesse et Georges et tout, hormis la joie inattendue de revoir ces visages aimés.

Le comte Georges l'arrêta.

— Pardonnez-moi, mademoiselle; Steinberg voulait seulement savoir quand sa femme pourrait vous voir. J'ai cru bien faire en lui disant que ma voiture, qui est en bas, vous conduirait sur-le-champ à l'auberge où ils sont descendus, et il est reparti pour aller lui apprendre sans retard qu'elle aurait la joie de vous voir dès ce soir.

— Oh ! que vous êtes bon ! s'écria Fleurange hors d'elle, et que de remercîments je vous dois !...

Mais elle se souvint à temps que la princesse n'aimait point les choses dont elle n'avait point l'initiative et qu'en aucune circonstance il ne lui arrivait de s'oublier tout à fait elle-même.

Avant que le nuage qui commençait à obscurcir son front pût être aperçu, Fleurange s'était rapprochée d'elle.

— Monsieur le comte est bien bon, dit-elle,

mais je ferais mieux d'attendre à demain, n'est-il pas vrai, princesse? Il n'est que neuf heures, vous avez besoin de moi au moins pendant une heure encore?

La princesse était déjà à moitié désarmée par ces paroles. Elle le fut tout à fait par la grâce avec laquelle son fils protesta qu'il se fâcherait si elle lui montrait aussi clairement qu'elle le croyait incapable de remplacer mademoiselle Gabrielle près d'elle, même pour une heure.

— Allons, ma mère, vous supporterez bien qu'à mon tour je vous fasse la lecture, n'est-ce pas? Assurément, je le reconnais, ce ne sera pas comme tout à l'heure. Mais si ce contraste vous importune, depuis quand ne pouvons-nous passer quelques instants ensemble à notre satisfaction mutuelle? depuis quand ai-je perdu le don de vous faire trouver ma conversation acceptable pendant une heure?

Ces mots dits avec une grâce caressante, en s'agenouillant près de sa mère, touchaient directement le côté le plus faible et le plus tendre de ce cœur maternel. La princesse idolâtrait son fils; il était la joie et l'orgueil de sa vie. Mais, quoiqu'il fût rempli pour elle de déférence et de tendresse, il lui échappait sans cesse.

Cette femme, si impérieuse envers tous, se sentait presque sans autorité vis-à-vis de son fils, et cherchait à acquérir de l'ascendant sur lui, en se servant de tout ce qu'elle possédait elle-même de charme et d'adresse, tout comme si cet ascendant n'eût point été son droit. Depuis le dernier retour de Georges, il avait été plus réservé que de coutume ; il avait su jusqu'à ce jour se soustraire à tous les efforts de sa mère pour l'amener à un de ces épanchements auxquels il s'abandonnait parfois avec elle, et qui la dédommageaient alors amplement des instants de réserve plus ou moins longs qui les avaient précédés.

En ce moment, elle passa doucement sa main dans les beaux cheveux de son fils et dit en souriant :

— Méchant enfant ! vous savez bien à quoi vous en tenir.

Puis, se tournant vers Fleurange :

— Allez, dit-elle, allez, j'y consens, donner la bienvenue à votre cousine. Je puis pour l'instant me passer de vous. Allez ; mais revenez dans une heure. Je vous attends à dix heures, ajouta-t-elle en regardant la pendule.

La permission n'était pas très-gracieusement accordée. Fleurange n'en profita pas moins avec

empressement ; mais elle ne quitta pas la chambre sans avoir involontairement payé d'un regard de reconnaissance celui qui avait si bien su deviner son désir et si adroitement le seconder.

XXIV

Fleurange ne prit que le temps de s'envelopper dans un grand burnous blanc, dont elle jeta le capuchon sur sa tête, et elle s'élança dans la voiture qui l'attendait. Il lui semblait qu'à l'heure où elle en avait le plus besoin, le ciel lui envoyait un secours. Elle ne savait encore de quelle manière, mais elle sentait que la présence de sa cousine faciliterait toutes ses résolutions. En tous cas, elle n'était plus seule, et l'une des difficultés qu'elle avait à vaincre était aplanie.

Ces pensées dominaient toutes les autres pendant le court trajet du palais à l'auberge. Mais, en arrivant, en revoyant Clara, tout, pour un instant s'effaça ; hormis le doux souvenir du passé, la vieille maison, le foyer commun, la famille dispersée de-

puis leur dernière rencontre, tout se retraça avec une vivacité poignante et ce fut avec une joie mêlée de larmes qu'elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Après que cette première émotion fut un peu calmée, les deux cousines se regardèrent et, quoique le temps de leur séparation n'eût pas dépassé une année, leur aspect mutuel indiquait pour chacune de grands changements survenus.

Clara n'était ni moins fraîche ni moins jolie qu'autrefois, mais le bel enfant, dont la naissance avait retardé de plusieurs mois leur retour en Allemagne, semblait avoir ajouté au charme de sa jeunesse ce quelque chose de grave qui appartient à la joie maternelle, et qui couronne la beauté d'une sorte de majesté absente jusque-là.

Quant à Fleurange, il eût été plus difficile de dire ce qui la transformait. Était-ce l'élégance de sa mise, dont la princesse ne la dispensait pas, même lorsqu'elles étaient seules ? était-ce le grand monde, au milieu duquel elle vivait maintenant? était-ce cette pâleur plus grande, et cet air d'abattement qui donnait à son regard cette douceur, à sa taille cette grâce nouvelle, à toute sa personne cet attrait plus frappant que naguère?

Fleurange avait trop souffert et souffert trop

jeune, pour que sa physionomie eût jamais reflété l'insouciante gaieté de son âge. Mais néanmoins, au bout de quelques semaines passées sous le toit de son oncle, quel sourire plus radieux que le sien avait réjoui la vieille maison? quelle voix plus joyeuse que celle de Gabrielle l'avait fait retentir?

Actuellement, son pâle et noble visage semblait être devenu d'une gravité prématurée. Son regard, empreint d'une calme fermeté, ne trahissait plus cette exaltation et cet enthousiasme juvénile qui jadis le faisait parfois flamboyer et donnait à ses prunelles grises le vif éclat des yeux noirs. Sans avoir vieilli d'un jour, on eût dit qu'elle avait acquis l'expérience de l'âge mûr, et qu'elle avait mesuré la vie sans y avoir fait un seul pas de plus.

Clara et Julian, tout en la considérant avec une sorte d'admiration inquiète, s'abstenaient de l'interroger. Quelque chose les avertissait que Fleurange aimait mieux ne pas avoir à leur répondre. Ses questions d'ailleurs prévenaient les leurs. Les noms chers à tous les trois furent prononcés tour à tour, et pendant quelques instants tout s'éclaira du doux reflet de ce foyer lointain, dont, à travers toutes les émotions récentes de la jeune fille, la privation n'avait jamais cessé de se faire sentir.

— Tout allait bien pour ces chers absents. Le

bien-être, la paix et même un peu d'aisance reparaissait peu à peu sous leur toit. Tout cela grâce à l'activité et à l'intelligence de Clément.

— Cher Clément !... répétait Clara, les larmes aux yeux, il est leur providence à tous ! Que Dieu le bénisse et le récompense, ce frère bien-aimé !

Puis les voyageurs parlèrent d'eux-mêmes. Ils ne faisaient que traverser Florence, qu'ils connaissaient déjà ; après encore un détour pour aller voir Pérouse, et un regard jeté sur ces lieux chers aux artistes, ils comptaient reprendre la route d'Allemagne. Attendus avec impatience à Heidelberg, c'était là qu'ils se fixeraient pour toute l'année suivante, Julian ayant à réparer le temps que leur beau voyage leur avait fait perdre, et à entreprendre sans retard les travaux dont il avait été chargé.

Pérouse !... à peine eurent-ils prononcé ce nom qu'une idée soudaine se présenta à l'esprit de Fleurange... Avant d'arriver à Pérouse, il fallait passer près de Santa-Maria al Prato. Ne pourrait-elle pas les accompagner jusque-là ? ne pourrait-elle pas aller chercher les conseils, la tendresse et l'appui de la mère Madeleine ? Et, guidée par elle, ne serait-elle pas sûre de prendre dans ses perplexités actuelles le parti le plus sage ? S'il lui fallait du courage,

où en trouverait-elle, si ce n'était près de celle dont le seul souvenir suffisait souvent pour renouveler la vigueur de son âme? s'il lui fallait de la consolation, qui saurait la lui donner comme elle? Oui! ce hasard était providentiel, il fallait se hâter d'en profiter, et, sans parler pour le moment de départ et de séparation définitive, il fallait seulement solliciter et obtenir de la princesse la permission de faire ce petit voyage et la quitter d'abord pour quelques jours.

Ce plan arrêté, Fleurange respira comme si un poids eût été soulevé de son cœur, et avant l'heure écoulée, elle prit congé de sa cousine après lui avoir donné rendez-vous pour le lendemain, et elle remonta dans la voiture qui l'avait amenée.

On était au mois de mai. Le printemps, et le printemps de Florence, se sentait dans l'air. La voiture du comte Georges était une calèche découverte. Au moment où elle s'y plaçait, un passant, frappé sans doute de sa beauté, lui jeta un de ces gros bouquets qui, dans cette ville des fleurs, sont, en cette saison sous la main de tout le monde : Fleurange, sans même tourner la tête pour regarder celui qui lui adressait ce discret hommage, l'avait accepté sans scrupule, et maintenant elle en respirait avec délices le parfum. Elle éprouvait,

en même temps, un bien-être inusité à sentir son visage caressé par l'air doux et frais de la nuit, à se trouver ainsi un instant seule, la tête découverte, sous le ciel brillant et pur! Après la longue contrainte qu'elle venait de subir ; après tant de jours et de nuits passés dans une chambre où l'air et la lumière pénétraient à peine, ce moment de liberté était un soulagement moral et physique dont, à son insu, elle avait un impérieux besoin. De plus, à travers toute l'anxiété des soins qu'elle avait prodigués à sa maîtresse, une idée, ou plutôt une douleur fixe, n'avait pas cessé de la poursuivre, et elle avait pratiqué sans relâche un renoncement perpétuel au bonheur d'une tendresse, dont l'expression muette, ou parfois murmurée, avait eu depuis un mois mille occasions de se faire entendre ou deviner. Il y avait donc alors pour elle un soulagement d'une autre sorte à se dire que cette lutte allait finir, qu'un moyen de partir (ou mieux de fuir) s'offrant à elle, il ne lui fallait plus d'effort, de courage et de contrainte que pour quelques jours, et qu'ensuite elle n'aurait plus qu'à souffrir et plus rien à craindre, ni des autres, ni d'elle-même.

La promenade nocturne de la jeune fille s'acheva trop vite à son gré. Les chevaux allaient comme

le vent, et en peu d'instants la ramenèrent au pied du grand escalier de marbre. Elle le monta lentement, et traversa de même les grands salons qui conduisaient à celui où elle avait laissé la princesse et son fils. Ce salon, on s'en souvient, le dernier de l'enfilade, donnait ainsi que le précédent, sur la terrasse, qui formait entre ces deux pièces une communication extérieure.

Arrivée à ce dernier salon, Fleurange s'arrêta : elle avait craint que sa maîtresse ne se fût retirée et ne l'eût attendue ou désirée. Mais il n'en était rien. Son fils était encore avec elle. Elle entendait distinctement le son de leurs voix ; grâce à la douceur printanière de la soirée, toutes les fenêtres étaient ouvertes. Au lieu de reparaître en ce moment, elle passa donc sur la terrasse pour y attendre la fin de leur entretien. L'heure donnée par la princesse, dix heures, n'était d'ailleurs point sonnée encore.

A peine toutefois s'y trouva-t-elle qu'elle s'en repentit, car elle s'aperçut que de là elle entendait malgré elle, non-seulement la voix de ceux qui parlaient, mais chacune de leurs paroles. Elle allait la quitter aussitôt, lorsqu'elle fut retenue et comme clouée à sa place par un mot qui parvint à son oreille et la fit tressaillir...

Ce mot, c'était *Cordelia!*.. et presque au même instant, elle entendit son propre nom. Son nom! non pas celui de Gabrielle, qui était le seul sous lequel elle fût connue, mais cet autre nom de son enfance, ce nom que tout le monde ignorait à Florence, hormis celui qui le prononçait en ce moment, et avec quel accent!...

— Fleurange! disait le comte Georges. Oui, ma mère, ce nom qui vient de m'échapper en parlant d'elle, ce nom, étrange comme sa beauté, et qui n'appartient, comme le charme dont elle est douée, qu'à elle seule au monde, c'était celui que lui donnait son père, lorsque je la vis devant moi, plus charmante mille fois que cette Cordelia pour laquelle elle servait de modèle...

Fleurange n'entendit plus rien... Pendant quelques instants, il lui sembla qu'elle allait s'évanouir et ce fut un violent effort de sa volonté qui seul l'empêcha de tomber à terre, vaincue par la surprise et l'émotion!

Était-ce bien lui qu'elle venait d'entendre? était-ce bien à sa mère qu'il parlait? quelle folie pouvait le porter à lui tenir un pareil langage et à braver ainsi la princesse, elle que la moindre contradiction jetait parfois dans un état violent d'impatience et de colère? elle qui ne pouvait supporter

de personne la plus légère résistance. Qu'allait-elle dire? quelle réponse Fleurange allait-elle entendre?

Elle ne songeait plus à bouger, elle ne savait plus si elle faisait bien ou mal d'écouter, elle ne pensait qu'à une chose : entendre ce que sa maîtresse allait répondre et agir en conséquence. Qui sait? peut-être après l'avoir entendue quitterait-elle cette place pour ne plus jamais reparaître devant elle; déjà l'idée confuse lui traversait l'esprit de redescendre l'escalier du palais et de s'en retourner, dans la rue et dans la nuit, seule et à pied chez les Steinberg...

En ce moment, et après un long silence, elle entendit la voix de sa maîtresse : à sa grande surprise, cette voix sourde et tremblante ne trahissait aucun emportement; l'effet n'en fut que plus profond sur celle qui l'écoutait avec une émotion palpitante.

—Ainsi, Georges, disait-elle, ce chagrin le plus grand qu'un fils puisse causer à sa mère, vous voulez me le faire?... Cette parole sur laquelle je comptais, avec tant de foi et de confiance, vous voulez la violer?

— Ma mère, je vous l'ai déjà dit, ma parole n'est point engagée.

— Assez, Georges, et merci de votre franchise... ne la gâtez pas maintenant par un mensonge. Si ce n'est à *elle*, c'est à moi que vous manquez de parole, c'est à moi, à votre mère. Cela suffit, je pense, pour que j'aie quelque reproche à vous faire.

— Ma mère !... et Georges se leva d'un air impatienté et fit quelques pas comme s'il allait sortir.

La princesse se leva ; elle se sentait complétement guérie : il arrivait souvent ainsi qu'une vive et soudaine émotion faisait disparaître en un instant les dernières traces du mal dont elle venait de subir une si longue atteinte.

Elle passa son bras autour du cou de son fils, et le ramena près d'elle.

— Georges, lui dit-elle, lorsqu'il eut repris la place qu'il venait de quitter, je ne devrais plus me fier à aucune de vos promesses ; il en est une cependant que je vous prie de me faire.

— Dites, ma mère.

— Vous ne ferez pas cette folie, sans vous donner le temps de réfléchir.

— Je vous le promets.

— Ensuite, écoutez bien ce que je vous demande. Jurez-moi que vous ne la ferez pas avant d'avoir obtenu mon consentement.

Georges hésita...

— Ce serait une promesse bien grave, dit-il enfin, d'une voix caressante, si je ne savais pas qu'à la longue vous ne refuserez jamais rien à votre enfant gâté.

— Voyons, voyons, Georges, reprit sa mère avec une vivacité mêlée d'angoisse, ne me faites pas repentir de ma tendresse. Votre parole?

— Eh bien, ma mère, je vous l'avoue, j'hésiterais peut-être, pour ma part, à vous la donner... mais, sans l'avoir jamais interrogée, sans même savoir au bout du compte, comment je serais accueilli...

La princesse haussa les épaules.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit Georges, je suis convaincu que ce consentement, moins que moi, elle voudrait s'en passer? et qu'à cet égard, ma soumission est sous la garde d'une volonté plus forte que la mienne.

La princesse eut d'abord l'air étonné, puis après un moment de réflexion elle dit :

— Peut-être avez-vous raison. N'importe, votre main sur cette promesse.

Georges s'inclina et baisa la main de sa mère et la serra dans la sienne.

— La voici, dit-il, et ma promesse : sur l'honneur!

— C'est bien, mon enfant; laissez-moi mainte-

nant. Gabrielle va rentrer; il vaut mieux qu'elle ne vous trouve pas ici.

Georges se leva, et, après avoir encore une fois embrassé sa mère, il quitta la chambre.

Dès qu'elle fut seule, la princesse se jeta sur sa chaise longue, et, cachant sa tête dans ses mains, elle éclata en sanglots.

XXV

Fleurange hésita un moment; puis elle suivit son impulsion naturelle. Cette impulsion était toujours droite et courageuse. Elle entra résolûment dans le salon par la fenêtre de la terrasse, et lorsque la princesse leva la tête, elle vit debout devant elle la jeune fille couverte de son burnous blanc, on bouquet à la main.

Quoique la princesse l'attendît, cette soudaine apparition la surprit à un tel point, qu'elle la regarda un instant sans parler, comme si c'eût été une vision surnaturelle. Mais ce ne fut qu'un instant. Fleurange s'aperçut que l'emportement com-

primé devant son fils allait maintenant éclater.

Les larmes de la princesse s'étaient arrêtées, et ses yeux exprimaient à la fois le courroux et le dédain. Elle se leva vivement, et de dures paroles allaient seconder le geste impérieux par lequel de l'une de ses mains elle désignait la porte ; déjà même, l'autre main se posait rudement sur l'épaule de la jeune fille, lorsque, sans arrogance et sans peur, celle-ci la regarda en face.

L'expression des grands yeux de Fleurange était telle alors qu'on n'eût pu la comparer qu'à celle de ces regards doués d'une vertu magnétique qui domptent parfois, dit-on, la fureur des êtres sans raison. Aucune parole n'aurait pu exprimer à ce point l'intégrité et la pureté de son âme. A travers tous ses défauts, la noblesse qui existait dans celle de la princesse s'émut à ce regard et y répondit. Ses yeux se détournèrent, elle retomba assise sur sa chaise longue ; elle laissa Fleurange s'emparer sans résistance de ces deux mains dont le geste était tout à l'heure si menaçant, et les tenir quelques instants serrées dans les siennes : il y eut un grand silence.

Enfin, d'une voix calme et douce :

— Princesse, dit Fleurange, j'étais sur cette terrasse, et j'ai tout entendu.

Un nouvel éclair d'indignation se réveilla dans le regard de sa maîtresse, et sa bouche reprit l'expression du dédain.

Le visage de la jeune fille se colora légèrement.

— Vous pensez bien, poursuivit-elle, que je n'y étais pas venue dans l'intention d'écouter. Mais, ayant entendu mon nom, j'y suis demeurée. C'est une faute, je le sais, mais le temps et la réflexion m'ont manqué pour la prévenir. Pardonnez-la-moi, et pardonnez-moi aussi, ajouta-t-elle, d'une voix plus troublée, le déplaisir d'un instant que le comte Georges vient de vous causer à mon sujet.

— Le déplaisir d'un instant! répéta la princesse d'une voix froide et ironique.

— Du moins, continua Fleurange, vous n'aurez eu qu'un instant celui de penser que cette idée, cette folie, enfin, que ce que vous venez d'entendre, fût assez sérieux pour pouvoir vous inquiéter ou vous affliger.

— Gabrielle!

— Laissez-moi parler, princesse, vous me répondrez ensuite. Mon cœur est rempli pour vous de tant de reconnaissance...

— Ne me parlez pas de votre reconnaissance, s'écria la princesse, en l'interrompant et en éclatant de nouveau ; c'est précisément parce que je

m'y croyais quelques droits que je me sens si profondément blessée, et qu'après vous avoir beaucoup aimée, je suis tentée de vous haïr. C'est votre perfidie, c'est votre ingratitude...

— Je ne suis ni perfide, ni ingrate, dit Fleurange en pâlissant, laissez-moi vous le prouver ; je vous le demande pour vous-même, plus encore que pour moi.

La princesse se calma de nouveau comme apaisée par cette douce voix, et sembla se résigner à la laisser dire : elle appuya sa tête sur sa main, et l'écouta quelques instants sans changer d'attitude.

— Non, répéta Fleurange, je ne suis ni perfide, ni ingrate, et pour vous épargner ce chagrin ou tout autre, Dieu sait ce que je serais prête à souffrir !... J'avais d'abord pensé, continua-t-elle, à m'en aller tout à l'heure, à fuir, à vous délivrer de ma présence et de l'inquiétude qu'elle pouvait vous causer. Mais, princesse, il faut faire mieux que cela ; il faut qu'il m'oublie. Par conséquent, il ne faut pas que je disparaisse ainsi d'une façon romanesque.

— Que voulez-vous dire ? dit la princesse avec surprise.

— Qu'il faut que je parte, à coup sûr, mais non

pas d'une manière qui lui donne l'envie de me poursuivre. Moins il s'obstinera par esprit d'opposition, plus mon souvenir s'effacera vite de sa mémoire.

— Vous le connaissez bien, dit la princesse de plus en plus étonnée, et vous en parlez bien froidement, ajouta-t-elle. Vous ne l'aimez donc pas du tout ce pauvre Georges?

Et cette mère, tout à l'heure si irritée de la présomption de sa protégée, semblait maintenant prête à se fâcher de son indifférence.

Une vive et soudaine rougeur se répandit sur le visage de Fleurange;... de grosses larmes lui vinrent aux yeux :

— Je ne l'aime pas!... O mon Dieu! mon Dieu! murmura-t-elle d'une voix étouffée, ayez pitié de mon pauvre cœur!.

Mais elle reprit presque aussitôt son empire sur elle-même, tandis que la princesse, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, devenait attentive et apercevait enfin de quelle importance pouvait être pour elle ce qu'elle allait entendre.

Fleurange alors expliqua rapidement son dessein : c'était le même qu'elle avait formé une heure auparavant chez sa cousine; seulement alors elle voulait encore cacher à la princesse le motif et la

durée de son absence. Tout devenait maintenant plus facile : elle partirait avec les Steinberg pour Pérouse. Là elle trouverait un prétexte pour prolonger son absence ; l'important était seulement que la princesse eût l'air de compter sur son retour, et surtout qu'elle ne témoignât aucune inquiétude sur la fidélité de son fils à tenir sa promesse.

— Cette promesse,—poursuivit Fleurange, non sans l'accent d'une juste fierté, — j'ose dire que M. le comte Georges, en la mettant sous la garde de ma volonté, avait raison de juger qu'elle serait bien gardée.

A mesure qu'elle parlait, tout le ressentiment de la princesse s'évanouissait et peu à peu se transformait en reconnaissance exaltée. Telle que Fleurange était là devant ses yeux, elle comprit que si elle avait voulu abuser ou seulement user de son ascendant, aucun respect filial n'eût suffi pour ramener Georges à la soumission, aucune autorité maternelle n'eût réussi à l'y contraindre. Quoiqu'il lui en coûtât de le reconnaître, elle ne pouvait donc se dissimuler que si cette double blessure était épargnée à son orgueil et à sa tendresse, elle le devait, non-seulement au désintéressement généreux de celle qu'elle venait de traiter avec tant de hauteur, mais aussi à sa droite intelligence :

oui, elle avait eu parfaitement raison de penser qu'il ne lui suffisait pas de disparaître, de quitter Georges, de lui être pour ainsi dire soudainement enlevée. La princesse, mieux qu'une autre, savait jusqu'à quel degré de ténacité ce genre de contradiction pouvait conduire son fils, et c'était précisément cette connaissance de son caractère qui, seule, tout à l'heure, lui avait donné la force de se maîtriser devant lui. Les moyens suggérés par Fleurange étaient donc les meilleurs, et grâce à eux, l'avenir pouvait être sauvé ! La mobilité de Georges était grande, la princesse en espérait beaucoup, pourvu que, d'une part, il fût soustrait au charme dangereux de la présence de Fleurange, et que, de l'autre, le prestige d'un grand obstacle à vaincre cessât en apparence de s'élever entre eux. Rien en effet n'était plus habile que le conseil donné contre elle-même par la jeune fille. La femme du monde le comprit et lui en sut gré. Elle voyait apparaître de nouveau le but auquel elle avait tendu toute sa vie, et, dans l'espoir de l'atteindre, elle acceptait sans remords la nécessité de fouler aux pieds le noble cœur qui s'immolait ainsi ; disons même que si quelque chose la préoccupait en dehors du péril présent, ce n'était pas la vie brisée de Gabrielle, mais bien les habitudes de sa propre vie dérangées,

et son bien-être troublé par ce malheureux incident. Néanmoins, au moment où elles se séparèrent, à la fin de ce long entretien, la princesse serra Fleurange dans ses bras avec une tendresse expansive, et lorsque celle-ci se retrouva seule dans sa chambre, elle se sentit pour un moment presque complétement heureuse. Elle avait en horreur toute dissimulation, et le grand pas qu'elle venait de faire, dans la voie de la plus courageuse franchise, semblait avoir allégé son cœur.

Elle était encore dans cet état de satisfaction un peu exaltée qui suit l'accomplissement d'un grand effort, lorsqu'en rentrant dans sa chambre, elle jeta le bouquet qu'elle tenait encore à la main. Dans ce mouvement, un papier qu'elle n'avait point aperçu jusque-là s'en détacha et tomba par terre; elle le ramassa avec quelque surprise, l'ouvrit machinalement, vit une écriture inconnue, et lut, d'abord sans comprendre :

— « Vivre sans pouvoir réparer; souffrir sans « pouvoir expier : ce supplice appartient-il à la « terre ou à l'enfer? Non loin de vous, un homme « vit et souffre ainsi : *vous qui priez, priez pour lui !* »

Fleurange lut et relut deux ou trois fois ces mots sans y attacher aucun sens : tout d'un coup, elle tressaillit et un vif tremblement la saisit. Ces

derniers mots étaient le refrain d'une romance, chantée pendant une des soirées de la vieille maison, en présence du seul homme au monde qui pût s'appliquer les autres paroles qu'elle venait de lire.

Mais se pouvait-il, grand Dieu ! que ce fût lui ! Se pouvait-il que ce fût Félix, son coupable et malheureux cousin, qui les eût écrites ?... lui, qui ce soir-là même les eût placées dans ce bouquet ? Était-ce sa main qui le lui avait jeté ?...

A cette pensée, elle frissonna comme si l'ombre d'un mort eût passé près d'elle.

Etait-ce une simple mystification ?... L'histoire de la ruine des Dornthal n'était pas ignorée de tout le monde à Florence. Quelqu'un avait-il voulu l'effrayer ou l'intriguer ? Elle se perdait en conjectures sur cet incident imprévu.

Comment sortir de ce doute ? comment même en parler sans réveiller un odieux souvenir, ou faire une révélation pénible ?

Elle se souvint enfin de la présence de Julian à Florence et cette pensée la tranquillisa ; Julian l'aiderait à découvrir la vérité et, mieux qu'un autre, il saurait éviter de nuire par ses recherches au malheureux qui peut-être en ce moment cachait près d'eux sa vie flétrie et déshonorée.

XXVI

Si, la veille, on eût prédit à la princesse Catherine que sa charmante compagne allait lui être enlevée, cette nouvelle eût peut-être suffi pour la faire retomber dans l'état alarmant, dont, grâce à ses soins, elle sortait à peine. Mais un intérêt plus puissant que son goût pour Gabrielle était en ce moment en jeu, et son égoïsme lui-même s'effaçait, ou plutôt se transformait, en présence du danger qu'elle se reprochait de n'avoir pas reconnu plus tôt et qui menaçait une partie essentielle de son bonheur, ainsi que l'accomplissement de l'un de ses vœux les plus chers.

Il faut reconnaître, pour ne point faire tort à la princesse, que ce vœu était sage et que, dans son obstination à le poursuivre, elle faisait preuve de véritable clairvoyance maternelle autant que d'ambition mondaine. Il faut dire en outre que le dessein en question se rattachait à la volonté, presque sacrée à ses yeux, de l'époux adoré de sa jeunesse,

dont le souvenir planait toujours sur ce passé lointain où la vie à son début était pour elle plus simple, meilleure, et promettait d'être tout autre que ne l'avaient faite les années suivantes. Plus tard, lorsque veuve, belle, riche et jeune encore, elle avait paru dans le grand monde de Pétersbourg, elle n'avait plus d'autre guide qu'elle-même et, contre les penchants d'une nature frivole et légère, il n'existait plus alors d'autre frein que son orgueil. Au milieu de tous les enivrements de cette seconde époque, elle avait cependant respecté la limite au delà de laquelle la considération du grand monde lui-même s'altère, et, tout en accordant encore la flatterie et l'encens, refuse le respect. Cette limite, elle avait été surtout préservée du danger de la franchir par cet orgueil (trait dominant de son caractère) qui cherchait avant tout et partout la place la plus haute, et qui, après avoir conservé à sa vie une sorte de dignité, la guida seul dans le choix d'un second époux. Elle se crut heureuse alors, ayant atteint le faîte du rang, des honneurs et de la fortune, mais elle s'aperçut vite qu'elle payait ces avantages trop cher; et peut-être eût-elle plus mal supporté l'épreuve d'une union mal assortie que celle de l'indépendance qui l'avait précédée,

si, au bout de deux ans, la mort ne lui avait rendu cette indépendance pour la seconde fois.

A dater de cette époque, rien ne vint plus troubler le cours brillant et prospère d'une vie où, en dépit d'instincts généreux et d'un esprit assez cultivé, tout était frivole, hormis sa tendresse pour son fils. Mais cette tendresse elle-même, quelque vive et passionnée qu'elle fût, manquait de ce qui donne à celle d'une mère la majesté de l'autorité. Ce charmant enfant qui, dès ses plus jeunes années, possédait tout ce que la nature la plus expansive peut donner de grâce et d'attrait à un esprit rare et à une rare beauté, satisfaisait cet orgueil maternel qui, chez les natures orgueilleuses, est le plus puissant de tous. La princesse, fière de son bel enfant, ne s'apercevait pas qu'elle était adorée, mais qu'elle n'était point obéie ; et les années s'écoulèrent ainsi jusqu'à l'époque :

Ove uom s'innamora.

Alors la princesse Catherine commença à s'apercevoir qu'elle n'avait aucun empire sur ce fils idolâtré, et qu'il lui faudrait beaucoup de prudence et d'adresse pour échapper à ce qui eût été pour elle le plus sensible des mécomptes; car toutes les ambitions de sa propre vie, elle les avait pour lui,

plus ardentes qu'elle ne les avait jamais ressenties pour elle-même.

C'était alors que s'était réveillé chez elle ce désir ardent de voir se réaliser le vœu formé par le père de Georges à une époque où celui-ci était encore au berceau. Le comte de Walden avait eu pour voisin en Livonie, un frère d'armes, un ami intime et cher, qui se nommait le comte de Liningen. Nobles tous deux, parmi les plus nobles de la province, riches et possesseurs de deux terres contiguës, ils s'étaient promis d'unir leurs enfants, à moins qu'arrivés à l'âge où cette promesse pourrait s'accomplir, leur volonté n'y mît obstacle. Ni l'un ni l'autre des deux amis ne vécut assez pour apercevoir même de loin l'aube de ce jour. Trois ans après la naissance de son fils, le comte de Walden n'existait plus, et avant que la jeune Vera (âgée d'un an de moins que Georges) eût atteint sa onzième année, la mort de son père et peu après celle de sa mère l'avaient rendue maîtresse de tous leurs biens. Mais, en attendant l'âge où elle pourrait en prendre possession, la jeune héritière fut envoyée à Pétersbourg, et elle y avait été élevée dans une profonde retraite par une de ses tantes depuis longtemps retirée du monde.

La princesse Catherine avait toujours conservé

un souvenir respectueux d'une volonté dont le comte de Walden à son lit de mort lui avait encore renouvelé l'injonction, mais ce souvenir prit un bien autre aspect à ses yeux lorsque, vers l'époque dont nous venons de parler, la jeune Vera sortit tout d'un coup de sa retraite et fut présentée à la cour. L'effet produit par la jeune fille, la faveur immédiate dont elle devint l'objet, la place qui lui fut à l'instant accordée parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice, donnèrent à ce début un éclat dont la princesse regretta vivement que Georges n'eût pas été témoin; mais il avait quitté Pétersbourg depuis plusieurs mois et faisait en ce moment son premier voyage à Paris. Pendant son absence, sa mère n'avait négligé aucune occasion de se rapprocher de la jeune demoiselle d'honneur; ce rapprochement était rendu facile d'ailleurs par toutes les anciennes relations d'amitié qui existaient entre leurs familles; elles étaient resserrées maintenant de part et d'autre avec un empressement où la princesse crut voir les dispositions les plus favorables au projet formé dans l'enfance de Vera et de Georges qui, depuis lors, ne s'étaient jamais revus. Son impatience de le voir revenir s'en accrut. Vera lui semblait faite pour captiver son fils; et quant à Georges, sa mère ne

pouvait être inquiète de l'effet qu'il produirait.

Il revint enfin, et, en effet, tout sembla sourire d'abord aux projets de la princesse. Georges fut très-frappé, presque séduit. La belle Vera le fut bien davantage encore, mais la princesse, entraînée par l'ardeur avec laquelle elle désirait ce mariage, commit la faute d'en parler à son fils, avec un empressement qui eut l'effet précisément opposé à celui qu'elle désirait produire. Georges n'arrivait pas de Paris dans la disposition d'esprit voulue pour accepter à l'instant l'idée de perdre son indépendance et de s'enchaîner à jamais. Il se mit donc sur ses gardes : les paroles que Vera attendait peut-être déjà s'arrêtèrent sur ses lèvres et se transformèrent en flatteries banales. Sa mère, sans abandonner son rêve, comprit qu'il fallait en ajourner la réalisation. Mais enfin ils étaient bien jeunes l'un et l'autre ; son œil de femme et de mère ne s'était point trompé sur la nature de l'impression produite par son fils. Elle crut pouvoir se fier à la durée du sentiment qu'il avait fait naître, et avec le temps elle ne doutait pas que Georges ne revînt de lui-même aux pieds de celle qu'elle regardait comme destinée à lui appartenir ; d'autant mieux que, dans un de leurs entretiens à ce sujet, il était convenu qu'aucune femme ne

lui avait encore inspiré autant d'attrait et qu'il s'était presque engagé vis-à-vis de sa mère à n'offrir sa main à aucune autre.

Les choses alors en restèrent donc là. Georges repartit pour Paris, et ensuite pour l'Italie, où sa mère avait fixé son séjour. Mais nous savons que, sur ces entrefaites, l'apparition soudaine de Fleurange et d'autres influences encore, déjà entrevues, avaient peu à peu entraîné son esprit et son cœur dans une direction bien différente de celle que sa mère aurait voulu leur imprimer. A son dernier voyage à Pétersbourg (pendant lequel Fleurange était venue s'établir chez la princesse), celle-ci avait eu le double déplaisir d'apprendre que son fils avait évité de se rapprocher de Vera, et que cette froideur, blessante pour la jeune fille, était attribuée par plusieurs aux opinions politiques qu'on imputait à Georges avec une malveillance qui inquiétait vivement sa mère. Qui a connu la Russie à cette époque sait que la privation de la faveur du maître n'y était point tenu pour une infortune légère. Si l'insolente parole d'une époque antérieure (quoique récente encore), n'était plus alors exactement vraie; si l'empereur ne disait plus : « qu'un homme n'était quelque chose que *lorsqu'il* lui parlait, et *tandis* qu'il lui parlait, »

bien des gens se conduisaient à Pétersbourg comme s'il en eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'imprudence et la témérité de son langage la tenaient à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblai presque à l'instinct maternel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou de la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait, ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune : position, au prix de laquelle, en effet, la faveur de la cour devenait insignifiante.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'angoisse ! que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !...

Et alors, contrairement aux conseils de sa fine prudence, elle se laissait aller à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses desseins, de ne parler jamais. Elle stimulait ainsi malgré elle une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confidence à laquelle Georges s'était laissé entraîner dans un accès de capricieux abandon. Au fond, il n'était point habitué à redouter sa mère, et, quoique, sans doute, il n'eût jamais mis sa condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle dût opposer d'abord à ses désirs, qu'un peu de persistance de sa part saurait bien, tôt ou tard, en triompher.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est vrai, un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais, c'était pour ne point inquiéter trop vite sa mère, ni la jeune fille elle-même, et n'être point ainsi privé peut-être du charme de sa présence, tandis qu'il était encore incertain de ses propres projets. Ces projets, il croyait maintenant les connaître. Sous l'empire croissant de l'entraînement qu'il subissait, le souvenir de Vera pâlissait chaque jour davantage, et l'avenir comme le présent semblait désormais appartenir à celle qui, pour le moment, remplissait sa vie. Il jugea donc, tout d'un coup, opportun de laisser sa mère entrevoir ce qui se passait dans son cœur.

Malgré son inexprimable effroi, la princesse eut assez d'empire sur elle-même pour recevoir cette

inquiétante confidence avec un calme apparent, et dissimuler à peu près à son fils ce que lui faisait éprouver le plus douloureux mécompte qu'elle eût subi de sa vie.

Au premier moment, tout lui sembla perdu. La grâce, le charme de Gabrielle, qui les connaissait et les appréciait mieux qu'elle? Que pouvait-elle contre un attrait si puissant et, sans doute, si longtemps exercé à l'insu d'une mère trop crédule : Quelle folie avait été la sienne! quelle imprudence!... Quelle fatale confiance!... Le seul danger auquel elle eût jamais songé, la vertu de Fleurange, l'empêchait de le craindre. Mais qui eût jamais pu s'attendre à rencontrer chez elle, une telle ambition, chez lui, un tel excès de démence?...

Jamais pareille tempête n'avait bouillonné dans son sein, jamais pareille haine n'avait été près de succéder à pareil engouement, lorsque, avant que sa colère eût eu le temps d'éclater, tous ces sentiments avaient subi une transformation nouvelle et plus imprévue encore que la première.

Son ennemie devenait son alliée... Celle contre laquelle elle sentait qu'elle n'aurait pu lutter venait l'aider à lutter contre elle-même! et Georges lui était rendu par la main qui pouvait si facilement le lui enlever sans retour!

En présence d'un danger si grand et d'un secours si inespéré, toutes les considérations qui lui eussent fait naguère redouter le départ de Gabrielle devaient maintenant le hâter, sans perdre de vue toutefois l'importance, si justement signalée par elle, de ne rien faire qui permît à Georges de rattacher ce départ à la révélation qu'il avait faite à sa mère, de lui donner l'aspect d'une séparation irrévocable.

L'intérêt était suprême, et il n'y avait pas à craindre cette fois que la princesse Catherine manquât d'adresse ou de prudence maternelle, ni même au besoin de ruse diplomatique.

XXVII

Tout, à dire le vrai, semblait maintenant favoriser le projet qu'elle avait à cœur, et l'arrivée si opportune des Steinberg amenait naturellement le prétexte qu'il eût peut-être été difficile de trouver un autre jour sans exciter la méfiance de Georges.

En effet, lorsque le lendemain, en présence de tous, Fleurange exprima timidement le désir de suivre sa cousine jusqu'à Pérouse, le marquis Adelardi, qui se trouvait présent, déclara que cette excursion lui ferait le plus grand bien, et supplia la princesse d'accorder à sa jeune protégée ces quelques jours de vacances, dont ses forces épuisées avaient besoin, Georges joignit ses instances aux siennes, et la princesse, alors, sembla céder à leurs prières, encore plus par complaisance pour eux que par condescendance pour elle.

Elle avait conservé depuis la veille avec son fils une attitude de gravité triste qui ne permettait pas à Georges d'oublier qu'il était en disgrâce. Elle ne lui dissimulait pas non plus une certaine froideur vis-à-vis de Fleurange, qu'il devait naturellement attribuer à la confidence dont elle avait été l'objet.

Le rôle de la princesse n'était point de laisser pénétrer la secrète sécurité que son entretien avec la jeune fille lui avait rendue. Aussi Georges comprit, en somme, que sa mère était mécontente de lui : il s'était attendu à ce mécontentement; qu'elle réprimait son ressentiment et continuerait à traiter Fleurange avec bonté : il fut touché de cette douceur. Il comprit enfin qu'elle comptait sur sa parole : il lui sut gré de cette confiance.

Tout sembla donc s'arranger de la façon la plus naturelle ; le terme de quinze jours fut fixé pour l'excursion projetée. Les Steinberg, trompés comme les autres, accueillirent avec autant de joie que de surprise la perspective d'un plaisir qu'ils n'eussent point osé attendre, et tout fut ainsi réglé selon les désirs de la princesse, sans qu'elle eût l'air de faire autre chose que la volonté de tout le monde.

Les Steinberg partaient le lendemain matin. Cette dernière journée devait être consacrée à revoir plusieurs musées, et ensuite à une promenade à San Miniato, qui devait terminer la matinée.

Fleurange leur proposa sans scrupule d'être des leurs. Une agitation fiévreuse lui rendait l'inaction insupportable. Elle redoutait de se trouver un instant seule avec Georges, et elle était bien sûre que sa mère la dispenserait sans peine de ses services pendant cette dernière journée. Le consentement de la princesse ne fut point, en effet, difficile à obtenir, et vers le milieu du jour Fleurange partit avec Clara et Julian pour le palais Pitti.

Après avoir visité cette galerie, et plusieurs autres, ils continuèrent leur promenade en voiture et s'arrêtèrent enfin au bas de la montée qui con-

duit à San-Miniato. Là ils mirent pied à terre.

Tandis qu'ils gravissaient lentement ce chemin un peu escarpé, Fleurange tira de sa poche le papier tombé la veille de son bouquet et le fit lire à Julian; elle lui parla du soupçon qu'il avait fait naître dans son esprit.

— C'est étrange, dit celui-ci d'un air soucieux, tandis qu'il examinait avec attention les lignes qu'il venait de lire. Rien ne serait plus pénible, à l'heure qu'il est, que la présence de Félix près de nous, et pourtant, j'ai déjà eu à cet égard une inquiétude que ce papier renouvelle.

— Vous aviez déjà soupçonné son retour en Europe?

— Oui, mais c'était un indice fort léger, et je ne vous en aurais pas parlé sans ce nouvel incident. Il y a quelques mois, à Bologne, où je me trouvais pour faire une étude qui m'était nécessaire, il me tomba sous les yeux, dans la bibliothèque où je prenais des notes, un travail qui attira mon attention. Il s'agissait d'un point d'histoire contesté, sur lequel on avait transcrit plusieurs passages extraits des manuscrits fort curieux de cette bibliothèque; la page était ouverte devant moi, le travail avait été récemment interrompu. Je lisais avec intérêt et attention, lorsque

je fus complétement distrait du sujet de ce travail par quelques mots griffonnés presque illisiblement sur le papier qui avait servi au copiste à essayer sa plume. Sur ce papier, je vis répétés deux ou trois fois votre nom Gabrielle, puis les deux lettres F. D., ensuite ces mots : « Félix, heureux ; quelle ironie !... Félix ! » Je regardai de nouveau la copie avec plus d'attention. L'écriture n'était point la sienne. Cette écriture, du reste, était un *fac simile* étudié de celle du manuscrit dont ces passages étaient extraits ; quant à la page volante, c'était un griffonnage où toute écriture eût été méconnaissable. Je fis quelques questions au bibliothécaire : il me répondit que ce travail était fait pour un grand seigneur florentin qu'il ne connaissait pas, que le copiste était un Italien et qu'il se nommait Fabiano Dini.

— Et voilà tout? dit Fleurange ; n'avez-vous pu apprendre rien de plus positif?

— Rien. Le lendemain, le travail commencé avait disparu, et, pendant le reste de mon séjour à Bologne, le copiste ne reparut plus à la bibliothèque. Je gardai le papier griffonné qui m'avait intrigué, puis je n'y pensai plus. Laissez-moi ces lignes maintenant pour les comparer avec celles-là.

— Est-ce vraiment lui ? ou tout cela n'est-il qu'un hasard?

— Qui nous le dira ? Ce pourrait être lui, car vous savez qu'en italien il était passé maître ; mais ce pourrait être aussi un de ses compagnons qui serait instruit de son histoire. Tout ce que nous avons jamais pu découvrir à son sujet, c'est qu'il était parti pour l'Amérique avec de tristes compagnons de voyage : italiens, allemands, polonais, tous plus ou moins bannis de leur pays pour de bonnes raisons.

Le riant visage de Clara s'était assombri pendant ce récit, et Fleurange sentait un surcroît de mélancolie lui serrer le cœur. Ce vague réveil du plus sombre souvenir de sa vie lui semblait ajouter un triste présage aux tristes réalités de ce jour.

Elle se tut cependant. Sa cousine devait pour le moment ignorer la cause ainsi que la durée véritable du voyage qu'elle allait entreprendre le lendemain avec elle, et. de toutes façons, il était bon pour elle-même de chercher à en distraire sa pensée. Aussi, après qu'ils furent entrés dans l'église de San Miniato, elle chercha pendant quelque temps à ne plus s'occuper que des fresques, des tableaux et des mosaïques qui s'y trouvent et à écouter avec attention les explications que Julian

leur donna de quelques-uns des symboles que l'on y voit répétés, sortes d'hiéroglyphes chrétiens, que savent seuls comprendre ceux qui, dans les arts, cherchent quelque chose au delà de la forme qui frappe leurs yeux.

Ils passèrent ainsi près d'une heure sans s'apercevoir que le temps s'écoulait et que l'église commençait à devenir sombre; ils se disposaient enfin à la quitter, lorsque, au moment d'en franchir le seuil, ils se trouvèrent tout à coup en face du comte Georges, qui y entrait accompagné d'Adelardi.

— Il savait, leur dit-il gaiement, que leur promenade devait se terminer par San Miniato, et il avait proposé à son ami de venir avec lui les y rejoindre.

« Nous n'étions indignes, ni l'un ni l'autre, d'entendre ce que Steinberg aurait à vous dire ici; malheureusement, nous sommes en retard. »

Tandis qu'il disait ces mots, Fleurange, émue et interdite, avait fait un involontaire mouvement pour rentrer dans l'ombre de l'église; mais le jour baissait rapidement, et tous furent d'accord qu'il fallait sans retard regagner la voiture demeurée au bas de la montée. Elle sortit donc avec les autres; mais, bien qu'elle fût la dernière, Georges

l'avait attendue, et, avant qu'elle eût eu le temps de l'éviter, il lui avait offert son bras. Adelardi avait déjà pris celui de Clara. Julian marchait près d'eux, et ils commencèrent à descendre ainsi, lentement, cette côte charmante, en regardant la vue, l'une des plus belles de Florence, sur laquelle en ce moment le soleil jetait une douce et dernière lueur.

Georges ralentit son pas de manière à se laisser devancer par les autres et il se trouva ainsi, en quelque sorte, seul avec Fleurange : ils demeurèrent silencieux. Quoique d'une nature fort différente, l'émotion de tous deux était grande.

Pour elle, tout ce que la pensée d'un dernier adieu pouvait ajouter à la tendresse réprimée, mais profonde de son cœur, rendait cette heure douce et déchirante au delà de toutes celles de sa vie.

Pour lui, au contraire, il se croyait affranchi de sa contrainte précédente par l'espèce d'explication qu'il avait eue avec sa mère ; et comme, d'ailleurs, il n'était point assez inhabile à lire dans le cœur des femmes, et assez naïf pour n'avoir point pénétré ce qui se passait dans celui dont il lui semblait, en ce moment, entendre les battements, il croyait pouvoir parler plus ouvertement qu'il ne l'avait jamais fait.

— Fleurange! lui dit-il soudainement.

Elle tressaillit, et voulut retirer la main qu'elle avait posée sur son bras : mais il la retint.

— Non, non, laissez-moi votre main, et laissez-moi vous donner ce nom. Moi *seul*, ajouta-t-il doucement. Oh! laissez-moi le garder pour moi; vous le voulez bien, n'est-ce pas?

Il serra la main qu'il tenait encore et la baisa.

A travers le doux accent de ces paroles, Fleurange discerna bien celui d'une confiance trop peu déguisée. Mais, hélas! si elle eût osé en ce moment être elle-même, elle n'eût point songé à s'en offenser. Oui, elle l'aimait, et il n'en doutait pas, cela était évident. Qu'importe! c'eût été pour elle un grand soulagement de l'avouer hardiment, ouvertement, et de le dire à tous comme à lui-même. Sans doute, cette sécurité de Georges se faisait un peu trop sentir, mais comme elle la lui eût vite pardonnée! comme elle eût été heureuse de lui dire qu'il ne se trompait pas, et que sa vie entière le lui prouverait; c'eût été le vrai cri de son cœur, si, dans cette heure dangereuse, la lucidité de sa conscience se fût un seul instant obscurcie.

Mais il n'en fut point ainsi.

— Monsieur le comte... dit-elle, après un long silence.

— Georges ! oh ! dites Georges ! s'écria-t-il avec passion. Que je vous entende, ne fût-ce qu'une fois, me nommer ainsi !

Pauvre Fleurange ! elle dégagea sa main du bras de Georges, et fit quelques pas en cherchant à calmer le trop violent battement de son cœur. Il la suivit, et elle reprit bientôt avec une apparente tranquillité :

— Je croyais ne plus jamais vous entendre me parler ainsi, et je l'espérais.

— Vous l'espériez ! Dites alors que je me suis trompé, que j'ai été présomptueux et fou ; que c'est à tort que j'ai cru lire dans vos yeux autre chose que la plus parfaite indifférence.

Elle ne répondit pas.

— Fleurange ! continua-t-il vivement, ce silence me blesse et me glace ; n'ai-je pas le droit d'attendre qu'au moins vous me répondiez ?

— Mais avez-vous celui de m'interroger ? Ah ! que vous seriez plus noble et plus généreux, si vous saviez mieux vous souvenir de ce que vous êtes et de ce que je suis.

— Fleurange ! dit le comte Georges, avec un accent de sincérité et de gravité plus dangereux encore à entendre que celui de la passion, vous êtes ma femme, si vous y consentez,

si vous acceptez cette main que je vous offre.

— Avec le consentement de votre mère? dit Fleurange, bas et lentement; osez-vous me l'affirmer?

Georges, après un moment d'hésitation, répondit :

— Non, pas aujourd'hui : mais ce consentement, elle le donnera, je vous l'affirme.

Fleurange à son tour hésita ; elle savait à n'en pas douter à quel degré cet espoir était chimérique; mais c'était la dernière fois qu'elle lui parlait. Le lendemain, la distance, l'absence, le temps, toutes les séparations de la vie commenceraient entre eux pour ne jamais finir. Il n'y avait plus de danger à dire la vérité, la vérité, hélas! si dénuée d'importance maintenant, et qui peut-être seconderait le devoir qu'elle avait à accomplir tout autant que la contradiction.

— Eh bien! dit-elle alors simplement, oui, pourquoi le nierais-je?... Si tout changeait pour nous dans la vie, si par une circonstance impossible à concevoir, votre mère me disait : *Gabrielle, sois ma fille, j'y consens avec joie;* oh! alors... ce que je répondrais, vous le savez sans que je vous le dise, et vous savez tout aussi bien que, jusqu'à ce jour, je ne vous écouterai jamais.

— Mais ce jour, dit Georges avec véhémence, le temps l'amènera et l'amènera promptement.

— Le temps?... dit Fleurange, peut-être. Qui sait jamais ce que peut amener le temps?... et qui sait, ajouta-t-elle, si avec le temps l'obstacle ne viendrait pas de vous-même?

Elle avait essayé de dire ces derniers mots en riant, mais après les avoir proférés, elle s'arrêta tout court, et l'ombre des grands cyprès qui bordaient la route empêcha Georges de voir les larmes qui inondaient son visage.

Elle s'éloigna de lui et fit quelques pas rapides pour se rapprocher de Julian. Georges la suivit bientôt, et tous trois rejoignirent les deux autres, et continuèrent leur chemin quelque temps sans parler. Le jour tombait de plus en plus, et ils marchaient avec précaution en approchant de la fin de la descente.

Ils y étaient presque parvenus, et ne se trouvaient plus qu'à deux pas de la voiture demeurée en bas, lorsque deux individus causant ensemble et marchant vite passèrent devant eux sans les remarquer.

Mais ceux qui descendaient sous l'ombre des cyprès aperçurent les traits des deux passants, et une même émotion fit tressaillir les deux

cousines et Julian. Dans l'un des deux ils avaient reconnu Félix !...

Adelardi, de son côté, semblait troublé et surpris. Georges seul, après avoir, comme les autres, suivi des yeux ces deux personnages, se sépara du groupe dont il faisait partie, se rapprocha des passants et arrêta l'un d'eux. Celui-ci à sa vue se découvrit respectueusement. Georges lui dit quelques mots à voix basse et les deux hommes continuèrent ensuite leur route ; Georges revint à la place qu'il avait quittée.

— A qui donc parliez-vous là... si la question n'est pas indiscrète? dit Adelardi.

— Nullement, répondit Georges sans hésiter. C'est à Fabiano Dini, ce jeune Italien dont je vous ai parlé, qui me sert ici d'agent, fort intelligent, comme vous savez, pour l'achat de mes curiosités, et qui m'aide aussi dans mes petites recherches historiques et artistiques. Il a été absent, il n'est revenu que depuis deux jours; j'avais un mot à lui dire.

— Il était là en bien mauvaise compagnie, dit Adelardi en fronçant le sourcil.

Les deux cousines étaient déjà montées en voiture. Julian, obligé de les suivre, n'en entendit pas davantage.

XXVIII

Plus de vingt-quatre heures s'étaient écoulées. Fleurange était déjà loin, et les incidents des jours précédents semblaient être devenus pour elle les scènes diverses d'un rêve troublé. La conversation qu'elle avait entendue sur la terrasse entre Georges et sa mère, celle qu'elle avait eue elle-même ensuite avec elle, sa rencontre avec Georges à San Miniato, le bouquet mystérieux de la veille de ce jour, la réapparition soudaine de Félix le lendemain... ces souvenirs lui revenaient tour à tour, mais tous effacés par celui du dernier adieu qui les avait suivis.

— Oui, elle avait dit adieu pour toujours, tandis qu'en souriant il lui disait : « Au revoir! » tandis que sa mère donnant gracieusement la main à sa jeune protégée continuait jusqu'au bout à jouer son rôle dans ce drame à deux personnages dont elle et Fleurange seules avaient le secret.

La jeune fille de son côté avait soutenu le sien

sans faiblesse, mais en baisant la main de la princesse elle avait donné aux mots : « Adieu, princesse! » un accent dont celle-ci avait bien compris le sens. Aussi l'avait-elle embrassée au départ avec une involontaire tendresse, et même un attendrissement qui pouvait surprendre, pour une si courte absence. Georges le remarqua, et il se sentit plus rassuré que jamais. Aussi, après le départ de Gabrielle, ce qu'il éprouva, plus encore que la tristesse, ce fut le besoin de trouver une distraction assez puissante pour l'aider à supporter l'insupportable ennui qu'allait lui causer son absence.

Quant à elle, une fois seule avec Julian, dans le coupé du vetturino, qu'elle partageait avec lui, tandis que Clara, son enfant et une jeune Italienne qui la servait, en occupaient l'intérieur, elle ne s'était point livrée aux pensées qui la suffoquaient. La contrainte, la fatigue de se taire et de dissimuler, plus antipathique à sa nature qu'à celle de tout autre, elle n'en était pas quitte encore. Elle devait prendre la route de Santa Maria à un petit village nommé Passignano, où ils ne devaient arriver que le surlendemain matin, et elle ne comptait annoncer aux Steinberg son intention de poursuivre sa route avec eux, que lorsqu'à leur retour

de Pérouse, ils s'arrêteraient au monastère, avant de repartir pour l'Allemagne. Elle aurait alors mieux mûri ses projets d'avenir. De vagues idées flottaient dans son esprit, ainsi que des irrésolutions à peine comprises d'elle-même. Elle voulait que l'œil pénétrant de sa maternelle amie l'aidât à démêler l'état confus de son esprit et de son âme. Jusque-là, elle avait résolu de se taire.

Sa conversation avec Julian roula donc principalement sur leur rencontre inopinée avec leur malheureux cousin.

— Après y avoir mûrement réfléchi, dit Steinberg, il me semble impossible d'agir sans courir le risque de nuire à cet infortuné.

— Le fait est, dit Fleurange, que son existence semble assez honorable en ce moment.

— Oui, en effet, et c'est pour cette raison même qu'il est important pour lui, que son passé demeure ignoré. Quant au moment actuel, puisque le comte Georges a accepté ses services, cela signifie, je suppose, qu'il a obtenu sur son compte de bons renseignements.

Fleurange ne répondit pas. Elle n'osait pas dire qu'elle avait souvent entendu reprocher à Georges son indifférence sur la position ou la réputation de quelques-uns de ceux qu'il employait pour ses

collections ou pour les recherches dont il était curieux. « Que m'importe leur vie privée, disait-il parfois, pour le genre de travail qu'il ont à faire pour moi? Qu'ils soient intelligents et habiles, cela me suffit, et lorsqu'il s'agit de copier une inscription ou de transcrire la page d'un manuscrit, je payerais plus volontiers un habile coquin qu'un maladroit honnête homme. »

Sans savoir précisément pourquoi, ce rapprochement entre Félix et Georges lui inspirait une involontaire terreur. Elle ne savait comment exprimer ses craintes, mais elle aurait voulu mettre ce dernier sur ses gardes. Chose impossible sans trahir le nom et la position véritable de Félix. En somme, ce souvenir funeste qui se rattachait à son cousin se transformait maintenant en pénible pressentiment, et ajoutait une sombre teinte de plus à la tristesse qu'elle cherchait avec effort à dissimuler

Après un long silence elle reprit.

— Le marquis Adelardi semblait connaître le personnage dont Félix était accompagné, le soir de notre rencontre.

— Oui, et il avait l'air de l'estimer fort peu.

— Avez-vous pu l'interroger plus tard à ce sujet?

—Je l'aurais voulu, et pendant la soirée chez la princesse, j'ai cherché à l'y ramener. Mais il semblait me répondre avec répugnance. Moi, de mon côté, je l'interrogeais avec précaution, en sorte que je n'ai pu en tirer que fort peu de chose.

Julian s'interrompit et réfléchit un instant, puis il dit :

— Le marquis Adelardi, à ce que j'ai ouï dire à Bologne, a conspiré jadis.

— Conspiré !... s'écria Fleurange avec épouvante, conspiré ! ce bon et aimable marquis ?... Que me dites-vous là, Julian ?...

Julian sourit.

— Voyons, Gabrielle, n'ayez pas l'air si effrayé, je ne veux pas dire par là que ce soit un malfaiteur. Mais je pense que, dans la phase de sa vie durant laquelle il a été mêlé aux agitations révolutionnaires d'Italie, il aura connu plus d'un personnage suspect, et que ce compagnon de Félix était l'un de ceux-là.

Pour le moment, Fleurange se tut et la conversation en resta là. Les derniers mots de Julian avaient ajouté encore une crainte nouvelle, à toutes les impressions pénibles qui, les unes définies, les autres vagues, oppressaient déjà son esprit et son cœur ; elle avait pitié de Félix, mais elle en avait

surtout peur. L'étrange billet qu'elle avait reçu ne lui semblait plus être maintenant qu'une téméraire bravade, dont le but était de l'effrayer ou de l'intéresser, une irrésistible tentation de faire de l'effet, à laquelle il aurait cédé, au risque d'être découvert. Le contact avec Georges de cet esprit hardi et inquiet lui causait un malaise plus grand qu'auparavant; il lui semblait que jamais tant de choses n'avaient pesé à la fois sur son jeune cœur, et que de toutes parts les nuages s'amoncelaient autour d'elle.

Enfin ils arrivèrent à Passignano, et elle se sépara de ses compagnons de voyage pour monter dans le petit véhicule qui devait la conduire au monastère. La brièveté supposée de son absence lui avait permis de laisser entre les mains de Barbe tous les vêtements et toutes les parures ajoutés par la princesse à sa modeste garde-robe, et la petite valise qu'elle avait apportée à Florence composait tout son bagage. Cette valise fut vivement placée à côté du cocher, et la jeune fille monta elle-même dans la petite calèche, qui se mit en marche aussitôt.

La route montait insensiblement, et l'on ne s'en apercevait qu'à la beauté croissante de la vue qui se déployait de plus en plus sous les yeux.

Au loin, le lac de Trasimène étincelait au soleil, comme une brillante nappe d'argent; plus près, une petite rivière, dont le nom rappelle encore après vingt-deux siècles la lutte mémorable qui, ensanglanta ses eaux, serpentait dans la plaine qui en fut le théâtre[1]. L'histoire dit, que, pendant cette journée fameuse, absorbés par l'ardeur du combat, ni les Romains ni leurs adversaires ne s'aperçurent d'un tremblement de terre qui ébranlait le sol sous leurs pieds. La terre eût tremblé de même aujourd'hui que notre pauvre Fleurange ne s'en fût peut-être pas aperçue davantage, tant elle aussi était absorbée par la lutte, d'une autre sorte, engagée entre sa volonté droite, et le violent penchant de son cœur.

Dans la solitude complète où elle se trouvait, pour la première fois depuis si longtemps, il lui sembla qu'elle recouvrait la liberté de penser, et qu'affranchie de la nécessité de lutter contre le mol attendrissement qui eût affaibli

[1] Cette petite rivière se nomme *le Sanguinetto.*

..... But a brook hath a' en
A name of blood from that day's sanguine rain
And *Sanguinetto* tells ye, where the Dead
Made the earth red, and turned the unwilling waters red.
(Byron.)

son courage, il lui était permis de se livrer enfin, sans contrainte, au plaisir de *revivre sa vie* depuis six mois. Elle rejeta en arrière sa tête fatiguée, ferma les yeux, et permit à sa mémoire de lui retracer tous ces chers et vains souvenirs. Elle revit ainsi celui qu'elle ne devait plus revoir ; elle entendit de nouveau chacune des paroles proférées par cette voix qu'elle n'entendrait plus ; elle lui adressa elle-même toutes celles qu'elle avait si souvent réprimées. Rêve dangereux et prolongé suivi d'un douloureux réveil, dont l'effet fut de troubler profondément la paix de son âme, conservée avec effort sans doute, mais maintenue non moins que sa fermeté extérieure, pendant les jours d'épreuve que sa jeunesse venait de traverser. « Et c'est fini ! fini ! s'écria-t-elle avec un cri presque désespéré en cachant son visage dans ses deux mains, je ne le reverrai jamais !... »

Tout d'un coup elle entendit une cloche, qui tiptait doucement, et dont le son réveilla tout un monde d'impressions lointaines...

Elle releva vivement la tête, et regarda autour d'elle.

Elle était à l'ombre de grands acacias qui bordaient un chemin tournant au delà duquel se

trouvaient de grands pins et quelques maisons rustiques. En passant devant l'une d'elles, elle entendit une voix s'écrier : *Evviva la signorina*, et plus loin : *La madona vi accompagna !* Peu après elle passa sous une arcade à demi ruinée qui semblait être un vestige de l'antiquité... La cloche tintait toujours, mais plus distinctement, car elle approchait de l'église...

— Eh quoi ! déjà ! s'écria-t-elle en joignant les mains, déjà !... nous y sommes !

En arrivant au bout de l'allée, la voiture tourna à gauche, dépassa l'église et déposa enfin la jeune fille devant une petite porte dont l'encadrement de pierre sculptée était surmonté d'une statue du Christ, au pied de laquelle se lisaient distinctement, gravés en relief, ces mots : VENITE AD ME, OMNES QUI LABORATIS ET ONERATI ESTIS, ET EGO REFICIAM VOS.

Fleurange avait sauté hors de la voiture et s'était empressée de sonner.

La porte s'ouvrit ; une douce parole de surprise et de bienvenue l'accueillit. Elle y répondit par un sourire, mais poursuivit sans s'arrêter, car à l'autre extrémité du cloître, elle avait aperçu de loin celle qu'elle venait chercher.

C'était l'heure de midi ; les petits enfants s'en

allaient de l'école, la mère Madeleine les regardait sortir, leur adressant de bonnes paroles au passage, lorsque la nouvelle venue apparut tout d'un coup au milieu d'eux et mit le petit monde en désordre. La mère Madeleine s'étonna, regarda un instant avec inquiétude celle qui venait troubler ainsi sans permission l'ordre du lieu et de la journée. Elle regarda encore... hésita un moment..., puis enfin ses bras s'ouvrirent avec une exclamation de joie. « Fior, angela mia ! chère brebis revenue au bercail ! » et l'enfant retrouvée, tombant dans les bras de sa mère, avait oublié, pour un instant, la fatigue, les dangers, les souffrances du chemin, et toutes les épines dont ses pieds meurtris gardaient la trace.

XXIX

L'église était sombre, fraîche, remplie du parfum des fleurs nouvellement cueillies qui garnissaient l'autel, et de celui de l'encens qu'on y avait brûlé le matin. La jeune fille et la reli-

gieuse s'y agenouillèrent pendant quelques instants ; c'était pour toutes les deux le préliminaire obligé de leur réunion. Il fallait avant tout remercier Dieu, appeler en tiers comme l'ami suprême celui qui a dit de lui-même *qu'il est Celui qui* EST, et dont on peut dire avec une égale vérité, *qu'il est Celui qui* AIME !

Sur un signe de la mère Madeleine, Fleurange se leva cependant bientôt, et la suivit dans la petite salle bien connue, située au rez-de-chaussée et qui portait le nom de *parloir du jardin*.

Comme tous les parloirs de couvent, celui-ci n'avait d'autre ameublement qu'une table carrée placée au milieu de la chambre, des chaises de paille rangées alentour, une bibliothèque surmontée d'un grand crucifix, et sur le mur opposé une statue de la sainte Vierge, au pied de laquelle était placé un vase rempli de fleurs. La seule différence entre ce parloir et tous ceux qui lui ressemblent, c'était la vue que l'on découvrait d'un côté, par une grande fenêtre cintrée, de l'autre, par la porte ouverte du jardin. Le beau paysage que nous avons déjà dépeint, borné à l'horizon lointain par le gracieux et grandiose contour des montagnes, avait ici pour premier plan des fleurs en abondance plus soignées que ne le sont

toujours celles d'un jardin de couvent. A droite, on apercevait les arches du cloître ; à gauche, l'ombre épaisse d'un petit bois d'orangers en fleurs en cette saison, au delà duquel se trouvait un verger où la vigne entrelacée aux arbres fruitiers ainsi que les légumes cultivés soigneusement dans cette partie de l'enclos, étaient la ressource principale de l'approvisionnement du couvent. Quelques colombes allaient et venaient du cloître au jardin, et pendant les heures de silence on n'entendait pas d'autre bruit dans la paisible enceinte que celui de leurs roucoulements. Mais pendant les récréations, le cloître ainsi que le jardin retentissaient de cris et de rires d'enfants, et le parloir de la mère Madeleine n'était pas à toute heure aussi silencieux qu'à celle où elle y introduisit Fleurange.

A peine la porte se fut-elle refermée sur elle, que la religieuse prit entre ses deux mains la tête de la jeune fille et regarda attentivement son visage comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de son âme.

La mère Madeleine avait à cette époque environ cinquante ans; dans sa jeunesse, elle avait été d'une rare beauté, et son visage amaigri par l'âge était encore d'une noblesse et d'une régularité que

faisaient ressortir le bandeau blanc et la guimpe qui l'encadraient et par-dessus lesquels son grand voile noir tombait en larges plis jusqu'à terre. Ses yeux noirs, grands et doux, avaient surtout une expression extraordinaire, expression que l'on rencontre parfois de même dans des yeux dénués de toute autre beauté, mais qui appartient exclusivement ici-bas cependant à ceux où se reflète cette mystérieuse et ineffable joie dont Bossuet a dit « qu'elle est *incompatible*, et que pour être goûtée il faut qu'elle soit goûtée *seule*. » Tel était le regard empreint de joie divine et de paix surhumaine en ce moment fixé sur Fleurange. Les yeux limpides de la jeune fille ne cherchèrent point à se détourner, et, sans se baisser, demeurèrent eux-mêmes attachés sur ceux de la mère Madeleine. Seulement son pâle visage se colora, puis redevint plus pâle qu'auparavant.

— Pauvre enfant !... pauvre enfant !... dit enfin la mère Madeleine, après un long et silencieux examen. Hélas ! comme elle a souffert !... Mais, Dieu soit béni ! le mal ne l'a pas effleurée !

Elle fit de la main droite un petit signe de croix sur le front pur de Fleurange, puis elle y posa ses lèvres, et elle ajouta en souriant :

— L'ange Gabriel, à qui je l'avais confiée au dé-

part, me la ramène comme un gardien fidèle, qui a été fidèlement obéi.

Soit que Fleurange n'eût pas en ce moment son empire accoutumé sur elle-même, soit que, devant la mère Madeleine, elle ne cherchât pas à se contraindre, tandis que celle-ci la regardait sans chercher à l'interroger, elle fondit tout à coup en larmes.

— Oui, je comprends, dit la mère Madeleine. Il a fallu sans doute faire de grands efforts, se vaincre, agir, et parler sans pleurer !... Ma pauvre enfant y a réussi. Maintenant elle est fatiguée. Mais, poursuivit-elle plus doucement, c'est aux fatigués que le bon repos est promis, et c'est ici surtout, ici où nous sommes, que ce repos attend ceux qui viennent le demander au seul qui le permet, parce que seul il peut le donner!

« Voyons, poursuivit la mère Madeleine d'une voix plus ferme, après avoir encore laissé quelque temps Fleurange pleurer en silence; voyons, ma Gabrielle, le cœur en haut !...ce cœur qui souffre tant ! Essayons de le soulever un peu au-dessus de cette souffrance. Souffrance qui contient le germe d'une si grande joie! murmura-t-elle tout bas; tandis que les jouissances de la

terre contiennent le germe de tant de souffrances!... Venez, mon enfant, venez, suivez-moi.

Ces derniers mots furent prononcés avec une douce autorité. Fleurange se leva et obéit sans résistance.

La mère Madeleine la précéda, et, lui faisant traverser le jardin exposé en ce moment à l'ardeur du soleil, elle la conduisit dans le petit bois, où l'ombre était si touffue qu'on y retrouvait la fraîcheur en plein midi. Une petite chapelle, à laquelle on parvenait par quelques marches, était située dans ce lieu paisible où l'on rassemblait les enfants vers le coucher du soleil pour faire tous ensemble une prière. Mais alors il était désert.

La mère Madeleine s'assit sur un banc placé en face de la chapelle; Fleurange se mit près d'elle.

— Voyons, dites-moi maintenant tout ce que je sais, et tout ce que j'ignore.

Ces mots eurent à peine besoin d'être articulés: Fleurange n'était pas venue dans l'intention de taire une seule pensée. Elle commença donc son récit, et, selon la demande de la mère Madeleine, elle le commença au lendemain du jour où elle avait quitté le monastère. Elle raconta son premier voyage en Italie, avec toutes ses impressions nouvelles, le séjour à Paris avec toutes ses souffran-

ces, la vie en Allemagne avec toutes ses joies; puis la ruine de sa famille, puis le départ, puis enfin Florence, Florence, avec ses émotions, ses joies, ses dangers, ses peines cuisantes, ses tentations redoutables.

Pour la première fois de sa vie, elle prononça sans hésiter le nom du comte Georges, et elle articula sans réticence et sans détour tout ce que ce nom réveillait: tout! Depuis les rêves insensés qui avaient précédé leur première rencontre, jusqu'à l'entretien qui avait précédé leur dernière séparation; jusqu'à la rêverie de ce même jour, interrompue par le son de la cloche du monastère: tout fut raconté simplement, sincèrement, sans effort instinctif pour échapper aux conseils qu'on semble demander, sans excuse ménagée pour y parvenir, avec vérité, clarté, fermeté, et d'une voix qui, à mesure qu'elle avançait dans son récit, révélait de plus en plus à l'oreille attentive qui l'écoutait, la droiture non altérée et la vigueur non affaiblie de celle qui parlait.

Clarté pour voir; force pour accomplir.— Nous l'avons dit: la mère Madeleine avait osé croire que ces deux germes, déposés dans l'âme et fécondés par la rosée divine, sans laquelle toute clarté s'obscurcit et toute force succombe, suffiraient

cette enfant, malgré sa jeunesse, malgré sa beauté, malgré tous les piéges d'un cœur tendre et d'un esprit ardent, pour marcher d'un pas ferme et assuré dans le chemin de la vie.

Son espérance était réalisée. Elle rendait grâce à Dieu, mais elle regardait cependant le jeune visage de Fleurange avec une inexprimable compassion. La vie serait encore si longue pour elle ! et, dès le début, le combat avait été si rude !... Son courage, il est vrai, s'y était trempé, mais l'heure du repos était loin ! Tant d'orages pouvaient s'élever encore ! tant de périls, la menacer ! Du port assuré qui abritait sa propre vie, elle considérait la mer de ce monde, sur laquelle voguait cette frêle nacelle, priant dans son cœur celui qui commande à l'Océan et à la tempête de l'arracher aux flots menaçants, et de lui faire atteindre en sûreté la rive !...

— Mon enfant, dit la mère Madeleine, après l'avoir ainsi écoutée, je ne m'étais pas trompée. Oui, vous avez bien vu le chemin que Dieu vous traçait, et vous y avez courageusement marché... Je suis contente de vous, ma Fleurange, je vous bénis, et Dieu vous bénira aussi !

En disant ces simples paroles, elle posa doucement la main sur la tête de la jeune fille.

Ces mots et ce geste ajoutèrent au soulagement qui était l'effet naturel d'un épanchement aussi complet, une sensation d'inexprimable bien-être : il lui sembla que la paix descendait sur elle comme un vêtement divin, et l'enveloppait tout entière.

— O ma mère! s'écria-t elle vivement, ma mère! ne puis-je rester ici près de vous, et ne plus quitter jamais ni ce doux asile, ni vous-même?

La mère Madeleine sourit : en ce moment, la cloche sonna quatre coups.

— Nous reparlerons de cela, dit-elle; maintenant la cloche m'appelle. C'est moi qu'on demande, il faut que je vous quitte; nous nous retrouverons à l'heure de la récréation, après souper. Vous n'avez pas oublié sans doute le chemin de votre chambre? Vous vous souvenez aussi, je pense, du règlement, et vous savez comment se partage ici la journée? La cloche sonne aux mêmes heures qu'autrefois, et rien ici n'est changé.

XXX

Il est difficile, pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé, de se représenter l'effet produit par une atmosphère telle que celle qui environnait en ce moment Fleurange, lorsqu'on y est soudainement transporté du milieu des affaires et des plaisirs, des soucis ou des peines du monde et de la vie.

Nous dirons toutefois, à ce propos, que si nous comprenons que le cours ordinaire de la vie ne soit pas interrompu ainsi par tout le monde, nous sommes souvent surpris de l'étonnement et du dédain ironique, avec lesquels ceux qui n'en veulent pas faire l'essai parlent de ces *retraites* si fréquentes en d'autres siècles, et rentrées quelque peu dans les habitudes du nôtre. La vie est-elle donc à ceux-là si légère toujours, et si facile? la joie succède-t-elle si sûrement à la joie, dans le cours fortuné de leurs jours, et ces jours ont-ils une durée si assurée, qu'il soit superflu pour eux d'en régler le cours ou d'en prévoir la fin? ou bien, sont-ils

maîtres de leurs pensées à ce point, que nulle distraction ne les empêche de les maintenir toujours dans un parfait équilibre, en sorte que jamais le besoin d'une halte ne se fait sentir, ni pour réfléchir, ni pour se reposer? Nous l'ignorons. Ce qui nous semble indubitable, c'est que, pour un grand nombre, cette halte est bienfaisante, comme le sont l'eau, l'ombre et le repos aux voyageurs altérés et fatigués. Il est certain aussi qu'en ce jour, notre pauvre héroïne comptait parmi ceux-ci. C'est pourquoi en quittant la mère Madeleine, au lieu de monter dans sa chambre, elle retourna à l'église, et là, pendant une heure entière, elle savoura à son aise la douceur de l'allégement complet de son cœur, dans ce silence profond, dans cette sécurité divine, qui ne tient pas seulement à l'abri momentané et extérieur où l'on se trouve, mais au sentiment plus intime d'un abri intérieur, réel et permanent, contre lequel rien ici-bas ne peut rien.

Si l'on considère tout ce qui avait déjà agité et troublé cette jeune fille; si l'on se rappelle que la redoutable séduction de l'amour avait passé près d'elle, sans la ternir sans doute, mais non sans produire son effet accoutumé, qui est de désenchanter de tout ce qui n'est pas lui, apprendra-t-on avec un grand étonnement qu'en ce moment,

en ce lieu, à cette heure, l'idée lui vint d'arrêter là sa vie, et, sans aller plus loin chercher un bonheur impossible désormais, ou une destinée à tout jamais imparfaite, de se vouer à la plus haute de toutes, à celle dont Dieu seul, et ceux qu'il a le plus aimés ici-bas, les enfants et les pauvres, sont l'objet?

Déjà même à Florence, pendant ses jours d'angoisse, le cloître de Santa Maria lui était apparu comme un refuge, et plus d'une fois l'idée de ne plus le quitter s'était présentée à son esprit comme tout à l'heure encore, en écoutant les paroles de la mère Madeleine. Mais en ce moment cette idée se formula avec une intensité nouvelle et s'empara de son imagination avec une vivacité qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Elle l'accueillit et s'y livra bientôt avec une sorte de pieuse ivresse. Elle goûta d'avance l'amère jouissance du sacrifice, elle accepta avec un transport intérieur la perspective du renoncement complet à toutes les joies de la vie ; et lorsqu'enfin elle acheva sa longue méditation et se décida à quitter l'église, il lui sembla qu'elle venait d'y avoir une inspiration surnaturelle.

Elle aurait voulu pouvoir aller trouver sur-le-champ la mère Madeleine. Mais elle savait qu'à

cette heure elle ne pourrait lui parler. Les enfants étaient revenus en classe, et plus tard, une heure entière était donnée, vers la fin du jour, aux pauvres qui de près et de loin venaient la consulter sur leurs affaires, ou lui conter leurs peines. Le matin, avait lieu la distribution des aliments, des remèdes, et des secours de tout genre donnés à leurs besoins naturels ; le soir était consacré à l'exercice de la charité sous une autre forme, et ceux qui avaient recours à celle-là étaient souvent plus nombreux que les autres.

Fleurange ne l'ignorait pas ; aussi elle se décida à demeurer tranquillement dans sa chambre, sans chercher à rejoindre la mère Madeleine avant souper.

Seulement lorsqu'à la fin de la classe, elle vit deux religieuses se diriger avec les enfants vers le bois d'orangers, elle descendit et se joignit à eux, pour aller y faire la prière qui terminait leur journée.

La vigne en fleurs dans le verger joignait sa fine et douce odeur à celle des orangers, et lorsque ce petit bois parfumé retentit du chant des enfants, on eût dit qu'avec leurs voix la nature tout entière envoyait au ciel son encens. La prière finie, la jeune fille se mêla aux religieuses

et à leurs élèves, et ce fut comme un retour de quelques instants aux jours paisibles de son enfance, puis vint l'heure silencieuse du réfectoire. Enfin, le souper terminé, Fleurange se disposa à aller retrouver la mère Madeleine. Elle savait qu'à ce moment elle ne la trouverait pas dans son parloir, mais sur la terrasse qui du haut du cloître donnait sur la campagne ; c'était là que pendant la belle saison elle aimait à demeurer jusqu'à la dernière heure du jour.

Ce que Fleurange avait de si pressé à lui dire, nous le savons déjà. Penser tout haut lui était habituel, et lui coûtait peu avec la mère Madeleine. Il ne s'agissait d'ailleurs que de reprendre la conversation interrompue le matin, et d'y ajouter le récit de ce qu'elle avait pensé, éprouvé et croyait avoir résolu pendant le temps que, depuis lors, elle avait passé à l'église.

La mère Madeleine, debout, les bras croisés, l'écoutait cette fois encore sans l'interrompre. En la voyant ainsi immobile à cette place, à cette heure du soir, les traits de son noble visage et les longs plis de son vêtement se détachant sur le fond bleuâtre des montagnes et sur l'azur pourpré du ciel, on l'eût facilement prise pour l'une des visions apparues dans ces contrées, à ceux qui

les ont fait revivre pour nous, et pour toutes les générations. L'illusion n'eût point été détruite par l'aspect de celle qui, assise, sur le petit mur d'appui de la terrasse, lui parlait les yeux levés, et dont l'expression et l'attitude eussent parfaitement convenu à l'une de ces jeunes saintes, placées souvent par ces peintres inspirés, près de l'image divine et majestueuse de la Mère de Dieu.

— Eh bien, ma chère mère, que me répondez-vous? dit enfin Fleurange, lorsque, après avoir longtemps attendu, elle vit que la mère Madeleine la regardait et secouait doucement la tête sans parler.

— Avant de vous répondre, dit enfin la mère Madeleine, répondez vous-même à une question que je vais vous faire : croyez-vous qu'il soit permis de se donner à Dieu dans la vie religieuse sans vocation?

— Non, assurément.

— Et savez-vous ce que c'est qu'une vocation? dit-elle très-lentement.

Fleurange hésita.

— Je croyais le savoir, dit-elle, mais vous me le demandez d'une manière qui me fait maintenant penser que je l'ignore.

— Je vais vous l'apprendre : une vocation, pour-

suivit la mère Madeleine, tandis que son regard s'éclairait d'une lumière que Fleurange n'y avait jamais vue, — c'est aimer Dieu plus qu'on aime ici-bas la créature de ce monde la plus aimée; c'est n'avoir jamais pu donner à rien et à personne sur la terre un amour qui approche de celui-là; — c'est avoir senti l'impulsion de toutes nos facultés nous incliner vers lui seul; enfin, poursuivit-elle, tandis que ses yeux semblaient pénétrer bien au delà du ciel visible sur lequel ils étaient attachés : c'est avoir compris, dès cette vie, qu'il est TOUT, tout pour nous, dans le passé, le présent, l'avenir, dans ce monde, et hors de ce monde, à jamais, et à l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui!...

Fleurange, accoutumée à la simplicité habituelle de la mère Madeleine, la regardait avec surprise et elle se sentit interdite de cet accent, de ce regard nouveau, non moins que des paroles qu'elle venait d'entendre. Une vive rougeur se répandit sur son visage et jusque sur son front.

— Ma chère mère, dit-elle enfin, en baissant les yeux, il n'est sans doute pas donné à tous de ressentir un tel amour pour Dieu, surtout de l'aimer ainsi, lui seul, ici-bas. Mais, poursuivit-elle avec émotion, le sacrifice accepté et voulu de toutes les affections et de toutes les joies de la terre, n'est-

te pas un holocauste digne aussi de lui être offert?

Les yeux de la mère Madeleine reprirent la calme douceur de leur expression naturelle.

— Oui, assurément, ma pauvre enfant, et ce n'est pas là ce que j'ai voulu mettre en doute. Comment le pourrais-je? dans cette maison ouverte à tous ceux qui ont souffert, et où parmi nos sœurs (et ce ne sont pas les moins saintes), il s'en trouve plusieurs qui ont apporté ici des cœurs brisés par les douleurs de la vie... Toutefois, ce n'est pas là cet appel irrésistible de Dieu, qui se nomme une vraie vocation; et ce que je veux vous dire, ma Gabrielle, c'est ceci : telle que je vous connais (et qui vous connaît mieux que moi?) vous êtes une de celles que Dieu eût appelées ainsi, s'il eût voulu que votre vie lui fût consacrée dans un cloître, mais ce n'est pas *vous* qui devez vous vouer à lui par découragement, par désenchantement du bonheur de ce monde. Le combat a été rude, je le sais, et, à cause de cela, vous voudriez le cesser? Non, Gabrielle, il faut au contraire reprendre des forces et le poursuivre.

Les larmes vinrent aux yeux de Fleurange, et elle baissa tristement la tête.

— O ma pauvre enfant, reprit la mère Made-

leine, il m'eût été plus facile de vous dire : Restez, ne nous quittons plus ! Il m'eût été plus doux de vous préserver ainsi de toutes les douleurs qui vous attendent encore ! Mais croyez-moi, le jour viendra où vous vous réjouirez que ces douleurs ne vous aient point été épargnées, et où vous reconnaîtrez que celle qui vous parle en ce moment vous connaissait mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

Les étoiles commençaient à paraître dans le sombre azur d'où s'évanouissaient les dernières teintes du soir. C'était l'heure de l'*Ave Maria*. La cloche les en avertit bientôt, et elles récitèrent ensemble la prière accoutumée avant de redescendre dans le cloître.

XXXI

Après cet entretien, Fleurange résolut de ne plus jamais revenir sur ce qui en avait fait le sujet, et d'abandonner sans retour la pensée qu'elle avait un instant caressée avec tant d'ardeur.

Cette soumission, qui était l'un des effets de sa simplicité et de son énergie, ne l'empêchait pas de sentir qu'elle aurait un grand effort à faire pour recommencer une fois de plus une vie nouvelle, et la vie lui eût semblé nouvelle, même dans la vieille maison, car elle ne s'y fût plus retrouvée la même. Un abîme la séparait des jours paisibles et doux qu'elle y avait passés. Mais la vieille maison n'était plus qu'une vision disparue, et c'était vers un lieu inconnu qu'elle allait diriger ses pas. Ceux qui l'y attendaient lui étaient chers sans doute, et parfois la pensée de les revoir lui faisait battre le cœur de joie. Mais le plus souvent cette pensée était impuissante pour lutter contre de trop vifs et trop récents souvenirs, et malgré tous ses efforts, le regret, un regret constant et poignant, la rendait indifférente à tout, hormis à ce grand sacrifice qui en eût été la consolation sublime et auquel désormais il lui était interdit de songer.

Les jours, en s'écoulant cependant, firent peu à peu pénétrer dans son âme le bienfait de la retraite, et bientôt il lui sembla que le passé et l'avenir étaient comme suspendus. Les souvenirs et les prévisions cessèrent de la préoccuper, et de même que si elle se fût trouvée dans une barque égale-

ment éloignée de deux rives, n'entendant plus aucun des bruits de l'une ou de l'autre, elle se laissa bercer comme sur l'Océan en un jour serein par le présent calme et silencieux, ne sentant plus que la paix infinie qui l'environnait de toutes parts, ne regardant plus au-dessus d'elle que l'éternel sourire du ciel!... De tels jours ne peuvent durer, mais ils ne passent point sans laisser de trace, ne fût-ce que celle d'un souvenir rempli non de regrets, mais de promesses, ne fût-ce que cette saveur d'un instant dont l'exquise douceur s'évapore, mais dont la vertu fortifiante demeure et s'accroît dans l'âme qui l'a goûtée, ne fût-ce qu'une seule fois et un seul instant dans sa vie!

Il fallait toutefois songer à son départ, et au prétexte qu'elle avait à trouver pour le faire accepter à la princesse, sans que celle-ci eût l'air de l'avoir préparé. Pour cela elle attendait le retour des Steinberg, et bien qu'il lui en coûtât de leur révéler le véritable motif de sa résolution, elle s'y était préparée, plutôt qu'à leur en donner aussi une raison imaginaire. Mais une circonstance imprévue vint tristement lui épargner et cet acte de franchise et cette dissimulation.

Elle était au couvent depuis environ dix jours, lorsqu'un matin on vint la prévenir que des voya-

geurs étaient arrivés depuis une heure à l'auberge du petit bourg de Santa Maria, et qu'en ce moment sa jeune cousine l'attendait au parloir du jardin.

Revoir le charmant visage de Clara était toujours pour elle un plaisir. Il s'y ajoutait aujourd'hui celui de présenter à la mère Madeleine une des filles de ce Ludwig Dornthal, dont l'apparition si opportune dans la vie de la pauvre orpheline était regardée par la première amie de son enfance comme un signe frappant de l'intervention du glorieux Archange qu'elle lui avait donné pour protecteur. L'arrivée de Clara Steinberg était donc marquée d'avance au couvent comme un jour de fête. Mais ce jour de fête devait être troublé, et Fleurange allait apprendre de sa cousine une triste nouvelle, apportée par les lettres qui attendaient celle-ci à Santa Maria.

L'ami fidèle et secourable de la jeune fille, l'excellent docteur Leblanc, n'existait plus! Il avait succombé aux suites d'un accident survenu pendant une promenade qu'il faisait aux environs de Heidelberg avec le professeur Dornthal...

Lorsque la mère Madeleine parut, elle trouva donc les deux cousines en larmes, et son doux sourire de bienvenue se transforma en interrogations inquiètes. Il fallut quelques instants pour lui donner

l'explication qu'elle demandait, et ce ne fut que lorsque ses douces paroles et la paix qui émanait de sa présence eurent un peu calmé le saisissement de Fleurange, qu'elle eut le courage d'ouvrir la lettre que lui adressait Clément, pour y chercher les détails du cruel accident qui avait coûté la vie à son vieil ami; cet ami vers lequel sa pensée s'était si souvent dirigée pendant ses récentes perplexités, et qui lui était enlevé à l'une des heures de sa vie où son appui et ses conseils lui eussent été le plus nécessaires!

« ... En revenant d'une course qu'ils avaient été faire ensemble au Stift-Neubürg, lui disait Clément, la voiture emportée et brisée les a jetés violemment sur la chaussée. Au premier moment, mon père sembla être le plus maltraité des deux. Il était entièrement sans connaissance et ne revint à lui que quelques heures après. Pour lui toutefois nous sommes aujourd'hui presque hors d'inquiétude, tandis que son ami, dont la tête n'a pas cessé d'être lucide, déclara sur-le-champ lui-même qu'il avait subi une grave lésion intérieure dont il ne se remettrait pas. Il ordonna néanmoins lui-même les remèdes nécessaires, mais, en même temps, fit toutes ses dispositions avec une fermeté admirable, écrivit à sa sœur, appela un prêtre; tout

cela tandis que nous ne pouvions croire au danger. Mais le troisième jour ses prévisions se vérifièrent, son état s'aggrava. Sa pauvre sœur venait d'arriver avant-hier, lorsqu'il expira dans ses bras... »

. . . . . .

« Chère cousine, — poursuivait Clément, j'ai, en terminant, une prière à vous faire. Cette prière, je ne vous l'adresse pas en mon nom, mais au nom de ma mère : Revenez ! si vous le pouvez, Gabrielle; revenez tout de suite, sinon revenez bientôt. Le sacrifice que vous avez voulu vous imposer n'est plus nécessaire et votre présence au milieu de nous est indispensable. Mon pauvre père vous demande, et nous ne pouvons plus lui faire comprendre votre absence. Chère cousine, aucun désir de vous convaincre ne me ferait trouver excusable de vous tromper : je vous le répète donc, et vous pouvez me croire, le bien que votre générosité nous a fait est désormais superflu. Vous pouvez, sans scrupule, revenir sous ce toit qui est le vôtre, à moins que (ce qu'à Dieu ne plaise) votre propre choix ne vous en fasse préférer un autre. La pauvre mademoiselle Joséphine n'a qu'une pensée : celle de vous revoir. Elle dit que c'est l'unique consolation à laquelle elle aspire : Hilda est près de nous, ai-je besoin de

vous dire qu'elle désire votre retour? Ai-je besoin de vous dire si *vos frères* l'implorent et l'attendent? » . . . . . .

Fleurange n'avait plus désormais de prétexte à chercher. Elle n'avait plus rien à révéler ou à taire à personne, tout était décidé pour elle et sans elle par la force impérieuse et rigoureuse des événements, et sa lettre à la princesse Catherine était devenue tout d'un coup bien facile à écrire. Elle fut écrite avant la fin de ce jour, et dès le lendemain, à l'heure où le soleil commençait à dorer la cime des montagnes, la mère Madeleine, pour la seconde fois, vit l'enfant qu'elle aimait passer le seuil abrité du couvent pour aller affronter les périls du dehors. Reviendrait-elle cette fois comme la première? reviendrait-elle, comme la colombe battue par la tempête et n'ayant pu se poser nulle part, chercher encore une fois le repos et la paix?... ou bien, était-elle partie pour ne plus revenir et allait-elle maintenant trouver la terre riante et reverdie, et le chemin qu'elle avait à parcourir, aplani sous ses pas, devenu facile et fleuri?... Elle ne cherchait point à le deviner. Aussi bien, nous le savons, ces prévisions pour la mère Madeleine n'étaient point fort importantes : que le chemin fût toujours

éclairé de la lumière d'en haut et que le courage pour y marcher ne défaillît jamais, c'était là tout. Du reste, l'éclat du soleil d'ici-bas a ses dangers, comme la tempête, et la clarté du ciel de l'âme peut s'obscurcir dans les beaux comme dans les mauvais jours. « Laissons donc à Dieu le choix des accidents de notre vie, et, sans trop regarder où nous marchons, ne songeons qu'à bien marcher... »

« Et puis... la route est courte, quelque longue qu'elle soit, et nous conduit à la vraie vie, où nous vivrons toujours ensemble, ma Gabrielle, où tout ce que ce pauvre cœur a voulu, cherché, espéré en vain ici-bas, lui sera donné dans une mesure complète, pressée, surabondante, où, tout ce qu'il a souffert deviendra la proportion amoindrie de sa joie radieuse! Dieu est fidèle! Attendons : *Eh! qu'est-ce qu'attendre ainsi, quand c'est lui qu'on attend, sur la foi de sa promesse?* [1] »

Tels avaient été les derniers discours de la mère Madeleine, et, lorsqu'elle eut béni l'enfant prosternée à ses pieds au départ et qu'elle eut vu se refermer sur elle la porte du couvent, elle monta sur la terrasse du cloître pour la suivre

[1] Madame Swetchine.

encore des yeux le plus longtemps possible ; puis elle vint ensuite s'agenouiller dans l'église et prier pour elle en pleurant de tendresse. De tendresse ! oui, il n'en est pas ici-bas d'égale à celle de ces grands cœurs que l'amour de Dieu remplit et dilate ! Pour n'en pas douter, il suffit de songer aux excès de dévouement dont ceux-là (et ceux-là seuls au monde) sont capables, par amour pour les plus inconnus de leurs frères. L'on comprendra alors ce que sont pour ceux qu'ils aiment ces cœurs embrasés d'une flamme où tout ce qui est noble et digne de vivre s'alimente et s'épure, où rien ne se refroidit et rien ne s'éteint que ce qui est fragile, frivole, impur et destiné un jour à périr sans retour !

XXXIII

La princesse Catherine, en élégant négligé du matin, était établie dans son petit salon, seule avec le marquis Adelardi, lorsqu'on vint lui apporter une lettre déposée sur un plateau d'argent,

Elle jeta les yeux sur l'adresse.

— Ah ! de Gabrielle ! s'écrie-t-elle. Voilà bien la lettre que j'attendais précisément aujourd'hui.

Elle l'ouvrit et la parcourut vivement.

— C'est bien, très-bien, dit-elle. Rien de plus naturel. Elle a parfaitement trouvé ce qu'il y avait de mieux à dire. C'est bien cela, il me serait impossible de lui refuser mon consentement sans barbarie. Georges lui-même en conviendrait. Tenez, Adelardi, poursuivit-elle, en lui jetant la lettre, lisez. Il faut avouer que cette Gabrielle est loyale et qu'on peut se fier à sa parole, et de plus elle a beaucoup d'esprit.

Adelardi, pendant ce temps, lisait la lettre avec attention.

— Tout ce que vous dites là, princesse, est parfaitement exact, dit-il ; mais cette fois encore vous êtes servie par les circonstances. Cette lettre n'est point écrite à plaisir, elle est vraie l'un bout à l'autre. Cette jeune fille sait fort bien se taire. Mais elle ne sait pas du tout mentir. Ce n'est point là la lettre qu'elle eût écrite, si son contenu n'eût point été la pure vérité.

— Vous croyez?... dit la princesse, peu m'importe au surplus, cela simplifie encore les choses.

Quoique en ce cas... Ah ! mon Dieu, rendez-moi donc cette lettre.

Elle la reprit et la lut toute entière au lieu de se contenter d'en parcourir le contenu.

— Ah ! mon Dieu, répéta-t-elle. Mais alors, voilà que j'ai perdu mon médecin, moi !... le seul qui ait jamais su me traiter ; ceci, par exemple, est un vrai malheur !. Si au moins il avait eu le temps de répondre à ma dernière lettre, où je lui demandais de décider à quelles eaux je dois aller cette année ! A qui m'adresser maintenant?... Nous voici à la fin de mai, c'est le mois prochain qu'il faudrait aller aux eaux. Vraiment j'ai du guignon !

— Que voulez-vous, princesse dit le marquis d'un ton imperceptiblement ironique. On n'a pas toujours bonne chance ; vous venez d'autre part, d'être servie tellement à souhait !...

— J'en conviens, et pour en revenir à Gabrielle, il faut reconnaître, que vu les circonstances, je n'ai eu qu'à me louer d'elle: Mais nous l'avons échappé belle, Adelardi... j'ai peine encore à lui pardonner la peur que j'ai eue et l'inquiétude que j'ai encore. Quelles nouvelles me donnez-vous de Georges, depuis hier? de quelle humeur vais-je le trouver pour recevoir la nouvelle que

j'ai à lui apprendre? A quoi pensez-vous donc, Adelardi? Voyons, vous m'inquiétez, vous avez l'air soucieux; vous ne craignez pas qu'il fasse quelque folie, j'espère?

— Quel genre de folie?

— Ah! mais vous m'entendez, la seule qui soit à redouter dans ce moment. Va-t-il nous faire une de ces scènes que nous connaissons? va-t-il nous échapper pour la suivre?... Ou bien... que vous dirai-je?... Va-t-il, pour se distraire, faire pis, et nous précipiter de Charybde en Scylla?... On ne sait jamais à quoi il faut s'attendre avec lui.

— Eh bien, princesse, je vous l'avoue, je voudrais être sûr que cette charmante fille en se sacrifiant elle-même, — car vous n'imaginez pas, je suppose, que Georges lui fût indifférent?...

— Cela ne me paraît pas fort probable, dit la princesse, mais vous ne prétendez pas, j'imagine, que je prenne en considération l'effet assez naturel que doit produire Georges, lorsqu'il se donne la peine de tourner la tête d'une fille de vingt ans et surtout d'une fille dans la position de Gabrielle.

Adelardi ne répondit pas, et sa figure déjà sérieuse, se rembrunit encore.

— Encore une fois, qu'avez-vous donc, Adelardi?

On dirait vraiment que vous êtes amoureux d'elle vous-même.

— Aucunement, quoiqu'il me soit très-facile de concevoir qu'elle puisse à son tour, et non moins facilement que Georges, faire tourner la tête à qui que ce soit. Néanmoins j'ai lutté de toutes mes forces contre lui, pour l'arracher au charme dont, avant vous, j'avais vu et compris le danger. Mais j'en reviens à ce que je disais : je voudrais être sûr maintenant que nous ne regretterons jamais le temps où l'influence de cette noble fille nous semblait si redoutable.

— Que voulez-vous dire?

— Tenez, princesse, je vous déclare qu'aujourd'hui je voudrais qu'elle fût ici et que l'attrait de sa présence le retînt tous les soirs dans ce salon, d'où, sans lui parler et en la regardant à peine, il ne pouvait pas s'arracher quand elle était là. Vous voyez déjà qu'il n'en est plus ainsi depuis son départ, et pourquoi?... Parce qu'une passion tout aussi dangereuse pour lui que celle du jeu ou celle de l'amour s'est réveillée depuis que les jours lui semblent longs et les soirées ternes et vides. Pardon, princesse, vous savez s'il vous aime et s'il est mon ami ; mais nous savons aussi bien l'un que l'autre qu'il ne

peut supporter l'ennui, et nous ne pouvons nous étonner que l'absence de Gabrielle ait laissé dans sa vie un de ces vides dont l'effet est de produire le plus colossal, le plus intolérable ennui qu'il y ait au monde. Je l'éprouve, moi qui vous parle, et vous ne me nierez pas que sans l'intérêt suprême qui vous domine, vous eussiez vous-même supporté de mauvaise grâce la soudaine disparition de cette ravissante créature dont le seul aspect...

— Allons!... allons, Adelardi, calmez-vous ou bien je vous dirai encore...

— Non, princesse, je ne suis point amoureux d'elle, veuillez n'en pas douter, mais quant à Georges, j'en suis en ce moment à me demander s'il ne vaudrait pas mieux qu'il le fût et le demeurât, quoi qu'il pût en arriver, plutôt que...

— Eh bien, achevez donc, vous me faites mourir de peur.

— Plutôt que d'être repris de cette manie, de cette passion politique, dont l'attrait est pour lui fatal, vous le savez, et peut lui faire commettre les dernières imprudences.

La princesse devint pensive.

— Oui, en vérité, Adelardi, je le sais, je ne le sais que trop, mais depuis son retour, je l'avais

trouvé tellement plus calme à cet égard, que je ne songeais pas à m'en inquiéter.

— C'est qu'il était possédé par une autre pensée ; mais grâce à une rencontre qui a malheureusement coïncidé avec le départ de Gabrielle, et qui l'a intéressé au moment même où il avait un impérieux besoin de distraction, le voilà si fort préoccupé et entraîné que, en vérité, ce que je regrette en ce moment, c'est que, au lieu d'une absence indéfinie, nous n'ayons pas à lui annoncer ce soir le retour immédiat de celle qui, mieux que personne (et seule au monde peut-être) pourrait en ce moment le mettre à l'abri de ce nouveau danger.

— Grand merci, mon cher ami ! Voilà par exemple un regret que je ne saurais partager.

— Je gage, du reste, dit Adelardi, que, sûr de l'avenir comme, grâce à votre admirable diplomatie, il croit l'être, nous allons le trouver beaucoup plus résigné que nous le supposions à cette nouvelle.

—J'y compte bien, dit la princesse en souriant, surtout puisqu'une autre fantaisie s'est emparée de son esprit, et, je vous l'avoue, je ne puis aujourd'hui me préoccuper très-sérieusement de celle-ci. *Un' alla volta per carità !...* Allons au

plus pressé, l'ennemi était dans la place, et cet ennemi, c'était l'amour! il a bien fallu tout tenter pour le déloger. Maintenant c'est la politique qui veut s'en emparer?... on s'en occupera plus tard. Pour le moment la seule chose importante à mes yeux, c'est d'effacer autant que possible le souvenir de cette belle Fleurange (car entre autres découvertes j'ai appris que c'était là le vrai nom de Gabrielle). Comme alliée contre elle, j'accepte même la politique, quitte à la traiter ensuite comme on le fait de ces adversaires, dont on accepte le concours pour un temps et un motif donnés, et sur lesquels on tombe dès qu'on n'a plus besoin de leurs services.

En ce moment, un domestique parut et demanda les ordres de la princesse pour placer un tableau qu'on venait d'apporter.

La princesse quitta la chambre un instant et entra en riant.

— Devinez-vous de quel tableau il s'agit? dit-elle.

— D'une acquisition nouvelle probablement; de quelque merveilleuse découverte faite dans l'une de vos promenades, comme ce tableau de Cigoli que vous avez acquis par-dessus le marché l'autre jour, en achetant le cadre qui l'entourait?

— Non, point du tout : c'est un tableau moderne, qui a pour sujet : Cordelia aux pieds de son père, et pour modèle...

— Allons donc, princesse, parlez-vous sérieusement? et Georges vous a-t-il réellement donné ce tableau?

— *Donné?*... dit la princesse en clignant des yeux et en jouant avec son long collier de perles, non; ce n'est du moins pas son intention. Mais pouvait-il refuser de me prêter pendant l'absence de... Cordelia, ce tableau qui me faisait plaisir?... C'était une fantaisie de convalescente privée tout d'un coup de sa garde-malade?... Avec un peu d'insistance pouvais-je échouer?... ayant fait preuve d'ailleurs de tant de condescendance pour lui et de tant d'indulgence pour elle!...

— Ah! princesse! quelle diplomate consommée vous êtes!...

— Sérieusement, dit la princesse, savez-vous que je n'avais pas remarqué du tout cette ressemblance, n'ayant vu ce tableau qu'une fois, et avec distraction, à une époque où je ne connaissais pas encore Gabrielle. Vous savez que le cabinet de Georges est un sanctuaire où je pénètre fort rarement, et cette année, d'ailleurs, ce tableau était caché.

— Qui donc vous a donné la pensée d'aller le regarder?

— Lui-même, par la belle histoire qu'il est venu me raconter, ici, l'autre soir.

— Et où l'avez-vous placé maintenant?

— Dans mon cabinet de toilette, où il ne met jamais les pieds, répondit la princesse en éclatant de rire.

Le marquis Adelardi, on le sait, avait déploré autant que la princesse, la nouvelle passion de Georges. Néanmoins, il se sentit en ce moment mécontent d'elle et de lui-même, et il la quitta bientôt pour aller se mettre à la recherche de son ami. Il était inquiet, car il le savait tenté par une dangereuse curiosité et il aurait voulu ne pas le perdre de vue. Ils devaient se rejoindre à une espèce de Casino, alors à la mode, pour y dîner ensemble, et il espérait s'emparer de lui pour le reste de la soirée. Mais, en arrivant au lieu du rendez-vous, il n'y trouva plus celui qu'il venait chercher, Georges était parti, et l'on remit à Adelardi un billet qu'il avait laissé pour lui et qui arracha à celui-ci une énergique exclamation de contrariété.

Ce billet était ainsi conçu :

« Une fois n'est pas coutume. J'ai accepté pour

« ce soir la proposition de Lasko. Dini m'accom-
« pagne, mais soyez tranquille, je n'y vais pas
« sous mon nom et je ne serai connu de per-
« sonne. »

Lasko !... murmura le marquis en frappant du pied, c'est là son nom aujourd'hui ?... Que le ciel le confonde !... Que n'est-il encore au fond du Spielberg, où il se trouvait à la seule place qui lui convient !

FIN DU TOME PREMIER

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 5, PLACE DU PANTHÉON

FLEURANGE

II

10 C 26

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 5, PLACE DU PANTHÉON.

Mme AUGUSTUS CRAVEN

FLEURANGE

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

II

VINGT-TROISIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1883

Tous droits réservés.

FLEURANGE

AU BORD DU NECKER

Brama assai — poco spera — nulla chiede
Tasso.

XXXIV

« Revenez, Gabrielle ! si vous le pouvez, revenez tout de suite ; en tout cas, revenez bientôt. »

En lisant ces simples paroles adressées par Clément à sa cousine, il eût été difficile de deviner avec quel battement de cœur elles avaient été écrites. Mais certes, la pensée n'en fût jamais venue à Fleurange elle-même, et moins que jamais au moment où lui était arrivée cette lettre à la fois si affligeante et si secourable. Elle avait même fait fort peu d'attention aux assurances contenues dans

la lettre de son cousin relativement à l'inutilité actuelle de tout nouveau sacrifice au bien-être de sa famille. Clément lui avait pourtant dit l'exacte vérité. La situation du professeur Dornthal et de sa famille était fort changée sans doute, mais loin cependant d'être transformée au point où ils s'y attendaient tous, et s'y étaient préparés, à l'époque où, un an auparavant, la ruine les avait frappés et dispersés.

Quitter une maison habitée depuis vingt-cinq ans, voir les objets qui en étaient l'ornement mis en vente, abandonner le lieu même où s'est écoulée la meilleure partie de sa vie, tout cela exclut d'abord la possibilité de prévoir autre chose que privations et tristesse sans mélange. Madame Dornthal elle-même, alors, n'envisageait pas autrement l'avenir, et le courage avec lequel elle avait quitté sa ville natale était le même qu'elle eût montré à son mari s'il avait été condamné à subir un exil qu'elle aurait partagé avec lui, en cherchant à le lui alléger le plus possible, mais sans réellement prévoir pour eux la moindre chance de joie dans ce changement d'existence.

La joie cependant était venue, et il n'est pas rare qu'aux revers supportés sans murmure, soient accordés ainsi des compensations imprévues.

En premier lieu, la nouvelle demeure, quoique simple et même rustique, comparée à la première, n'était ni triste ni incommode. Deux chambres spacieuses situées au rez-de-chaussée permettaient à la famille de s'y rassembler au grand complet, soit pour les repas, soit pour les réunions du soir dont, au retour des absents, ils espéraient retrouver les joies intimes. Un petit jardin entourait cette maisonnette et descendait en pente jusqu'à la rivière par une pelouse verte bordée à droite et à gauche de deux allées couvertes. Ce lieu, nommé *Rosenhaïn*, justifiait son nom par l'abondance de fleurs et surtout de roses qui, de toutes parts, égayaient la vue et embaumaient l'air. Aussi, dès le premier jour, ils avaient éprouvé une impression fort différente de celle qu'ils avaient appréhendée. Clément avait d'ailleurs soustrait à la vente plusieurs gravures et deux ou trois des tableaux favoris de son père, ainsi que quelques objets familiers et précieux, et ils les retrouvèrent là comme de vieux amis, qui les avaient précédés, pour leur donner la bienvenue.

En second lieu, il était advenu que les collections rares du professeur et les objets d'art, réunis par lui avec un goût sûr et une science profonde, possédaient une valeur fort supérieure à celle qui

avait été prévue, en sorte que, à défaut de l'opulence disparue, une aisance plus que suffisante leur fut bientôt assurée. A cela se joignait tout ce que promettait l'avenir à Clément, dont la singulière aptitude, une fois reconnue, se trouva rapidement en voie de justifier les prévisions de Wilhelm Müller. La fortune, à dire le vrai, n'est ni aussi aveugle ni aussi capricieuse qu'on le dit, et si elle accorde parfois ses faveurs à ceux qui en sont indignes, il en est toutefois qu'elle réserve exclusivement au travail persévérant, à l'intègre loyauté, au calcul intelligent et habile, à l'économie sévère, à la rigoureuse exactitude. Ces vertus, et non le hasard, président à la fondation des fortunes durables et honorées, et l'habileté la plus consommée ne les empêche pas, là où ces vertus manquent, de se dissiper souvent en un jour.

C'était une de ces fortunes légitimes que Clément était digne de fonder et capable de relever. En tous cas, ses efforts suffisaient, et il eût voulu épargner à son père la part de travail que celui-ci s'était adjugée; mais il ne put l'en détourner, et bientôt il s'aperçut qu'il ne le devait pas. Son père lui avait transmis le côté poétique de sa nature, mais c'était de sa mère qu'il tenait la force et l'é-

nergie dont le professeur, malgré les dons rares et exquis de son âme et de son intelligence, était complétement dépourvu. Un abattement profond se mêlait à la résignation apparente avec laquelle il acceptait le malheur, et cet abattement naissait de la conviction tardive et humiliante de l'avoir lui-même amené par son imprévoyance, et d'être ainsi responsable de la ruine de ses enfants.

Il fallait le distraire de cette idée fixe, et à cet égard, l'occupation forcée que lui imposait la charge qu'il avait acceptée, ainsi que la nécessité de poursuivre ses études favorites, étaient trop utiles pour qu'on l'engageât à y renoncer. Peu à peu, cette nouvelle existence, sur laquelle ne pesait plus aucune anxiété matérielle, devint à la fois active et sereine, et les heures où la famille se réunissait eussent presque repris le même aspect qu'autrefois sans les nombreuses places vides au foyer. Mais après l'arrivée d'Hilda et de son mari et celle du docteur Leblanc, les soirées de Rosenhaïn étaient redevenues animées et presque joyeuses. Ludwig retrouvait avec Hansfelt ses chères causeries d'autrefois; Hilda réjouissait la vue de son père par sa beauté et son bonheur, les voix et les rires des enfants retentissaient de nouveau, et le violon de Clément faisait parfois

comme jadis entendre des airs de danse, mais le plus souvent, à la prière de son père, c'étaient de plus graves mélodies qu'il jouait maintenant, avec une expression si pathétique et avec une telle perfection qu'Hilda surprise lui demanda, un jour, « comment dans sa vie si occupée, il avait trouvé le temps de développer ainsi son talent? »

Clément n'entendit pas d'abord sa sœur, tant il était absorbé par quelques mesures de Beethoven qui prenaient sous son archet un accent déchirant. Elle répéta sa question :

— Je joue le soir à Francfort, répondit-il alors, je fais de la musique avec Müller et sa femme, cela me repose de mes détestables journées, et m'empêche de perdre ce que tu veux bien appeler *mon talent*.

Tel était l'aspect que Fleurange eût trouvé à la nouvelle demeure des siens, un mois auparavant, et peut-être, en ce cas, son involontaire tristesse eût-elle été plus apparente. Mais la paix reconquise dans le paisible intérieur venait d'être de nouveau violemment troublée. Aussi ne put-on s'étonner des larmes qui se mêlèrent à sa joie en revoyant ceux qu'elle aimait, puisqu'au milieu d'eux, elle retrouvait la sœur en deuil du docteur Leblanc, et qu'à son arrivée il fallut lui révéler

un nouveau malheur que la lettre de Clément lui avait à peine fait entrevoir.

La vie du professeur Dornthal, en effet, n'était plus en danger, mais Fleurange apprit que sa mémoire demeurait étrangement affaiblie, et que la flamme de cette noble intelligence était, sinon éteinte, au moins devenue vacillante et incertaine ! On espérait que cet état serait passager ; le temps, le repos complet, l'absence de tout travail, amèneraient bientôt, disait-on, son rétablissement. Mais l'épreuve était rude, et Clément voyait pour la première fois défaillir le courage de sa mère. Ce fut avec un bien triste sourire que madame Dornthal vit son mari reconnaître Fleurange et l'embrasser sans témoigner la moindre surprise de sa présence, ou se rendre compte du temps et de la distance qui les avaient séparés. Il en fut de même pour Clara ; mais lorsque celle-ci lui mit son enfant dans les bras, un soudain effort réveilla pour un instant la mémoire assoupie du malade. Les larmes lui vinrent aux yeux, il embrassa l'enfant en murmurant : « Que Dieu le bénisse ! » il le rendit à sa mère, en la regardant avec une expression qui les remplit un instant d'espoir ; puis cet éclair s'évanouit et il retomba dans son état précédent.

Il résulta de toutes ces circonstances que

lorsque la famille se trouva le soir réunie dans le grand salon du rez-de-chaussée, tous les fronts étaient soucieux, les jeunes et riants visages étaient graves et assombris, et une commune tristesse pesait sur le cœur de tous. Il valait peut-être mieux, du reste, qu'il en fût ainsi pour Fleurange qui, prompte à s'oublier elle-même, ne semblait plus ressentir et ne ressentait plus en effet que le chagrin de tous.

Ah! combien cette tristesse qui ne paraissait être que de la sympathie, était chère ce soir-là à celui qui la contemplait avec une ivresse silencieuse, assise entre ses sœurs, tandis que la lumière de la lampe allumée au plafond tombait sur sa tête charmante et que sa voix si chère et si longtemps absente retentissait, pour la première fois, en ce lieu, où tout semblait être transformé par sa présence!

La soirée, triste pour tous, ne le fut pas pour Clément; son inquiétude même pour son père était suspendue, l'espoir était là, pour cela comme pour tout; — oui, pour *tout*. Il ne voyait plus rien en noir, il était comme enivré d'espérance. Avec quel regard doux et confiant elle lui avait serré la main! Avec quel accent elle lui avait dit: « Clément, mon ami, oh! que je suis heureuse de

vous revoir ! » L'avenir était-il donc aussi sombre qu'il l'avait cru naguère? Quant à la fortune, il n'en était déjà plus rien, il était désormais persuadé qu'il saurait la vaincre et la ramener. Il s'en était cru incapable jadis, mais il s'était trompé. S'était-il trompé de même en croyant impossible qu'il pût plaire jamais ?... A cette question il n'entendit d'autre réponse que le battement précipité de son cœur, et le bruit de l'eau rapide, près de laquelle il était venu s'asseoir !

Pendant ce temps, Fleurange et ses cousines étaient montées au premier étage. Bientôt il les aperçut toutes trois causant tout bas, dans la large galerie de bois qui régnait au dehors et sur laquelle, à cet étage, donnaient les fenêtres de la maison. Puis elles se retirèrent, mais la lumière allumée pour la première fois ce soir-là demeura longtemps visible, et Clément ne quitta sa place qu'après qu'il l'eut vue s'éteindre.

XXXV

Ce fut lorsque Fleurange eut repris peu à peu les habitudes de cette vie de famille, qui avait été jadis la réalisation de tous ses rêves, et ce fut seulement alors, qu'elle comprit l'étendue et la profondeur du changement survenu en elle depuis le jour qui l'avait éloignée de ses amis, jusqu'à celui qui la ramenait au milieu d'eux.

Elle n'était plus la même; aucun effort de sa volonté ne pouvait le lui dissimuler : son cœur, ses pensées, ses regrets, ses désirs, ses espérances, tout était ailleurs. L'Italie, dans tout son éclat, n'était pas plus différente du paisible paysage maintenant sous ses yeux, que les scènes, dont elle avait été le théâtre enchanteur, ne différaient de celles qu'encadraient aujourd'hui, sous le ciel souvent brumeux de l'Allemagne, ce petit jardin fleuri au bout duquel serpentait la rivière, et ces ruines et ces grands bois, dont les sombres masses bornaient la vue au delà. A Flo-

rence, la lutte, l'effort, l'action avaient stimulé son courage, et la paix de Santa-Maria l'avait encore fortifiée. Mais là, nous l'avons dit, le passé et l'avenir étaient comme suspendus pour elle. Maintenant, la lutte était finie, ainsi que la halte qui l'avait suivie. Et il fallait recommencer à marcher, à agir, à vivre dans le présent, et reprendre de bon cœur la vie telle qu'elle était avec ses devoirs et ses combats nouveaux. Jamais Fleurange n'avait ressenti à se vaincre plus de difficulté et de répugnance.

Après la longue contrainte qu'elle avait subie, elle aurait voulu s'affranchir maintenant de tout effort, surtout de toute dissimulation; se laisser aller en paix à une mélancolie profonde; demeurer dans une rêveuse inaction pendant des heures entières; pleurer quand son cœur était gonflé de larmes; et, sinon parler de sa tristesse à tout le monde, au moins ne prendre la peine de la cacher à personne.

C'eût été là le penchant de sa nature, et elle eut grand'peine à n'y point céder. Mais, en ce cas, il eût fallu reconnaître que les forces recueillies dans sa retraite avaient été bien vite dissipées, et que le contact de la mère Madeleine n'avait pas eu cette fois un effet bien durable : aussi, n'avons-

nous pas à enregistrer ce petit acte de lâcheté dans l'histoire de notre héroïne.

Qui l'eût vue, au contraire, levée dès l'aube, pour épargner à sa tante tous les tracas du ménage; qui l'eût suivie, d'abord dans la chambre où se conservaient et se distribuaient les provisions, accompagnée de la petite Frida à qui elle en apprenait les mystères, et ensuite à la cuisine, pour y assister de ses conseils, et même parfois de son concours, la vieille et assez inhabile cuisinière; qui l'eût vue, même parfois, s'en aller d'un pas ferme au marché, son panier sous le bras, et jeter, en rentrant, son manteau couvert de rosée, n'eût pas deviné, à la fraîcheur qu'elle rapportait de ses courses matinales, à l'éclat que la jeunesse et la santé donnaient alors à son teint, que, plus d'une fois, la nuit s'était passée sans sommeil, et qu'en entendant, au point du jour, sa messe quotidienne, elle avait souvent versé des larmes brûlantes.

D'autres soins, plus chers et mieux faits pour l'absorber, occupaient ensuite le reste du jour. Le don particulier qu'elle possédait pour soigner les malades et l'influence bienfaisante qu'elle exerçait sur eux se révélaient de nouveau auprès de son oncle, et madame Dornthal bénissait son retour en s'apercevant d'un progrès évident dans cette lente

et douloureuse convalescence : progrès qui permettait de croire maintenant au retour graduel et complet des facultés du professeur, sinon à la possibilité de les appliquer désormais à un travail assidu ou difficile. Ces soins étaient doux à la jeune fille, et le devoir nouveau qu'elle avait à accomplir près de sa chère vieille amie, mademoiselle Joséphine, ne l'était pas moins.

Joséphine Leblanc n'avait jamais aimé en ce monde que son frère. Elle avait vécu exclusivement pour lui, et elle n'avait jamais une seule fois songé qu'elle pourrait lui survivre. Aussi, un être laissé seul vivant dans une maison visitée par la guerre ou l'incendie ne se sentirait pas plus subitement et plus étrangement seul que ne le fut cette pauvre vieille fille, après le coup fatal qui lui avait ravi ce frère chéri, admiré, vénéré, ce frère moins âgé qu'elle-même et dans les bras duquel elle s'était crue si assurée de mourir.

Elle demeura cependant calme et maîtresse d'elle-même. Mais le muet désespoir exprimé sur ses traits, tandis qu'elle allait et venait dans la maison, sans importuner personne de sa douleur, attendrissait tout le monde. Elle demandait seulement à rester là, afin de ne pas s'en retourner vivre seule, dans le lieu où elle avait vécu avec

lui. Dès le premier jour, madame Dornthal l'avait invitée à demeurer près d'eux ; le retour de Fleurange décida sa vieille amie à prendre à cet égard un parti irrévocable, qui fut en même temps une consolation si grande, que Dieu, disait-elle, la lui avait évidemment préparée de loin. La fortune du docteur était considérable, et appartenait tout entière à sa sœur ; tous ses autres parents étaient plus riches que lui et vivaient en province. Rien ne rappelait mademoiselle Joséphine à Paris. Elle résolut de se fixer près de ses nouveaux amis et de celle qu'elle avait, depuis longtemps, adoptée dans son cœur. C'était une formidable entreprise pour une personne qui, depuis quarante ans, n'avait rien changé à sa vie, qui avait toujours habité le même lieu, et qui était d'une ignorance du monde non moins grande à soixante ans qu'elle ne l'avait été à vingt. Mais tout devenait possible dès qu'il se retrouvait une créature au monde pour qui elle pouvait vivre. Quant à Fleurange, il lui était bon et utile de se dévouer en retour, et, en acquittant cette nouvelle dette de reconnaissance, son cœur trouvait des forces pour l'effort intérieur qui était devenu le travail journalier de sa vie.

Du reste, malgré le mariage de ses deux cou-

sines, tout était en ce moment redevenu presque semblable au passé. Clara et Julian, établis dans le voisinage, où les travaux de ce dernier le retenaient pour un an, venaient chaque jour à Rosenhaïn. Hansfelt ne songeait point à quitter son ami, et entre son mari et son père dont la guérison lui semblait maintenant assurée, il ne manquait plus rien au calme et rayonnant bonheur d'Hilda.

Clément, seul, ne faisait plus, comme autrefois, partie du cercle habituel de la famille, et n'y apparaissait qu'une fois par semaine : le samedi soir, pour s'en retourner à Francfort le lundi matin, à l'aube du jour.

L'ennui n'accompagne pas d'ordinaire les travaux pour lesquels on a une grande aptitude. Mais celle de Clément était multiple, et de tout ce qu'il était capable de faire, ce qu'il faisait, dans le bureau où il avait rivé sa vie, était assurément ce pour quoi il avait le moins de goût et d'attrait, et rien ne l'y retenait que la conviction de servir là, mieux qu'ailleurs, les intérêts des siens. Travaillant pour eux, il se croyait obligé de rendre son travail lucratif, et une fois envisagé ainsi, rien ne devait plus lasser le courage d'endurance qui était particulièrement le sien : courage auquel le désir

de surprendre, ou d'attirer les regards, n'ajoutait jamais rien, mais que rien, dans aucune circonstance, ne pouvait faire reculer ou fléchir, et qui savait braver l'ennui comme il savait braver le danger. Toutefois, cet ennui qu'il parvenait à vaincre, par l'intensité même du travail, devenait parfois accablant, et il eût eu de violents accès de découragement, sans le repos qu'il goûtait le soir dans le modeste intérieur dont il était devenu le commensal et l'habitué de chaque jour.

Wilhelm Müller s'apercevait que les connaissances variées de Clément ajoutaient utilement aux siennes, et son dévouement pour lui était mêlé d'une admiration voisine de l'enthousiasme. Il procurait de son côté à Clément l'occasion et la jouissance de parler d'autre chose que de leurs affaires commerciales et, la musique aidant, les soirées s'écoulaient doucement. Mais la bonne et simple Berta, avec cet instinct qui aide les femmes à mettre souvent le doigt sur une plaie que l'homme le plus pénétrant ne découvrirait jamais, avait trouvé un plus sûr moyen de le distraire. Les enfants n'avaient point oublié le grand événement de leur vie : le voyage et la belle demoiselle rencontrée en chemin. Et ce récit dont Clément semblait ne se lasser jamais, et auquel

Berta joignait ses commentaires avait été le début d'une sorte de confiante intimité, dont elle usait discrètement, mais qui le soulageait plus qu'il ne s'en apercevait lui-même. Bref, c'était là le point lumineux de sa fatigante vie; et, plus que jamais, il allait en avoir besoin, lorsqu'au bout du congé obtenu à l'époque du terrible accident de son père, et prolongé de jour en jour depuis lors, il vit approcher le moment où il faudrait aller reprendre sa chaîne, et cette fois la reprendre avec un effort qui ajoutait un degré d'héroïsme de plus à la tâche qu'il s'était imposée.

C'était la veille de son départ : Fleurange et Hilda assises au jour tombant sur un petit banc placé au bord de la rivière, causaient ensemble, et Clément, appuyé contre un arbre, devant elles, regardait couler l'eau en silence, écoutant avec attention, mais sans y prendre part, la conversation qui avait lieu entre sa cousine et sa sœur.

Cette conversation roulait sur tout ce qui s'était passé pendant leur séparation; et bientôt Hilda se mit à questionner Fleurange sur son voyage, sur l'Italie, sur la vie qu'elle avait menée à Florence, loin d'eux tous. Fleurange répondit, mais brièvement et avec cette sorte d'appréhension que l'on éprouve lorsque, dans un entretien, le discours se

rapproche d'un sujet dont on voudrait éviter de parler. Elle sentait d'avance qu'elle n'y réussirait pas, et elle cherchait, sans y parvenir, à vaincre son embarras, lorsqu'en effet le nom du comte Georges fut prononcé par sa cousine. Après quelques questions auxquelles Fleurange répondit par monosyllabes, Hilda poursuivit :

— Le comte Georges!... un ami de Karl, qui l'a rencontré, prétendait l'autre jour devant moi qu'on ne pouvait le voir sans l'aimer. Qu'en penses-tu, toi, maintenant que tu le connais?

La question était nettement posée et, nous le savons, Fleurange ne savait pas mentir.

Elle rougit et se tut : elle se tut si longtemps que Clément tourna vivement la tête et la regarda.

Avait-elle pâli maintenant? ou bien la lumière de la lune tombant sur elle à travers le feuillage altérait-il ses traits, et ce rayon argenté donnait-il ainsi à son regard une expression que jamais, jusqu'à ce jour, il ne lui avait vue?

Il la contemplait avec une attention mêlée d'angoisse, lorsque enfin, d'une voix troublée et s'efforçant en vain de sourire, elle répondit :

— Je pense, Hilda, que l'ami de Karl avait raison.

Ces mots, après tout, étaient fort simples ; tou-

tefois les heures les plus sombres de l'avenir, n'effacèrent jamais du souvenir de Clément le lieu, l'heure et le moment où ils furent prononcés, le silence qui les avait précédés, l'accent et le regard qui les accompagna....

XXXVI

On parle souvent de l'aveuglement de l'amour : on parlerait tout autant de sa clairvoyance, si une illusion volontaire n'aidait sans cesse le cœur à échapper aux révélations qu'il redoute. L'instinct même qui éclaire pousse à fermer les yeux, et lorsque la vérité menace le bonheur ou l'orgueil, le nombre n'est pas grand de ceux qui savent, quoi qu'il arrive, la regarder hardiment et en face.

Clément, toutefois, était de ce petit nombre : rien dans sa nature n'était propre à créer les illusions qui obscurcissent cette clairvoyance. Aussi la vérité lui fut-elle révélée soudainement et sans merci, et sa jeune espérance, naissant à peine, fut brisée d'un coup, pour ne plus revivre.

Ce moment silencieux fut, dans sa vie, un moment aussi tragique que si tout le sang de son cœur répandu à cette place l'eût laissé sans vie aux pieds de celle qui, à son insu, venait de lui donner ce coup mortel !

Depuis un an — depuis le jour où il s'était cru séparé d'elle à jamais, non-seulement par sa propre infériorité, mais par la triste nécessité de sa position nouvelle — deux changements inattendus étaient survenus : le premier, dans sa vie extérieure, où tout alors semblait anéanti, et où aujourd'hui il se sentait capable de tout reconstruire ; le second, dans l'opinion qu'il avait naguère de lui-même.

Était-ce à dire qu'une soudaine fatuité se fût emparée du simple et modeste Clément ? Non point : mais il était vrai que le grand revers de sa famille l'avait affranchi, en un jour, des dernières timidités de l'enfance, et qu'une sorte de barrière semblait s'être tout d'un coup abaissée devant lui. Jusque-là, sa propre valeur ne s'était nullement révélée en dehors du cercle étroit de sa famille, et même là, il était aimé sans être pleinement connu. Maintenant, la nécessité l'avait mis en contact avec le monde et avec les hommes ; toutes ses facultés avaient été subitement forcées d'apparaître et elles

avaient grandi dans cet effort. Ses traits, sa physionomie, son attitude, ses manières, tout avait eu sa part de cette transformation, et la gaucherie taciturne, qui naguère le faisait passer inaperçu, avait été vaincue par la nécessité de se faire connaître et bientôt par la confiance que donne en soi-même l'influence qu'on obtient sur les autres. Cette influence, dont il s'étonnait lui-même, ne tenait point à la capacité supérieure qui s'était manifestée chez lui dans la carrière terne et prosaïque qu'il avait embrassée ; mais il appliquait à cette carrière, comme à tout, des facultés plus hautes, et tout en portant un œil et une main de maître dans les détails matériels dont il était chargé, il savait leur donner une âme par l'élévation, par la loyauté, par l'abnégation et par la générosité, noble fruit de l'ordre et fleur du travail.

Il gardait, de plus, dans sa vie, une large part pour les études qu'il aimait, et dont il ne cessait point de s'occuper, ainsi que de mille sujets étrangers à son occupation de chaque jour, mais fort utiles au développement de son esprit. De là naissait une éloquence simple et persuasive qui lui donnait de l'ascendant sur tous et le faisait rechercher de préférence en mille circonstances qui ne relevaient point immédiatement de sa position

nouvelle. Une ou deux fois, il avait été ainsi appelé à parler dans des réunions publiques qui avaient pour but, soit les intérêts de la ville, soit des questions relatives aux arts et aux lettres, et il s'en était acquitté avec un succès qui l'avait fait remarquer, non-seulement de tous ceux à qui le nom de Dornthal était déjà familier, mais à un grand nombre d'inconnus. Des relations nouvelles et nombreuses s'étaient offertes à lui de toutes parts, et Clément eût facilement pu trouver à passer ses soirées ailleurs que dans le modeste intérieur des Müller. Mais tel n'était point son désir. Leur compagnie suffisait à sa disposition actuelle. La musique, dont il ne se fût point volontiers privé, faisait les délices de ses hôtes, et, ainsi que cela arrive fréquemment en Allemagne, ils étaient en état de jouer avec lui des duos et des trios que plus d'un artiste n'eût point dédaigné d'écouter.

Mais à toute sa vie, ainsi partagée et remplie, présidait une seule et chère image sans cesse présente. D'abord entrevue comme une vision céleste, lointaine et inaccessible, elle semblait depuis quelque temps, et sous l'influence de tout ce que nous venons de dire, s'être peu à peu rapprochée de lui.

Cette importance acquise, à laquelle il attachait

si peu de prix pour lui-même, il commença à cause d'elle à y tenir. Cette bienveillance, qui de toutes parts semblait lui sourire, il osa un jour se demander si elle ne lui permettrait pas d'attendre, et d'espérer tôt ou tard quelque chose de plus, et si son poëte favori avait tout à fait tort de promettre à celui qui aime d'être aimé en retour?....

De telles pensées ou de tels rêves, si l'accès dans le cœur leur est permis, finissent facilement par le dominer tout entier, et nous l'avons dit, celui de Clément était ivre d'espérance, à l'époque où Fleurange reparut au milieu d'eux! Rêves, pensées, espérances, qu'un seul mot d'elle venait de briser : un mot dont ses yeux, entrevus à la pâle lumière de la lune, avaient révélé à Clément la signification certaine et fatale!

La douleur qui envahit son âme lui fit mesurer toute l'étendue qu'avaient eue ses illusions, et il s'étonna de s'être auparavant jamais trouvé malheureux. Pendant les jours qui suivirent son retour à Francfort, un abattement qu'il n'avait jamais connu s'empara de lui, et il lui sembla être désormais aussi incapable de tout effort qu'indifférent à tout succès. Le travail de la journée lui devint insupportable, et l'étude du soir impossible. Au lieu de paraître chez les Müller à son heure accoutumée,

il sortait de la ville à pied ou à cheval et errait pendant des heures entières, comme pour lasser sa douleur et épuiser ses forces.

Maintenant, il voyait clairement que, depuis deux ans, il n'avait vécu, pensé et agi que pour elle ; il lui avait donné, avec son cœur, sa vie tout entière, et à sa vie il avait donné pour but unique l'espoir d'obtenir, un jour, en retour, ce cœur qui ne devait jamais lui appartenir, ce cœur qui s'était donné à un autre ! Et tandis qu'il répétait avec rage le nom du comte Georges, le souvenir qu'il en gardait venait aiguiser sa souffrance, en le lui montrant revêtu d'un attrait irrésistible. Ses nobles traits, sa physionomie intelligente, son goût pour les arts, le charme de ses manières, de sa voix, de son langage, tout cela se retraçait impitoyablement à la mémoire de son humble rival. Il le voyait, dans cette galerie de la vieille maison qu'ils avaient parcourue ensemble à une époque où lui-même n'était qu'un pauvre étudiant absolument dénué de tout ce qui pouvait inspirer non-seulement l'attrait, mais la plus simple bienveillance. Son imagination ne lui fit pas grâce de ce contraste : « Pouvait-il s'étonner (il rougit même du ridicule qu'il se donnait par cette comparaison), pouvait-il s'étonner qu'un tel homme réussît à plaire mieux que lui?

Et, quant à cet homme, pouvait-il, lui, s'étonner que, rapproché de Fleurange, vivant sous le même toit qu'elle...? » A cette pensée, une douleur poignante, une jalousie furieuse s'emparaient de lui et soulevaient dans son cœur une tempête que ni le devoir, ni l'honneur, ni l'énergie de sa volonté n'eussent réussi à calmer. Il y a des heures où la passion ne connaît plus ici-bas aucune puissance égale à elle-même, et ceux, qui ne savent pas chercher leur force plus haut que la terre sont toujours vaincus. Mais ce frein divin, ce frein puissant, Clément avait su le subir, et sa force avait consisté à ne jamais s'y soustraire. Aussi ne devait-il pas succomber dans ce rude combat, car il allait bientôt lever les yeux, et chercher le secours dont il avait besoin pour redevenir maître de lui-même.

XXXVII

L'énergie, l'oubli de soi, la faculté de se vaincre, on a pu s'apercevoir que ces qualités étaient communes à Clément et à Fleurange. Il existait en

effet, entre les deux caractères, une ressemblance qui avait été l'un des secrets, pour lui, de l'attrait transformé si vite en un sentiment plus vif ; pour elle, d'une confiance demeurée la même, en dépit de la transformation d'une autre sorte qu'elle avait également subie. Maintenant, ils allaient se trouver engagés tous les deux dans une lutte semblable, lutte où ils étaient à la fois rapprochés par le même genre de souffrance, et séparés par un abîme.

Ah ! si Clément avait encore espéré, comme jadis, que de cette sympathie et de cette confiance naîtrait un jour un sentiment plus tendre, avec quelle joie, quel doux orgueil, il eût joui de cette conformité qui, en toute occasion, se révélait entre eux ! Mais tout avait changé d'aspect, il n'était plus question de bonheur pour lui-même ; il n'avait plus maintenant qu'à souffrir, et, à la lumière de ce qui se passait dans son cœur, à pénétrer dans celui qui s'était à la fois ouvert devant lui et fermé pour lui sans retour !

L'énergie de Clément eût été impuissante toutefois à dissimuler à sa cousine l'état de son âme, s'il se fût trouvé près d'elle. Mais, après les jours de sombre angoisse dont nous venons de parler, après s'être livré sans contrainte à un désespoir

voisin de la démence, Clément finit enfin par retrouver la clarté de son jugement.

Un matin, il se leva avant le jour et il quitta la ville à pied. Il s'en alla très-loin, si loin que cette promenade pouvait être nommée un pèlerinage, car elle avait pour but une église : une petite église si modeste, qu'elle ne différait des habitations environnantes que par une croix de pierre, qui ne s'apercevait que lorsqu'on était devant la porte au-dessus de laquelle elle se trouvait. Cette porte fut ouverte par celui que Clément venait chercher, un jeune prêtre, pieux et simple, jadis son condisciple, inférieur à lui par l'intelligence, mais son guide et son maître dans les régions où l'âme seule parvient. Ce que Clément cherchait en ce moment, ce n'était pas un épanchement, une confidence ; ce n'était pas même les consolations d'une chrétienne et discrète sympathie. Ce dont il avait besoin, c'était de recouvrer sa fermeté par un mâle aveu de sa faiblesse; puis, de prendre Dieu à témoin, en présence d'un ami, qui serait en même temps un juge, d'une résolution qu'il voulait s'engager à maintenir. Cette résolution, il l'avait déjà prise un jour, lorsque sa jeunesse touchait encore de bien près à son enfance. Il voulait aujourd'hui y demeurer fidèle avec un plus viril

effort, car c'était après avoir entrevu et perdu l'espoir ; — avec un dévouement plus difficile, car celle qu'il aimait et aimerait seule ici-bas... elle en aimait un autre. Sa voix trembla en disant ces mots, mais il poursuivit : « Et jamais un mot, un regard, un acte quelconque, ne devait la troubler, et lui apprendre ce qu'elle avait inspiré à celui qui saurait vivre près d'elle, sans elle, pour elle ! »

C'était enfin son ancienne devise : *Garder l'amour et briser l'espoir !* qu'il venait reprendre solennellement, avec ce sentiment pieux et grave qui accompagne tout sacrifice de soi-même.

On dira que beaucoup d'exaltation se mêlait à cette piété. J'en conviens. Mais c'était de cette exaltation qui, fidèle à la signification véritable de ce mot, élève le cœur dont elle s'empare et qui, impuissante, à coup sûr, si elle se donne comme suffisante, peut beaucoup néanmoins, lorsque le secours divin, appelé et voulu, la seconde pour aider, pour augmenter, en un mot pour *exalter* la force humaine !...

Le soir de ce jour, Clément reprit tranquillement sa place accoutumée au foyer des Müller. Aux questions de Wilhelm il répondit que, pendant son long séjour à Rosenhaïn, il avait négligé des affaires auxquelles il avait fallu maintenant don-

ner tout son temps. « Puis je l'avoue, ajouta-t-il, j'ai été de mauvaise humeur et j'ai trouvé plus sage de vous épargner ma présence. » A Berta, qui l'interrogeait de son côté d'une façon moins vague, il dit avec plus de franchise, mais pas avec plus de détails « qu'il avait eu un grand chagrin et qu'il lui demandait de ne jamais lui faire de questions à ce sujet. » Puis il prit son violon et se mit à jouer quelques mesures de Bach.

Berta se mit au piano, et tandis qu'elle accompagnait ce morceau et plusieurs autres, son mari, qui battait la mesure près d'elle, fit la remarque que la mauvaise humeur de leur jeune ami avait un effet singulièrement favorable à son talent.

— Je vous jure, Dornthal, que jamais vous n'avez joué comme vous venez de le faire ce soir.

— Peut-être, dit Clément d'un air pensif. Oui, je crois que vous avez raison.

Il en était ainsi pour lui, la musique était la langue éloquente et voilée de son âme : tout ce qu'il savait si bien réprimer, ces paroles que, sous l'empire d'aucune tentation, d'aucune émotion, ses lèvres n'eussent trahies, elles faisaient vibrer les cordes qui frémissaient sous son archet, et ses pensées refoulées donnaient à l'instrument muet

un accent impossible à rendre, et que personne n'entendait sans émotion et sans surprise.

Lorsqu au bout de quinze jours, Clément reparut à Rosenhaïn, toute trace extérieure de l'agitation tumultueuse à laquelle il s'était livré avait disparu. Il reprit auprès de Fleurange son attitude accoutumée. Personne ne devina, elle moins que tout autre, qu'entre le passé et le présent, il existait pour lui la différence de la vie à la mort. Mais, sans qu'elle le sût, la sympathie nouvelle et étrange qui existait entre eux livrait à son cousin le secret de toutes ses pensées et de tous ses efforts. Elle aussi, en apparence, était redevenue la même qu'autrefois. Sa journée était active et remplie; les soins qu'elle donnait à la petite Frida, et ceux qu'elle prodiguait à son oncle, le ménage, le travail, la promenade, l'étude, tout cela remplissait si bien ses journées, qu'il était bien rare que l'on pût la surprendre inactive ou pensive.

Hilda, sa cousine préférée, après avoir été un instant frappée, elle aussi, de l'hésitation avec laquelle elle avait répondu à ses questions sur le comte Georges, avait presque cessé d'attacher de l'importance à ce fait léger, en l'observant depuis ce jour dans le calme apparent de sa vie active. Un seul voyait clair et comprenait l'expression pas-

sagère de douleur et de fatigue qui, parfois, et pour un instant, voilait son front, et troublait son regard. Un seul, lorsque toute la famille était réunie le soir, s'apercevait de son absence, et la suivait en pensée jusqu'au petit banc près de la rivière, où il devinait qu'elle était allée pleurer un instant seule et sans contrainte. Tout ce qu'elle souffrait, il le souffrait lui-même, et il vivait ainsi, uni à elle et séparé d'elle chaque jour davantage.

Les semaines s'écoulaient cependant, ramenant de plus en plus dans l'intérieur de la famille la tranquillité et la joie. Le professeur reprenait graduellement ses forces morales et physiques; le travail seul lui demeurait encore interdit, mais la lecture et la conversation étaient devenues pour lui des distractions permises et salutaires. Grâce à la présence de Hansfelt, ces conversations étaient parfois aussi intéressantes que par le passé, et l'on aurait pu croire que Ludwig Dornthal avait recouvré la plénitude de ses facultés, si une défaillance partielle de sa mémoire n'eût pas averti parfois ses amis que le mal n'était pas vaincu. Ainsi, par exemple, il se croyait souvent encore dans la vieille maison, et cette illusion était devenue plus forte depuis que tous ses enfants, sans

en excepter Gabrielle, se retrouvaient autour de lui. Sur d'autres sujets, au contraire, il n'oubliait rien. Hansfelt retrouvait en lui la même exactitude et la même lucidité qu'autrefois, lorsqu'il s'agissait d'histoire et de science littéraire ou religieuse. On eût dit que la partie la plus haute de son intelligence renaissait la première et se ranimait de plus en plus au contact du noble esprit de son ami. Aussi, les soirées s'écoulaient sans ennui, même pour les plus jeunes de la famille, en écoutant leurs entretiens.

Ces soirées se terminaient le plus souvent par de la musique, que le professeur demandait et exigeait même, comme une partie de son traitement. Clément alors prenait son violon, et il le prenait sans répugnance, car il s'était aperçu que sa cousine l'écoutait toujours avec attention. Il osait lui adresser ainsi un langage mystérieux qui n'était compris que de lui seul, mais qui la faisait parfois tressaillir comme si elle eût entendu l'écho de sa propre souffrance.

Un soir qu'il avait joué mieux que de coutume, elle dit avec émotion :

— Ce morceau, dites-vous, s'appelle *une romance sans paroles;* mais, Clément, cette musique a été assurément composée pour un chant, et

les paroles qu'elle exprime, vous les connaissez, n'est-il pas vrai?

— Non, répondit-il ; mais, comme vous, je crois les entendre et il me semble qu'elles existent quelque part.

Hansfelt, de son côté, avait écouté la musique avec attention.

— Oui, dit-il en souriant, elles existent dans le cœur de tous ceux qui aiment, surtout de ceux qui aiment sans espoir. Tenez, je vais vous dire en langue vulgaire, non, en langue rimée, ce que signifie la composition que Clément vient de nous jouer.

Il prit un crayon et écrivit à la hâte quatre vers dont l'idée, à peu près rendue par un poëte français, était celle-ci :

Du mal qu'une amour ignorée
Nous fait souffrir
Je porte l'âme déchirée
Jusqu'à mourir[1]!

Clément ne répliqua pas et changea brusquement de thème ; les enfants se levèrent et battirent des mains en entendant jouer leur tarentelle favorite, et leur gaieté devint bruyante.

[1] Alfred de Musset.

Fleurange quitta la chambre sans être aperçue — elle le croyait, du moins ; — mais Hilda l'avait attentivement observée ce soir-là et elle la suivit, décidée à obtenir un aveu complet de ce qui se passait dans son cœur. Elle entra doucement après elle dans la chambre de sa cousine.

Fleurange ne l'attendait pas : elle s'était jetée sur une chaise, la tête appuyée sur ses deux mains, dans une attitude qui exprimait à la fois l'abattement et la douleur.

Hilda s'approcha d'elle et la prit dans ses bras. Fleurange releva vivement ses yeux pleins de larmes.

— Te souviens-tu, dit Hilda d'une voix douce et caressante, te souviens-tu, Gabrielle, de ce jour où, moi aussi, je pleurais dans la bibliothèque de notre chère vieille maison? Tu me demandas pourquoi, et je te répondis en t'ouvrant mon cœur. Tu ne l'as pas oublié, n'est-ce pas? Ne veux-tu pas aujourd'hui me répondre de même?

Fleurange secoua la tête sans parler.

— Il m'a toujours semblé, poursuivit sa cousine, que le bonheur qui, depuis, a comblé ma vie, date de ma confiance en toi ce jour-là. Pourquoi ne veux-tu pas me traiter de même et espérer comme moi?

— Le bonheur était sous ta main, répondit enfin Fleurange ; un chimérique obstacle t'empêchait seul de le saisir.

— Mais que d'obstacles semblent insurmontables et s'évanouissent pourtant avec le temps ou seulement avec une ferme volonté ! Pourquoi donc le comte Georges... ?lui dit-elle lentement en baissant la voix.

— Arrête-toi ! Hilda, je t'en conjure ! s'écria Fleurange avec agitation.

Sa cousine s'arrêta, en effet, interdite.

— Écoute-moi bien, reprit bientôt Fleurange d'une voix plus calme, et, puisque tu le veux, parlons de lui ; j'y consens : parlons-en une fois, pour n'en plus parler jamais. Dis-moi, poursuivit-elle avec un triste sourire, peux-tu me rendre une grande dame riche et noble comme lui ? ou bien peux-tu lui ôter sa noblesse et le rendre pauvre comme moi ? Dans l'une ou l'autre supposition, dans la dernière surtout, s'écria-t-elle avec une tendresse dans la voix et le regard qu'elle ne put réprimer, ah ! sans doute, rien, rien que sa volonté ne pourrait me séparer de lui ! Mais il est évident, n'est-ce pas ? que le soleil se lèvera demain comme aujourd'hui pour nous tous, et nous ne sommes plus au temps des fées, où d'extraor-

dinaires métamorphoses s'accomplissaient pour aplanir les difficultés et seconder les vœux des pauvres mortels. Aide-moi donc, Hilda, je t'en prie, aide-moi à oublier, à vivre et même à guérir, en ne me parlant plus jamais ni de moi-même ni de lui !...

Hilda la serra dans ses bras en silence et la tint longtemps embrassée.

— Je t'obéirai, ma Gabrielle, lui dit-elle enfin ; je te promets de me taire désormais et d'attendre, pour te prononcer son nom, que tu me parles de lui la première.

XXXVIII

L'été et l'automne tout entier s'écoulèrent ainsi sans amener aucun incident nouveau, sauf quelques alternatives dans la lente convalescence du professeur, et pour Clément quelques instants de bonheur éclairés du reflet de ses espérances éteintes. Ces instants étaient rares et suivis de

tristes réveils ; néanmoins, ils étaient doux et vivaient longtemps dans sa mémoire.

Un jour y demeura gravé ainsi ; un beau jour d'octobre où sa sœur Hilda et sa cousine avaient consenti à se laisser conduire par lui en bateau jusqu'à un lieu situé plus haut que leur demeure, où la rivière encadrait gracieusement une petite presqu'île ombragée. Ils avaient passé là plusieurs heures, causant ensemble avec l'abandon d'une douce intimité, et lisant tour à tour les passages préférés des livres qu'ils avaient apportés avec eux. En écoutant la voix argentée de Fleurange, en rencontrant ensuite son regard ému et sympathique lorsqu'à son tour, et non moins bien qu'elle-même, il faisait la lecture ; en se trouvant ainsi rapproché d'elle dans ce beau lieu solitaire, sans autre témoin que celle dont la tendresse pour tous les deux semblait former entre eux un lien de plus, l'espoir avait encore une fois pénétré dans son cœur, comme un hôte qui entre violemment dans une demeure qu'on lui tient fermée, mais, hélas ! pour en être promptement expulsé et laisser, solitaire comme avant, la demeure envahie.

Au retour, tandis qu'il ramait, les yeux fixés sur Fleurange, il vit, à mesure que le jour tombait, et que l'impression qu'elle venait d'éprouver — heu-

reuse et douce, mais passagère — s'évanouissait de sa pensée, l'*autre* souvenir revivre plus triste, plus tendre que jamais, et donner à ses yeux, tantôt fixés sur l'eau rapide et sombre, tantôt errants sur le rivage, cette expression qu'il avait appris à si bien reconnaître; expression qui pénétrait son cœur de pitié et de sympathie pour elle, mais qui en même temps le faisait frémir et palpiter d'angoisse, comme si chaque fois le fer ou le feu eussent touché sa blessure et l'eussent fait saigner!

Deux mois plus tard, la fête de Noël ramena encore pour lui un de ces instants de fugitif bonheur. La veille de ce jour (anniversaire jamais oublié de l'arrivée de Fleurange au milieu d'eux), lheureuse famille tout entière réunie crut se retrouver aux plus beaux jours du passé. L'arbre de Noël fut aussi brillant qu'autrefois : mademoiselle Joséphine, aussi prompte à partager la joie de ses amis qu'attentive à leur éviter de partager sa peine, voulut contribuer à l'embellir, et chacun trouva suspendu à ses branches un souvenir de sa main généreuse. Puis, on tressa, comme jadis, les guirlandes de houx. Les filles du professeur les portèrent pour le dîner de famille. Fleurange cette fois suivit leur exemple sans se faire prier;

et plus tard la musique et la danse, la joie des autres qui devenait facilement la sienne lui firent éprouver une sensation de gaieté inaccoutumée, à laquelle elle se laissa aller naturellement et sans résistance : gaieté de la jeunesse, qui, dans certaines heures, triomphe de tout et reprend quelquefois avec excès la part qui lui a été refusée avec trop de rigueur. Le rire de Fleurange résonnait comme de la musique; sa voix joyeuse se mêlait à celle des enfants et faisait bondir de joie celui qui la contemplait avec une extase mêlée de surprise. Ces yeux brillants, ce teint animé, tout cet éclat, que le bonheur ajoute à la beauté, avait depuis longtemps disparu de celle de Fleurange et Clément ne pouvait le voir renaître ainsi, sans ressentir un transport, comparable à l'ivresse, qui venait encore une fois lui faire tout oublier et tout espérer! mais il fut bientôt et tristement rappelé à lui-même.

Madame Dornthal était assise près du fauteuil de son mari, d'où elle ne s'éloignait presque plus. Son bon sourire reparaissait sur ses lèvres tandis qu'elle regardait ses enfants se mouvoir autour d'elle, et elle se penchait de temps en temps vers Ludwig pour s'assurer avec joie qu'il prenait part à tout ce qui se passait, avec son plaisir ac-

coutumé et une complète présence d'esprit. Tout d'un coup elle crut voir qu'il pâlissait. Elle regarda Clément en faisant de la main un geste qu'il comprit. Le bruit fatiguait son père : en un instant le plus profond silence se rétablit et tous se rapprochèrent du fauteuil du professeur. Il semblait, en effet, soudainement fatigué ; ses yeux s'étaient fermés et il avait appuyé sa tête sur l'épaule de sa femme. Tous attendaient avec anxiété ses premières paroles au sortir de ce subit accès de somnolence. Il ouvrit, en effet, bientôt les yeux et promena autour de lui un regard vague et inquiet; puis, se tournant vers madame Dornthal, il lui dit d'une voix triste en passant la main sur son front :

— Dis-moi donc pourquoi Félix n'est pas ici. Je le savais, mais je l'ai oublié.

Cette défaillance nouvelle de sa mémoire, ce nom qui réveillait de si pénibles souvenirs, prononcé d'une manière qui ne l'était pas moins, mit fin à toute la gaieté de la soirée, et quoique cet accident, causé par un peu trop d'agitation et de fatigue, ne fût pas regardé comme fort grave, l'impression en fut sinistre, surtout pour Fleurange, qui avait pour la ressentir un double et récent motif.

Clément, mis au fait par Steinberg de leur rencontre avec Félix, la partagea silencieusement, et cette fois encore l'éclair de joie qui avait traversé son cœur, s'évanouit pour lui dans une nuit plus noire qu'auparavant. Mais ce qu'il ne pouvait prévoir, c'était l'influence décisive qu'allait avoir sur son humble destinée un événement grave et public qui, à cette même heure, se passait bien loin de là, et dans une sphère complétement étrangère à la sienne.

XXXIX

La fête de Noël était passée depuis près de quinze jours, lorsque, en arrivant chez les Müller un peu plus tôt que de coutume, Clément rencontra Wilhelm sur le seuil de sa porte.

— Ah ! dit-il, vous venez à propos : voici de la besogne. Il est arrivé ce matin un courrier de Pétersbourg porteur de grosses nouvelles : il va y avoir un terrible mouvement dans nos affaires.

— Voulez-vous parler de la mort de l'empereur Alexandre? Oui. Je la sais depuis hier. Mais qu'y a-t-il encore?

— Bien autre chose, ma foi! Constantin est mis de côté. C'est le grand-duc Nicolas qui va succéder à son frère.

— Vous en êtes sûr?

— Oui. Mais ce n'est pas tout : cette nouvelle-là circulait depuis hier; mais celle que le courrier de ce matin a apportée est plus grave. Il paraît qu'un complot a éclaté.

— Un complot! Où cela?

— A Pétersbourg. Le courrier est parti le 24 décembre; ce jour-là on se battait sur la grande place du palais, et l'empereur était au milieu de la mêlée.

— Constantin?

— Eh! non; son frère.

— Le grand-duc Nicolas? C'est lui qui est à la tête du complot?

— Non, au contraire. Ce serait plutôt Constantin; mais ce n'est pas lui non plus... Au fait, on n'y comprend rien : tout cela est encore confus au dernier point. Quoi qu'il en soit, venez, s'il vous plaît m'aider. Nous allons avoir des dépêches à expédier de tous côtés. On saura sans doute ce soir

d'autres nouvelles, et je devine qu'à l'heure qu'il est Waltheim (Waltheim était le chef de la maison dont ils étaient les agents principaux) doit être hors de lui.

Les deux amis sortirent ensemble. Ils avaient à peine fait deux pas dans la rue, qu'ils rencontrèrent un groupe assez nombreux arrêté devant la porte cochère d'une maison de belle apparence située presque en face de celle de Müller.

Cette maison était la légation de Russie. A leur première question, ils apprirent qu'un courrier venait d'arriver, à cheval, couvert de poussière et à moitié mort de fatigue. Il avait quitté Pétersbourg le 26 et avait fait la route en dix jours.

— Sait-on quelque chose des nouvelles qu'il apporte? dit Müller, à l'individu qui venait de lui donner ce renseignement.

— Rien, comme de raison. On ne saura d'ailleurs *ici*, dit-il en désignant la maison diplomatique, que ce qu'il leur conviendra de nous faire savoir.

Müller et Clément poursuivirent leur route.

— Le 26!... dit Müller. Ce serait pourtant bien intéressant de pouvoir deviner le contenu de ces dépêches.

— Il doit arriver bientôt des nouvelles de la

même date aux autres légations, sans compter celles qui nous seront sans doute expédiées au plus tôt par notre correspondant... Mais, j'y songe, un des attachés de la légation de France est presque mon ami... si j'allais chercher auprès de lui quelques renseignements?

Müller trouva l'idée excellente, et, sans tarder davantage, Clément le quitta pour se rendre à la légation de France, tandis que Müller se dirigeait vers la maison Waltheim, où se trouvaient leurs bureaux et où ils devaient se rejoindre plus tard.

Le jeune attaché en question se nommait le vicomte de Noisy. Il avait assisté à une des séances publiques où Clément avait parlé avec succès et l'avait pris en goût ce jour-là. Depuis lors, ils faisaient de temps à autre, ensemble, des promenades à pied et à cheval, et le vicomte recherchait toutes les occasions de le rencontrer avec un empressement auquel Clément se reprochait parfois de ne pas répondre assez chaudement... Il comptait donc sur un bon accueil, et en effet dès qu'il se fut nommé, on l'introduisit dans un petit salon, voisin de la chancellerie, où M. de Noisy passait la plus grande partie de ses journées et où il le trouva assis à une table couverte de papiers. Avant que Clément eût le temps de dire un mot :

— Venez-vous m'apporter des nouvelles, s'écria le jeune attaché, sans quitter sa place, ou bien venez-vous m'en demander?

— Quelle question? Vous savez bien que nos courriers de commerce n'ont pas facilement l'honneur de gagner de vitesse les courriers de cabinet?

— Cela leur arrive cependant parfois.

— Il n'en est point ainsi aujourd'hui, malheureusement.

— Tant pis, car le nôtre n'est pas arrivé encore.

— Celui de la légation de Russie arrive à l'instant; il a quitté Pétersbourg le 26.

— Oui, nous venons de l'apprendre. C'est une vitesse fabuleuse; aussi je crains que le nôtre ne réussisse pas à faire le même tour de force. Pourtant ils ne s'endorment pas à l'ambassade de France à Pétersbourg.

En ce moment on sonna vivement. Un huissier ouvrit la porte et fit un signe au vicomte, qui s'élança.

— Le courrier! s'écria-t-il. Bravo! Vive l'ambassadeur! N'être que d'une heure en retard sur le courrier russe, c'est merveilleux! Tenez, mon cher, voilà des cigares; mettez-vous dans ce fau-

teuil et attendez-moi, je reviendrai tout à l'heure vous apporter des nouvelles.

Clément s'étendit en effet dans le fauteuil, alluma un cigare, prit un journal et attendit sans impatience le jeune diplomate au coin d'un bon feu qui (sans préjudice du grand poêle placé au fond de la chambre) ne semblait pas de trop dans cette saison rigoureuse. Cependant au bout d'une heure, il commençait à trouver qu'il perdait son temps, lorsque le vicomte de Noisy reparut les mains pleines de lettres qu'il jeta sur la table.

— Ouf! dit-il. Ce n'est pas le tout de lire et de déchiffrer, il va falloir chiffrer maintenant, et je ne sais plus quand je pourrai quitter la chancellerie.

— Pouvez-vous du moins, sans indiscrétion, me dire un mot de vos dépêches?

— Oui : elles sont fort bonnes. Tout est fini. La lutte a été énergique, mais courte. Le nouvel empereur a été admirable. Les régiments révoltés sont rentrés dans l'obéissance, tous les chefs du complot sont pris. La seule chose grave, c'est que parmi eux il se trouve plusieurs personnages appartenant à la noblesse et qu'une quantité d'hommes de la société sont compromis. Ceci m'intéresse plus qu'un autre, parce qu'avant de

venir ici, j'étais à l'ambassade de Pétersbourg, et je les connais tous.

— Et nomme-t-on quelques-uns de ces chefs? dit Clément.

— Sans doute : Troubetzkoï, Rilieff, Mouravieff, Wolkonsky et une foule d'autres. Mais parmi tous ces noms, il s'en trouve un que je suis confondu de rencontrer là. Qui jamais eût imaginé que Walden irait se fourrer dans une bagarre pareille!

Clément eut un soudain battement de cœur.

— Walden, dites-vous? Quoi! le comte Georges de Walden?

— Lui-même. Le connaissez-vous, par hasard?

— Oui, je le connais.

— Eh bien, concevez-vous qu'un homme intelligent et distingué comme il l'est ait pu tremper dans un pareil complot? Complot atroce, car il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner l'empereur et de déclarer ensuite une république insensée à laquelle il paraît que le nom de Constantin servait uniquement de prétexte.

— Et le comte Georges est gravement compromis? demanda Clément.

— On ne saurait l'être davantage : il est classé parmi ceux qui n'ont d'autre alternative à attendre

que la Sibérie ou la mort... Mais pardon, Dornthal, il faut que je vous quitte. Je gage que nous allons piocher toute la nuit. Tenez, dit-il en fouillant dans sa poche, voici une lettre que ce même courrier vient de m'apporter de Pétersbourg. Vous y trouverez peut-être sur tout cela des détails qui vous intéresseront.

Le jeune attaché disparut par la porte de la chancellerie et Clément sortit de la chambre et de la maison, et se retrouva dans la rue avant d'être remis de la stupeur dans laquelle l'avait jeté la nouvelle qu'il venait d'apprendre. Il se dirigea machinalement vers le bureau où l'attendait Müller, lui rendit compte de ce qu'il venait d'apprendre, à l'exception du fait en comparaison duquel tous les autres incidents de cet événement politique étaient devenus pour lui insignifiants, puis il demeura quelque temps à son poste, faisant un effort surhumain pour maîtriser ses pensées et les ramener à la besogne qu'il avait à faire. Une fois terminée, il prit congé de Müller et regagna avant lui leur logis commun où, sans s'arrêter comme de coutume chez ses voisins, il monta dans sa chambre et s'y enferma. Il avait besoin d'être seul et d'examiner à loisir ce qu'il y avait à faire en présence d'un événement si imprévu et si grave.

Gabrielle !... Il ne pensait qu'à elle, à elle seule. Comment supporterait-elle un tel coup? et comment le lui apprendre?

Il demeura longtemps plongé dans ses réflexions, sans songer à la lettre qu'il avait dans sa poche. Il s'en souvint enfin et, dans l'espoir d'y puiser quelque lumière, il en commença la lecture attentive.

Après quelques préambules, qu'il parcourut rapidement des yeux, il en vint à ce qui suit :

« ... Cette conspiration, qui a éclaté comme la foudre et semblait être un effet spontané de l'indécision qui a plané sur les premiers jours de ce règne (permettant de douter lequel des deux frères était le véritable empereur), elle date, au contraire, de loin, à ce qu'il paraît. On m'assure qu'elle a des ramifications étendues et profondes, et que ceux qui l'ont véritablement ourdie et menée ne se sont emparés que comme prétexte des circonstances qui ont suivi ici la mort d'Alexandre. Leur plan, dit-on, était formé et devait s'exécuter au printemps si la vie du défunt empereur se fût prolongée jusque-là. Mais ce qui semble également certain, c'est qu'un grand nombre de ceux qui se trouvent aujourd'hui gravement compromis n'avaient qu'une idée fort imparfaite de ce dont il

s'agissait. De ce nombre, je n'en puis douter, est notre pauvre ami, Georges de Walden. Vous savez que de tous temps il rêvait des réformes possibles ou impossibles. Le malheur a voulu que, dans le courant de cette année, il ait rencontré en Italie un certain Lasko, lequel est un homme fort intelligent et fort habile, mais un intrigant capable de tout, mêlé depuis dix ans à tous les complots qui ont agité l'Italie et l'Allemagne. Incarcéré, puis relâché, Dieu sait comment, portant mille noms; en un mot, un de ces êtres malfaisants dont les chefs véritables des grandes trames qui nous entourent font de dociles instruments. Georges s'était trouvé rapproché de lui par hasard, et il se laissa un jour persuader par lui d'assister une fois et par simple curiosité, à une réunion où, par un hasard beaucoup plus malheureux, se trouvait ce jour-là un de ces chefs dont je viens de parler. Celui-ci comprit vite le parti qu'il y aurait à tirer du nom, de la position, de l'enthousiasme de Georges et même de son ignorance du fond des choses. Il le détermina à se rendre dans un temps donné à Pétersbourg, et à se tenir prêt à seconder un mouvement combiné dans le but de faire une manifestation préparée avec le plus grand secret, mais assez nombreuse pour qu'elle ne pût

pas être étouffée.. Elle devait, disait-il, avoir pour effet, la réalisation de quelques-unes des chimères de Georges. Je tiens ces détails du marquis Adelardi, ce Milanais si aimable qui passa l'hiver ici il y a trois ans, et qui, vous le savez, est intime ami de Georges. Le marquis, inquiet de son départ subit de Florence, inquiet surtout, au bout de trois mois, de ne pas le voir revenir, était venu le rejoindre. Il n'y est arrivé que trois jours avant ce fatal 24. Il paraît certain que ce jour-là Georges se trouvait sur la place, au premier rang, parmi les insurgés. Adelardi prétend qu'il s'y est rendu de bonne foi, convaincu par ceux qui voulaient l'y entraîner que la renonciation de Constantin était une fable et qu'il fallait maintenir ses droits, dans l'intérêt de leurs projets, que ce prince était prêt, disait-on, à seconder. Quoi qu'il en soit, ce qui n'est que trop vrai, c'est que sur cette place, et tout près de lui, se trouvait ce même Lasko, qui a été tué au moment où il tirait à bout portant un coup de pistolet sur le grand-duc Michel. Un témoin (un seul, car il faut du courage pour témoigner en faveur d'un homme dans une pareille situation) a déclaré que c'était Georges qui avait détourné l'arme meurtrière, et sauvé ainsi la vie du grand-

duc, avant que l'aide de camp de celui-ci eût frappé l'assassin. Mais les esprits sont trop échauffés contre lui à la cour et à la ville pour qu'on ose faire valoir cette circonstance en sa faveur. Lui-même refuse obstinément de s'en prévaloir, et son attitude hautaine, depuis qu'il est arrêté, n'arrange pas ses affaires. Ce qui les complique encore, c'est la présence chez lui, en qualité de secrétaire, d'un Italien, que ses relations avec Lasko rendent on ne peut plus suspect. Cet Italien, que l'on nomme Fabiano Dini, était aussi sur la place le jour de l'émeute et y a même été grièvement blessé. »

Ici Clément s'arrêta. Ces dernières lignes avaient porté son émotion au comble. Toutes leurs vagues terreurs étaient donc confirmées, et la destinée fatale de son cousin se poursuivait jusqu'au bout! Malheureux, et portant malheur! Oui, c'était bien là Félix : capable d'apercevoir sa honte, incapable d'en sortir; cherchant l'action et le danger, ayant pourtant besoin de ne pas quitter l'ombre où il cachait sa vie, il devait être la proie facile de ces agitateurs souterrains, qui alors, plus encore peut-être qu'aujourd'hui, minaient sourdement l'Europe. Il devait devenir bientôt leur agent, utile par ses talents, commode par son mé-

pris du danger et de la mort, et arriver vite par cette voie au terme inévitable où elle conduit.

Clément arpenta longtemps sa chambre sans parvenir à remettre de l'ordre dans ses pensées; enfin, après de longues réflexions, il en vint à la conclusion que le procès de Georges traînerait sans doute en longueur, que, peut-être, il aurait une solution moins tragique que ne semblait le faire craindre cette lettre, qu'en tous cas il fallait, si on le pouvait, épargner à sa cousine toutes les angoisses de cette incertitude. A Rosenhaïn, la chose était facile, car la lecture des journaux était interdite au professeur et il n'en paraissait aucun dans le salon où se réunissait la famille. Hansfelt seul les recevait et en prenait connaissance de son côté. Il se hâta d'écrire quelques lignes à sa sœur Hilda, en lui confiant tout ce qu'il venait d'apprendre et lui recommandant, ainsi qu'à Hansfelt, de veiller à ce que Gabrielle ne fût informée de rien : « Dans huit jours, disait-il en terminant, je serai à Rosenhaïn et nous aviserons ensemble, chère sœur, à ce qu'il conviendra de faire plus tard. En attendant, je compte sur toi, tu es prudente et tu l'aimes. »

Le frère et la sœur ne s'étaient jamais parlé jus-

qu'à ce jour du sujet qu'il venait d'aborder, mais depuis longtemps ils s'étaient compris. Ils se trouvèrent alors complétement d'accord, et Fleurange eût ignoré longtemps encore ce qu'ils voulaient lui cacher, sans une circonstance imprévue qui vint, quelques jours plus tard, renverser le plan qui leur avait été dicté par leur prudence et leur tendresse.

XL

« Vous aurez *toujours* des pauvres parmi vous ! » c'est là une prédiction divine, et l'expérience humaine y ajoute : « Et vous en aurez *partout*, à moins que, indifférents ou coupables, vous n'en détourniez volontairement les yeux. »

Mademoiselle Joséphine, nous le savons bien, n'était pas au nombre de ces aveugles ou de ces endurcis, aussi se trouva-t-elle bientôt avoir autant d'occupations sur les bras à Heidelberg qu'à Paris, avec une différence toutefois, qui était pour elle une mortification sensible, c'était qu'elle ne

pouvait ici communiquer avec ses pauvres protégés autrement que par des gestes, rarement, de part et d'autre, assez expressifs pour être facilement compris : ceci l'avait obligée à renoncer à ce qui avait toujours été pour elle le côté préféré de la charité, c'est-à-dire aux bonnes paroles et parfois aux longues causeries dont elle aimait à accompagner chez les pauvres ses visites et ses aumônes.

« Je ne leur demanderais que de comprendre un peu le français, disait-elle ; il me semble que ce serait si facile pour eux, tandis qu'il m'est tellement impossible de comprendre l'allemand ! » En un mot, ne pas savoir le français et savoir l'allemand semblait à mademoiselle Joséphine un mystère de la nature! Toutefois, comme les pauvres habitants s'obstinaient à ne parler que leur langue, et qu'il ne fallait pas leur en vouloir au point de ne pas les secourir, mademoiselle Joséphine avait été fort heureuse d'accepter Fleurange pour messagère de ses charités aussi bien que pour interprète. Tous les jours, à la même heure, la jeune fille arrivait chez elle tantôt pour l'accompagner, tantôt pour prendre ses ordres et pour aller faire, à sa place, sa tournée quotidienne.

Elle trouvait d'ordinaire mademoiselle Joséphine

dans son laboratoire, c'est-à-dire dans une chambre située au rez-de-chaussée, dont le principal ameublement était une vaste armoire, réceptacle de toutes sortes d'objets destinés à être distribués à ses protégés présents ou futurs, car elle aimait les provisions, et il était rare qu'une nécessité des pauvres la trouvât dépourvue du moyen de la soulager immédiatement.

— Tenez, Gabrielle, lui dit-elle, un matin où Fleurange paraissait comme de coutume, son panier sous le bras, pour chercher le charitable bagage de la journée, regardez, tout est préparé.

Et elle désignait les objets placés sur une table qui, avec la grande armoire et deux chaises, composait tout le mobilier de la chambre. Là, en effet, se trouvaient rangés en bon ordre : d'un côté, deux paires de bas et un jupon de laine, de l'autre, une terrine fermée contenant du bouillon, une petite quantité de sucre, enfin une bouteille de vin, un sac de tabac et deux ou trois journaux. A tout cela était ajouté une petite fiole dont le contenu ne pouvait être deviné sans explication.

— Les bas et le jupon, dit mademoiselle Joséphine, sont pour la mère de la petite fille à qui vous avez porté des vêtements hier. La terrine et le sucre sont pour la pauvre vieille que vous savez,

ainsi que cette petite fiole d'eau de mélisse, fabriquée par moi-même, et qui n'en est pas plus mauvaise pour cela. Enfin le vin et le tabac sont pour l'invalide, le vieux soldat menuisier, chez qui vous avez été la semaine dernière. Sa fille a trouvé moyen de me faire comprendre hier, que ce qui ferait le plus de plaisir à ce pauvre homme, ce serait de lui prêter de temps à autre quelques gazettes; vous lui donnerez celles-là, que je me suis fait apporter ce matin à son intention. Ah!... à propos, votre cousin Clément m'a laissé deux excellents cigares pour lui,... je les ai oubliés; je vais aller les chercher. En attendant, mettez tout cela dans votre panier.

Et la bonne mademoiselle Joséphine quitta la chambre pour aller chercher les cigares. Il fallait pour cela monter au premier étage, mais elle n'avait pas l'habitude de compter ses pas lorsqu'il s'agissait de faire un plaisir grand ou petit à autrui. Seulement elle ne gravissait pas les escaliers tout à fait aussi vite qu'autrefois, et, pour aller et revenir, il lui fallut bien près d'un quart d'heure.

Pendant ce temps Fleurange, debout devant la table, rangeait dans son panier les différents objets préparés pour elle, et elle allait en dernier lieu y

placer les deux journaux lorsque ses yeux tombèrent sur quelques lignes de l'un d'eux qui la firent tressaillir. Elle le saisit, l'ouvrit et se mit à lire avec une curiosité ardente. Tout d'un coup elle poussa un faible cri, le journal s'échappa de ses mains tremblantes... un voile obscurcit sa vue... et lorsque sa vieille amie reparut, elle la trouva étendue à terre, pâle, glacée et privée de connaissance.

Mademoiselle Joséphine ne manquait heureusement ni de présence d'esprit, ni d'expérience; elle se hâta de s'agenouiller près de la jeune fille évanouie, releva sa tête et la soutint dans ses bras, puis elle tira de sa poche un flacon qu'elle lui fit respirer, et tout en lui prodiguant ces soins elle se creusait la tête pour deviner ce qui avait pu causer un si étrange accident à une personne d'ordinaire si calme et si robuste. Au même instant, le journal tombé aux pieds de la jeune fille frappa ses regards.

— Ah! se dit-elle, elle a lu ce grimoire : elle y a peut-être trouvé quelque mauvaise nouvelle; mais quelle nouvelle, grand Dieu! a pu la mettre dans cet état? Chère enfant! poursuivit-elle, en regardant avec tendresse le pâle et beau visage qu'elle tenait appuyé sur son épaule, elle disait

encore hier qu'elle ne s'était jamais évanouie qu'une seule fois dans sa vie, le jour, à Paris, il y a deux ans, où elle tomba de faiblesse et de faim devant *nous*.

Pauvre mademoiselle Joséphine! la compassion et le souvenir qu'elle réveillait ainsi lui causèrent un double attendrissement, et ses yeux étaient encore remplis de larmes lorsque ceux de Fleurange se rouvrirent et se fixèrent sur elle avec une expression de surprise suivie bientôt d'un retour imparfait de la mémoire.

Elle se souleva lentement; mais avant que mademoiselle Joséphine eût pu l'aider à se lever, elle passa ses deux bras autour du cou de sa vieille amie.

— O chère mademoiselle! murmura-t-elle, le saviez-vous?... le saviez-vous?

La pauvre Joséphine ne s'était jamais trouvée aussi embarrassée : dire qu'elle ignorait totalement de quoi il s'agissait, c'était inviter une confidence au plus haut point inopportune en ce moment; dire le contraire avait d'autres inconvénients. Elle opta cependant pour cet innocent petit mensonge.

— Oui... oui... ma pauvre petite; mais à quoi bon vous en parler en ce moment? Calmez-vous,

ne dites rien maintenant; nous parlerons de cela plus tard. Soyez tranquille, ajouta-t-elle à tout hasard, tout s'arrangera, pourvu que vous preniez ce que je vais vous donner.

Et, après avoir aidé Fleurange à se lever et l'avoir placée sur une chaise, elle courut chercher un verre d'eau, dans lequel elle versa quelques gouttes de l'eau de mélisse, véritable panacée entre ses mains, et elle le porta aux lèvres de la jeune fille. Fleurange but le verre tout entier, puis elle respira profondément :

— Que m'est-il donc arrivé? dit-elle.

— Rien. Vous avez eu une défaillance, voilà tout.

— C'est étrange, cela ne m'arrive jamais.

Elle passa la main sur son front.

— O mon Dieu! je me souviens de tout maintenant, s'écria-t-elle tout d'un coup; mais est-ce vrai? Ne pourrait-ce point être un mensonge, une fable faite à plaisir?

— Qui peut le dire? répondit vaguement mademoiselle Joséphine. Peut-être bien? on dit tant de choses.

— Mais dites-moi maintenant tout ce que vous savez.

— Non, non, pas maintenant, Gabrielle, pas

maintenant ; vous n'êtes pas en état de m'entendre. Faites ce que je vous dis, tranquillisez-vous. Nous causerons plus tard.

Fleurange se tut. Au bout d'un moment elle se leva :

— Je vais bien, dit-elle, mes forces sont revenues.

Elle releva ses longs cheveux tombés en désordre sur ses épaules, ramassa le journal et le mit dans sa poche, puis elle replaça sur sa tête le petit bonnet de velours garni de fourrure qu'elle portait habituellement pour sortir en hiver :

— Chère Joséphine, merci et pardonnez-moi. Me voilà remise. Pour aujourd'hui, cependant, je ne puis aller faire les visites sur lesquelles vous comptiez.

— Non, je le crois bien, en vérité.

— Il faut que je rentre tout de suite.

— Oui, assurément, je vais avec vous ; il faut vous mettre au lit. Vous qui êtes pâle d'ordinaire, vous avez en ce moment les joues de la couleur de ceci.

Et elle désignait un rideau de coton, du rouge le plus vif, suspendu à la fenêtre.

— Non, non, je ne suis pas malade, dit Fleurange, les yeux animés ; l'air me fera du bien, au

contraire. N'ayez pas peur, vous voyez que cette faiblesse est tout à fait passée.

Comme mademoiselle Joséphine n'avait pas la moindre idée de la cause de cette indisposition soudaine, et qu'en apparence la jeune fille semblait être en effet rendue à son état habituel, elle ne s'opposa point à son désir de s'en aller seule et à pied; la distance n'était pas longue, Fleurange la franchissait tous les jours sans escorte. Elle la laissa donc partir et la conduisit seulement jusqu'à la porte de sa petite cour, où elles se séparèrent en se disant :

— A ce soir !

XLI

Il faisait un froid de cinq ou six degrés : le petit bonnet que portait Fleurange couvrait son front et laissait à découvert les tresses de son épaisse chevelure, qu'elle recouvrait de son capuchon lorsqu'elle voulait se mieux garantir du froid. En ce moment elle ne prit pas cette précaution : serrant seulement

autour de sa taille les plis épais de son manteau, elle se mit à marcher rapidement. L'air vif et glacé rafraîchissait son visage brûlant et l'aidait à reprendre ses forces, et, sauf l'animation inusitée de son teint et de ses yeux, il ne demeurait aucune trace de sa récente défaillance lorsqu'elle parvint au terme de sa course. A peine rentrée, et sans s'arrêter un instant, elle monta tout droit au premier étage, et, après avoir frappé un léger coup à la porte, elle entra dans une chambre située entre la sienne et celle d'Hilda. Cette chambre servait de cabinet de travail à Karl Hansfelt depuis son arrivée à Rosenhaïn. Lorsque Fleurange parut, la jeune femme et son mari s'y trouvaient ensemble.

En la voyant, tous les deux firent un mouvement de surprise, et interrompirent leur conversation avec un certain embarras.

Ce mouvement n'échappa pas à Fleurange.

— Je devine, dit-elle, avec émotion, mais sans hésiter, quel était le sujet de votre conversation, et c'est celui-là même dont je veux vous parler.

Sa cousine la regarda et fut incertaine de ce qu'elle devait répondre.

— Hilda, dit Fleurange, nous sommes conve-

nues ensemble que tu ne me parlerais plus du comte Georges jusqu'au jour où je le nommerais la première. Eh bien, je le nomme aujourd'hui, et je viens vous demander à tous les deux de me dire ce que vous savez sur lui. Tenez, continua-t-elle, en jetant sur la table le journal qu'elle avait apporté, lisez cela, et dites-moi maintenant tout ce que j'ignore.

Que lui répondre ? Elle était là devant eux, si calme, si ferme, si décidée, qu'aucune réticence ne semblait plus être désormais possible.

Hansfelt parcourut le journal : il vit que l'article tombé sous les yeux de Fleurange ne contenait point de détails, mais seulement une liste des accusés, suivie de quelques commentaires fort clairs sur le sort qui leur était réservé. Sur cette liste figurait, parmi les premiers, le nom du comte Georges.

— De quoi l'accuse-t-on ? quel est le crime dont il s'agit ? dit-elle, d'une voix brève.

Hansfelt hésitait encore. Mais sa femme connaissait mieux que lui celle qui l'interrogeait ainsi :

—Karl, lui dit-elle, tu peux parler, et tu le dois. Il ne faut plus maintenant rien cacher à Gabrielle.

— Et pourquoi l'avez-vous fait jusqu'à ce jour ?

dit Fleurange. Ah ! oui, je comprends (et une faible rougeur colora son front) mon secret, que je croyais si bien gardé, vous l'aviez tous pénétré !

—Non, non, s'écria Hilda ; moi seule — et tu sais que je ne puis rien taire à Karl — moi et Clément.

— Clément aussi? dit Fleurange, avec un mouvement de surprise et de confusion pendant lequel sa rougeur devint plus vive. Mais, au fait, qu'importe ? poursuivit-elle. Je ne cache plus rien à personne, et je ne veux plus rien ignorer non plus. Parlez, Karl ! Sachez-le donc, et sachez-le bien, j'ai de la force, et il ne faut jamais me ménager. La surprise seule a pu me saisir un instant. Maintenant, je suis préparée à tout. Je vous écoute.

Mais, malgré ces paroles, lorsqu'après une nouvelle hésitation, Hansfelt se décida enfin à la satisfaire, lorsqu'il commença le récit détaillé des circonstances qui avaient placé Georges dans le péril suprême où il se trouvait, les couleurs que le froid, l'émotion, la rapidité de la marche avaient données à la jeune fille, s'évanouirent complétement, et tandis qu'elle l'écoutait, elle devint d'une pâleur livide.

— La Sibérie ou la mort ! répéta-t-elle deux ou trois fois à voix basse, comme si elle avait eu au-

tant de peine à comprendre qu'à proférer ces terribles paroles.

—Quant à la plus terrible de ces deux sentences, il y a lieu d'espérer qu'il y échappera, dit Hansfelt.

Fleurange frissonna.

Lui! lui! Était-ce bien de lui qu'on parlait ainsi ?

— Mais, dites-moi, Karl, n'y a-t-il qu'une seule alternative ? ne pourrait-il pas être condamné à la prison, à l'exil ? Ce sont là aussi de grandes et terribles punitions ! Pourquoi ne me parler que de deux sentences, l'une presque aussi horrible que l'autre ?

Hansfelt secoua la tête :

— Son nom, dit-il, son rang, les bienfaits dont la cour a comblé sa famille, les faveurs qu'on lui a tant de fois offertes à lui-même, tout, aux yeux de ses juges, aggravera son crime. Sa vie, je l'espère, sera épargnée, mais...

— Mais... les mines, les fers, la redoutable et cruelle Sibérie... vous croyez qu'il sera condamné à en subir toutes les rigueurs sans adoucissement?

Hansfelt se tut. Hilda serra dans les siennes les mains de Fleurange et posa tendrement ses lèvres sur son visage décoloré.

— C'est assez et c'est trop, dit Hansfelt. Pourquoi, Gabrielle, m'interroger ainsi ? Hilda, pourquoi m'avoir dit de lui répondre ?

— Parce que je veux tout savoir, dit Fleurange, en relevant son front, qu'elle avait un instant appuyé sur l'épaule de sa cousine, et en reprenant toute la fermeté de sa voix.

Puis, après un moment de silence, elle reprit :

— Ainsi donc, rien ne peut le sauver ?

— Vous avez voulu la vérité sans déguisement, Gabrielle, et je ne vous l'ai pas cachée. Selon toutes les probabilités humaines, rien ne peut soustraire le comte Georges au sort qui l'attend, cela est hors de doute. Mais il arrive parfois en Russie qu'une volonté soudaine et capricieuse du souverain arrête la main de la justice. Toutefois, ce serait vous tromper, si je n'ajoutais pas que rien ne permet d'espérer qu'il puisse être l'objet d'un acte de clémence de cette sorte. Tous, au contraire, s'accordent à dire que l'irritation contre lui est extrême et dépasse celle qu'inspirent tous les autres conjurés.

Fleurange demeura longtemps pensive :

— Merci, Karl, dit-elle enfin. Vous me direz maintenant toujours tout ce que vous apprendrez, n'est-ce pas ?

Après avoir reçu de lui la promesse qu'elle demandait, elle allait quitter la chambre.

— Ah ! encore une question, dit-elle. Il faut que ma tête soit bien troublée, pour ne vous avoir pas demandé encore si on sait comment sa malheureuse mère a appris cette nouvelle, et comment elle la supporte.

— Clément a entendu dire qu'au moment même où elle l'avait reçue à Florence, elle s'était mise en route pour se rendre à Pétersbourg.

—A Pétersbourg ! dans cette saison ! elle mourra en route, la pauvre femme.

— Je ne puis vous en dire rien de plus. Clément arrive ce soir ; il aura peut-être recueilli quelque autre nouvelle.

Mais le soir, à l'arrivée de Clément, Fleurange, vaincue par la fatigue et les émotions de la journée, était hors d'état de quitter sa chambre. Sa tante, établie près d'elle, avait déclaré qu'elle ne verrait plus personne de la journée, et l'entrevue qu'elle avait espéré avoir avec Clément ce soir-là fut remise au lendemain.

Clément, pendant ce temps, se prépara à la phase nouvelle de l'épreuve qui l'attendait, en se faisant raconter en détail tout ce qui s'était passé

Mademoiselle Joséphine apprit alors à tous l'accident survenu à Fleurange chez elle, et elle apprit elle-même, en retour, avec un intérêt mêlé du plus profond étonnement quelle avait été la cause réelle de cet évanouissement. De toutes les souffrances de ce monde, celles que peut causer la passion lui étaient le plus complétement inconnues. On lui eût soudainement annoncé que sa chère Gabrielle était atteinte de démence ou de consomption, qu'elle n'eût pas été plus surprise et plus inquiète. Peut-être même l'eût-elle été moins, car, en ce cas, il ne se fût point mêlé à sa tristesse la terreur qu'inspire l'inconnu et la complète ignorance du remède qui accompagnait celle du mal, et joignait ici l'impuissance à l'inquiétude. Elle, qui avait tant de remèdes, petits et grands, à proposer en toute circonstance, elle ne pouvait absolument rien imaginer qui convînt à celle-ci.

Comment ce personnage inconnu, dont elle n'avait jamais entendu le nom jusqu'à ce jour pouvait-il être devenu tout d'un coup si important pour le bonheur de cette chère enfant, entourée de tant d'autres tendresses, et qui avait toujours semblé si heureuse au milieu d'eux ?

Ceci était à ses yeux un phénomène plus grand encore que celui de savoir l'allemand ; mais celui-ci,

elle résolut de l'étudier, « car enfin, pensa-t-elle, un jour peut venir où il se trouvera quelque chose à faire pour elle, qui tombera sous ma compréhension et qui sera en mon pouvoir. Je veux tâcher de ne pas l'ignorer, afin de ne pas perdre l'occasion d'en profiter. »

Cette vague espérance pour l'avenir consola mademoiselle Joséphine de son incompétence présente et servit, pour le moment, de satisfaction au dévouement désorienté de sa bonne âme.

XLII

Le lendemain matin, Fleurange ne se ressentait plus de l'ébranlement physique du jour précédent et était debout à son heure accoutumée, c'est-à-dire au point du jour. Elle s'enveloppa, comme de coutume, dans son épais manteau, mit son petit bonnet fourré, et s'achemina vers l'église où, chaque jour, dans cette saison, elle entendait la première messe.

Là, elle rejeta son capuchon en arrière et s'age-

nouilla le plus près possible de l'autel. L'église était si sombre que chacun y apportait avec soi une lanterne, un bout de cierge ou tout autre moyen portatif d'éclairage, afin de s'aider à lire, et ces lumières diverses, augmentant avec le nombre des fidèles, finirent par répandre dans l'église une lueur qui permettait à peu près de distinguer les objets et les personnes qui s'y trouvaient.

Fleurange n'avait point apporté de lumière. Elle n'en avait pas besoin, car elle n'avait pas de livre, mais elle n'en était pas moins profondément recueillie. Les mains jointes, la tête levée, les yeux fixés sur l'autel, son profil pur et régulier vivement éclairé par le cierge de sa voisine, elle ressemblait, dans sa pâleur et son immobilité, à une blanche statue de marbre couverte d'une sombre draperie. Elle priait avec ferveur, mais sans agitation, sans larmes, sans même mouvoir ses lèvres; son âme était tout entière dans son regard, et son regard exprimait tout ensemble la foi qui implore et espère, la soumission qui accepte et le courage qui agit. C'était une prière dont il fallait se relever, ou exaucée, ou soumise et fortifiée.

La messe achevée, toutes les lumières s'éteignirent tour à tour, et la lueur du jour, tremblante et incertaine, les remplaça et grandit bien-

tôt assez pour qu'en se levant après les autres, lorsque l'église était presque vide, Fleurange pût reconnaître Clément debout à quelques pas d'elle, Il la suivit jusqu'à la porte de l'église, où elle prit de sa main l'eau bénite, puis ils sortirent ensemble.

Il faisait maintenant grand jour; mais le ciel était gris, une bise violente soulevait la neige tombée, et lorsqu'ils eurent quitté l'abri du grand mur de l'église, ils se trouvèrent en face d'un véritable tourbillon de vent et de neige qui fit chanceler Fleurange. Clément la soutint; puis il garda son bras, et ils marchèrent quelque temps sans se parler.

Malgré lui, Clément redoutait cet entretien, et l rassemblait toutes ses forces pour écouter tranquillement ce qu'elle allait lui dire. Mais enfin, comme elle gardait le silence, ce fut lui qui parla le premier :

— Vous étiez malade hier au soir, Gabrielle. J'étais loin de m'attendre à vous trouver ce matin de si bonne heure à l'église, et par un temps si rude.

— Malade? répondit Fleurange. Non, je n'étais pas malade, mais j'avais eu un grand saisissement. Vous le savez, Clément, n'est-ce pas?

— Oui, Gabrielle, je le sais.

Ces simples paroles échangées, la barrière était franchie. Le fantôme des pensées de Clément était maintenant vivant et présent entre eux; mais les natures énergiques préfèrent les plus dures réalités aux appréhensions vagues, et même aux vagues espoirs; et Clément sentit son courage croître à mesure que s'enracinait dans son âme une abnégation plus complète de lui-même.

— Pourquoi, lui dit-il, après un moment de silence, pourquoi, Gabrielle, ne m'avez-vous pas traité jusqu'à présent avec la confiance que vous m'accordiez jadis?

A cette question elle répondit sans hésiter:

— Parce que je m'étais imposé de ne plus jamais parler de *lui*... Je me l'étais imposé, poursuivit-elle, sans remarquer le léger tressaillement que son cousin n'avait pu réprimer, parce que je voulais l'oublier. Il valait donc mieux me taire, même avec Hilda, même avec vous, Clément. Mais maintenant, continua-t-elle, avec une sorte d'exaltation où la douleur et la joie se confondaient ensemble, maintenant je ne pense plus à cela. Il me semble qu'une nouvelle vie commence pour lui et pour moi. Nous sommes pourtant déjà séparés comme par la mort; mais la mort brise les bar-

rières et réunit aussi. Que vous dirai-je, Clément? il me semble être plus près de lui aujourd'hui qu'hier, et, en dépit de moi-même (c'est une illusion, je le sais bien), l'idée me vient que, d'une manière ou d'une autre, je pourrai le servir. En tout cas, je n'ai plus aucun motif pour cacher ce que je pense, et cette contrainte de moins est déjà un grand soulagement.

Clément l'écouta sans l'interrompre. Une souffrance aiguë l'atteignait à chaque mot, mais il s'y aguerrissait, à peu près comme on le fait au bruit du feu et au choc des armes, jusqu'à ne plus trahir, même par un battement de paupière, la crainte de la mort ou l'atteinte d'une blessure.

Quant à l'illusion dont elle venait de parler, c'était le dernier rêve de la tendresse et de la douleur. Il ne chercha pas à la contredire.

— Espérons, ma cousine, dit-il d'une voix calme. Tant de circonstances imprévues peuvent en effet surgir pendant la durée d'un procès tel que celui qui commence! Rien n'est encore désespéré. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, lorsqu'ils approchaient de la maison, à dater de ce jour, promettez-moi, Gabrielle, de me rendre votre confiance d'autrefois : confiance pour tout me dire, confiance pour tout attendre de moi! Cette pro-

messe, vous me l'aviez déjà faite : l'avez-vous oubliée?

— Non, Clément, et je la renouvelle. Vous êtes le meilleur de mes amis, il y a longtemps que je vous l'ai dit ; je le pense aujourd'hui comme alors.

Oui, elle le lui avait dit : il n'avait oublié ni quel jour ni en quel lieu, et son cœur battit à ce souvenir ! Quoiqu'il eût à peine dépassé ses vingt ans et que la branche cueillie près d'elle ce jour-là fût encore verte, il lui semblait qu'une longue vie s'était écoulée entre ce moment et celui où, aujourd'hui, ils échangeaient à peu près les mêmes paroles.

Toutefois, lorsqu'à la fin de cet entretien, ils se séparèrent après s'être serré la main, il demeura à Clément, de cette sombre matinée d'hiver, une moins douloureuse impression que celle qui l'avait saisi ce beau soir d'été au bord du Necker, où, à la pâle lumière de la lune, il avait reçu, d'un accent de cette voix et d'un regard de ces yeux, une révélation soudaine et fatale.

Aujourd'hui, elle ne lui avait rien appris qu'il ne sût déjà. A défaut de bonheur, un vague avenir de dévouement s'ouvrait devant lui. Cela lui suffisait pour trouver qu'il valait pour lui la peine de vivre.

Ce jour et les suivants se passèrent sans aucun incident nouveau. La nécessité de dissimuler au professeur la préoccupation de tous les obligeait à faire un effort qui n'était inutile à personne, et moins qu'aux autres à Fleurange, qui restait fidèle aux obligations quotidiennes de sa vie, et passait son temps accoutumé auprès du fauteuil de son oncle, ou bien chez mademoiselle Joséphine et chez ses pauvres protégés. Une anxiété fiévreuse se trahissait toutefois dans tous les mouvements de la jeune fille et dans l'expression troublée de ses yeux, lorsque chaque jour, à la même heure, elle venait demander à Hansfelt le contenu de ses journaux. Mais pendant plus d'une semaine rien de nouveau ne vint soulager ou aggraver son angoisse.

Clément était reparti pour Francfort et les jours se traînaient dans une lourde et muette angoisse, lorsqu'un matin (un jour et à une heure où ils ne l'attendaient pas), il apparut tout à coup, apportant une nouvelle imprévue : la princesse Catherine était à Francfort et serait le lendemain à Heidelberg!

Fleurange tressaillit.

La princesse Catherine!... Tous les souvenirs attachés à ce nom se réveillèrent avec une

intensité telle, qu'elle demeura, au premier moment, comme suffoquée ; la voix et la parole lui manquèrent à la fois.

— Elle vient ici ! dit-elle enfin, ici, à Heidelerg ! pourquoi ? qui peut l'amener ? Comment le savez-vous ? qui vous l'a dit ? Dites-moi tout, oh ! parlez vite, Clément !

Clément la conjura d'être calme, et elle le devint en effet peu à peu à mesure qu'il lui disait ce qu'il avait appris la veille, de la princesse Catherine elle-même. Oui, la princesse Catherine qui, informée à son arrivée, par M. Waldheim son banquier, de la présence à Francfort du jeune Dornthal, l'avait fait prier de passer chez elle. Clément s'était rendu, non sans émotion, à cet appel de la mère du comte Georges, et il l'avait trouvée dans un effrayant état de souffrance et de faiblesse. Il avait eu néanmoins avec elle un long entretien dont le résumé était que, partie de Florence à l'arrivée de la fatale nouvelle, elle avait voyagé nuit et jour jusqu'à Paris, où elle était tombée malade ; que de là, néanmoins, au bout de quatre jours, elle s'était remise en route ; mais qu'arrivée à Francfort, le médecin lui avait déclaré qu'elle était absolument hors d'état de poursuivre son voyage, surtout pour affronter la rigueur crois-

sante du climat à mesure qu'elle approcherait de Pétersbourg. Ne pouvant aller plus loin, elle avait résolu de venir au moins jusqu'à Heidelberg, où elle espérait que les soins d'un jeune docteur de cette ville, depuis et déjà alors fort célèbre, la mettraient en état de reprendre au plus vite son triste voyage.

— Je ferai cet effort, avait dit la princesse, car je veux vivre, je veux me rapprocher de lui, si cela est possible, je veux le revoir! J'espère beaucoup des soins du docteur Ch... et de ceux de votre cousine Gabrielle ; je compte sur elle. Dites-le-lui. Dites-lui, avait-elle ajouté en pleurant, que je brûle de la revoir et que je la supplie de venir me trouver dès que je serai arrivée à Heidelberg.

— Et elle y sera demain? répéta Fleurange avec émotion.

— Oui, à l'entrée de la nuit. Je vais prévenir le médecin et faire préparer pour elle le meilleur appartement de la ville. Mais sans qu'elle me l'ait dit, je suis certain, Gabrielle, qu'elle compte vous y trouver à son arrivée.

Fleurange se contenta de dire qu'elle y serait, mais son cœur battait d'une joie qu'elle avait cru ne plus pouvoir éprouver. Revoir en ce moment la mère de Georges! N'était-ce pas se rapprocher

de lui? n'était-ce pas la certitude d'entendre prononcer son nom, d'avoir de ses nouvelles directement et promptement? n'était-ce pas, en un mot, la réalisation d'un vœu secret qu'elle n'avait pas osé formuler?

Le lendemain, longtemps avant l'heure dite, elle était dans l'appartement préparé pour la princesse, y disposant les meubles de la manière qu'elle savait être le plus conforme à son goût, s'efforçant de toutes les manières d'empêcher la tristesse extérieure des objets d'aggraver celle de la pauvre voyageuse qui, vers la fin de cette longue journée, arriva, en effet, épuisée de fatigue et tomba, en sanglotant, dans les bras de la jeune fille.

Le temps où elle ne craignait d'autre danger pour son fils que celui de la présence de Gabrielle était loin. L'impression présente dominait toujours, chez elle, tout le reste, et son malheur actuel était bien fait, d'ailleurs, pour l'absorber tout entière. Aussi, en revoyant sa jeune protégée, elle ne songea qu'au bien-être d'avoir retrouvé ses soins et sa présence, à l'heure où le besoin s'en faisait le plus sentir, et tout, hormis son premier engouement pour elle, sembla s'être effacé de sa mémoire.

XLIII

Une lumière adoucie voilait les objets. Un feu brillant petillait dans une petite cheminée placée comme ornement dans une chambre, bien chauffée d'ailleurs par le poêle allumé extérieurement. La princesse était, comme autrefois, étendue sur un canapé à l'abri d'un grand paravent. Le coude appuyé sur une petite table chargée d'objets qui la suivaient en tous lieux, les pieds couverts d'un grand châle, et près d'elle Fleurange, assise sur un tabouret, dans une attitude qui lui avait été familière.

Tout était bien changé, néanmoins, et il ne s'agissait plus maintenant de lui faire la lecture comme autrefois, ou de suivre le cours plus ou moins frivole de ses préoccupations habituelles. Un seul sujet la possédait tout entière, et ce sujet, l'ardent intérêt de celle qui l'écoutait s'en lassait moins encore qu'elle-même. Aussi, la pauvre mère y revenait-elle sans cesse, tantôt avec agita-

tion, tantôt avec l'abattement du désespoir, mais toujours avec une douleur intime et déchirante, à laquelle répondait une douleur égale à la sienne.

C'était la première fois que la princesse Catherine était vaincue par le malheur. Vaincue, mais non transformée, car, de même qu'elle conservait instinctivement toutes ses habitudes élégantes, l'emportement de son caractère demeurait le même et éclatait dans les récriminations auxquelles elle se livrait contre tous ceux qu'elle accusait de l'infortune de son fils, afin de pouvoir lui-même le plaindre sans avoir à le blâmer. Ce fut ainsi que Fleurange l'entendit s'écrier que « Fabiano Dini avait été son mauvais génie! » et elle frissonna en se rappelant son pressentiment trop vite et trop fatalement justifié.

— Oui, dit la princesse, pendant l'un de leurs premiers entretiens, — c'est lui, c'est Fabiano Dini qui l'a mis en rapport avec cet homme maudit... avec ce Lasko!

Et alors elle raconta à la jeune fille l'arrivée à Florence de ce personnage dont la mort tragique lui semblait avoir trop peu expié le mal qu'il avait fait à son fils : quel empire il avait su prendre sur lui, avec quelle adresse et quelle promptitude il avait su démêler toutes les faiblesses de Georges et

en profiter ! Elle n'avait pas voulu y croire d'abord ; malgré les avertissements d'Adelardi, elle avait été trop longtemps, trop follement incrédule, mais, une fois ses craintes réveillées, que n'avait-elle pas souffert ! que n'avait-elle pas tenté !... hélas ! tenté en vain !

— Il était toujours ainsi, ce malheureux et cher enfant ! Aucune prudence, aucune crainte du danger ne l'arrêtait jamais sur une pente où l'entraînait son attrait. O les misérables ! ils ont bien su exploiter cette imprudence, cette générosité et ce courage ! Et maintenant ! s'écria-t-elle en se soulevant sur son oreiller, tandis que sa chevelure, épaisse encore mais grisonnante, tombait sur ses épaules dans un désordre inaccoutumé, serait-il possible qu'on le confondît avec eux ? Oh ! que je guérisse ! que je retrouve seulement la force de partir, d'arriver, de voir, ne fût-ce qu'une fois, la jeune impératrice, et j'obtiendrai sa grâce, je le sens ! j'en suis certaine !

Puis elle retomba épuisée et murmura les mots suivants, tandis qu'elle se tordait les mains :

— Et Vera !... Vera ! absente de Pétersbourg en ce moment ! Elle y était attendue, mais qui sait si elle n'arrivera pas trop tard ? Qui sait surtout si elle ne sera pas sa pire ennemie, et s'il n'a pas

empoisonné à plaisir la source d'où, en ce moment, pouvait lui venir le salut?

Ces paroles qui lui eussent peut-être causé un trouble nouveau ne furent point entendues par celle à qui elles s'adressaient. Fleurange, en ce moment, s'était doucement éloignée de l'oreiller sur lequel venait de tomber la tête fatiguée de la princesse, et préparait, au bout de la chambre, un calmant que la pauvre malade prenait machinalement de ses mains d'heure en heure, sans en avoir obtenu le soulagement d'un moment de repos. Cette agitation dévorante qui échappait à l'action de tous les remèdes ne s'apaisait un peu qu'à l'arrivée des lettres fréquentes du marquis Adelardi, lequel, demeuré à Pétersbourg, la tenait exactement au courant de ce qui s'y passait et venait tantôt ranimer ses espérances, tantôt confirmer ses craintes. Mais, jusqu'à ce jour, il n'avait encore réussi à apprendre rien de certain sur le sort qui était réservé à son ami. Aussi, après avoir lu ces lettres avec avidité, les jetait-elle souvent au feu avec désespoir.

Tant d'agitations avaient fini par amener une fièvre ardente, et la princesse était obligée de garder le lit depuis plusieurs jours, lorsqu'un matin, il arriva une nouvelle lettre de Pétersbourg. Fleu-

range s'approcha doucement de la malade et s'aperçut qu'elle était profondément endormie. Il était important de ne pas troubler ce court instant de repos, et d'ailleurs, depuis quelques jours, le médecin avait recommandé qu'aucune lettre ne lui fût remise sans avoir été lue auparavant, afin que, dans le cas trop facile à prévoir où l'une d'elles apporterait quelque sinistre nouvelle, elle ne tombât pas entre ses mains avant qu'elle y eût été préparée. Fleurange s'était engagée à lire ces lettres la première, avec d'autant moins de scrupule que, depuis plus d'une semaine, c'était elle qui en faisait la lecture à la princesse trop abattue pour les lire elle-même.

En ce moment donc, après l'avoir laissée aux soins fidèles de Barbe, elle rentra dans le salon, ferma soigneusement la porte, et brisa le cachet de la lettre qu'elle tenait entre les mains et qui, ainsi que les autres, était adressée à la princesse par le marquis Adelardi.

« ..... Enfin, lui disait-il, je crois avoir acquis la certitude que vous pouvez être rassurée sur la plus terrible des éventualités de l'avenir. L'extrême rigueur de la loi ne sera exercée que contre les chefs reconnus de la conspiration, au nombre de quatre ou cinq. Tous les autres (et Georges sera

de ceux-là) subiront une peine terrible, hélas! mais nous en sommes réduits à nous estimer heureux de ne plus avoir à en craindre une plus effroyable encore... Je dis *nous*, ma chère et malheureuse amie! car, quant à lui, je redoute, au contraire l'effet que produira sur lui cette sentence, et je suis persuadé qu'il la regardera comme mille fois plus redoutable que l'autre.

« Depuis ma dernière lettre, grâce à l'intervention de l'un des ambassadeurs, j'ai obtenu la faveur d'entrer dans la forteresse où Georges est détenu, et d'avoir avec lui un entretien sans témoin. Sa grâce lui a été offerte s'il consentait à nommer quelques-uns de ses complices. Il s'y est refusé, ce qui ne vous surprendra pas. Mais les preuves nombreuses de leurs criminels projets qu'on a fait passer sous ses yeux, dans le but de lui arracher des aveux, lui ont révélé à lui-même la nature de l'entreprise dans laquelle il a laissé follement compromettre son honneur et sa vie. L'effet de cette découverte a été de le jeter dans un morne abattement, et sa seule crainte maintenant, c'est que la mort lui soit épargnée.

« Je l'ai méritée par ma folie, Adelardi, m'a-t-il dit, et vous aviez raison de me prédire que cette réflexion dans une extrémité telle que celle où je

me trouve n'aurait rien de consolant. Toutefois je saurai subir mon sort sans faiblesse; vous me faites, je pense, l'honneur de n'en pas douter. Cependant, je ne veux pas me faire plus courageux que je ne le suis, et si, au lieu de mourir, il me fallait traîner en Sibérie la vie d'un condamné, je ne sais à quels excès me porterait le désespoir. » Il faudra donc user d'autant de ménagements pour lui apprendre l'adoucissement de sa peine, qu'à d'autres la rigueur de la leur. D'ici là, j'espère encore réussir à pénétrer jusqu'à lui.

« En attendant, j'ai appris avec autant d'admiration que de surprise que plusieurs des condamnés à la même peine que lui, auront une consolation imprévue et inouïe. Leurs femmes, leurs admirables et héroïques femmes, ont demandé à partager leur sort, et au moment où je vous écris, plusieurs d'entre elles, que vous connaissez, belles, jeunes, élégantes se préparent à suivre leurs époux, par une sorte de noviciat des rigueurs de la Sibérie. Ces malheureux sont dégradés de leur noblesse, privés de leurs biens, dépouillés de tout au monde, mais on n'a pu leur ravir une tendresse dont rien n'épouvante la noble fidélité. Je vous l'avoue, je me sens honteux et confus, car, en ce moment, je le re-

connais, jamais je n'avais compris ou même soupçonné ce que peut recéler d'héroïsme et de générosité le cœur des femmes!... »

Celui de Fleurange palpitait au point de ne pouvoir poursuivre sa lecture. Les yeux baignés de larmes, elle lisait et relisait la page qu'elle venait d'achever, lorsqu'on vint la prévenir que la princesse s'éveillait et demandait s'il était arrivé une lettre pour elle. Depuis quelques jours, la terreur de la plus fatale nouvelle s'était emparée de son imagination et lui avait donné parfois des accès de délire. Aussi lorsque la lettre que l'on vient de lire lui eut été communiquée, elle ressentit une consolation soudaine et inespérée.

La vie! la vie de Georges serait épargnée! le temps était devant elle. Elle recommença à tout espérer de l'avenir, et elle reprit une tranquillité comparative qu'elle n'avait pas éprouvée depuis longtemps.

Dans la soirée elle put se lever : elle causa, elle parla avec vivacité de ses projets, de ses espérances, de tout ce qu'elle ferait pour adoucir l'exil de son fils, de ce qu'elle tenterait même pour l'abréger; mais, par extraordinaire, Fleurange l'écoutait à peine et ne lui répondait pas.

Vers neuf heures, on vint comme de coutume la

chercher. C'était tantôt Julian, et tantôt Clément, qui l'attendait ainsi, en bas, pour lui faire faire le trajet d'une demi-heure qui séparait Rosenhain de la maison de la princesse, située à l'extrémité de la ville.

Ce jour-là, elle était si pensive, qu'elle ne remarqua pas quel était celui des deux qui l'accompagnait. Le ciel était étoilé, mais il faisait très-froid et, sous son petit bonnet de velours, ses cheveux flottaient à l'air de la nuit.

— Relevez votre capuchon, Gabrielle; il n'a pas fait encore aussi froid de l'hiver.

C'était la voix de Clément.

Elle sortit brusquement de sa rêverie.

— C'est vous, Clément! pardon, je ne savais plus si je marchais sous votre escorte ou sous celle de Julian.

Et comme il mettait doucement la main sur son capuchon pour le relever :

— Non, non ! dit-elle vivement, laissez-moi respirer l'air! Quoiqu'il y ait à peine deux ans que, pour la première fois de ma vie, j'ai vu de la neige je n'ai pas peur du froid, et je pourrais, s'il le fallait, supporter une température bien autrement rude que celle-ci. Tenez! et elle découvrit complétement sa tête et fit ainsi quelque pas en exposant

son visage et son front à l'air glacial de la nuit. — Vous savez bien, poursuivit-elle, avec une animation qui contrastait singulièrement avec le silence qui l'avait précédé, vous savez que, pendant la campagne de Russie, ceux qui étaient le moins sensibles au froid, c'étaient les soldats napolitains. Eh bien, je suis comme eux, j'ai apporté d'Italie une provision de soleil que bien d'autres frimas que ceux-ci n'épuiseraient pas.

Toutefois, sur les nouvelles instances de Clément, elle remit son bonnet en riant, et ils continuèrent rapidement leur marche, laissant à peine la trace de leur pas sur la neige épaisse et durcie.

Sa gaieté, ce soir là, était étrange ! Clément la remarqua sans la comprendre. Mais cette voix joyeuse et ce sourire charmant, au lieu de le réjouir comme de coutume, lui causèrent en ce moment un inexprimable malaise, et le rendiren plus triste **que jamais !**

XLIV

Ainsi que cela arrive fort souvent aux personnes d'un naturel violent et impressionnable, il était rare que la princesse Catherine vît longtemps les mêmes objets sous le même aspect, et bien qu'une douloureuse fixité eût été imposée à ses pensées par les circonstances tragiques qui, tout d'un coup l'environnaient et jetaient un voile sombre et sanglant sur une vie jusque-là si riante, elle trouvait moyen de donner à son malheur mille nuances diverses, et il n'était pas toujours facile de la suivre dans les détours capricieux de sa douleur. Ce qui l'avait consolée un jour l'irritait le lendemain, ce qu'elle avait affirmé le matin, elle le niait le soir, avec véhémence. Parfois elle exprimait ses craintes exprès pour qu'on les combattît; dans d'autres instants, elle fondait en larmes à la moindre contradiction, et il n'était plus permis de chercher à la rassurer sans être accusé de cruauté et d'indifférence à son malheur.

Par l'effet de l'une de ces fluctuations, le lendemain du jour où la lettre du marquis Adelardi lui avait semblé si consolante, Fleurange à l'heure de sa visite accoutumée, la trouva livrée au plus sombre abattement.

Tout avait changé d'aspect, ou peut-être serait-il plus juste de dire que tout avait repris à ses yeux l'aspect terrible de la vérité. En effet, était-ce assez que la mort fût épargnée à ce fils adoré, et la vision qui s'offrait maintenant à son esprit n'était-elle point pour elle une torture presque aussi cruelle ? Lui ! Georges, son fils ! ce type achevé, à ses yeux, de beauté, d'élégance et de noblesse, revêtu de l'affreux vêtement des condamnés !... et dans cette foule misérable, s'acheminant seul, vers ces régions désolées, où l'attendaient les plus rudes et les plus humiliants travaux, sans même la consolation d'une voix amie pour l'encourager, d'une main pour serrer la sienne, d'un cœur pour l'aimer et pour le lui dire !

— Oh ! s'écriait-elle ! avec cet accent qui ne ressemble à aucun autre, comme la douleur d'une mère ne ressemble à aucune autre douleur, oh ! quelque faible, malade et épuisée que je sois, que ne m'est-il permis de le suivre ! Voyez-vous, Gabrielle, il me semble en ce moment que, si cela

m'était accordé, je trouverais des forces, je trouverais du courage, et je partirais, j'arriverais, je m'attacherais à sa misérable vie, je partagerais toute la rigueur de cette existence affreuse, et, à force de tendresse, je la lui rendrais supportable!

Plus cette énergie désintéressée était rare chez la princesse, plus ce cri, d'une sincérité indubitable, était saisissant. Pâle, muette, immobile devant elle, Fleurange l'écoutait avec une émotion qui semblait arrêter les paroles que ses lèvres tremblantes auraient voulu articuler.

La pauvre princesse sanglotait et semblait épuisée par sa propre véhémence, lorsque Fleurange s'agenouillant soudainement, tout près d'elle, lui dit à voix basse :

— Vous souvenez-vous, princesse, de la promesse que vous avez un jour exigée de votre fils ?

La princesse releva la tête avec une surprise mêlée d'une nuance de ressentiment.

—Qu'est-ce à dire? Est-ce un reproche que vous voulez me faire en ce moment ? L'heure en est bien choisie, et ceci de votre part me surprend, Gabrielle !

— Un reproche ! s'écria Fleurange. Non, je ne pensais pas à cela, c'était une demande, une prière,

ou plutôt, non, c'était une question que je voulais vous faire.

— Une question !

La princesse regarda Fleurange. L'expression de son visage la frappa, et un intérêt mêlé de surprise la tira de son abattement. Qu'allait-elle donc lui demander de si extraordinaire ? et pourquoi avait-elle à la fois le regard si résolu et la voix si suppliante ?

— Dites, parlez, demandez-moi tout ce que vous voudrez, Gabrielle.

— Eh bien, auparavant laissez-moi vous dire ceci. La veille de mon départ de Florence, tandis que je descendais de San Miniato avec lui... avec le comte Georges, il me demanda si je voulais devenir sa femme, en ajoutant qu'il était sûr d'obtenir votre consentement.

— Pourquoi rappeler tous ces souvenirs, Gabrielle ? Je vous croyais généreuse, et vous êtes cruelle !

Fleurange poursuivit comme si elle ne l'eût point entendue :

— Je lui répondis que jamais je n'écouterais ce langage à moins que par impossible, un jour vint, où vous, princesse, vous sa mère, vous me diriez : Sois ma fille, Gabrielle, j'y consens avec joie !

Elle s'arrêta un instant comme si son cœur battait trop fort pour lui permettre de poursuivre.

— Où voulez-vous en venir ? dit la princesse.

— Princesse ! écoutez-moi bien maintenant. Voici ma question : Lorsque la terrible sentence sera prononcée, lorsque le comte Georges de Walden aura été dégradé de sa noblesse, dépouillé de ses richesses, privé même de son nom (vous frissonnez, hélas ! et moi aussi, c'est en frissonnant que je vous parle ainsi), mais enfin... lorsque ce jour sera venu, s'il vous le demandait, ce consentement qu'il vous a promis d'attendre, le lui donneriez-vous ?

La princesse la regarda, étonnée, sans avoir l'air de la comprendre.

—Me donneriez-vous à moi-même la permission de lui dire : « Oui? » me diriez-vous enfin ce jour-là : « Gabrielle, sois ma fille, j'y consens ? »

La princesse commençait à entrevoir le sens des paroles qu'elle écoutait, mais elle était stupéfaite et ne pouvait répondre.

— Eh bien, princesse, poursuivit Fleurange tandis que son visage exprimait à la fois une tendresse angélique et un courage viril : dites-les-moi, ces paroles, et je pars ! je serai à Pétersbourg à l'heure où cette sentence sera prononcée.

et lorsqu'il sortira de son cachot je serai là ! et avant son départ pour l'exil, un lien nous unira qui me permettra de le suivre et d'en partager avec lui toutes les rigueurs ! Et si jamais, poursuivit-elle d'une voix plus émue, la tendresse d'une mère, les soins d'une sœur, l'amour d'une femme ont pu adoucir le malheur, mon cœur aura la puissance de toutes ces tendresses ensemble !

Nous le savons, lorsque certaines cordes étaient touchées dans le cœur de la princesse, elles y vibraient fortement et, pour un instant, l'enlevaient à elle-même. Mais jamais, dans aucune circonstance de sa vie, elle n'avait ressenti une émotion semblable à celle que lui causèrent en ce moment les paroles et l'accent de Fleurange.

Elle la regarda un instant en silence tandis que de grosses larmes tombaient le long de ses joues ; puis enfin, ouvrant ses bras à la jeune fille et la serrant avec passion sur son cœur, elle couvrit de baisers son front et ses yeux, en répétant à plusieurs reprises, d'une voix entrecoupée de sanglots : « Oui, oui, Gabrielle ! sois ma fille, j'y consens avec joie, avec reconnaissance et je te donne en ce moment le consentement et la bénédiction d'une mère !.... »

XLV

Fleurange, nous l'avons dit, retournait d'ordinaire le soir à Rosenhain ; mais ce jour-là, elle quitta la princesse plusieurs heures plus tôt que de coutume, et la nuit n'était pas encore venue, lorsque Clément, qui était seul dans la salle basse du rez-de-chaussée, plongé dans la lecture d'un grand livre ouvert devant lui, la vit tout à coup paraître, à l'heure où il s'y attendait le moins.

Peut-être, au lieu de lire, rêvait-il précisément à cette gaieté de sa cousine qui, la veille au soir, l'avait rendu si triste. Toujours est-il que, lorsqu'elle parut ainsi soudainement à ses yeux, à cette heure inusitée, la même sensation lui étreignit le cœur. C'était pourtant un pressentiment que rien en apparence ne justifiait. Il avait craint, en revoyant Fleurange, d'apercevoir sur son visage la trace des larmes qui avaient probablement succédé à sa gaieté fébrile et sans cause. Mais en ce moment, si elle n'était plus souriante et gaie

comme la veille, si, au contraire, elle semblait sérieuse et grave, néanmoins son front était radieux et, dans ses yeux brillants, il était facile de lire une expression de joie presque triomphante. Tout cela ne ressemblait en rien à l'abattement qui suit habituellement un accès de gaieté factice.

— Vous êtes seul ! dit-elle aussitôt. Tant mieux, Clément, j'ai à vous parler, à vous d'abord, et avant tous. Vous allez voir, poursuivit-elle, en jetant son manteau, vous allez voir que je suis fidèle à notre engagement et que je viens à vous en ce moment comme à mon frère et à mon meilleur ami !

Tandis que Clément la regardait et écoutait ce préambule, l'instinct de son cœur l'avertissait de plus en plus qu'une grande épreuve allait venir, et qu'il fallait se préparer à souffrir. Mais lorsque, sans faire de bien longs détours, elle en arriva au fait, lorsqu'elle lui apprit clairement son dessein ; lorsque, avec une simplicité terrifiante, par la puissance de tendresse et de dévouement qu'elle révélait, elle développa le plan de cette immolation voulue, désirée, acceptée, et maintenant décidée, Clément sentit littéralement ses cheveux se dresser sur sa tête, et il lui sembla que sa raison chancelait.

Quoi ! cette créature si chère, si précieuse, si adorée, la perdre ! la perdre à jamais, et comment ! la savoir condamnée volontairement à toutes les horreurs d'une destinée telle, que l'imagination se refusait à l'envisager ! Et pourquoi ?.. pourquoi ?.. Ah ! que ce cri d'Othello était bien en ce moment celui du cœur de Clément : *La cause ! la cause !* oui, la cause de cette immolation d'elle-même, c'était là ce qui ajoutait à sa douleur un aiguillon si aigu, si cruel, si intolérable, que, terrassé par cette révélation imprévue, vaincu par une émotion impossible à maîtriser, Clément, pour un instant, perdit tout empire sur lui-même. Un cri sourd lui échappa, et laissant tomber sa tête sur ses mains jointes, des larmes qu'il ne parvint pas à réprimer baignèrent à ses pieds le plancher.

L'habitude de la fermeté était telle chez son cousin, que Fleurange ne s'était pas imaginé qu'il pût en manquer jamais, et peut-être, en ce moment, la cause profonde et cachée de cet accès de désespoir lui apparut-elle, comme à la lueur fugitive d'un éclair ! Mais ce n'était pas l'heure où une telle pensée pût demeurer dans son esprit. Clément d'ailleurs ne lui en laissa pas le temps.

Il s'était levé, et avait fait quelques pas dans la chambre en silence. Ce cœur mâle et courageux

cherchait à redevenir maître de lui-même et faisait intérieurement un ardent appel à Celui qui, seul, pouvait l'empêcher de se briser et en renouveler la force défaillante.

Bientôt il se rapprocha d'elle : il avait triomphé de son émotion, et ses premières paroles lui en donnèrent une explication presque naturelle.

— Pardonnez-moi, Gabrielle, dit-il, je vous en conjure, je viens d'être d'une faiblesse inconcevable. Mais en vérité, il aurait fallu n'avoir pour vous aucune... aucune amitié quelconque, pour regarder tranquillement, en face, l'effroyable perspective que vous avez placée ainsi brusquement devant moi !. Vous comprenez bien cela, j'imagine.

— Oui, je m'étais bien attendue à les voir tous très-effrayés. Mais vous, Clément, je vous croyais capable de tout entendre de sang-froid.

— Eh bien, chère cousine, vous avez eu, vous le voyez, une trop haute opinion de mon courage. Mais enfin je m'efforcerai de me mieux conduire à l'avenir. Ne m'ôtez pas votre confiance, voilà tout ce que je vous demande.

— Oh ! non, je m'en garderais bien, car c'est sur vous que je compte pour apprendre ma résolution à toute notre famille, mais surtout et

avant tout à votre mère. Vous pensez bien, Clément, qu'il me faut son consentement et sa bénédiction à elle aussi ! Et c'est vous qui plaiderez ma cause près d'elle.

Clément se tut quelques instants. Il voulait raffermir sa voix, mais elle tremblait encore lorsqu'il lui dit :

— Et quand songez-vous à partir?

— Si je le puis, dans une semaine.

— Dans une semaine !... c'est-à-dire avant la fin de janvier! Et avez-vous pensé au moyen de faire un tel voyage en cette saison?

Fleurange hésita.

— Je sais bien, dit-elle enfin, qu'il est difficile que je parte seule.

Clément l'interrompit avec un effroi mêlé d'impatience.

— Seule! s'écria-t-il. Je vous jure, Gabrielle, qu'il est tout à fait impossible de vous écouter de sang-froid, même lorsqu'on sait bien que vos téméraires paroles ne sauraient être prises au sérieux.

— Il faudrait pourtant bien les prendre ainsi, dit-elle avec la même expression d'énergie et de tendresse qui avait frappé la princesse Catherine; il faudrait bien se résoudre à me voir partir seule

s'il n'y avait pas d'autre moyen de le rejoindre!

Oh! que Clément eût volontiers échangé en ce moment son sort pour celui du condamné ! Il regardait Fleurange avec une douloureuse admiration, lorsqu'elle reprit :

— Mais j'avais pensé qu'il n'eût pas été difficile de trouver quelques voyageurs se rendant en Russie avec lesquels j'aurais pu faire la route.

— Des inconnus qui feraient avec vous ce long et difficile voyage ! c'est impossible, Gabrielle, plus impossible que tout.

— Ah ! s'écria alors Fleurange, avec quelle confiance je me serais adressée à cet ami excellent que le ciel m'avait donné, et combien, plus que jamais, je sens sa perte en ce moment.

— Vous voulez dire le docteur Leblanc?... Oui, je rends justice à sa mémoire et je suis persuadé que son dévouement pour vous ne se fût point démenti en cette circonstance. Mais, en vérité, Gabrielle, la patience m'échappe et vous êtes par trop cruelle!

— Clément !...

— Quoi ! il vous faut un ami qui ait le modeste mérite d'être sûr, dévoué, capable de vous protéger pendant un trajet pénible, et décidé à demeurer près de vous jusqu'à... à ce qu'il ne puisse

plus vous suivre ! Et dans un tel moment, vous ne daignez pas même vous souvenir que vous avez un frère ? Et vous ne voyez pas qu'en songeant à d'autres vous oubliez ce qui est à la fois son droit et son devoir !

— Clément ! mon cher Clément ! dit Fleurange avec une surprise émue, que me dites-vous ? et que puis-je vous dire ? Assurément, je comptais et je compte sur vous comme sur un frère, et cependant, je l'avoue, je n'eusse pas osé vous demander de faire pour moi un pareil voyage.

Clément sourit amèrement. Il comparait en ce moment ce qu'elle était prête à faire pour un autre avec ce qu'elle l'avait jugé lui-même incapable de faire pour elle.

— Eh bien, ma cousine, vous aviez tort, lui dit-il froidement ; il me semble que c'était bien l'heure de vous rappeler la promesse que vous m'aviez faite. Quant à moi, je suis tout simplement fidèle à l'engagement que j'ai pris le même jour, voilà tout.

— Que Dieu vous bénisse, Clément ! vous bénisse et vous récompense ! lui dit-elle avec attendrissement. Oui, je reconnais mon tort. Je devais savoir qu'il n'y a pas sur terre de bonté égale à la vôtre.

Elle lui tendit la main. Il la serra dans les siennes sans rien dire et sans la regarder, puis ils se quittèrent. Fleurange avait besoin de se retrouver seule. Clément avait à lui obéir et à aller accomplir le mandat qu'elle lui avait donné près de sa mère.

XLVI

C'était l'heure du repos prescrit, chaque jour, au professeur vers la fin de la matinée. Tout était silencieux autour de lui. Dans la chambre voisine, sa femme, prête à répondre au moindre appel, était assise devant son rouet; car madame Dornthal savait manier le fuseau, et, selon un usage prolongé en Allemagne plus longtemps qu'ailleurs, c'était de ses mains qu'avaient été filées les deux plus belles pièces de toile du trousseau de ses filles. Elle leva la tête en voyant entrer son fils et s'aperçut à l'instant qu'une vive émotion altérait ses traits. Elle l'interrogea du regard.

— J'ai à vous parler, ma mère, dit-il à voix basse. Venez où nous pourrons causer.

Madame Dornthal déposa son fuseau, se leva sur-le-champ, et après avoir appelé une jeune servante qui prit sa place, avec ordre de l'avertir si sa présence était nécessaire, elle suivit son fils en fermant doucement la porte derrière elle.

Une autre porte, située en face dans le même corridor, était celle de la chambre de Clément; ils y entrèrent ensemble.

Clément commença le récit de l'entretien qu'il venait d'avoir. Une exclamation de surprise accueillit ses premières paroles, puis madame Dornthal l'écouta sans l'interrompre. Bientôt l'intérêt, la pitié, l'admiration se joignirent tour à tour sur son visage tandis que son fils parlait; et elle avait les larmes aux yeux et la voix émue lorsqu'elle lui répondit enfin :

— Mon consentement et ma bénédiction, dis-tu ?... Tu me les demandes pour elle? Pauvre enfant! comment refuser ma bénédiction à un tel dévouement ! Mais mon consentement, poursuivit-elle gravement, je ne puis le donner sans condition.

— Quoi ! ma mère, dit Clément vivement, vous pourriez songer à lui refuser la permission de partir?

— Non, mon Clément, mais je puis te refuser à toi la permission de partir avec elle.

Clément tressaillit.

— Ma mère? s'écria-t-il avec surprise.

Madame Dornthal releva les cheveux de Clément et le regarda en face, comme nous savons qu'elle aimait à le faire lorsqu'elle se sentait émue de tendresse pour lui plus encore que de coutume, puis elle lui dit lentement :

— Seul avec Gabrielle d'ici à Pétersbourg ! y as-tu bien pensé, mon fils ?

Le front de Clément se colora légèrement, mais son beau regard loyal et pur rencontra celui de sa mère.

— Ma mère, dit-il, pour Gabrielle je suis un frère. Pour moi...

Il hésita un moment et pâlit, mais il acheva d'une voix ferme :

— Pour moi, elle est maintenant... la femme d'un autre ; vous ne me croyez pas capable, je pense, de l'oublier jamais !

Les yeux de madame Dornthal se remplirent de larmes, et pendant un instant elle regarda son fils en silence. Jamais elle ne l'avait tant aimé ! jamais elle n'avait si bien compris combien il était digne de tendresse ! mais l'heure était venue, la

seule heure de la vie peut-être, où l'amour maternel le plus passionné devient impuissant et ne peut rien, absolument rien, pour soulager l'enfant qui souffre !

Elle le comprit ; elle comprit qu'il fallait respecter la douleur secrète de son fils et réprimer l'élan de sa propre tendresse. Ni compassion ni sympathie ne pouvaient en ce moment lui faire de bien.

Elle s'en abstint donc avec ce sûr instinct du cœur auquel le cœur répond, et le pénible battement de celui de Clément s'apaisa. Il reprit bientôt d'une voix calme :

— Si toutefois vous jugez que pour elle, et surtout pour les autres, il serait indispensable qu'une troisième personne se joignit à nous pour ce voyage, eh bien, ma mère, nous chercherons à la trouver.

— Ah ! dit madame Dornthal, sans le cher et impérieux devoir qui me retient ici, tu n'aurais pas eu à aller la chercher bien loin !

Clément prit la main de sa mère et la baisa.

— J'y songeais, dit-il en souriant.

Puis il continua :

— Mais cette compagne se trouvera, soyez-en sûre, s'il le faut ; pour aujourd'hui, n'y pensons pas, nous avons autre chose à faire.

En effet, tour à tour, par ses soins et ceux de sa mère, l'étonnante nouvelle fut annoncée au professeur d'abord, puis à tous les autres membres de la famille. Nous n'entrerons pas ici dans le détail des sentiments de chacun, nous ne dirons pas quelles larmes furent versées, quelles émotions successives la pauvre Fleurange eut à subir pendant cette journée, nous dirons seulement qu'en somme, l'attendrissement dépassa de beaucoup la surprise. Il régnait autour de ce simple intérieur une atmosphère si pure, que toutes les choses belles et grandes s'y apercevaient à l'instant et se concevaient sans peine. Perdre cette sœur charmante et de plus en plus aimée, c'était une douleur que personne ne dissimula; mais les filles de madame Dornthal avaient, comme elle, au fond du cœur, le germe d'où naissent tous les dévouements. Aussi la jeune fille se sentit-elle comprise et regrettée sans être blâmée, et cette sympathie, tout en ajoutant à sa tendresse pour ceux qu'elle allait quitter, fut un grand appui donné à son courage.

La seule personne qui, dans ce premier moment, ne participa en aucune façon à cet héroïsme général, ce fut mademoiselle Joséphine. Depuis que la résolution de Fleurange lui avait été communi-

quée, elle était demeurée dans une stupéfaction telle, qu'elle eût été comique en d'autres circonstances. Ses yeux erraient de l'un à l'autre avec une expression de perplexité consternée, comme si elle eût imploré une explication qui parvînt à lui faire comprendre un fait aussi extraordinaire. Lorsqu'elle apparut, le soir, à son heure habituelle, à la réunion de la famille, elle était encore dans un état de mutisme complet; et elle prit sa place au milieu d'eux, son tricot à la main, sans dire un mot ni regarder personne.

Le professeur, préparé avec ménagement à cette nouvelle séparation, l'avait acceptée avec une résignation qui grandissait en lui, en même temps que la conviction de souffrir longtemps et de ne guérir jamais. Fleurange était en ce moment placée près de lui; madame Dornthal et ses filles travaillaient près de la table où était assise la silencieuse Joséphine.

Clément seul était à l'écart, causant à voix basse avec sa petite sœur qu'il tenait sur ses genoux. L'enfant lui demandait à son tour des explications que personne n'avait songé à lui donner. Tandis qu'il lui parlait tout bas, les grands yeux de Frida s'ouvrirent démesurément, sa petite bouche se contracta et un flot de larmes inonda son visage; puis

elle jeta ses deux bras autour du cou de son frère et lui dit d'une voix entrecoupée :

— O Clément! comment ferai-je sans elle?... Je l'aime tant!... je l'aime tant!...

Clément cacha son visage dans les longs cheveux bouclés de l'enfant en la serrant dans ses bras et l'embrassant avec passion, mais il ne put parvenir à la calmer que lorsqu'il lui eut promis que « Gabrielle reviendrait et que ce serait lui-même qui la ramènerait. »

Sur cette assurance, les larmes de l'enfant cessèrent de couler. Elle se tut et demeura sérieuse et pensive dans les bras de son frère.

Tout à coup mademoiselle Joséphine rompit son long silence :

— C'est fort loin, la Sibérie, n'est-ce pas? dit-elle.

Un sourire général accompagna la réponse à cette question, qui était le premier fruit de la longue élaboration des pensées de la vieille fille.

— Et Clément va aussi en Sibérie?

— Non, il va à Pétersbourg.

— Et d'ici à Pétersbourg, quelle distance y a-t-il?

On lui répondit par un itinéraire complet de la route à faire pour conduire Fleurange à ce premier

terme de son voyage. Après cet éclaircissement, mademoiselle Joséphine retomba dans son silence, mais ce ne fut pas pour longtemps. Une idée nouvelle et subite venait de se faire jour. Elle arracha vivement ses lunettes.

— Mais ces deux enfants-là ne peuvent pas voyager tout seuls ! s'écria-t-elle.

Madame Dornthal et Fleurange levèrent la tête, Clément fit un mouvement qui troubla le sommeil dans lequel venait de tomber Frida ; tout le monde devint attentif.

— Non, assurément non, poursuivit la vieille fille avec vivacité. Quelle mine cela aurait-il, je vous le demande?... Pardon, Clément, vous savez si je vous estime et si je vous aime ; mais enfin, mon bon ami, quel âge avez-vous? dites-le-moi. Et quant à Gabrielle, outre son âge (qui ne vaut pas mieux que le vôtre), elle a, je le lui ai déjà dit mille fois, une figure terrible, une figure avec laquelle elle peut se permettre moins de choses encore que d'autres qui ne seraient pas plus âgées qu'elle... Voilà le fait ; je défie cette fois qu'on me dise que j'ai tort.

Personne n'en était tenté, car la pensée qu'elle venait d'émettre à sa manière était celle de tous.

— Donc, poursuivit mademoiselle Joséphine, il

faut que Gabrielle soit accompagnée d'une personne respectable. Encore une fois, Clément, pardon, ceci ne veut pas dire qu'on puisse se passer de vous (vous êtes un protecteur qu'on ne remplacerait pas facilement), mais, mon cher ami, toutes les convenances exigent qu'elle ait en même temps que vous une compagne vieille et sûre. Or je propose que cette sûre et vieille compagne... ce soit moi-même!...

A ces paroles inattendues, il y eut une exclamation générale. Tout le monde parlait à la fois, et pendant quelques instants on ne put s'entendre. La bonne Joséphine comprit seulement bien vite que sa proposition était généralement approuvée. Mais ayant que personne eût parlé, avant que Clément même eût eu le temps de venir lui serrer la main, Fleurange s'était élancée, et se jetant au cou de sa vieille amie, elle s'écria :

— Oh! merci, merci! que Dieu vous rende tout ce qu'il veut que je vous doive en ce monde!

Ceci signifiait que, sans plus de façon, elle acceptait l'offre généreuse de mademoiselle Joséhine. Une heure auparavant, sa tante avait mis à son consentement la condition que nous savons, et cette difficulté la préoccupait, lorsque l'excellente vieille fille l'avait subitement tranchée d'une façon imprévue.

Pour mademoiselle Joséphine, à dater de ce moment, tout sembla s'éclaircir. L'occasion qu'elle avait tant désirée ne s'était pas fait attendre. Dans cette phase extraordinaire de la vie de Gabrielle, il se trouvait pour elle-même un acte du plus utile dévouement à accomplir, un acte qui retarderait d'autant l'heure où il faudrait se séparer de sa chère protégée. Elle se sentit soulagée et rentra en un instant dans la placidité habituelle de sa bonne humeur.

Il demeurait encore toutefois plus d'un nuage dans son esprit quant à l'ensemble d'une situation qu'elle ne parvenait pas à concevoir telle qu'elle était.

— Et pourquoi, dit-elle une heure plus tard, tandis qu'escortée de sa servante portant une lanterne, elle donnait le bras à Clément pour regagner sa demeure, pourquoi n'irions-nous pas aussi en Sibérie avec elle, si cela ne contrariait pas ce M. le comte dont je ne puis jamais prononcer le nom?

Clément ne put réprimer un sourire en entendant cette question, mais il s'y mêlait une trop amère tristesse pour qu'il eût envie de répondre. Elle ne s'en aperçut pas. En ce moment, elle pensait tout haut sans trop s'inquiéter de son inter-

locuteur, et, suivant ainsi le cours de ses réflexions, elle en fit bientôt une autre qui, loin de donner à Clément la tentation de sourire, le fit frissonner de la tête aux pieds.

— Pourvu, dit-elle, après avoir gardé quelques instants le silence, pourvu que ce monsieur Georges soit digne du sacrifice qu'elle va faire pour lui!... pourvu qu'après nous avoir tous quittés, nous qui l'aimons tant, elle ne découvre pas un jour qu'il ne l'aimait pas autant que nous!

XLVII

Clément déposa mademoiselle Joséphine à sa porte et revint à pas rapides, luttant contre le nouvel orage soulevé dans son cœur par les paroles qu'il venait d'entendre.

Jusque-là, grâce au souvenir de sa rencontre avec le comte Georges, grâce au prestige dont il était revêtu à ses yeux, par l'attrait même qu'il inspirait à sa cousine, Clément l'avait toujours regardé comme un être supérieur, auquel, avec

une naïveté modeste et sincère, il trouvait simple et presque juste que son humble amour fût sacrifié. Douter qu'il fût digne d'elle, craindre qu'aimé d'elle il pût cesser de l'aimer, c'étaient là des idées qui ne lui étaient jamais venues, et, sans le savoir, la bonne Joséphine venait d'appliquer un fer chaud sur son cœur saignant. Admettre cette crainte, c'était véritablement faire chanceler son dévouement sur sa base, c'était ajouter le désespoir à l'abnégation. Aussi la repoussa-t-il avec une sorte de terreur, et, pour se rassurer, il eut recours à toutes les réflexions qui l'avaient torturé naguère, se complaisant maintenant à songer au dévouement dont son rival était l'objet, afin de mieux se persuader qu'il était absolument contraire à la nature des choses qu'il pût jamais être ingrat.

Les réflexions de Fleurange, à cette même heure, étaient d'une autre nature : remise peu à peu des émotions violentes et successives de la journée, elle exhalait maintenant sans contrainte la joie secrète dont son cœur débordait ; elle était donc libre enfin! libre de penser à Georges, libre de l'aimer et de le dire!... Cette pensée si longtemps réprimée, combattue et cachée, elle pouvait s'y livrer sans contrainte! Quelques semaines encore, et elle serait près de lui!... Elle serait à lui!...

L'horreur du sort qu'elle allait partager disparaissait pour elle à la pensée de lui apporter, dans cette heure d'abandon et d'infortune, toutes les richesses de son dévouement et de son amour, et il lui semblait que c'était là une plus belle réalisation de ses rêves que si elle se fût accomplie au milieu de tout l'éclat dont le rang et la fortune auraient pu l'environner!...

Ah! la mère Madeleine avait eu raison de le penser, ce n'était pas là un cœur appelé au suprême honneur d'aimer Dieu seul, de ressentir pour lui cet amour ineffable qui ne souffre le contact d'aucun autre amour, de cet amour unique qui, s'il n'a pas toujours régné, anéantit, dès qu'il apparaît, tous ceux qui l'ont précédé, comme la lumière anéantit les ténèbres et, tant qu'elle est présente, en rend le retour impossible!... « *Ceux qui aiment entendent cette voix*[1]. »

C'était là celle qui parlait directement au cœur de la mère Madeleine.

Mais Fleurange ne l'avait pas entendue aussi distinctement, même lorsqu'elle l'écoutait dans le silence momentané de tous les bruits de la terre. Et cependant, nous le savons, elle n'était pas

[1] *Imit.*, l. III, chap. v.

sourde à ce divin langage : elle était pure, elle était pieuse et forte, elle avait un cœur fervent et courageux, un cœur fermé au mal et qui n'eût rien préféré à Dieu, mais ardemment accessible à la tendresse là où il osait s'y livrer sans remords. Sans doute, c'est la loi de presque tous, parmi les meilleurs, et c'est là le chemin ordinaire de la vertu. Nous voulons seulement remarquer ici que ce n'est pas celui du bonheur exquis et inexprimable dont nous avons parlé d'abord, et nous ajoutons que, lorsqu'une âme tend à se faire une idole de l'objet qu'elle aime, et à la placer sur une base trop fragile, il n'est pas rare que la souffrance, une souffrance d'autant plus aiguë que l'âme sera pure et belle, ne vienne la ramener tôt ou tard à ce point d'où l'on aperçoit le centre véritable auquel, à notre insu, tous nous aspirons, et que toute passion humaine, fût-elle la plus noble et la plus légitime de ce monde, nous fait perdre de vue.

Fleurange en avait peut-être l'intuition confuse, et c'était pour cela même qu'elle regardait comme une sorte d'expiation de son bonheur les conditions effrayantes dont il était accompagné, et qu'elle croyait, en les acceptant avec joie, assurer la sécurité du sentiment passionné qui dominait tout le reste.

Depuis la conversation de Gabrielle avec la princesse Catherine, l'état de celle-ci avait subi une transformation salutaire : ses souffrances physiques et sa douleur elle-même semblaient être suspendues. Une activité nouvelle s'était réveillée chez elle, depuis qu'elle apercevait un moyen de s'occuper de son fils et de rentrer en communication presque directe avec lui. Ajoutons à ces motifs le goût naturel de la princesse pour les choses extraordinaires, et nous comprendrons que l'héroïque résolution de Fleurange fût pour elle une distraction intéressante, en même temps qu'un mobile d'activité, utile et bienfaisante.

Tout fut arrangé par elle-même, et il fallut lui permettre de régler et d'ordonner tous les détails du grand voyage que la jeune fille allait entreprendre. Jusqu'à Pétersbourg, elle et sa vieille compagne voyageraient dans une des meilleures voitures de la princesse, et tout ce qui pouvait adoucir pour Gabrielle la rigueur du froid pendant cette route fut préparé avec sollicitude. Arrivée à Pétersbourg, il fut décidé que ce serait dans la maison de la princesse qu'elle passerait le temps qui devait s'écouler entre le jour de son arrivée et l'autre jour!... le jour du terrible départ qui devait le suivre.

Tout ceci fut transmis par la princesse au marquis Adelardi, qu'elle chargeait de recevoir et de protéger Gabrielle. Il devait, en outre, trouver moyen d'annoncer à Georges l'adoucissement imprévu que le ciel préparait à son infortune. Quant aux démarches qu'il y aurait à faire afin d'obtenir les permissions nécessaires pour que cet étrange et lugubre mariage pût s'accomplir et pour qu'ensuite la nouvelle épouse pût suivre le condamné, la princesse jugeait que le meilleur moyen pour y réussir, ce serait de chercher à obtenir pour Gabrielle une audience de l'impératrice.

« Ou je me trompe fort, disait la princesse, ou son cœur se laissera toucher par cet héroïque dévouement, par la vue de Gabrielle et le charme qu'elle possède, et peut-être même par un reste de pitié pour mon pauvre Georges.

« Cette pitié, poursuivit-elle, quelque chose me dit qu'elle survit encore à la faveur dont il s'est montré indigne, et qu'un jour viendra peut-être où je pourrai moi-même y faire appel avec succès. Obtenir la grâce de mon fils! le revoir!... Oui, en dépit de tout, je crois, j'espère, je puis dire que je suis sûre, tôt ou tard, que ce bonheur me sera accordé, à moins que tous ces chagrins ne me fassent trop vite mourir. Néanmoins, la trace de cette

effroyable sentence, ne la subît-il qu'un seul jour, ne s'effacera jamais! je le sens. Mes rêves pour lui sont déçus sans retour. Comment donc aurais-je pu maintenant hésiter à accepter le généreux sacrifice de Gabrielle, à l'accepter d'abord avec un transport enthousiaste, qui, je l'avoue, m'a saisie lorsque, d'une voix et d'un accent que je ne saurais vous peindre, elle est venue me demander à genoux ce consentement inattendu; mais ensuite avec réflexion, et, vu les circonstances douloureuses et étranges où nous nous trouvons, avec une vraie reconnaissance!

« Sans doute, ajoutait-elle encore avec ce retour instinctif ou naturel qui n'est jamais, on le sait, chassé bien loin ni pour bien longtemps, sans doute lorsque cette heure que j'espère, cette heure où il me sera rendu sonnera, d'autres regrets pourront bien se réveiller! Mais enfin, je le répète, l'accomplissement de sa sentence, cela n'est que trop certain, met fin à toute espérance de ce côté-là. Le conspirateur acquitté, ou même gracié, eût pu fléchir un cœur où la passion plaide encore peut-être sa cause; mais jamais l'orgueilleuse Vera ne jettera un regard sur l'exilé qui reviendra de Sibérie, après avoir subi sa peine. Je me résigne donc, en pensant qu'après tout Gabrielle est char-

mante, et qu'à ma connaissance il n'a aimé aucune femme autant qu'elle. Vous me direz peut-être que les flammes les plus vives s'éteignent facilement dans le cœur de Georges ; je le sais fort bien, mais, à coup sûr, le dévouement de cette jeune fille est fait pour nourrir celle qu'elle lui a inspirée, ou même pour la ranimer si la tempête révolutionnaire qu'il a traversée depuis l'avait éteinte. Quant à moi, je sais que si quelque chose peut me faire supporter cette épouvantable séparation, c'est la présence près de lui, dans son exil, de cette belle et noble créature qui saura mieux que toute autre le préserver du désespoir. »

Aux yeux de la princesse, Gabrielle, malgré la pure générosité de sa tendresse, n'était donc qu'un pis-aller, ou plutôt elle n'était quelque chose que relativement à elle-même. Elle l'accablait aujourd'hui de soins et de caresses, comme naguère elle l'avait brusquement éloignée d'elle, comme demain elle eût été toute prête à l'éloigner encore, si un revirement subit de fortune eût ramené des chances plus conformes à ses vœux. Mais toutes ces pensées, lors même qu'elles eussent été entrevues par celle qui en était l'objet, ne pouvaient plus changer sa résolution ou affaiblir son courage : son sort était déjà mentalement uni à celui

de Georges. Tout, hors cette pensée et celle des joies et des sacrifices qui s'y rattachaient, lui était devenu indifférent. Calme et sereine, elle faisait sans trouble et sans précipitation ses préparatifs de départ, et surveillait surtout ceux de sa compagne, pour laquelle elle réservait les précieuses fourrures et tous les autres objets destinés à lutter contre la rigueur du froid, que les soins de la princesse Catherine préparaient pour elle-même.

Les jours cependant passaient rapidement, et à mesure qu'approchait celui des adieux, il fallait plus de courage à ceux qu'elle allait quitter qu'à elle-même. Enfin, lorsque l'heure du départ fut venue, et qu'à genoux dans l'église, Clément fit avec elle une dernière prière, l'œil seul de Dieu put voir auquel des deux en ce moment appartenait la palme du dévouement et du sacrifice.

L'IMMOLATION

L'amour vrai, c'est l'oubli de soi

XLVIII

Nos voyageurs étaient déjà loin, car depuis plus de douze jours ils poursuivaient leur route sans s'arrêter, et, malgré l'intensité croissante du froid, jusqu'à Berlin et même au delà, Fleurange et sa compagne en avaient à peine remarqué la rigueur, grâce aux nombreuses précautions prises par la princesse pour les en préserver.

Mais, arrivés à Königsberg, il fallut quitter l'excellente voiture qui les avait amenés jusque-là, car avant tout ils voulaient aller vite, et ils avaient maintenant à traverser le *Strand* (route obligée de Pétersbourg, à cette époque), le Strand, c'est-à-dire cette langue étroite de terre sablonneuse, qui s'étend le long de la Baltique jusqu'au bras

de mer, lequel sépare comme par un large canal la Prusse de la Courlande et forme ensuite le bassin ou le lac abrité du *Kurischehaf*. Ce lac borne le Strand à sa droite, tandis qu'à gauche sa triste plage est resserrée entre la mer et les hautes dunes de sable qui protégent contre les ouragans, si fréquents en ces parages, les rares habitations de ce lieu désolé, toutes situées de façon à faire face au lac et à tourner le dos à la mer.

La voiture de la princesse demeura donc à Königsberg pour y attendre le retour des compagnons de voyage de Fleurange. Celle-ci eut soin de garder les riches fourrures, chaudes autant que légères, dont elle était pourvue, pour en couvrir bon gré mal gré mademoiselle Joséphine. Quant à elle-même, elle se réserva un manteau d'une étoffe grossière qui suffisait pour la défendre du froid, évitant, à dessein, de s'accoutumer à un bien-être qui devait lui être interdit plus tard.

Le changement de voiture s'effectua promptement, et la petite calèche, où Fleurange et sa compagne étaient étroitement serrées l'une près de l'autre, fut bientôt sur la route du Strand, par laquelle ils devaient atteindre la ville de Memel dans la soirée du même jour. Clément, assis sur le siége, les bras croisés, examinait avec une secrète

horreur l'aspect désolé de la nature, et tout ce qu'il voyait lui semblait digne de servir de prélude à cet enfer glacé vers lequel s'acheminait, sous son escorte, celle qu'il eût voulu préserver du souffle trop rude d'une brise d'été.

Le froid était moins vif que la veille. Les nuages, gris et chargés de pluie, semblaient même faire présager un dégel prématuré, et à travers ces nuages, le soleil, voilé comme à l'approche d'une tempête, jetait une lueur blafarde sur les sombres flots et sur la rive sablonneuse. Le postillon, pour alléger la besogne de ses chevaux, les conduisait si près de la mer que les vagues se brisaient au delà du sillon formé sur la plage humide par les roues de la petite voiture. A droite, s'élevaient les tristes dunes, et, de ce côté aussi bien qu'en face, rien à perte de vue n'était visible que le sable; à gauche, rien que la mer agitée et menaçante. De près ou de loin, pas un toit, pas un arbre, pas un brin d'herbe, pas un être vivant, sauf quelques oiseaux de mer rasant les flots d'un vol effaré et ajoutant un trait lugubre de plus à ce paysage dont la terne mélancolie mêlée d'orage était une image assez parfaite de l'état moral de celui qui le contemplait.

Quant à Fleurange, au lieu de regarder ce qui

l'environnait, elle avait fermé les yeux afin de mieux laisser son imagination la transporter dans les plus belles régions du passé et de l'avenir. Elle revoyait ainsi les flots bleus de la Méditerranée et le ciel radieux dont ils reflètent l'azur, et dans une vapeur nacrée les ondulations gracieuses des montagnes, puis Florence, étincelante et poétique, aperçue à la lueur chaude et dorée du crépuscule, et tout près d'elle elle entendait une voix murmurant des paroles, dangereuses naguère à écouter, mais aujourd'hui douces et charmantes à se rappeler et à se redire. Que n'avait-elle pas souffert alors en luttant contre elle-même! comment pouvait-elle, en comparaison de cette souffrance du passé, redouter celles qu'elle allait braver? Souffrances rachetées par le bonheur immense d'aimer!... d'aimer sans crainte!... d'aimer sans remords!... D'ailleurs ils étaient jeunes tous deux... Les espérances de sa mère se réaliseraient peut-être... Oui, peut-être un jour reverraient-ils ensemble ces lieux charmants, et, la retrouvant alors près de lui dans l'éclat recouvré de sa meilleure fortune, il saurait cependant, il saurait, à n'en pas douter, que ce n'était point là l'attrait qui l'avait touchée, et que c'était bien lui, lui-même, lui seul qu'elle aimait!

Oui, en ce moment elle était heureuse : aucune épouvante ne la troublait; elle espérait tout, et comme il est dit du grand, du seul, du véritable amour, *qu'il se croit tout possible et tout permis* [1], ainsi celui-ci, qui en est l'ombre pâle, mais fidèle, faisait apparaître à Fleurange tous les bonheurs de ce monde comme possibles et certains, depuis que le plus grand de tous lui était permis et promis.

Clément était encore absorbé dans sa muette contemplation, et Fleurange dans ses doux rêves, lorsque mademoiselle Joséphine sortit d'un état de somnolence favorisé par les amples fourrures dans lesquelles elle était ensevelie et qui la préservaient non-seulement de l'air, mais de la vue des objets du dehors. Elle se souleva et, regardant autour d'elle pour la première fois de la matinée, elle fit un brusque mouvement de surprise en s'écriant avec épouvante :

— Ah! mon Dieu! mon Dieu... Gabrielle, qu'est-ce que c'est que cela?

Fleurange, subitement rappelée du pays des songes, revint à elle et répondit :

— C'est la mer. Ne l'aviez-vous pas regardée encore?

[1] *Imit.*, III, v.

— La mer!... la mer!... répéta mademoiselle Joséphine avec stupeur; non, je ne l'avais jamais vue, et je ne m'étais jamais imaginé que nous irions sur la mer en voiture... Quel pays! quel voyage! murmura-t-elle tout bas en cherchant à dissimuler les mortelles terreurs qui se succédaient depuis que, s'éloignant de plus en plus, tout prenait un aspect plus différent de celui de la France, et partant, plus effrayant pour elle. Mais elle pratiquait à sa façon un acte d'héroïque abnégation en maîtrisant la peur et la surprise que lui causaient tant d'étranges nouveautés. Elle voulait avant tout ne point être importune à ses compagnons de voyage. « D'ailleurs, pensait-elle, si ces deux enfants n'ont pas peur, il faut au moins que j'aie l'air aussi brave qu'eux. »

Elle ne put s'empêcher toutefois de répéter avec étonnement :

— Aller sur la mer en voiture... c'est pourtant bien singulier!

Fleurange se mit à rire.

— Tenez, chère mademoiselle, regardez de mon côté, et vous verrez que nous ne sommes pas en mer, seulement très-près de la mer.

— Très-près, en vérité, alors; car notre voiture chemine dans l'eau.

— C'est une vague seulement qui se brise et recule. Tenez, nous voici à sec maintenant.

Mademoiselle Joséphine se rassura un peu : elle regarda à droite, elle regarda à gauche, elle regarda au loin devant elle; puis elle ramena ses yeux sur la mer sombre et immense qu'ils côtoyaient de si près.

— Oh! que c'est triste et laid! s'écria-t-elle enfin.

Fleurange, à son tour, examinait la route avec une attention qui n'était plus distraite.

Ce paysage est, en effet, singulièrement lugubre, dit-elle. Ce ciel gris... ce faux soleil... cette mer triste et noire... ce sable interminable... Oui, ce lieu est affreux!

Elle frissonna légèrement.

— On m'avait toujours assuré, dit mademoiselle Joséphine, que la mer était une si belle chose à voir! C'est encore là, à ce qu'il paraît, un de ces contes de voyageurs à l'usage des bonnes gens qui ne bougent jamais de chez eux.

— Non, non! s'écria Fleurange, ne dites pas cela. La mer est belle, bien belle, croyez-le, là où elle est bleue comme le ciel; là où ses rives sont couvertes d'arbres, de plantes et de fleurs! mais pas ici, j'en conviens.

Et malgré elle, la douce impression de sa récente vision, un instant vivement réveillée par le contraste, s'évanouit complétement. Son cœur se serra : elle se tut, et pendant longtemps le silence ne fut rompu par aucun des trois voyageurs.

La longueur du Strand (environ douze ou quatorze lieues) était partagée alors en plusieurs relais de poste situés au delà des dunes, et d'où l'on amenait sur la plage les chevaux de rechange. Aucune voiture ne pouvait s'approcher de ces relais à travers l'épaisseur du sable, en sorte que, même dans ces courts moments d'arrêt, les voyageurs n'étaient avertis du voisinage d'un lieu habité, que par le son du cor, qui, de loin, répondait à celui dont se servait le postillon pour annoncer l'approche d'une voiture de voyage.

Tandis que, arrivés au dernier de ces relais, ils changeaient ainsi de chevaux sur le rivage, Fleurange remarqua le regard de Clément dirigé vers la mer et le ciel menaçant.

Le vent s'élevait de plus en plus, les vagues grossissaient; il était évident qu'ils allaient au-devant d'une violente tempête.

Elle lui fit signe d'approcher et lui dit de manière à n'être point entendue de sa compagne :

— Le temps va devenir très-mauvais, n'est-ce pas ?

— Oui, répliqua-t-il de même ; il nous reste à peine une heure de jour, et je crains que nous ne trouvions tout à l'heure la traversée rude et difficile. Ce n'est pas pour vous que je dis cela, ajouta-t-il avec un sourire un peu forcé. Il m'est interdit je le sais bien, de trembler pour vous, de quelque péril que ce puisse être ; mais je crains que plus tard vous n'ayez quelque peine à rassurer votre pauvre amie.

Il remonta sur son siége en ordonnant au postillon de se hâter, et la petite calèche repartit aussi vite que le permettait la nécessité de s'éloigner de la mer, les vagues grossissantes ayant déjà failli la renverser. Mais, quelque hâte qu'ils pussent faire, la nuit était noire et la tempête déchaînée, lorsqu'ils arrivèrent au lieu où il fallait franchir le bras de mer qui formait le trait d'union entre le Kurischehaf et la Baltique. Le trajet était court, mais peu facile : il ne fallait point s'arrêter un instant, car bien qu'abritée en cet endroit, la mer devenait de plus en plus houleuse, et l'embarcation sur laquelle devait se placer la voiture était un large bateau difficile à diriger par le mauvais temps. Aussi descendirent-ils rapidement la rampe

qui conduisait de la rive à l'embarcation, et mademoiselle Joséphine fut tirée de l'état de demi-sommeil où la maintenait presque toujours le mouvement de la voiture, par une soudaine et très-violente secousse accompagnée de cris, de vociférations, mêlés au mugissement de la mer et au vacarme effrayant et étourdissant de l'ouragan.

— O Jésus, mon Sauveur ! murmura la pauvre demoiselle, avec épouvante en joignant les mains ; c'est donc ici que nous allons mourir !

La pluie tombait à torrents. Les vagues envahissaient le bateau, les ténèbres ajoutaient leur horreur à toutes les apparences d'un danger qui, à ses yeux inexpérimentés, semblait être extrême, et la douce voix de sa jeune compagne cherchait en vain à la rassurer. Bientôt, à la lueur des lanternes portées d'un côté à l'autre, pour éclairer les hommes de l'équipage, elle aperçut Clément debout près de la voiture, tenant d'une main ferme une voile placée comme un abri du côté le plus exposé à l'invasion des vagues.

— Mon pauvre Clément ! s'écria-t-elle, tout est donc fini ?

— Non, pas tout à fait, malheureusement, répondit Clément ; il nous faut au moins une demi-heure encore avant d'être à terre.

— A terre !... à terre !... Il croit donc que nous y arriverons vivants ? dit mademoiselle Joséphine en cachant sa tête sur l'épaule de Fleurange.

— Oui, oui, répondit-elle en la serrant dans ses bras ; chère Joséphine, il n'y a aucun danger, je vous assure ; croyez-moi, je ne suis chagrine que de vous voir si effrayée.

— Pardonnez-moi, ma petite, j'avais juré que vous n'en sauriez rien... mais... mais cette fois, Gabrielle, vous ne direz pas que nous ne traversons pas la mer en voiture, poursuivit-elle avec une nouvelle épouvante, à mesure qu'elle sentait davantage le mouvement des vagues.

Fleurange l'embrassa, lui répéta les mêmes paroles rassurantes, et la pauvre vieille fille se tut, et imposa même bientôt silence à sa terreur par un effort sur elle-même qui était un grand et véritable acte de courage.

— Danger ou non, c'est toujours ainsi que je me suis figuré les grandes tempêtes où l'on périt. Mais, au fait, murmura-t-elle plus bas, Dieu leur commande comme à toutes choses, et il n'arrive que ce qu'il veut.

Sa nature était faible, mais son âme était forte, et la piété, bonne à tout, servit maintenant à la calmer. Elle se mit à prier mentalement et ne dit

plus une parole jusqu'à ce qu'ils eussent touché la rive.

XLIX

Mais un danger plus réel attendait nos voyageurs au delà de Memel, d'où ils poursuivirent le lendemain leur route en traîneaux. Le premier de ces traîneaux contenait leur bagage et les précédait de plusieurs heures, annonçant d'avance leur arrivée aux relais de poste. Le second avait à peu près la forme d'un lourd bateau posé sur des patins, surmonté d'un capuchon et couvert d'un épais tablier de fourrures. C'était dans celui-là que Fleurange et sa compagne étaient blotties et presque couchées pour éviter de fendre l'air. Le troisième traîneau, entièrement découvert, était fort léger, et si petit que Clément seul pouvait y trouver place, et devant lui un jeune garçon, fort et vigoureux, mais dont la taille svelte, serrée dans son caftan, était tout à fait en proportion avec le

siége qu'il occupait et le véhicule qu'il était chargé de conduire. Clément, dans ce léger équipage, allait comme le vent, tantôt précédant l'autre traîneau en éclaireur, tantôt revenant sur ses pas pour l'accompagner et veiller à sa sûreté.

Le froid avait repris avec intensité, mais seulement depuis quelques heures, et la pluie torrentielle de la veille, succédant à plusieurs jours d'un dégel alarmant dans cette saison, avait causé de grands dégâts sur la route et rendait surtout inquiétant le passage des rivières, lesquelles toutes en cette saison devaient être franchies sur la glace.

Quoiqu'il fût à peine quatre heures, la courte journée était presque écoulée et le jour tombait, lorsque les voyageurs parvinrent à la rivière qu'il fallait traverser pour atteindre la petite ville de Y.; rivière rapide et profonde qui, chaque année, au début de l'hiver, charriait longtemps d'épais glaçons flottants et nombreux avant que la surface de ses flots parvînt à s'affermir, et qui, aux approches du printemps, était aussi la première à reprendre son cours et à briser l'enveloppe qui retenait ses eaux captives. Il en résultait que cette rivière était presque toujours difficile et fort souvent dangereuse à traverser, et c'était en vue de

ce passage, qui ne pouvait s'effectuer qu'en un seul endroit, que le dégel devait inspirer aux voyageurs de justes inquiétudes.

Dès que Clément jeta les yeux sur le fleuve, il lui sembla, en effet, apercevoir quelques indices alarmants ; il comprit surtout qu'il n'y avait pas de temps à perdre, et son traîneau descendit à l'instant sur la glace. Là, il s'arrêta et fit une rapide question au jeune guide :

— Il faut se hâter de faire passer le traîneau le plus lourd, n'est-ce pas?... Nous après, si nous pouvons.

— Oui, si nous pouvons, dit l'autre.

En un clin d'œil l'ordre fut donné, et le traîneau où se trouvait Fleurange et sa compagne passa rapidement devant le sien. Mais à peine se fut-il éloigné de dix ou douze pieds du rivage, qu'un sinistre craquement se fit entendre. Le cocher effrayé s'arrêta.

Clément répéta l'ordre impérieux de poursuivre sans une seconde d'arrêt. Mais au lieu d'obéir, le cocher, saisi de peur, jeta les rênes, sauta sur la glace, et de là, prenant son élan, il franchit tout l'intervalle qui les séparait du lieu qu'ils venaient de quitter, et il se retrouva à terre.

Cette secousse accéléra le brisement qui venait d'avoir lieu. La glace se fendit en deux, et, du côté qui se trouvait le plus près du rivage, elle se détacha et commença à être entraînée par le courant. L'eau rapide devint visible entre la terre et la partie encore solide du fleuve où étaient demeurés les voyageurs.

Dans ce danger formidable et soudain, il fallait que la pensée fût prompte comme l'éclair, et la parole aussi prompte que la pensée.

— Descendez, Gabrielle! dit Clément avec autorité.

La jeune fille sauta à l'instant hors du traîneau.

Clément enleva mademoiselle Joséphine dans ses bras et la plaça près de lui.

— Montez dans mon traîneau, Gabrielle, dit-il en parlant avec calme, quoique très-vite. Partez! Dès que vous serez en sûreté, ce traîneau reviendra prendre votre compagne. Nous avons le temps, mais il ne faut pas hésiter une minute.

— Je n'hésite pas, dit Fleurange. Seulement, c'est moi qui reste; c'est elle qu'il faut sauver d'abord!

Clément frémit. Mais ce n'était pas le moment

de contester. Il comprit d'ailleurs au son de voix de Fleurange que sa décision était irrévocable, et il céda sans dire un mot de plus. Il plaça la pauvre Joséphine, hors d'état de comprendre ce qui se passait, dans le léger traîneau, donna un ordre, obéi à l'instant, et le traîneau s'éloigna. Le son des clochettes suspendues à la tête des chevaux s'entendit pendant quelques instants, puis s'évanouit. La jeune fille et Clément demeurèrent seuls.

Il faisait nuit presque close. Non loin en arrière se continuait le brisement graduel de la glace sous le poids du lourd traîneau demeuré près du lieu où s'était faite la première crevasse. Bientôt le même bruit sinistre se renouvela, et la glace se fendit une seconde fois. L'immense glaçon détaché s'ébranla; puis, comme le premier, descendit lentement le fleuve, entraînant cette fois le traîneau avec lui. L'espace envahi par l'eau s'élargit et devint effrayant.

Clément regarda devant lui, pour voir s'il pourrait, en portant Fleurange dans ses bras, tenter de traverser à pied le large intervalle qui les séparait du côté opposé. Mais l'obscurité rendait impossible de reconnaître la trace du seul sentier à suivre; hors de là, la mort était inévitable, et ils

perdraient d'ailleurs ainsi la seule véritable chance de salut; celle d'attendre le retour du traîneau. Et cependant, demeurer où ils étaient deviendrait bientôt impossible. Tout s'ébranlait déjà autour d'eux. A peine quelques instants, en effet, s'étaient-ils écoulés, lorsqu'un autre craquement se fit entendre. La glace, cette fois, se fendit devant eux, et le fragment sur lequel ils se trouvaient devint une sorte d'île flottante.

Clément, d'un coup d'œil, vit le seul parti à prendre, et n'hésita pas : il passa son bras autour de la taille de Fleurange et la souleva de terre; puis, aidé par la vague lueur que répandait la neige, il franchit d'un bond hardi et vigoureux la large crevasse qui venait de s'ouvrir.

Ils se retrouvèrent ainsi sur la partie du fleuve dont la surface était encore solide; mais qui pouvait leur dire pour combien de temps ils y seraient en sûreté? qui pouvait deviner si le traîneau parviendrait à revenir jusque-là, s'il n'était pas englouti dans cette obscurité que leurs yeux ne pouvaient pénétrer, et où peut-être la glace était ébranlée et brisée comme autour d'eux? Autrement ne serait-il pas déjà de retour?

Ces pensées, longues à écrire, se pressaient dans l'esprit de Clément, et Fleurange, silencieuse et

intrépide, ne mesurait pas moins clairement que lui l'étendue du danger. Elle priait tout bas en inclinant la tête.

Ainsi appuyée sur lui, ses cheveux effleurant le visage de Clément, elle aurait pu entendre le battement agité de son cœur et sentir trembler le bras qui la soutenait et la main qui pressait la sienne. Mais il ne disait pas une parole, et ce qui se passait en lui était étrange : une volonté de la sauver qui doublait ses facultés, ses forces et son courage, et en même temps un transport dont il n'était pas le maître, en songeant qu'elle était là, seule avec lui, qu'ils allaient mourir ensemble, et que le terme détesté de son voyage, elle ne l'atteindrait jamais !

Mais ce moment d'égoïsme passionné et désespéré fut court. Sa pensée revint à elle, à elle seule. La sauver! la sauver à tout prix ! Mais comment? Il lui semblait que près d'une heure était écoulée. Il était désormais inutile d'espérer le retour du traîneau... Il croyait sentir sous leurs pieds un nouveau tressaillement de la glace... Il regarda en arrière l'eau sombre. S'y jetterait-il avec elle? tenterait-il de regagner ainsi la rive, maintenant invisible, qu'ils avaient quittée?... Il hésita un moment. Mais non; ce serait l'exposer à une

mort certaine, et plus prompte que celle qui les menaçait maintenant. Il valait mieux rester où ils étaient, et supporter jusqu'au bout cette attente mortelle.

Ils demeurèrent donc immobiles, et cette agonie muette se prolongea de longues minutes encore.

Malgré tout son courage, les forces de la jeune fille commençaient à défaillir. Sa vue se troublait, elle entendait un étrange bourdonnement dans ses oreilles. Enfin sa tête se renversa sur l'épaule de son cousin.

— Oh! je meurs! murmura-t-elle... Clément, que Dieu vous ramène à votre mère!

En ce moment d'angoisse suprême, Clément leva les yeux au ciel, et la prière que la tendresse et le désespoir firent jaillir de son cœur fut ardente et pure comme la foi de son enfance. Il lui sembla qu'elle était entendue. Oui, presque au même instant... se trompait-il? De loin, de si loin, que c'était un son à peine saisissable, il crut entendre le bruit des clochettes. Il écouta sans respirer... O bonté divine, est-ce vrai?... Oui, oui, il n'y a plus de doute. Le son devient plus distinct. Il approche... C'est bien le traîneau!... Il avance rapidement, il arrive, il s'arrête, il est là!

— O mon Dieu, soyez béni! elle est sauvée!

Mais lorsque ce cri de Clément retentit, Fleurange, vaincue par l'angoisse et la terreur, venait de perdre connaissance dans ses bras.

Il l'enleva, sans qu'elle comprît ce qui se passait, et, avec la promptitude de l'éclair, il la plaça dans le traîneau, et tandis qu'elle reprenait à moitié ses sens, il la serra encore une fois sur son cœur avec une tendresse non réprimée, et il lui dit :

— Adieu, ma Gabrielle! Ne me plains pas de mourir ici. Dieu est bon, il m'épargne la douleur de vivre sans toi.

Et il ajouta plus bas :

— Gabrielle, je t'ai aimée plus que tout au monde! Je te le dis enfin, parce que je meurs!

Puis il fit un pas en arrière, et d'une voix ferme il donna au jeune guide l'ordre de partir.

Ses premières paroles n'avaient été entendues de Fleurange que confusément, et comme en rêve; mais cet ordre clair et précis, elle l'entendit, e comprit, et il la ramena brusquement à elle-même.

— Partir! s'écria-t-elle, partir sans vous! Que voulez-vous dire?

— Il le faut; dit Clément. Ce traîneau ne peut

contenir que vous et celui qui le guide. Un poids plus lourd serait d'ailleurs un danger. Partez sans un instant de retard.

— Jamais! dit Fleurange résolûment. Clément, nous périrons tous les trois à cette place, plutôt que de vous y laisser!

— *Il le faut!* répéta Clément avec force. Partez, vous dis-je! Ce traîneau reviendra, et je vous suivrai.

— Un troisième trajet est impossible, dit le jeune conducteur.

Clément le savait. Il ne répondit qu'en renouvelant impérieusement l'ordre de partir.

Mais Fleurange, non moins décidée que lui, se leva et arrêta la main qui tenait les rênes.

Tout d'un coup le jeune cocher sauta à bas du siége.

— Savez-vous conduire? dit-il à Clément.

— Oui.

— Eh bien, moi, je sais nager. Tenez, mettez-vous là vite. Gardez-moi cela, continua-t-il en se dépouillant à la hâte de son caftan et le jetant sur le traîneau. Soyez tranquille, je le retrouverai de main. Je sais mon chemin, et la rivière me con-

Et, sans hésiter, il s'élança dans l'onde obscure du fleuve, tandis que Clément sautait à sa place sur le siége du traîneau.

Avec une hardiesse qui en pareil cas est le salut, il fouetta les chevaux et leur fit prendre le grand galop. Ils traversèrent ainsi avec une rapidité vertigineuse l'espace, considérable encore, qui les séparait de l'autre rive. La glace ébranlée par les deux trajets précédents craquait et se brisait sous les pieds des chevaux. Ralentir un seul instant leur course, c'eût été la certitude de disparaître engloutis dans le fleuve; mais le traîneau volait plutôt qu'il ne touchait la glace, et la main qui le guidait était sûre.

En moins d'une demi-heure le terme fut atteint et Fleurange, pâle, épuisée, transie, tombait dans les bras de sa chère compagne !

Mademoiselle Joséphine les attendait paisiblement dans une salle chaude et bien éclairée de la maison de poste, où elle avait fait préparer le souper; mais Fleurange n'était en état ni de parler ni de manger. Sa compagne dut se convaincre qu'il lui fallait du repos, nécessairement et sans retard. Elle l'obligea néanmoins, avant de s'endormir, à recevoir de sa main une préparation de vin sucré et chauffé, et vint ensuite retrouver Clément dans

la salle où il était demeuré. Ce fut alors et seulement alors, qu'elle apprit le danger auquel ils avaient échappé, et celui qu'elle avait couru elle-même.

Depuis leur traversée de la veille, mademoiselle Joséphine avait pris la résolution de ne plus jamais se montrer étonnée des incidents de cet étrange voyage, quels qu'ils pussent être, et elle fût désormais montée en ballon, tout comme en traîneau, sans sourciller et sur la plus simple injonction de Clément, qui lui semblait de plus en plus mériter une confiance sans bornes.

Peut-être, à la fin de cette terrible journée, Clément ne se rendit-il pas tout à fait à lui-même ce consolant témoignage. Il se rappelait ce qu'il avait osé dire sous la pression du danger qu'ils venaient de courir, et il se demandait avec anxiété si elle les avait entendues et comprises, ces paroles sorties de son cœur au moment où la mort lui semblait si voisine. Avait-elle recouvré ses sens lorsqu'il lui adressait ce dernier adieu? Il n'aurait pu le dire, et dans ce doute il attendit le lendemain avec inquiétude.

Il fut rassuré en retrouvant sa cousine calme et simple comme de coutume. Il était évident qu'elle n'avait point compris ni probablement entendu

ses paroles, ou bien que la violente émotion qu'il n'avait pu maîtriser avait trouvé dans l'extrémité de leur commun danger une explication naturelle t suffisante.

Il fallut à la jeune fille un jour tout entier de repos pour recouvrer ses forces épuisées. Mais, après cette dernière étape, ils se remirent en route, pour ne plus s'arrêter jusqu'au terme de leur voyage.

L

Tandis que nos voyageurs achèvent les derniers pas de leur route, nous les précéderons à Pétersbourg, et nous transporterons pour quelques instants nos lecteurs dans des régions un peu différentes de celles où les ont conduits jusqu'ici les incidents de notre histoire.

La sentence des accusés avait été prononcée : et depuis quelques jours les noms des cinq condamnés à mort étaient connus et circulaient tout bas, — tout bas, car le procès qui était l'objet des pensées de tous, était rarement celui des conver-

sations du grand monde. A cette époque (différente en cela de la nôtre, où la liberté de tout dire a pénétré en Russie avant aucune autre), que ce fût prudence, servilité, ou peur léguée par le règne de l'empereur Paul, plutôt que par celui qui venait de s'achever, on s'interdisait, d'un commun accord, toute expression publique d'une opinion quelconque relative aux actes du gouvernement. La flatterie elle-même était prudente, afin de ne pas être accusée de soulever des discussions d'où pouvait naître le blâme. L'autorité régnante ne tenait point à être approuvée. Elle tenait uniquement à être obéie et à n'être pas jugée. Cela bien compris de tous, il en résultait un silence général sur tout ce qui appartenait au sujet défendu, tandis qu'en revanche, sur tous les autres, l'esprit des Russes se donnait carrière, et ils en avaient tant que le peuple qui se nomme volontiers lui-même le plus spirituel de la terre, ne pouvant le leur contester, se contentait de dire que cet esprit, c'était le sien. Il était incontestable, en effet, qu'à cette époque, où les derniers survivants du règne de Catherine n'avaient pas tous encore disparu, le français était la langue de la société de Pétersbourg à ce point, que les plus grands seigneurs ainsi que les grandes dames le par-

laient à l'exclusion de la leur, et l'écrivaient dans une si rare perfection, que les lettres françaises leur durent quelques richesses de plus, tandis qu'ils eussent été fort embarrassés d'écrire correctement en russe le billet le plus insignifiant, ou la lettre d'affaires la plus simple.

Il ne s'agit point ici de dire quelles causes avaient amené chez eux cette sorte d'inoculation d'un esprit étranger, ni d'examiner si les Russes d'alors, en imitant les Français, s'étaient toujours souvenus que lorsqu'on copie les gens : *c'est par leurs beaux côtés qu'il faut leur ressembler.*

Encore moins serait-il opportun de considérer si les peuples doués de cette faculté et capables de ce degré d'assimilation sont les plus nobles, les plus énergiques, les plus sincères de tous. Tout cela pourrait nous entraîner fort au delà de nos modestes limites, et nous en revenons à dire qu'en dépit d'une splendeur et d'une magnificence dont, hors de là, il était difficile de se former une idée, en dépit d'un parfum de bon goût et de courtoisie, presque évanouie aujourd'hui en France, en dépit d'une hospitalité grandiose, étrangère à nos coutumes, et qui est l'un des traits caractéristiques des pays slaves, une contrainte insaisissable,

et pourtant sentie de tous, pesait sur cet ensemble séduisant et brillant, et se glissait partout comme un spectre invisible, modifiant et dirigeant le cours des entretiens en apparence les plus irréfléchis, et troublant, non-seulement les conversations du grand monde, mais le laisser-aller des intimes causeries et jusqu'aux épanchements les plus secrets de l'amitié.

Le marquis Adelardi avait été plusieurs fois déjà l'habitué de cette société qui lui convenait, et dans laquelle, plus qu'un autre, il devait briller, car lui aussi, nous le savons, il avait passé sa vie à l'école du silence forcé, et s'il avait compté jadis parmi ceux que ce genre de chaîne révolte, maintenant qu'il avait renoncé à tout effort pour la briser, il avait appris à s'en distraire. Mieux que tout autre étranger à Pétersbourg, il savait naviguer à travers les écueils de la conversation, être amusant, aimable, intéressant, et même en apparence hardi, sans jamais embarrasser son auditoire par une remarque hasardée; et si parfois la vivacité du discours l'entraînait vers les limites qu'il était dangereux de franchir, la promptitude avec laquelle il savait lire et comprendre l'expression muette d'une pensée suffisait pour lui faire changer, avec une nonchalante facilité, la

direction du discours par lequel il semblait être le plus entraîné.

Il n'était toutefois d'humeur à parler à personne le jour, ou plutôt le soir, où nous le retrouvons chez la comtesse G..., femme d'un grand esprit, déjà âgée à cette époque, et dont le salon était l'un des plus brillants et des plus justement recherchés de Pétersbourg. Tout, en effet, y était disposé pour faciliter la causerie sous toutes ses formes, et s'il était un lieu où les limites dont nous venons de parler, bien que toujours présentes, fussent invisibles, c'était celui-là. Ce que, pas plus qu'ailleurs, on ne pouvait dire tout haut, on avait mille facilités pour le dire tout bas. D'autre part, à l'usage des gens prudents qui aimaient mieux ne rien dire du tout, il ne manquait pas de tables où ils pouvaient faire leur partie de whist ou leur partie d'échecs. Ajoutons de plus qu'un piano, placé à l'une des extrémités de ce grand salon, était toujours ouvert et à la disposition des amateurs, plus nombreux alors qu'aujourd'hui, où il est convenu que, même en famille, on ne peut plus se hasarder à faire de la musique à moins de posséder un talent consommé.

Mais dans cet aimable salon, notre marquis, d'ordinaire si sociable, était, ce soir-là, préoccupé

et silencieux. Assis dans un coin sur un canapé où lui seul avait pris place, il ne s'était point mêlé à la conversation générale, et cependant, à mesure que le salon se remplissait et que différents groupes se formaient, çà et là, les étrangers et les diplomates surtout qui le fréquentaient en grand nombre, avaient abordé le grand sujet, et peu à peu on entendit murmurer de plusieurs côtés les noms de Mouravieff, de Ryleïeff, de Pestel, et des deux autres condamnés à mort avec eux, aussi bien que celui des exilés qu'attendait une peine presque aussi terrible que la leur.

Bientôt un jeune attaché à l'une des légations allemandes, apercevant Adelardi, vint se placer auprès de lui sur le canapé où il s'était établi :

— Et Walden, lui dit-il à demi-voix, n'avez-vous pas obtenu deux fois la permisson de le voir ?

— Oui.

— Et depuis qu'il connaît sa sentence, l'avez-vous revu ?

— Non, mais on m'a fait espérer que j'obtiendrai cette faveur.

— Il ne sera pas fâché, j'imagine, d'échapper à la potence !

— A la potence, je n'en doute pas, mais quant

à la mort, je suis persuadé qu'il la trouverait préférable au sort qui l'attend.

—Pauvre diable! mais aussi qu'allait-il faire...?

— Dans cette galère? dit le marquis en l'interrompant avec humeur. La question est à coup sûr fort à propos, et je la lui ferais comme vous, si, à l'heure qu'il est, je pouvais obtenir une réponse qui lui servît à quelque chose.

— A propos, dit son interlocuteur, vous savez, je pense, qui vient d'arriver à Pétersbourg?

Le marquis l'interrogea d'un regard incertain: il attendait plus d'une arrivée ce jour-là.

— Eh parbleu! la belle Vera, qui est enfin revenue à son poste.

—En vérité, s'écria Adelardi vivement, mais en ce cas, nous allons peut-être la voir paraître : on m'assure que, lorsqu'elle est ici, elle vient tous les soirs dans ce salon.

—Oui, mais seulement lorsque son service auprès de l'impératrice est fini. Il est bientôt dix heures : elle ne tardera pas sans doute. Notre aimable hôtesse est une de ses parentes.

— Je l'ignorais. Je connais peu la comtesse Vera. Lorsque j'étais ici, il y a trois ans, elle n'était pas encore à la cour : je l'ai vue seulement deux ou trois fois chez la princesse Catherine Lamianoff

qui était ici alors, mais je ne lui ai jamais été présenté.

— Chez la princesse Catherine ? je le crois bien ; on disait qu'elle voulait la faire épouser à son fils qui, en effet, lui fit un instant une cour assidue. La jeune comtesse, alors, ne s'y montrait point insensible. En tient-elle encore pour lui, croyez-vous ?

— Je l'ignore.

— La pauvre fille ! je la plaindrais, en ce cas ; mais il n'est pas fort probable qu'elle demeure longtemps engouée d'un galérien. Elle trouvera, du reste, sans peine des consolateurs, si elle veut bien en chercher.

En ce moment le piano se fit entendre. On vint chercher le jeune diplomate pour chanter une partie dans un trio qui allait être déchiffré. Cette musique improvisée mit un terme aux conversations qui commençaient à s'animer un peu trop de tous les côtés, sous la pression de l'intérêt causé, non par le délit, mais par l'infortune des coupables. Tous les connaissaient et plusieurs d'entre eux avaient appartenu naguère à cette même coterie où l'on osait à peine aujourd'hui prononcer leurs noms tout haut !

Adelardi demeura à la même place, la tête ap-

puyée sur sa main, plus absorbé que jamais. Il prétendait écouter la musique, et même il battait la mesure machinalement. Mais il pensait à toute autre chose, et ne sortait de sa rêverie que lorsque la cloche retentissait pour annoncer l'arrivée d'une nouvelle visite; il levait alors vivement la tête et regardait avec intérêt du côté de la porte. Mais après chaque nouvelle apparition, il reprenait la même attitude, et il était évident que la personne qui venait d'entrer n'était pas celle qu'il désirait voir.

LI

Au début de cette même soirée, une autre scène se passait non loin de là, dans un salon plus élégant et plus magnifique encore que celui dont nous venons de parler. Ce salon, cependant, n'était pas comme l'autre, disposé pour recevoir du monde mais seulement pour le plaisir et le bien-être de celle qui l'habitait — une femme, cela était visible, — bien qu'on n'y remarquât aucune profusion

d'inutiles bagatelles ou d'ornements superflus; mais on aurait dit que sa main ne pouvait toucher que ce qui était rare et précieux. L'or, l'argent, les pierres précieuses, éclataient en effet dans tous les objets destinés à son usage habituel, depuis la cassette ouverte qui contenait son ouvrage, jusqu'aux reliures somptueuses des livres épars sur le tapis brodé de la table, ou placés près d'un grand fauteuil sur une petite étagère en malachite. Ce grand fauteuil, destiné à la lecture, était aussi disposé pour le repos au moyen d'un coussin moelleux, couvert de la plus fine dentelle sur lequel pouvait s'appuyer la tête de la lectrice, dans une attitude à la fois gracieuse et commode. De toutes parts, on apercevait des fleurs de toute saison, en aussi grande abondance que si elles eussent grandi en plein air et en leur temps, et qui répandaient ensemble une odeur exquise, à laquelle se joignait celle de parfums, plus factices mais non moins doux, dont l'appartement était embaumé.

Si, comme on le prétend, et comme nous l'avons déjà remarqué, les lieux ressemblent à ceux qui les habitent, on est peut-être pressé de connaître la maîtresse de celui-ci. Nous allons donc la présenter au lecteur et nous efforcer de la peindre,

telle qu'elle apparut aux yeux de ceux qui la virent à l'époque où nous transporte ce récit : une femme à l'âge où la beauté est dans sa fleur, et dont on disait avec vérité « qu'elle avait le port d'une déesse, et la taille d'une nymphe ; » un visage doux et pâle, noble toutefois par la délicate finesse des traits, attrayant par la pureté du teint, par le charme du regard et du sourire, et encadré par une chevelure flottante en longues boucles sur de gracieuses et blanches épaules.

Telle était celle qui, au son d'une voix mâle et sonore, parut dans le salon que nous venons de décrire, et se jeta dans les bras de celui qui venait de prononcer son nom.

Ils commencèrent par échanger des paroles, qui exprimaient la joie de se revoir, après une longue séparation de quelques heures, et pendant longtemps ils semblèrent ne penser que l'un à l'autre Leurs regards, leurs sourires se rencontraient, et l'on aurait pu croire qu'ils n'avaient pas d'autre affaire en ce monde que celle de s'aimer et de se le dire.

Mais peu à peu l'entretien changea de nature. Elle devint sérieuse, lui soucieux, et en répondant avec effort aux questions qu'elle lui adressait, et qu'elle répétait parfois avec insistance, il semblai

céder à contre-cœur à sa propre condescendance envers elle et résister avec peine au désir de lui imposer silence. Une fois il se leva et s'éloigna d'elle; mais elle le suivit, passa doucement son bras sous le sien, et, se soulevant sur la pointe des pieds (car bien qu'elle fût fort grande, il la dominait de toute la tête), elle lui dit quelques mots à l'oreille.

Tandis qu'elle parlait, un changement eut lieu dans la physionomie de celui qui s'était penché pour l'écouter, un changement soudain et effrayant! Elle s'en aperçut et le regarda avec surprise et avec une inquiétude qu'elle n'avait jamais éprouvée auparavant, tandis que, sans lui répondre, il revenait s'appuyer contre la cheminée et y demeurait les bras croisés, grave et silencieux.

Il avait alors vingt-neuf ans. Il était dans tout l'éclat de cette beauté que les souffrances, les soucis, les passions violentes d'une autre époque, les années elles-mêmes devaient à peine altérer; mais alors, à sa haute et noble stature, à une régularité de traits qu'aucun sculpteur n'eût pu idéaliser, se joignait un attrait dans la physionomie et le son de voix qui inspirait une sympathie plus vive encore que l'admiration. Jusque-là, il était rare qu'on eût vu luire dans ce regard ou trembler

dans cette voix le ressentiment ou la colère, et c'était la première fois peut-être que, devant elle, cet éclair sombre et menaçant traversait ses yeux bleus. Elle n'osait plus l'interroger et elle attendit qu'il rompît le premier le silence. Peu à peu cette expression inquiétante changea et fit place à celle d'une tristesse profonde et amère.

—Ah ! dit-il enfin, c'est un triste début !

Après un silence, il ajouta en regardant autour de lui :

— Chère demeure ! nous regretterons peut-être bien souvent les beaux jours que nous avons passés ici !...

— Nous ne la quitterons pas, répliqua-t-elle avec une vivacité où se trahissait l'habitude de n'être pas contrariée ; nous la conserverons telle qu'elle est et nous y reviendrons toujours. Nos *grands* jours, nous les passerons, s'il le faut, dans le triste palais d'hiver ; mais nos *bons* jours, nous reviendrons les passer ici, et ces jours-là seront dans l'avenir ce qu'ils ont été dans le passé.

Il secoua la tête :

— Le passé était à nous : l'avenir ne nous appartient plus. C'est à notre grande patrie qu'il faut désormais nous donner tout entiers, à elle qu'il faut tout sacrifier — tout. Dieu l'attend de nous.

— Tout, répéta-t-elle avec un certain effroi. Eh quoi ! même le bonheur? même la confiance? Oh ! non, cette part du passé, personne n'y touchera ! et il en est une autre encore à laquelle je ne renoncerai jamais, c'est au droit d'implorer une faveur, d'obtenir un pardon.

Elle hésita, et acheva en joignant les mains et en fixant les yeux sur les siens avec une expression suppliante :

— Ne serai-je plus jamais entendue ?

— Pour les malheureux, toujours : pour les ingrats, jamais !

Il fronça le sourcil en disant ces mots et se dirigea vers la porte, mais elle l'arrêta.

Elle avait compris qu'il fallait se taire, et avec cette adresse qui est la diplomatie permise de l'amour, elle changea subitement de sujet et elle l'obligea à l'écouter tandis qu'elle faisait des projets conformes aux volontés qu'elle lui connaissait. Elle lui parla d'elle-même, de lui, de l'heureux passé, de l'avenir éclatant, de mille choses et de tout enfin, hormis de ce qui avait fait l'objet des paroles qu'elle avait dites à voix basse et qu'elle tenait en ce moment à lui faire oublier.

On a depuis longtemps deviné que nous sommes en présence du jeune couple impérial, dont le

règne inattendu venait de débuter au milieu d'une tempête. C'était en effet leur coutume de se retrouver ainsi dans le palais qu'ils avaient habité aux premiers jours de leur heureuse union, lorsque aucune vision du trône ne se mêlait à celle de leur jeunesse et de leur amour [1]. Tous deux hésitèrent long temps à quitter ce charmant palais, pour aller habiter la demeure souveraine; et lorsqu'ils y furent contraints par la nécessité de leur position, ils gardèrent néanmoins tels qu'ils étaient et sans vouloir y rien changer, les lieux témoins des jours que, malgré l'éclat de la pourpre impériale, ils continuaient à nommer les plus beaux de leur vie.

Dès que l'impératrice fut seule, elle demeura un instant pensive; puis, s'approchant de l'étagère de malachite, elle y prit une petite clochette d'or et la sonna vivement.

Au même moment une porte cachée dans la tenture s'ouvrit, et une jeune fille parut.

Elle s'arrêta sans parler, attendant un ordre ou une parole.

Rien cependant dans son attitude n'indiquait la craintive soumission qu'on aurait pu attendre d'une demoiselle d'honneur répondant au coup de son-

[1] Le palais Anitchkoff, dans la perspective de Newsky.

nette de sa souveraine. Celle qui venait de paraître joignait, au contraire, à une beauté majestueuse, un regard qui eût semblé trop fier si cette expression ne se fût modifiée dès qu'elle parlait. Alors ses yeux devenaient tantôt caressants, tantôt d'une vivacité qui semblait trahir toutefois plus de passion que de tendresse ; mais sa belle taille, ses yeux noirs et ses épais cheveux blonds, la blancheur mate de son teint la rendaient à la fois frappante et imposante.

Elle attendit quelques instants en silence... puis voyant que sa maîtresse se taisait, elle s'avança et parla la première :

— Votre Majesté a-t-elle daigné et osé plaider sa cause? dit-elle.

L'impératrice sortit de sa rêverie et secoua tristement la tête.

— Ma pauvre Vera, dit-elle, il n'y faut plus songer.

La jeune fille pâlit.

— N'y plus songer ! s'écria-t-elle. O madame, se peut-il que ce soit là votre conseil?... Se peut-il qu'il n'y ait plus rien à attendre ?

L'impératrice, sans lui répondre, alla s'asseoir dans son fauteuil, prit un livre qui se trouvait sur l'étagère et se mit à le feuilleter d'un air préoc-

cupé, comme si elle eût voulu mettre fin à l'entretien.

Les yeux de Vera flamboyèrent un instant et elle eut peine à réprimer une explosion de douleur ou d'irritation.

Elle se tut cependant et resta debout près de la table, effeuillant d'une main distraite une des fleurs du bouquet placé près d'elle dans une coupe de cristal.

L'impératrice, pendant ce temps, gardait ses yeux fixés sur son livre.

Au bout d'un instant, elle leva la tête et regarda la pendule.

— Je n'ai plus besoin de vous, Vera. Il est dix heures ; vous allez, je pense, ce soir chez la comtesse G...?

— Oui, madame, si Votre Majesté n'a plus d'ordres à me donner.

— Non, je n'ai plus rien à vous dire... Ah ! j'oubliais! Ouvrez ce tiroir, en désignant un meuble placé au fond de la chambre; vous y trouverez une lettre.

Vera obéit et apporta la lettre à sa maîtresse.

— Chargez-vous, dit l'impératrice, de la faire remettre à son adresse. C'est la permission accordée à la princesse *** de suivre son mari en Si-

béric. J'ai été heureuse de pouvoir rendre à cette héroïque femme ce triste service ; elle n'est pas la seule, du reste.

— Quel sort toutes ces femmes se préparent! dit Vera avec un frisson d'horreur.

— Oui, en vérité, cela fait frémir, dit l'impératrice ; toutefois je les admire et je les servirai de tout mon pouvoir.

Vera se tut. Quelques instants après, voyant que sa souveraine ne semblait plus avoir rien à lui dire, elle s'approcha gravement pour prendre congé d'elle.

Au moment où elle s'inclinait pour lui baiser la main, l'impératrice l'embrassa au front.

— Allons, Vera, lui dit-elle, déridez-vous un peu, je vous prie. Je veux bien, pour vous contenter, vous promettre de faire encore une dernière tentative ; mais savez-vous, ma chère amie, que vous êtes bien généreuse de tant vous occuper de lui, car enfin ce n'est pas seulement à l'empereur qu'il appartient de l'appeler *un ingrat !*

Le visage de Vera devint pourpre, et elle se redressa vivement.

— Votre Majesté a le droit de tout me dire, dit-elle d'une voix tremblante ; mais, d'ordinaire, elle use de ce droit avec bonté.

— Tandis qu'en ce moment vous me trouvez cruelle ?... Eh bien, soit, n'en parlons plus. Bonsoir et sans rancune, ma chère.

Elle fit à sa demoiselle d'honneur un nouveau signe de tête pour la congédier ; Vera s'inclina, et, sans dire un mot de plus, elle sortit.

LII

— « La comtesse Vera de Liningen ! »

A ce nom, Adelardi leva encore une fois la tête ; mais ce ne fut plus, comme auparavant, pour reprendre ensuite son attitude, car celle qu'il attendait avec tant d'impatience paraissait enfin : c'était elle !

Le motif de cette impatience, si on veut le connaître, était une résolution prise par le marquis, ce soir-là, de tenter auprès de la comtesse Vera une démarche en faveur de son ami ; mais d'abord, il était indispensable de reconnaître avec assurance quelles étaient ses dispositions à l'égard de celui-ci. Trouverait-il encore chez elle quelque

reste de cette passion qu'elle avait si peu dissimulée à sa première rencontre avec Georges? ou bien le dépit et le temps avaient-ils fait leur œuvre — l'influence de la cour aidant — et l'inconstant inspirait-il maintenant une indifférence que l'infortune du coupable n'avait pas désarmée? Tout cela, Adelardi se flattait de le découvrir en une seule conversation, pourvu qu'elle consentît à causer avec lui. Quant à craindre qu'elle pût éluder sa pénétration, il avait à cet égard trop bonne opinion de lui-même.

Dès qu'elle parut, il la regarda donc avec le plus vif intérêt et avec une attention qu'il se permit sans scrupule; ne l'ayant vue que deux fois, quelques années auparavant, sans lui avoir jamais adressé la parole, il ne pensait point qu'elle pût le reconnaître avant que la formalité d'une présentation nouvelle eût été accomplie.

Vera traversa le salon, sans embarras, avec la grâce et l'aisance d'une personne accoutumée au grand monde et à l'effet qu'elle y produit. Elle était toute vêtue de noir, la cour, et même la ville, portant encore, avec une rigueur sans exemple, le deuil de l'empereur Alexandre. Ce vêtement rendait plus frappante encore l'éclatante blancheur de son teint, la couleur dorée de ses cheveux et

convenait à sa taille, d'une symétrie parfaite, mais plus noble que svelte. Pour unique ornement elle portait, attaché à l'épaule gauche, le nœud de ruban bleu auquel était suspendu le chiffre en diamants (insigne de son rang de demoiselle d'honneur), où étaient entrelacées les initiales des trois impératrices : Alexandrine, alors régnante; Marie, l'impératrice mère; enfin Élisabeth, la veuve inconsolable d'Alexandre, qui devait le suivre de si près au tombeau.

Une émotion récente colorait encore les joues de la jeune fille, et les larmes de l'orgueil blessé essuyées à la hâte avaient donné à son regard une expression mélangée de mélancolie et de hauteur, qui inspirait à la fois le désir de la plaindre et la crainte de l'aborder.

Elle commença par s'approcher de la table de whist où la maîtresse de la maison faisait sa partie. Celle-ci leva les yeux et se contenta de lui adresser en souriant un signe de tête amical. Vera, sans lui prendre la main, s'inclina et fit un geste à la fois gracieux et respectueux, en usage dans ces contrées entre deux femmes, lorsque l'une est beaucoup plus âgée que l'autre : elle prit le bout du châle de dentelle noire que portait la vieille dame et elle le porta à ses lèvres; puis elle resta

un moment debout, près de la table de jeu, et promena ses yeux autour d'elle.

Il n'y avait dans ce regard ni empressement, ni curiosité, ni coquetterie : c'était une simple reconnaissance des lieux et de ceux qui s'y trouvaient et il était facile de voir qu'elle ne cherchait et n'attendait personne ; elle répondait seulement tantôt par un léger mouvement de tête, tantôt par un sourire aux saluts qui lui étaient adressés.

Bientôt, apercevant un siége vacant, elle fit quelques pas pour aller y prendre place et se rapprocha ainsi du canapé où se trouvait Adelardi.

Elle était à peine assise, que le jeune diplomate qui, tout à l'heure, avait parlé d'elle, s'approcha avec un vif empressement auquel elle ne répondit que par un regard indifférent, en lui donnant deux doigts de sa main gantée. Ce fut là le moment choisi par le marquis pour s'approcher du jeune Allemand et lui demander de le présenter à la comtesse Vera.

A peine le nom d'Adelardi fut-il prononcé, qu'un souvenir, vague d'abord, puis assez distinct bientôt pour la faire rougir, se réveilla et pour un moment sembla lui causer un vif mouvement d'embarras; elle salua, sans parler, celui qui venait de lui être présenté, et, détournant sur-le-champ son

visage, elle continua pendant quelques instants sa conversation avec l'autre; mais ce ne fut que le temps nécessaire pour reprendre contenance. Elle eut bien vite mis fin à cet entretien insignifiant, et se retournant alors tout d'un coup vers Adelardi, elle lui dit sans aucun reste d'embarras apparent:

— Je me souviens très-bien, monsieur le marquis, de votre séjour à Pétersbourg, il y a trois ans; mais j'étais si jeune alors que vous m'avez probablement oubliée.

Adelardi répondit comme il l'eût fait en tout cas, mais dans celui-ci, avec vérité, que ce doute ne lui était pas permis.

— Quant à moi, continua-t-il, n'ayant jamais eu l'honneur de vous approcher, je devais nécessairement me croire parfaitement inconnu de vous.

— Vous aviez des amis qui prononçaient fort souvent votre nom, c'est pourquoi il m'était familier; tandis que, je l'avoue, vos traits s'étaient un peu effacés de ma mémoire.

— Les vôtres naturellement étaient demeurés présents à la mienne; d'ailleurs, moi aussi, j'entendais sans cesse parler de vous.

Il y eut un moment de silence.

— Avez-vous vu la princesse Catherine dernièrement? dit-elle.

— Non; j'ai quitté Florence au commencement de décembre.

— Pour venir à Pétersbourg?

— Oui.

— Et depuis lors vous y êtes resté?

— Oui; vous étiez absente à mon arrivée, sans cela je n'aurais pas attendu jusqu'à ce jour pour solliciter la faveur que j'obtiens actuellement.

Encore un moment de silence, puis la jeune fille regarda autour d'elle et poursuivit plus bas :

— Vous étiez donc ici le 24 décembre?

— Oui.

Elle hésita un instant, et, baissant la voix encore davantage, elle dit :

— Et depuis ce jour fatal, avez-vous revu votre ami?

— Oui, et j'espère le voir encore une fois... hélas! une dernière fois.

Vera mordit ses lèvres, qu'un tressaillement nerveux faisait trembler; mais bientôt, avec un aplomb qui surprit et dérouta un instant son interlocuteur, elle reprit :

— Je connaissais autrefois le comte Georges de Walden, mais depuis longtemps je l'ai perdu de vue. Néanmoins, cette sentence me fait horreur,

et je ferais tout au monde pour qu'il pût y échapper... lui et les autres.

— Lui *comme* les autres?... ni plus ni moins?

— Ni plus ni moins; ils me font tous pitié, et je voudrais que l'empereur leur fît grâce à tous.

Le son de la voix était loin d'être d'accord avec l'indifférence des paroles, mais son interlocuteur poursuivit comme s'il ne s'en fût point aperçu.

— Faire grâce à tous! ce serait une chimère! Mais il en est quelques-uns pour lesquels, peut-être, on pourrait implorer sa clémence.

— L'empereur est plus indulgent pour les coupables obscurs que pour ceux qui, après avoir été comblés de ses faveurs, ont méconnu ses bontés.

— Et cependant, poursuivit le marquis avec insistance, même pour quelques-uns de ceux-là, il y aurait des circonstances atténuantes à faire valoir.

— En connaissez-vous quelques-unes de cette sorte qui pourraient servir la cause du comte Georges? dit-elle vivement.

— Ne parlez pas si haut!... on pourrait nous entendre.

— Oui, vous avez raison, dit-elle, reprenant le même son de voix qu'auparavant, et tenez, chan-

geons de place, nous avons l'air de conspirer ici, cela attire l'attention. Allons regarder les albums qui se trouvent là-bas sur cette table, nous y continuerons cette conversation plus à l'aise.

— Eh bien, reprit-elle dès qu'ils eurent opéré le mouvement qu'elle venait de conseiller et qu'elle se fut placée devant un album qu'elle prétendait feuilleter avec la plus grande attention.

— Eh bien! répondit Adelardi, ce que je veux dire, c'est que beaucoup de choses inutiles à faire valoir devant la loi pourraient peut-être cependant ne pas demeurer sans effet sur celui qui est le maître de la loi.

Et tandis qu'elle l'écoutait avec un intérêt que ses yeux animés ou attendris, ses joues brûlantes, ses lèvres entr'ouvertes, manifestaient fort au delà de son intention, Adelardi plaida la cause de son ami, en racontant tout ce que nous savons sur sa complicité plus apparente que réelle, sur son ignorance des desseins véritables des conjurés, sur les circonstances qui, le 24 décembre, avaient causé sa présence parmi les insurgés. Enfin il lui donna tous les détails qu'elle avait ignorés jusque-là, ayant seulement appris de loin le délit de Georges et la sentence qu'il allait subir.

— Et l'empereur, dit-elle vivement, sait-il que

dans cette funeste journée c'est lui qui a sauvé la vie de son frère?

— J'en doute. Deux témoins seulement auraient pu l'attester. L'un d'eux a eu peur de se compromettre, et n'a point comparu ; l'autre a été récusé.

— Qui était cet autre témoin?

— Un nommé Fabiano Dini, secrétaire de Georges, un grand coupable, celui-là, et qu'on a déclaré indigne de foi. Il disait vrai cependant, et désirait ardemment que son témoignage pût sauver son maître.

— Il est condamné avec lui, sans doute?

— Oui, et plus sévèrement que lui; car il est condamné à perpétuité, tandis que la peine de Georges n'est que de vingt-cinq ans!

— *Que* de vingt-cinq ans! répéta-t-elle en frissonnant.

— Oh! oui, c'est horrible, plus horrible que la mort! Et Georges portera envie au misérable qui a été la cause première de son infortune; car ce Dini, blessé très-grièvement le 24 décembre, sera mort probablement avant le jour fixé pour leur lugubre départ.

En ce moment, ils furent interrompus par un incident qui n'était point étranger au sujet de leur entretien.

Une femme vêtue modestement, qui jusque-là s'était tenue à l'écart, s'approcha de la jeune demoiselle d'honneur, et, d'une voix émue et respectueuse, elle lui demanda si la requête adressée à Sa Majesté Impériale avait été agréée.

— Oui, dit Vera avec empressement. La permission est accordée, et à l'heure qu'il est, la princesse *** l'a reçue. Je l'ai déposée moi-même à sa porte en venant ici.

Elle tendit amicalement la main à celle qui venait de lui parler. Celle-ci se pencha, comme si elle eût voulu la baiser, mais Vera l'en empêcha en l'embrassant cordialement.

— Voilà une vraie et fidèle amie du malheur, dit-elle lorsque l'autre se fut éloignée. Elle serait capable de suivre elle-même maintenant en Sibérie celle dont elle a été la dame de compagnie pendant ses jours heureux. La princesse *** a du reste, dans son infortune, le bonheur de se sentir aimée et respectée de tous.

— Assurément, dit Adelardi. Quelle femme admirable, en effet!

— Si admirable, répondit Vera, que je ne le comprends pas du tout.

— Comment?

— Non, ce qu'elle veut faire, elle et d'autres, dépasse ma compréhension.

— Eh quoi ! dit Adelardi en la regardant avec un peu de surprise, vous ne comprenez pas qu'une femme puisse se dévouer ainsi tout entière pour un homme... pour un mari qu'elle aime?

Vera secoua la tête.

— Non, dit-elle, je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis. Si j'étais dans cette situation, si j'avais le malheur d'aimer l'un de ces condamnés, il pourrait compter sur moi pour chercher à obtenir sa grâce et pour user, dans ce but, de tous les moyens en mon pouvoir. Mais quant à partager son sort et à le suivre en Sibérie, non, mon cher marquis, je vous le déclare franchement, voilà une preuve de tendresse et de dévouement dont je me sens parfaitement incapable.

Une vision s'offrit en ce moment à la pensée d'Adelardi, qui fit un peu pâlir la beauté qu'il avait devant les yeux, et diminua légèrement l'admiration fort vive avec laquelle il l'avait regardée jusque-là.

— Eh bien, lui dit-il après un moment de réflexion, je connais un de ces condamnés pour lequel une femme, une jeune fille à peu près de votre âge, est prête à accomplir un acte encore

plus dévoué que celui de la princesse ***, car elle n'est pas sa femme. Elle n'est que... sa fiancée, et elle veut l'épouser tout exprès pour partager son sort.

— Ceci est tout à fait original, dit Vera.

— Pour cela, poursuivit Adelardi, elle a une double faveur à obtenir, et elle vient dans ce but à Pétersbourg, où elle sera peut-être demain, au plus tard dans quelques jours. Je me suis chargé de solliciter pour elle une audience de l'impératrice. Puis-je m'acquitter en ce moment de ce mandat par votre entremise?

— Sans doute. Toutes ces requêtes ont passé par mes mains, et aucunes n'ont été rejetées. Mais celle-ci est à coup sûr plus singulière que les autres.

Elle tira un petit portefeuille et un crayon de sa poche.

— Le nom de votre protégée? dit-elle.

Adelardi hésita un instant; puis il dit, en examinant avec un peu d'inquiétude l'effet qu'il allait produire :

— Elle se nomme... Fleurange d'Yves.

Il fut soulagé lorsque la demoiselle d'honneur inscrivit tranquillement ce nom dans son calepin en disant :

— Fleurange! voilà un nom fort bizarre, et que je n'ai jamais entendu de ma vie... Demain, poursuivit-elle en se levant et en remettant le portefeuille dans sa poche, avant midi vous aurez une réponse. A revoir, monsieur le marquis.

Au moment où elle lui donnait la main, elle ajouta à voix basse :

— Je vous remercie de tout ce que vous m'avez appris, et je tâcherai de m'en servir. Si vous voyez le comte Georges, dites-lui... Mais non, ne lui dites rien. Si, par impossible, je réussissais, il serait temps de lui apprendre ce qu'il doit à mes efforts. Sinon... il vaut mieux qu'il ignore toujours que j'ai échoué.

Le marquis Adelardi rentra chez lui fort préoccupé, et il prit d'abord avec distraction deux lettres qui l'attendaient sur sa table. Mais après les avoir ouvertes, il les lut successivement avec un égal intérêt.

Il regarda d'abord la signature de la première :

— Clément Dornthal. C'est le cousin qui accompagne notre belle voyageuse. Les voilà donc arrivés!... Allons, le dénoûment du drame approche; tâchons de jouer chacun nos rôles avec prudence. Le mien n'est pas le plus facile de tous!

Il ouvrit l'autre billet et le parcourut rapidement.

— Jeudi!... Je le verrai jeudi, à deux heures... Pauvre Georges! ce sera une douloureuse rencontre, malgré la nouvelle dont je serai porteur, et la consolante surprise qui l'attend.

Il acheva le billet, et vit avec satisfaction que grâce à la puissante intervention qui s'était mise en œuvre pour lui, il lui serait permis d'approcher le prisonnier, chaque jour pendant une heure, durant la semaine qui devait s'écouler jusqu'au départ du triste convoi des exilés.

— Pauvre Georges! répéta-t-il encore. Se peut-il que nous en soyons là?... Qui sait encore? Si, comme on le dit, *ce que femme veut, Dieu le veut*, tout espoir ne serait peut-être pas perdu; car, si je ne me trompe, voici deux volontés féminines appliquées à le servir, et assez énergiques pour vaincre en sa faveur le sort le plus contraire. *Deux*, c'est une de trop, sans doute, et je viens de courir un peu hardiment peut-être le risque d'une collision redoutable. Mais enfin, au point où en sont les choses, elles ne peuvent guère empirer. Si la belle Vera réussit, ce sera à Georges à se tirer de la position compliquée où pourra le placer la reconnaissance entre celle qui l'aura sauvée et celle qui était prête à le suivre. Si définitivement, au contraire (comme cela n'est que trop probable),

elle échoue, alors la chose devient fort simple, et il est évident qu'en ce cas notre charmante héroïne n'aura point de rivale à redouter.

LIII

Après toutes les surprises désagréables qui s'étaient succédé pour mademoiselle Joséphine pendant leur pénible voyage, elle en avait éprouvé une d'une nature différente, mais plus grande que toutes les autres, en arrivant à son terme. Son imagination, on le sait, ne faisait jamais grand frais pour embrasser ce qui dépassait le strict nécessaire. Ce n'était pas sans peine qu'elle avait réussi à comprendre que sa chère Gabrielle était décidée à venir épouser un inconnu, lequel était condamné aux galères, et cette idée inconcevable semblait avoir pénétré dans son esprit, à l'exclusion de toutes les autres. Elle était partie pour aller rejoindre un prisonnier, et depuis son départ d'Heidelberg elle se regardait comme acheminée vers un cachot. Aussi, lorsqu'elle entendit ces

mots: « Nous sommes arrivés! » et que leur traîneau passa sous la voûte d'une vaste porte cochère, elle fut saisie d'un grand frisson.

Ce fut donc avec une sorte de stupéfaction qu'elle se trouva dans un vestibule brillamment éclairé, conduisant par un large escalier à une belle et longue galerie, puis à une enfilade de salons au bout de laquelle on introduisit les voyageurs dans une salle à manger où les attendait un souper d'une recherche aussi inconnue pour mademoiselle Joséphine que la splendeur avec laquelle il était servi. Elle regardait avec une muette surprise, osant à peine toucher aux mets placés devant elle, et interrogeant du regard ses deux compagnons avec une expression de grande perplexité. Mais tous deux semblaient émus et préoccupés au point de ne rien observer de ce qui se passait autour d'eux. Fidèle à son habitude, mademoiselle Joséphine s'abstint pour le moment de les questionner.

Le repas s'acheva en silence. Clément écrivit ensuite un billet qu'un valet de chambre se chargea, devant elle, de faire parvenir à *M. le marquis*; puis les deux voyageuses furent conduites dans les appartements qui leur avaient été préparés. Fleurange embrassa sa compagne, lui souhaita

ne bonne nuit, et mademoiselle Joséphine demeura seule dans une chambre telle qu'elle n'en avait jamais vu, en face de grandes glaces où, pour la première fois de sa vie, elle s'apercevait de la tête aux pieds, et en présence d'un lit à baldaquin qu'elle osait à peine croire destiné à sa modeste personne, et où elle ne s'étendit enfin qu'avec un respect qui troubla longtemps son repos. Jamais l'excellente Joséphine ne s'était trouvée à ce point hors de son élément. Elle se demandait avec surprise si c'était bien elle-même qui était là, sous ces rideaux de soie; et lorsqu'elle s'endormit enfin, elle rêva que Gabrielle, splendidement vêtue, montait sur un trône, et qu'elle, mademoiselle Joséphine, vêtue de même, y montait avec elle. Ce sommeil agité ne fut pas de longue durée. Avant le jour elle était debout, et elle attendit avec impatience que l'heure fût assez avancée pour pouvoir quitter sa belle chambre et aller faire un voyage de découverte dans cette demeure inconnue qui, la veille au soir, lui avait paru être un palais de fées.

Cette impression ne fut point amoindrie par la lumière du jour. L'appartement était, en réalité, splendide et meublé avec le goût que la princesse Catherine faisait régner partout, et qui était aussi

recherché dans cette maison, où elle ne séjournait que trois mois de l'année, que dans le palais de Florence où elle passait sa vie.

Mademoiselle Joséphine alla donc d'une chambre à l'autre dans un état d'admiration toujours croissante ; et, tout en se promenant ainsi, elle remarqua que partout elle trouvait la même température douce et chaude, et ceci lui sembla tenir du prodige; car toutes les portes étaient ouvertes, et non-seulement elle ne voyait de feu nulle part, mais elle n'apercevait pas aux fenêtres la moindre vitre ou même le moindre châssis. Rien, en apparence, ne semblait la séparer de l'air glacé du dehors : glacé, en vérité, car à leur arrivée, ils avaient trouvé à Pétersbourg un froid de 15 ou 18 degrés, et pourtant... Que signifiait cette merveille? elle n'avait pas le moindre froid, bien que la vue de ces grandes fenêtres la fît frissonner et qu'elle n'osât regarder que de loin la vue que l'on découvrait au delà.

C'était une vaste plaine, couverte de neige, sillonnée de routes tracées et bordées par des branches de sapins. Des véhicules de toutes sortes circulaient en tous sens. De loin en loin, de vastes constructions, et au delà, les sombres murs d'une forteresse flanquée d'une église dont la flèche dorée

brillait au soleil d'hiver, soleil éclatant et sans chaleur, qui répandait sur la neige un éclat presque trop éblouissant et dont la lumière trompeuse, loin d'annoncer quelque adoucissement au froid de la saison, était au contraire le signe le plus certain de son impitoyable rigueur.

Tout en admirant, en regardant et en s'étonnant ainsi, mademoiselle Joséphine parvint jusqu'au dernier salon de l'enfilade, et là, debout devant l'une de ces grandes fenêtres, elle aperçut Fleurange immobile et absorbée dans une si profonde rêverie, qu'elle ne tourna point la tête à son approche.

— Ah ! Gabrielle, vous voilà ! Dieu soit loué ! J'étais perdue, et je me retrouve en vous voyant. Mais que faites-vous là, bon Dieu ! près de cette fenêtre ouverte ?

Fleurange, à ce mot, se retourna en souriant.

— Ouverte ! Ma bonne Joséphine, nous n'y resterions pas longtemps vivantes, vous et moi, vêtues comme nous voilà !

— En effet, je ne puis comprendre que je ne sois pas déjà glacée, et pourtant...

Fleurange lui fit signe d'approcher (car la vieille fille se tenait toujours à une distance respectueuse de ces menaçantes ouvertures), et elle lui

fit toucher de la main la glace épaisse qui formait, d'un seul morceau, la totalité de la fenêtre. Luxe inconnu à cette époque, ailleurs qu'à Pétersbourg, et qui trompait souvent même des yeux moins inexpérimentés que ceux de la simple Joséphine.

Rassurée et de plus en plus émerveillée, celle-ci demeura à côté de Fleurange, près de la fenêtre, et elle profita de l'occasion pour lui faire toutes les questions qu'elle avait réprimées jusque-là. Peu à peu tout lui fut expliqué, et elle comprit que cette maison magnifique était celle de la mère du comte Georges.

— Et lui! se hasarda-t-elle à dire, lorsque Fleurange eut répondu à toutes ses questions. Lui, Gabrielle, où est-il?

— Lui! répéta Fleurange, tandis que ses joues se coloraient et ses yeux se remplissaient de larmes, il est là; là, Joséphine, dans les murs de cette forteresse qui est devant nos yeux!

La pauvre Joséphine fit un soubresaut de surprise.

— Pardon! dit-elle. Si j'avais su cela, je n'aurais rien dit.

— Pourquoi, Joséphine?... Oh! la vue de ces murs ne me fait pas peur! J'ai hâte de les franchir, au contraire; j'ai hâte de quitter toute cette splen-

deur qui, maintenant comme autrefois, me sépare de lui! O ma bonne amie, il ne faudra pas me plaindre, le jour où vous me saurez réunie à lui!

Ce langage passionné faisait toujours à la vieille fille l'effet le plus étrange. Aussi se contenta-t-elle de répondre docilement:

— Eh bien, ma chère petite, nous ne vous plaindrons pas! C'est nous, moi et le pauvre Clément, qu'il faudra plaindre ce jour-là, et il ne faudra pas nous en vouloir si...

Et en dépit d'elle-même, de grosses larmes, qu'elle essuya rapidement, lui vinrent aux yeux.

Elle se tut pendant quelques instants, puis elle passa à un autre sujet, car elle sentait que celui-là la conduirait promptement à une explosion de douleur qu'elle était décidée à contenir pour ne pas affliger sa jeune amie.

— Comment nomme-t-on cette grande plaine qui est là devant nous, entre le quai et la forteresse? dit-elle bientôt.

— Cette plaine, répondit Fleurange en souriant, c'est la Néva.

— La Néva?...

— Oui, la rivière qui traverse la ville.

— La rivière? répéta mademoiselle Joséphine.

Allons donc, Gabrielle, je sais bien que je suis fort sotte en ce qui concerne les pays étrangers, mais pas au point, cependant, de croire ce que vous me dites là. Une rivière !... sur laquelle je vois de mes yeux plus de cent voitures, traîneaux, chariots de toutes espèces, qui se croisent en tous sens, et des maisons! et des hangars! Et qu'est-ce que ces deux grandes montagnes que j'aperçois là-bas?

— Ce sont des montagnes de glace, de vraies montagnes russes, Joséphine, qu'on a imitées en bois, il y a trois ans, à Paris : vous en souvenez-vous? Celles-ci, m'a-t-on dit, ne sont élevées à cette place que temporairement pendant le carnaval.

— Fort bien; mais tout cela prouve que ce n'est pas la rivière et que vous vous trompez.

— Cela paraît incroyable, en effet, mais tout ce que nous voyons là disparaîtra au printemps, et il ne restera qu'une belle eau bleue, qui coulera entre ce magnifique quai de granit et la forteresse! Cependant, j'en conviens, ne l'ayant jamais vu, j'ai moi-même peine à me le persuader.

En ce moment Clément parut. Il était pâle et silencieux, et tout indiquait que, pour d'autres raisons que mademoiselle Joséphine, sa nuit n'avait pas été moins agitée que celle de la vieille fille.

Après quelques paroles échangées avec ses compagnes, son regard traversa la large rivière et se fixa, comme celui de Fleurange, sur les sombres murs de la forteresse.

C'était un hasard étrange qui les avait amenés là, précisément en face de ce lieu, qu'il regardait avec désespoir, avec jalousie, avec horreur, et cependant dont il ne pouvait détourner ses yeux.

— Là, pensait-il, était donc le terme! Pour elle, le but désiré, pour lui, le tombeau de sa jeunesse! Oui! une fois qu'elle aurait franchi ces murs, tout serait fini à jamais, dût-il vivre au delà du terme ordinaire. Sa vie, à lui, allait finir, à vingt ans!...

Ces réflexions, et d'autres du même genre, n'étaient point faites pour rendre Clément aimable ce matin-là. Aussi était-il, non-seulement sérieux, ce qui lui arrivait souvent, mais, contre son habitude, sombre et taciturne. Leur déjeuner s'acheva en silence, et ce fut ensuite avec un grand effort qu'il parvint à reprendre à peu près son attitude ordinaire.

— Ma cousine, dit-il alors, j'ai l'air maussade ce matin, je le sens, et je vous en demande pardon. Mais, croyez que je ne suis que triste, triste de l'heure qui s'approche. Cela nous est bien per-

mis, n'est-ce pas? continua-t-il en prenant la main de mademoiselle Joséphine et vous n'exigez pas, je pense, Gabrielle, que nous nous séparions de vous sans regret?

— C'est ce que je lui disais à l'instant, dit la pauvre Joséphine, en s'essuyant les yeux; elle dit qu'elle est heureuse, qu'il lui tarde d'être là-bas — en jetant un regard à travers la rivière;— nous ne voulons que son bonheur, cela est certain; mais enfin, pour nous...

— Oui, dit Clément avec un sourire d'une tristesse amère, pour nous, les jours qui vont venir ne seront pas des jours heureux, et nous avons décidément le droit d'être tristes. Pour moi, je le suis aussi, Gabrielle, de ceux qui finissent, car, dans cette sphère où nous voici parvenus, mon rôle est achevé, et je perds aujourd'hui, sans retour, la joie de pouvoir vous être utile à quelque chose.

Il parlait encore lorsqu'on annonça le marquis Adelardi.

Clément se leva à la hâte.

— Restez, Clément, dit vivement Fleurange, restez; je veux que cet excellent ami vous connaisse.

— Je le veux aussi, mais pas en ce moment.

Dites-lui que demain, oui, demain matin... ou même ce soir, s'il veut me recevoir, je me présenterai chez lui ; ne me retenez pas maintenant.

Et, avant que le marquis eût paru, Clément était parti. Il se sentait de trop dans cette rencontre qui, pour Fleurange, était en effet, bien loin d'être indifférente. Revoir l'ami, le confident de Georges, celui qui, dans ce moment solennel, allait être entre eux un intermédiaire autorisé par sa mère!... il y avait bien dans ces pensées de quoi se sentir émue! Adelardi au surplus lui avait toujours inspiré sympathie et confiance, et, dans ce monde nouveau où elle se trouvait, elle comprenait combien son expérience lui serait utile et bienfaisante, car Clément avait eu raison de dire, tout à l'heure, qu'ici il ne pouvait plus rien. Il était aussi ignorant qu'elle-même des habitudes et des usages de la cour. Et, cependant, pour obéir aux instructions de la princesse Catherine, son premier soin devait être de se faire présenter à l'impératrice. Perspective formidable, dont elle était mille fois plus effrayée que de tout ce qui l'attendait au delà. Elle accueillit donc le marquis avec une confiance enfantine, et celui-ci sentit redoubler à sa vue l'attrait qu'elle lui avait toujours inspiré. C'était cette même beauté, cette même

simplicité; c'était surtout ce charme, unique à ses yeux blasés, de ne ressembler à aucune autre! Le nouveau genre de courage dont elle se montrait capable lui faisait aussi apprécier davantage celui qu'elle avait manifesté en se séparant de Georges, et lui révélait toute l'étendue du sacrifice accompli naguère avec tant de fermeté.

La mission qui avait été confiée à Adelardi prit donc à ses yeux un caractère plus grave qu'auparavant, et il fut un instant tenté de se reprocher d'avoir appelé la veille au secours de Georges une rivale, et peut-être une ennemie de la charmante fille qui était là devant lui.

Toute réflexion faite pourtant, il ne put regretter cette dernière tentative en faveur de son ami. Si elle échouait et si, par hasard, Vera était ensuite tentée de voir avec déplaisir une autre accomplir l'acte de dévouement dont elle s'était déclarée incapable, il avait pris quelques précautions pour la dérouter, et il se flattait que la grâce serait obtenue avant qu'elle eût découvert par qui elle était implorée.

En attendant, la demoiselle d'honneur avait été exacte. Le marquis apportait déjà sa réponse, et il la mit en ce moment entre les mains de sa jeune amie.

— Votre demande est accordée : « Mademoiselle Fleurange d'Yves sera reçue par Sa Majesté, jeudi à deux heures.

« V. L. »

— Après-demain ! dit Fleurange avec émotion. Puis elle poursuivit en rougissant : — Mais, comment se fait-il que ce nom, que je ne porte plus depuis si longtemps, se trouve dans ce billet?

— C'est bien le vôtre, n'est-ce pas? répondit évasivement le marquis.

— Oui, c'est le mien, mais...

Elle s'arrêta. Un souvenir particulier s'attachait maintenant pour elle, au nom de Fleurange. Depuis plus de trois ans, Georges seul l'avait prononcé. Et, un jour, à jamais gravé dans sa mémoire, il lui avait dit « qu'il gardait ce nom pour lui, pour *lui seul*. »

Elle regretta de le trouver là, écrit de cette main étrangère, et en éprouva un serrement de cœur involontaire.

— J'aurais mieux aimé que cette demande eût été faite sous le nom que je porte toujours.

— Pardonnez-moi; en ce cas, je suis le coupable, dit Adelardi; j'ai cru la chose indifférente, et il m'a semblé que le nom de *Fleurange* fixerait

mieux l'attention de celle dont vous devez implorer la faveur, et resterait plus sûrement dans sa mémoire.

Ce n'était là qu'un prétexte qui lui vint à l'esprit pour répondre à une question qu'il n'avait pas prévue. Son véritable motif avait été de dissimuler à la demoiselle d'honneur un autre nom qui lui eût peut-être été moins étranger, et auquel pouvait se rattacher dans son esprit quelque prévention contraire au succès de la demande dont elle s'était faite l'intermédiaire.

LIV

Deux heures venaient de sonner. Vera, selon sa coutume, attendait dans le salon qui précédait celui où l'impératrice donnait ses audiences. La porte fut bientôt ouverte par un huissier, et la personne qui était attendue ce jour-là parut en présence de celle qui devait l'introduire.

Il y eut de la part de l'une et de l'autre un premier et involontaire mouvement de surprise.

Fleurange s'arrêta incertaine; l'aspect de Vera ne répondait en rien à l'idée qui s'était présentée à son esprit lorsqu'on lui avait annoncé « qu'à la porte de Sa Majesté, elle trouverait la demoiselle d'honneur de service, » et elle se demanda un instant si elle était en présence de l'impératrice elle-même.

Vera, de son côté, s'attendait encore moins à voir une suppliante telle que celle qui venait de paraître.

La princesse Catherine, qui pensait à tout, avait eu soin, en effet, de disposer pour ce grand jour la toilette de celle que, dans ce moment, elle regardait comme la fiancée de son fils; et, l'heure venue, la jeune fille ouvrit un coffre, mis à part dans son bagage, et obéit docilement aux instructions qu'elle y trouva écrites de la main de la princesse, avec le costume qu'elle devait revêtir.

C'était cependant une robe noire, comme le voulait alors l'étiquette, mais c'était une robe de cour, et la princesse s'était complu à la rendre aussi magnifique que possible. Fleurange, ainsi vêtue, était éclatante. Pour tous bijoux, néanmoins, elle ne portait qu'une chaîne d'or, à laquelle était suspendue une croix cachée dans son corsage (don précieux de son père, qu'elle ne quittait jamais),

et à son bras droit était attaché un bracelet que la princesse Catherine avait ôté du sien, pour le donner à la jeune fille, la veille de son départ, en l'assurant qu'il lui porterait bonheur. Sur sa tête aucun ornement; mais ses beaux cheveux relevés et tressés d'une manière inusitée à cette époque, gracieuse toutefois, aussi bien que frappante, et qui ajoutait un charme original de plus à celui de toute sa personne, assez noble pour sembler être née à la cour, assez simple pour indiquer avec évidence qu'elle y paraissait pour la première fois.

Les deux jeunes filles se regardèrent, et, ainsi que nous l'avons dit, leur surprise fut mutuelle. Mais ce ne fut qu'un instant.

Vera s'avança :

— Mademoiselle Fleurange d'Yves, n'est-il pas vrai ? dit-elle.

Fleurange s'inclina.

— L'impératrice vous attend, suivez-moi.

Elle la précéda, et, arrivée à la porte qu'elle allait ouvrir, elle lui dit :

— Otez le gant de votre main droite, c'est l'étiquette, et remettez votre supplique de cette main-là.

Fleurange obéit, et déganta machinalement sa belle main, dans laquelle tremblait le papier

qu'elle tenait. Elle s'arrêta un instant, pâle et émue.

— N'ayez pas peur, mademoiselle, lui dit la demoiselle d'honneur d'une voix encourageante. Sa Majesté est la bonté même, et vous n'avez rien à craindre. Elle est, d'ailleurs, on ne peut mieux disposée à vous bien recevoir.

Il n'y eut plus le temps d'ajouter une parole.

La porte venait de s'ouvrir. Vera entra la première, elle s'inclina, et fit passer Fleurange devant elle. Puis, après une nouvelle et profonde révérence, elle se retira, laissant la jeune fille seule avec l'impératrice.

L'audience dura au delà d'une demi-heure, et Vera, bien qu'accoutumée à attendre, commençait à trouver le temps long, lorsque la porte se rouvrit, et Fleurange reparut. Elle avait le visage ému, les yeux brillants et humides. En apercevant Vera, elle s'arrêta et lui prit les mains.

— Oh ! vous aviez raison, dit-elle. Sa Majesté a a été pour moi d'une adorable bonté ! Mais je sais aussi ce que je vous dois ! Je sais que c'est grâce à vous que j'ai été exaucée, même avant d'être entendue. Que Dieu vous récompense, mademoiselle, et vous rende ce que vous avez fait pour moi !

Vera répondit à cette expansion avec une cordialité qui ne lui était pas toujours habituelle. Puis elle accompagna Fleurange jusqu'à la porte. Là, en se disant adieu, leurs yeux se rencontrèrent, et une même impulsion leur fit faire à toutes deux un léger mouvement... Mais un peu de timidité d'une part, un peu de hauteur de l'autre les arrêta, et les deux jeunes filles se quittèrent sans s'être embrassées.

Vera retourna lentement sur ses pas et rentra dans le salon de l'impératrice. Dès que celle-ci l'aperçut :

— Eh bien, Vera, qu'en dites-vous? Avez-vous jamais vu une plus charmante apparition ?

— Cette jeune fille est en effet bien belle, dit Vera d'un air pensif; elle a des yeux comme je n'en ai jamais vu.

— Oui, en vérité ! des yeux qui vous regardent si bien en face! un regard si simple, si droit, presque si assuré, s'il n'était pas si doux ! Je n'ai pas eu de peine, je vous en réponds, à lui promettre d'envoyer et de recommander sa requête. Tenez, elle est là, je n'ai pas même voulu la lire. Je suis décidée à faire accorder à cette charmante fille tout ce qu'elle demande. Il me suffit de savoir qu'elle aime un de ces condamnés et qu'elle veut l'épouser

pour le suivre. On ne lui refusera pas cette terrible faveur, je m'en fais le garant.

L'impératrice alla se rasseoir dans son grand fauteuil.

— Mais quels fous sont les hommes ! — poursuivit-elle, après un moment de silence. — Jeter ainsi dans de folles aventures le bonheur des autres avec le leur ! En vérité, j'admire ces femmes que rien ne rebute, que rien n'épouvante et qui se sacrifient ainsi pour ces égoïstes.

— Oui, dit Vera, leur dévouement est sans doute admirable ; mais les femmes qui implorent, qui supplient, qui détournent enfin le châtiment de la tête des coupables, ont aussi un bien beau rôle, madame, un rôle que ces malheureux ont sujet de bénir.

— Je vous comprends, Vera. Vos grands yeux suppliants n'ont rien à me rappeler ni à me reprocher : j'ai déjà dit à l'empereur tout ce que j'ai appris de vous hier. Il faut laisser maintenant sa magnanimité le guider et ne plus l'importuner.

Ces mots furent dits avec un léger accent d'autorité, et quelques instants de silence le suivirent.

Vera avec un mélange de tristesse et d'humeur, demeura immobile et les yeux baissés, atten-

dant que sa souveraine lui donnât ses ordres.

Dans cette attitude, elle aperçut à ses pieds, sur le tapis, un bracelet qu'elle ramassa, pour le rendre à sa maîtresse, lorsque celle-ci le reconnut :

— Ah ! dit-elle, c'est le talisman que cette charmante créature portait tout à l'heure à son bras. Gardez-le, Vera, vous le lui renverrez demain avec la réponse qu'elle attend.

Vera regarda curieusement le bracelet : c'était une épaisse chaîne d'or, fermée par une cornaline d'un rouge foncé, sur laquelle était gravé un talisman. Ce bijou ne lui était pas absolument inconnu. Elle avait vu à quelqu'un un bracelet pareil à celui-là. Elle en était sûre, mais à qui ? Elle ne pouvait en ce moment se le rappeler.

Tandis qu'elle faisait cet examen, l'impératrice poursuivit :

— Maintenant, sans perdre de temps, mettez-vous là, à cette table, et écrivez de ma part au prince W..., *de ma part*, entendez-vous ? Joignez cette supplique à votre lettre, et dites que je désire que la demande qu'elle contient soit accordée et que je le prie de m'envoyer la réponse (la réponse favorable) demain matin au plus tard. Dès qu'elle arrivera, vous l'enverrez sans retard,

en mon nom, à cette jolie fille. Elle demeure dans la maison de la princesse Catherine Lamianoff, sur le grand quai.

Vera tressaillit légèrement,

— De la princesse Catherine ?

— Oui, mais hâtez-vous de faire ce qu'il y a de plus pressé.

Vera regarda de nouveau le bracelet : ce nom venait de fixer le vague souvenir imparfaitement réveillé tout à l'heure ; c'était à elle, à la princesse Catherine qu'elle avait vu ce bracelet.

— Voyons, Vera, à quoi pensez-vous ?

— A rien, madame. Pardon.

— Écrivez alors bien vite ce que je vous ai dit, et faites porter la lettre et son contenu sans retard.

Vera obéit sans répliquer. Elle prit la supplique et s'approcha d'une table placée dans la profonde embrasure de l'une des fenêtres, devant laquelle un treillage d'or couvert de plantes grimpantes formait un véritable paravent.

Dès qu'elle fut à cette place, où elle ne pouvait plus être aperçue, et avant de commencer à écrire la lettre qui lui avait été dictée, elle ouvrit vivement la supplique et la parcourut des yeux. Ce regard suffit pour justifier le soupçon qui venait

de naître. Une pâleur mortelle couvrit son visage ; ses traits, si calmes d'ordinaire, furent subitement transformés par la plus violente explosion de courroux et de haine. Elle froissa le papier et demeura immobile sur la chaise où elle était tombée, hors d'état d'agir, de penser, de se rappeler ni où elle était, ni ce qu'elle avait à faire.

Enfin elle revint à elle et fit un effort pour rassembler ses idées. Les instants s'écoulaient : l'impératrice allait s'étonner du temps qu'elle mettait à lui obéir. Elle prit donc une plume ; mais elle avait à peine tracé quelques mots d'une main tremblante, lorsqu'un bruit inusité à cette heure, se fit entendre dans la cour : le tambour battait, le poste se mettait sous les armes. Vera se leva avec surprise et regarda par la fenêtre. L'empereur arrivait dans son traîneau, seul et sans escorte, selon sa coutume, quoique cette heure ne fût pas celle où il venait d'ordinaire. Peu après, les portes du salon s'ouvrirent. C'était pour Vera le signal de quitter la chambre. Elle déchira le billet, mit la supplique dans sa poche et, au moment où l'impératrice s'avançait au-devant de son époux, la demoiselle d'honneur disparaissait par la petite porte et rentrait précipitamment dans sa chambre située tout près de l'appartement de sa souveraine.

Une heure tout entière se passa, elle n'aurait su dire comment. Elle avait su prendre sur elle-même, dissimuler souvent, et même, aux yeux de presque tous, déguiser tout à fait la véhémence d'un sentiment que le dépit avait faiblement combattu et qui s'était regardé comme assuré de vaincre un jour tous les obstacles. Quels étaient-ils d'ailleurs ces obstacles? Georges, l'époux choisi par elle dès son enfance, n'avait-il pas témoigné assez visiblement naguère l'attrait qu'il éprouvait pour elle? Et cet avenir préparé pour eux dès le berceau, n'avait-il pas, tout autant qu'elle, semblé en appeler de ses vœux la réalisation? Depuis, il est vrai, un nuage avait passé sur ce brillant horizon, et lorsqu'elle l'avait revu, Georges n'était plus le même... Pourquoi? elle avait cherché à le savoir; mais tout ce qu'elle avait pu recueillir, c'était qu'une jeune fille, une obscure demoiselle de compagnie au service de sa mère l'avait un instant fasciné, et elle avait alors entendu murmurer tout bas le nom de *Gabrielle;* mais la fière Vera ne s'inquiétait pas pour si peu. L'avenir était à elle, et elle l'attendait sans crainte, lorsque la nouvelle du crime et de l'infortune de Georges vint la frapper comme un coup de foudre, et lui faire mesurer en même temps par la vivacité de sa douleur

la profondeur de sa tendresse pour lui. Elle n'avait plus eu dès lors qu'une pensée : fléchir l'empereur, obtenir la grâce de Georges, le ramener encore à elle ; et son premier échec ne lui avait pas ôté l'espoir de réussir. Mais tandis que son influence, sa passion, ses efforts, étaient encore demeurés sans résultat, une autre... et quelle autre ! (Vera malgré son orgueil, n'était ni assez vaine, ni assez sotte pour n'avoir pas reconnu le charme redoutable contre lequel elle allait avoir à lutter)... une autre, jeune, belle autant qu'elle, plus qu'elle, éclipsait en un instant, par un acte héroïque, tout ce que son propre dévouement avait jamais rêvé, et allait au delà du terme qu'il eût osé franchir ! Comment douter des sentiments de Georges, lorsque celle qu'elle venait de voir apparaître dans sa prison? Comment lutter ? que faire ? qui était-elle d'ailleurs, qui était cette femme qui se montrait ainsi soudain entre eux? cette femme qui avait l'air d'un ange et qu'elle haïssait comme si elle eût été un démon? Tout à coup une idée traversa son esprit comme un trait de lumière : « Serait-ce là Gabrielle ? » s'écria-t-elle tout haut. Mais avant que Vera eût le temps de s'arrêter à cette pensée et de calmer l'agitation nouvelle qu'elle avait fait naître, le son de la petite clochette interrompit

cette rêverie agitée. Vera se leva, avec quelque surprise toutefois, car le signal accoutumé du départ de l'empereur ne s'était pas fait entendre, et il était bien rare qu'elle fût admise en tiers lorsqu'il était présent ; mais son hésitation ne dura qu'un instant, car la clochette, vivement agitée, répéta son appel : Vera se hâta alors d'y répondre, et, tandis qu'à la vue de son souverain elle s'arrêtait à la porte avec embarras et s'inclinait profondément, elle entendit l'impératrice, avec un mélange de bonté et d'impatience, s'écrier :

— Arrivez donc, Vera ! L'empereur veut vous parler, et c'est *lui* que vous faites attendre !

LV

Tandis que ce que nous venons de dire se passait au palais, le marquis Adelardi se dirigeait vers la forteresse, considérant, chemin faisant, ce que, dans les circonstances actuelles, il serait opportun de dire à Georges. Après y avoir mûrement réfléchi, il résolut de ne point lui annoncer l'arri-

vée de Fleurange avant de connaître l'issue de l'entrevue de celle-ci avec l'impératrice. Il ne fallait pas, dans son malheur, torturer Georges par de vagues espérances ; il fallait surtout lui éviter de nouveaux mécomptes. Ce n'était, d'ailleurs, qu'ajourner de bien peu cette communication, puisque l'audience de la jeune fille avait lieu ce jour-là, et qu'il lui serait permis le lendemain d'agir en pleine connaissance de cause.

A ces pensées se joignait une vive appréhension en songeant aux conjonctures nouvelles dans lesquelles se trouvait son ami. Maintenant que son sort était fixé, maintenant que l'émotion de la lutte qui s'était prolongée pendant toute la durée du procès était finie, maintenant que l'heure de la résignation était venue, dans quelle disposition serait Georges ?

Georges, avec sa nature ardente et téméraire, mais en même temps délicate, rebelle à toute entrave, sensible au bien-être avec excès, comment supporterait-il l'horreur de cette situation nouvelle ? lui, qui dans tout ce qui était l'objet de ses études, de ses goûts ou de ses passions, n'avait jamais eu d'autre but que la jouissance ! Par son intelligence, par son cœur, par son esprit, par ses sens, jouir ! tel avait été le mobile unique de ses

actions, même les meilleures ; et jusque dans les hasards dangereux qui l'avaient conduit à sa perte, il avait cherché, plus encore la satisfaction d'une soif d'émotions nouvelles et inconnues, que la réalisation d'un rêve chimérique mais généreux. Lui, pour qui les mots devoir, sacrifice, contrainte n'avaient aucun sens, quelle serait aujourd'hui son attitude en présence, non plus du danger, mais du malheur, sous cette forme impitoyable?

Le marquis se faisait ces questions avec une inquiétude fondée peut-être sur quelque ressemblance entre sa nature, à lui, et celle qu'il connaissait si bien. Tous les deux étaient des hommes du monde : l'un plus raffiné, plus distingué, plus séduisant ; l'autre plus fin, plus pénétrant, plus judicieux. Tous deux généreux et nobles, et, en dehors des égarements politiques qui les avaient entraînés l'un et l'autre, incapables d'une action basse et indigne de leur sang de gentilhomme. Mais il existe dans l'âme humaine une corde, dont le son est un écho de la voix divine, et c'était précisément celle-là qui était muette chez ces deux hommes accomplis d'ailleurs, ou sinon muette, chez le plus âgé des deux, du moins, selon l'expression du grand poëte de sa patrie, inerte et faible « *à cause d'un trop long silence.* » Cette corde

mystérieuse et profonde ne retentit jamais bien haut, il est vrai, et tous les bruits du monde et de la vie, les passions, les plaisirs, l'esprit, le talent, la gloire l'étouffent bien souvent et empêchent de remarquer sa présence ; mais lorsque vient l'heure silencieuse de l'adversité, c'est alors qu'on l'entend distinctement et que son harmonie puissante et douce transforme parfois l'atmosphère qu'elle remplit. C'est alors aussi que son absence se fait sentir et produit une horreur dont la cause échappe le plus souvent à ceux qui l'éprouvent!

Georges n'était point détenu dans un cachot, mais dans une chambre étroite où le jour ne pénétrait que par une haute fenêtre grillée. Il ne s'y trouvait d'autre meuble que son lit, une table et deux chaises de paille. Dans ses précédentes visites, le marquis avait trouvé son ami triste, mais toujours calme et intrépide, et pour ainsi dire dédaigneux du danger. Jusque-là, bien que pâle et amaigri, ses traits gardaient toujours leur caractère noble et altier, et le désordre de sa chevelure et même celui de ses vêtements n'ôtaient rien à cet aspect aristocratique qui, dans le sens le meilleur du mot, caractérisait toute sa personne.

Mais aujourd'hui il n'en était plus ainsi, le travail des années ou celui d'une longue maladie

semblait s'être accompli depuis leur dernière rencontre.

Assis près de sa table dans une attitude de morne abattement, il leva à peine la tête à l'approche de son ami, qui, après lui avoir serré la main, demeura quelques instants trop ému de son côté pour rompre ce lugubre silence.

Georges attendit que les pas du gardien de la prison qui venait d'introduire le visiteur se fussent éloignés.

— Vous voilà, Adelardi ! dit-il enfin d'une voix altérée. Je m'étonnais de ne pas vous voir depuis que... depuis que tout est décidé.

— Je n'ai pu obtenir plus tôt la permission d'entrer ; en revanche, on me l'a accordée pour tous les jours jusqu'à...

Il s'arrêta.

— Jusqu'à celui où je quitterai les délices de ce lieu pour celles qui m'attendent en le quittant ! dit Georges avec un rire amer. Adelardi ! poursuivit-il en changeant de ton et en se levant tout d'un coup, se peut-il qu'un ami tel que vous soit venu me trouver aujourd'hui les mains vides? se peut-il que vous n'ayez point deviné ce qu'il me fallait et que vous soyez là sans m'avoir apporté un moyen d'échapper à mon sort et me donner moi-même

cette mort qu'on a la barbarie de me refuser?...

Il arpenta deux ou trois fois la chambre avec une sorte d'égarement.

— Répondez-moi donc, Adelardi, s'écria-t-il d'un ton violent. Pourquoi ne m'avez-vous pas rendu ce service suprême? Dans la situation où je me trouve, vous l'auriez attendu de moi, et je vous déclare que vous ne l'auriez point attendu en vain.

Le marquis n'ignorait point les principes au nom desquels il pouvait répliquer, mais il avait dès longtemps perdu l'habitude d'y faire appel. Il se borna donc à dire:

— Vous savez bien, Georges, que ce que vous me demandez est impossible.

— Ah! oui! je l'oubliais!... c'est juste. On prend des précautions pour empêcher les victimes de se frayer hors de ces murs un autre chemin que celui qui leur est préparé par leurs bourreaux; mais l'on ne pense pas, continua-t-il avec agitation, à toutes les ressources du désespoir, et lorsqu'un homme veut mourir, il faudrait être plus habile qu'ils ne le sont pour l'en empêcher et pour l'obliger à accepter l'odieuse vie qu'ils prétendent lui imposer.

Adelardi le laissa exhaler pendant quelque temps

encore, sans l'interrompre, les lugubres paroles qui se pressaient dans son esprit et sur ses lèvres. Enfin il lui dit avec une soudaine fermeté :

— Georges, jusqu'à ce jour je vous ai vu calme et énergique ; mais en ce moment vous me faites entendre des paroles indignes de votre courage.

Une légère rougeur colora le front du prisonnier, et il vint se rasseoir à la place qu'il avait quittée.

— Vous avez raison, mon ami, j'en conviens ; je ne suis plus ce que j'étais... Je dois en effet vous surprendre, je ne me reconnais plus moi-même.

Il resta pensif quelques instants, puis il reprit :

— C'est étrange ! car enfin, Adelardi, si je dis que jusqu'à ce jour la crainte m'a été inconnue, que le danger et la mort ne m'ont jamais fait reculer ; si je dis que j'avais du courage, ce n'est point m'attribuer un mérite extraordinaire, puisque tout homme à peu près le possède. Oui, si quelque vertu m'est tombée en partage, c'est bien celle-là, à ce qu'il me semble. Pourquoi donc suis-je faible aujourd'hui?... Courage ! répéta-t-il après un silence. Est-ce vrai? est-ce bien cela? Avais-je du courage? ou bien étais-je seulement brave? Il me

semble que c'est une autre chose. D'où vient la différence?

— Je ne sais, dit le marquis d'un air rêveur, mais il y en a une, cela est certain.

Ni l'un ni l'autre ne possédaient la véritable clef de l'énigme, ni l'un ni l'autre ne songeaient en ce moment à la chercher. Mais Adelardi, charmé de voir se détendre un peu l'état violent dans lequel il avait trouvé son ami, continua l'entretien sur le terrain où Georges l'avait amené; il y voyait d'ailleurs un moyen d'effleurer de loin le sujet qu'il ne voulait pas encore aborder directement.

— Oui, reprit-il, bravoure et courage, ce n'est pas la même chose, et ce qui le prouve, c'est que les femmes les plus timides savent, dans l'occasion, être courageuses autant et souvent plus que nous.

— Oui, cela est vrai, j'en conviens.

— Et, tenez, continua Adelardi en le regardant avec attention, ce courage, plus d'un de vos compagnons d'infortune en fait aujourd'hui l'épreuve d'une manière signalée.

— Comment cela?

— Ne savez-vous pas que leurs femmes, sans hésitation et sans peur, ont demandé et obtenu la faveur de partager leur sort? Quelques-unes les

accompagnent pendant leur triste route, d'autres les suivront.

— Et leurs maris acceptent ce sacrifice?

— Ceux qui inspirent ces grands dévouements savent en général les comprendre et les accepter. Oui, l'un d'eux, même, hier, parlant à un ami admis près de lui comme je le suis près de vous, lui disait : « J'accepte tout maintenant, et je subirai ma peine sans me plaindre : je ne serai pas séparé d'elle! La seule douleur intolérable de la vie me sera épargnée, je ne murmure plus et je rends grâce à l'empereur! » Il faut ajouter qu'il vient d'épouser cette femme et qu'il l'adore.

— La seule douleur, répéta lentement Georges, la seule!... Franchement, voilà ce qu'il m'est impossible de comprendre! Aimer une femme au point de sentir que sa présence adoucit un sort tel que le nôtre, et que ne plus la voir est un malheur qui surpasse celui qui nous attend! non, je ne comprends pas cela, je l'avoue.

— Et cependant, dit Adelardi avec quelque vivacité...

Mais il s'arrêta et n'acheva pas sa pensée : on peut éprouver ou admirer la tendresse héroïque, on ne la suggère pas.

— Et cependant, poursuivit Georges en sou-

riant, que de fois vous m'avez vu amoureux, n'est-ce pas?... voilà ce que vous alliez dire. Oui, j'en conviens, quoique peut-être je ne l'aie été sincèrement qu'une fois, une seule fois, et encore! Que voulez-vous que je vous dise, Adelardi? L'amour, même celui-là, était une fête dans ma vie... c'était un éclat de plus, une jouissance de plus, un charme de plus. Cette beauté! cette naïve et rare intelligence! cette vertu même qui ajoutait un attrait inconnu à la tendresse passionnée que trahissaient parfois, en dépit d'elle-même, ses beaux yeux purs et sincères! oh! oui, cette fois-là, j'étais amoureux, et j'eusse facilement commis une folie que je suis heureux aujourd'hui d'avoir évitée! Pauvre Fleurange! si je l'eusse épousée, quel sort je lui réservais... et à moi!

— A elle! oui, je le conçois; le sort que lui promettait votre tendresse, à l'heure où vous la lui témoigniez sans scrupule était fort différent; mais si elle, elle, charmante, dévouée, courageuse... si elle était là près de vous, n'imaginez-vous pas qu'elle pût maintenant adoucir le vôtre?

— Le mien?... Mon sort? mon affreux sort actuel?

Georges fit cette question avec son rire amer,

et reprenant le même ton qu'au début de leur entretien :

— Non, non, je ne suis pas de ces hommes auxquels l'amour suffit à lui tout seul, et dépouillé de tout ce qui en fait au dehors la parure et le prix. En un mot, pensez de moi ce que vous voudrez, Adelardi, mais je ne ressemble en rien à ce compagnon d'infortune que vous venez de me citer. Aucune tendresse humaine ne me ferait supporter la vie que je mène ici; jugez de ce que ce sera ailleurs!

Il se leva et se remit à marcher avec agitation, tandis qu'Adelardi se taisait, en proie à un mélange de pensées troublées et pénibles. Bientôt Georges reprit avec une sorte d'emportement :

— Tenez, Adelardi, ne me parlez que d'une seule chose, ne me donnez qu'une seule espérance : la mort!... La mort! je ne veux qu'elle!

Et portant la main avec un geste désespéré à la cravate noire attachée négligemment autour de son cou :

— En dernier ressort, ce sera ma ressource, dit-il d'une voix rauque, si d'ici à huit jours je ne parviens pas à trouver, pour échapper de leurs mains, un moyen plus digne d'un gentilhomme.

Son ami gardait un triste et morne silence. Que

dire? que répondre en effet à l'heure où tout manque sur la terre, lorsque le ciel est fermé? Adelardi eut en ce moment la pleine conscience, le vif ressouvenir de ce qui lui manquait. Il appartenait à un pays où les premières impressions sont toujours chrétiennes, et il est rare que la plus longue durée d'indifférence et d'oubli les efface complétement de l'âme où dès l'enfance elles ont été profondément empreintes.

— Mon cher ami, dit-il avec une gravité mélancolique qui ne lui était point habituelle, pour vous être bon à quelque chose en ce moment, il faudrait, je le sens, être autre que je ne suis. Oui, Georges, contre la sombre tentation qui vous domine, contre le désespoir que soulève en vous la perspective du sort affreux qui vous menace, il n'y a qu'un seul moyen, un seul, un unique remède, et je me sens indigne de vous le suggérer.

Sa voix se troubla et il continua avec émotion :

— Georges! il faudrait croire, et il faudrait prier!

Georges fut un instant surpris et ému, et après un assez long silence, que ni l'un ni l'autre ne cherchait à rompre, il dit d'une voix plus douce :

— Eh bien, Adelardi, qu'il me soit du moins permis, en priant, d'implorer une grâce qui n'a

pas été refusée à un homme plus coupable encore que je ne le suis : Fabiano se meurt.

— Oui, je savais que sa blessure ne pouvait guérir.

— Il n'en serait pas mort cependant si vite peut-être, sans le typhus qui l'a violemment attaqué avant-hier. J'espérais quelque chose pour moi-même de cette contagion, lorsque, par crainte sans doute de voir diminuer ainsi notre lugubre chaîne, on l'a enlevé d'ici cette nuit et on l'a envoyé mourir à l'hôpital, je ne sais où.

En ce moment la clef se fit entendre, l'heure était écoulée, il fallut se séparer : ce fut avec un effort à peine adouci par la pensée que ce n'était pas encore un adieu et que ces tristes rencontres se répéteraient plus d'une fois avant la dernière.

Au moment où le marquis allait quitter la prison, le gardien qui lui en ouvrait la dernière porte lui dit à voix basse :

— Je ne crois rien faire de contraire à mon devoir en vous chargeant de cette lettre, monsieur. Le prisonnier mourant qu'on a emporté cette nuit me l'a donnée un jour en me priant de la faire parvenir à son adresse, après son départ pour là-bas. Le voilà parti maintenant pour ailleurs, et je voudrais accomplir la volonté de ce pauvre diable.

— Donnez, dit Adelardi en la prenant, je me charge de l'envoyer.

Lorsqu'il fut dehors, il regarda la lettre qu'on venait de lui confier, et sa surprise fut grande en découvrant qu'elle était adressée à *mademoiselle Gabrielle d'Yves, chez M. le professeur Dornthal, à Heidelberg.*

LVI

En quittant la forteresse, le marquis remonta dans son traîneau, mais il ne donna pas d'ordre à son cocher, étant encore incertain sur le lieu où il voulait se faire conduire. Fleurange, à l'heure qu'il était, devait être revenue du palais. Irait-il tout droit la trouver, ainsi qu'ils en étaient convenus la veille, pour apprendre d'elle l'issue de son audience et en même temps pour lui remettre cette lettre dont il était le dépositaire? C'était ce qu'il y avait de plus simple, et lorsqu'il se demanda pourquoi il hésitait, il lui sembla que c'était parce qu'il remportait de son entrevue avec

Georges une sorte de mécontentement ou du moins d'inquiétude, dont il craignait de laisser apercevoir la trace. Dans la singulière mission qu'il avait à remplir, il commençait à sentir que la tendresse et le courage ne pesaient pas d'un poids égal des deux côtés, et il se serait bientôt demandé avec inquiétude s'il était bien certain que la reconnaissance fût plus tard à la hauteur du dévouement, s'il n'eût été rassuré à cet égard par plusieurs réflexions.

Il n'était pas, en effet, très-surprenant peut-être, que Georges fît bon marché d'un bonheur qu'il devait regarder comme impossible. Mais si celle qu'il était si loin d'attendre apparaissait tout d'un coup dans sa prison, se plaindrait-il alors que la mariée fût trop belle? Le marquis ne le pensait point. Mieux que personne, il savait quel charme Fleurange avait exercé naguère; aucune femme, jamais, n'avait eu sur le cœur mobile de Georges un tel empire, et il était certain qu'il lui suffirait de la revoir un seul instant pour en subir de nouveau l'attrait puissant. A cet égard, sa parfaite connaissance du caractère de son ami l'empêchait d'avoir un doute; il en vint donc à cette conclusion que, bien qu'il se fût senti tout à l'heure blessé de la froideur de son langage lorsqu'il lui parlait de

Fleurange, dès qu'elle paraîtrait, cette froideur s'évanouirait comme de la neige au soleil, et qu'il ne pouvait craindre qu'elle s'en aperçût et n'en souffrît jamais. C'était là, pour lui, le point le plus important.

L'intérêt que lui inspirait Fleurange était un des sentiments les plus purs et les meilleurs qu'il eût jamais éprouvés de sa vie. Sans s'en douter, et sans le vouloir, elle exerçait sur lui une bienfaisante influence. Mille impressions lointaines, effacées et presque étouffées par le monde, se réveillaient dans l'atmosphère pure qui environnait cette jeune fille, et il les accueillait avec un sentiment dont il était lui-même surpris. Aussi, depuis qu'il l'avait revue, prenait-il au sérieux, dans l'intérêt de son bonheur plus que de celui de Georges, le rôle quasi paternel que la princesse Catherine lui avait confié vis-à-vis de tous les deux.

Les considérations que nous avons énumérées l'ayant toutefois complétement rassuré sur les dispositions, sinon présentes, au moins prochaines, de Georges, il reprit son premier projet et se fit conduire à la maison du grand quai. Il avait déjà mis pied à terre, et demandé à être introduit auprès de mademoiselle d'Yves, lorsqu'il aperçut Clément qui traversait le vestibule. L'idée lui vint

alors qu'il ferait mieux de s'adresser d'abord à lui.

Clément était sombre et préoccupé. Il venait de voir sa cousine revenir du palais dans tout l'éclat que sa parure et la joie du succès ajoutaient à sa beauté. Mais le marquis n'eut pas le temps de remarquer en ce moment la physionomie du jeune homme, ni l'effort avec lequel il répondit aux premières questions qu'il lui adressait dès qu'ils furent seuls dans un salon du rez-de-chaussée, où il entra avec lui.

— J'ai à vous parler d'un incident imprévu, Dornthal. Mais d'abord votre cousine est-elle revenue du palais ?

— Oui.

— Savez-vous si elle a été satisfaite de son audience ?

— Oui, l'impératrice a promis pour demain une réponse telle que Gabrielle la désire.

— Je n'en doutais pas, l'impératrice est toujours de bonne volonté pour accorder une grâce, et lors même qu'il en serait autrement, il était impossible que la vue de celle qui présentait cette requête n'en assurât pas le succès.

Clément ne répondit rien à cette remarque.

— Vous disiez, monsieur le marquis, qu'un incident imprévu..

— Oui, m'y voici. Je vous dirai d'abord ce que vous ignorez peut-être: c'est que ce misérable Fabiano Dini, qui a si cruellement compromis Georges et qui était détenu avec lui...

Clément surpris, l'interrompit d'une voix émue :

— Ce malheureux est tout à fait expirant, monsieur le marquis. On l'a enlevé cette nuit de la forteresse, et...

— Parbleu, je le sais, puisque c'est précisément cela que j'allais vous dire. Mais, comment le savez-vous, vous-même ?

— Je m'en suis informé.

— Vous le connaissiez donc, ce Fabiano ?

— Oui, un peu, et je tenais à savoir ce qu'il était devenu.

— Et le savez-vous maintenant ?

— Oui, je sais dans quel hôpital il se trouve, et je sais aussi que, grâce à la contagion, qui est de nature à éloigner de lui tout le monde et lui rend la fuite impossible, il n'est plus gardé que par des infirmiers. J'espère parvenir à le voir aujourd'hui.

— Vous le connaissiez ? répéta le marquis après un moment de réflexion : alors cela rend fort simple ce qui me semblait inexplicable. Votre cou-

sine Gabrielle, en ce cas, le connaît peut-être aussi ?

— Oui, elle le connaît... comme moi.

— Alors tout s'explique, et puisqu'il en est ainsi, tenez, Dornthal, dit le marquis en lui mettant entre les mains la lettre dont il était porteur, chargez-vous de lui remettre ceci.

A la vue de l'écriture de son cousin, Clément ne put dissimuler son émotion, et voyant en ce moment l'œil pénétrant et interrogateur du marquis fixé sur lui, il lui sembla inutile de chercher à lui cacher la vérité. Sans hésiter alors, et en très-peu de mots, il lui raconta toutes les circonstances de la vie de celui qui expiait en ce moment ses fautes par les dernières souffrances d'une mort misérable.

— Je ne crains pas, monsieur le marquis, de vous confier ici le secret de cette triste existence. Vous le garderez, j'en suis sûr, et vous n'oublierez jamais, n'est-ce pas? — ajouta-t-il d'une voix émue, — que c'est *Fabiano Dini* et non point Félix Dornthal qui échappe ainsi par la mort à une peine infamante.

Le marquis lui serra la main.

— Comptez sur mon silence, Dornthal.

Au bout d'un moment, il continua :

— Cet infortuné a montré un grand courage pendant son procès, un mépris complet du danger pour lui-même ; il ne m'a semblé préoccupé que du désir de sauver celui dont il a causé la perte. Que Dieu lui fasse grâce!

— Oui, en vérité, que Dieu lui fasse grâce! répéta gravement le jeune homme.

Adelardi lui tendit de nouveau la main, et allait quitter la chambre, lorsque Clément l'arrêta :

— Monsieur le marquis, me permettez-vous maintenant de vous faire une question?..

— Assurément.

— Eh bien, puis-je vous demander si le comte Georges est informé de l'arrivée de Gabrielle?

— Non pas encore.

— Mais il l'est sans doute de sa résolution?

— Non, mon ami, il l'ignore aussi jusqu'à présent. Je ne doutais pas, sans doute, du succès de la démarche tentée aujourd'hui par Gabrielle près de l'impératrice ; mais, néanmoins, pour causer une telle surprise à Georges, je voulais être absolument certain qu'il n'y avait pas pour lui de mécomptes à craindre.

— Oh! oui, je vous comprends. Perdre une pareille espérance après l'avoir conçue, c'eût été,

en effet, plus affreux que la mort! dit Clément avec une vivacité qui frappa son interlocuteur. Mais Clément continua bientôt d'un ton plus calme :

— Encore une question, monsieur le marquis, une question absurde, j'en conviens, mais que je ne puis m'empêcher de vous adresser en ce moment. Vous le savez, ma position auprès de Gabrielle est celle d'un frère. Pouvez-vous m'assurer que celui qu'elle aime, celui à qui elle va ainsi s'immoler tout entière, pouvez-vous, sur l'honneur, m'assurer qu'il est digne d'elle? qu'il l'aime? qu'il l'aime autant qu'un homme a jamais aimé une femme ? Je ne saurais en douter assurément, mais enfin, pour tant de souffrances il me faut son bonheur... Il me le faut ! répéta-t-il presque avec emportement, et à la question que je viens de vous faire, je vous demande une réponse sincère.

Le marquis hésita un moment. La véhémence de Clément lui donnait à penser, et sous l'impression de sa récente entrevue avec Georges, il ne sut d'abord que répondre. Livrerait-il son ami ? Tromperait-il celui dont le noble et loyal regard était en ce moment attaché sur lui ? Il demeura quelques instants incertain, puis, enfin, il se décida à être

sincère et à répondre aussi franchement qu'il était interrogé.

— Vous me demandez la vérité, Dornthal. Eh bien, en ce moment, il m'est impossible de vous affirmer que l'amour de Georges soit ce que vous venez de dire. Selon mon sentiment, Gabrielle, à l'heure où nous parlons, n'est pour lui qu'un beau rêve du passé. Mais soyez bien tranquille, mon cher ami, dès que ce rêve deviendra une réalité, dès qu'elle sera là, devant lui, près de lui, à lui, oh ! alors, n'en doutez pas, le feu presque éteint se réveillera brûlant et vif comme naguère, et rien ne révélera à cette charmante créature qu'un nuage d'oubli ait jamais voilé son image. Que voulez-vous, Clément? en fait de tendresse et de constance, les femmes nous dépassent de beaucoup, et elles n'en sont pas plus malheureuses pour cela. Adieu, mon cher ami, à demain.

Clément ne répondit qu'en acceptant la main que le marquis lui tendait encore une fois avant de sortir. Il l'avait écouté, pâle et frémissant, mais, dès qu'il fut seul, il s'écria en cherchant avec effort à étouffer un sanglot qui soulevait sa poitrine : Ah ! mon Dieu... mon Dieu !... Est-ce là aimer !

LVII

Fleurange, au grand regret de mademoiselle Joséphine, s'était débarrassée de la parure qui avait semblé réaliser pour la vieille fille tout le rêve de la première nuit. Elle venait de reparaître, vêtue de la simple robe montante de drap foncé qui était son costume ordinaire, lorsque Clément, qui lui avait dit qu'il ne reviendrait que tard dans la soirée, rentra tout à coup dans le salon où il l'avait quittée une demi-heure auparavant.

Son dessein avait été de consacrer le reste du jour au triste devoir qu'il s'était imposé vis-à-vis de son cousin, et il avait trouvé inutile d'en parler à Gabrielle, lui ayant tenu caché jusque-là ce qu'il avait découvert relativement à Félix ; mais la lettre qui venait de lui être remise changeait la situation et il lui semblait maintenant indispensable qu'elle en prit connaissance sur-le-champ.

Il lui expliqua donc, sans long préambule, la situation actuelle de leur malheureux cousin. Il

lui apprit la démarche qu'il allait tenter pour le voir ; enfin, il lui raconta ce que venait de lui apprendre le marquis Adelardi, et il lui remit la lettre dont il était porteur.

Ce ne fut pas sans une vive émotion que Fleurange en brisa le cachet et lut tout haut et rapidement ce qui suit :

« Ma cousine Gabrielle,

« Je suis condamné aux mines à perpétuité, mais comme, en même temps, je suis dangereusement blessé, je suppose que depuis bien longtemps je n'existerai plus lorsque cette lettre vous parviendra, si elle vous parvient jamais. Je regrette le mal que j'ai fait à tous, et notamment à mon dernier bienfaiteur, et je le regrette surtout à cause de vous, car vous en souffrirez peut-être. J'aurais dû y songer plus tôt, mais, un soir, à Florence, je vous vis inopinément passer en calèche. J'attendis à la porte de l'hôtel où vous étiez descendue, puis je cédais à l'irrésistible tentation de vous faire penser à moi, en vous jetant quelques lignes dans un bouquet. Peu de jours après, mon patron, qui était à mille lieues de supposer que le modèle fût de ma connaissance, me fit voir imprudemment

sa belle Cordelia. Je le confesse, à dater de ce jour, une vive envie me saisit de l'arracher à cette contemplation qui m'irritait, et Lasko arriva à point nommé. Mais je ne croyais pas que cela irait si loin. Au surplus, Gabrielle, croyez-moi, mon amour que vous avez repoussé (et vous avez bien fait, j'en conviens) était peut-être encore plus digne de vous que le sien ; car, je le sens, si je vous avais rencontrée plus tôt, et si vous aviez pu m'aimer, il m'eût rendu meilleur, tandis que lui!... Mais il n'est plus temps de vous parler ni de lui ni de moi!... tout est fini. C'est à vous, à vous seule, ma cousine, que je veux encore adresser ces dernières paroles ; vous les répéterez pour moi à tous ceux à qui je les dois, et dites par vous, elles seront entendues : *Pardon et adieu.*

« F. D. »

Fleurange essuya ses yeux remplis de larmes. Cette lettre l'avait émue de plus d'une manière, et, Clément, on le devine, ne l'avait pas écoutée avec indifférence. Mais, en cet instant, une seule pensée dominait toutes les autres. Aussi, après un court moment de silence, il dit :

— Cette lettre a été écrite lorsqu'il croyait mourir de sa blessure. Depuis, la maladie a hâté sa fin

et peut-être, à l'heure où nous parlons, il n'existe plus. Ce soir, en tout cas, vous saurez si je l'ai trouvé mort ou vivant...

Fleurange l'arrêta :

— Clément, écoutez-moi auparavant. Si, comme cela n'est point impossible, Félix est encore vivant, je voudrais le revoir et vous suivre près de lui.

— Vous !... non, cela ne se peut, cette contagion est redoutable. Cet hôpital! vous ne sauriez y venir. C'est un lieu destiné aux malfaiteurs ou aux derniers misérables. Je ne puis vous exposer à tous ces dangers, je ne le veux pas.

— Mais, dit Fleurange, si par hasard cette préférence, cette sorte de sympathie qu'il m'a toujours témoignée à sa manière me donnait aujourd'hui la puissance de consoler l'heure dernière de cette misérable vie? Qui sait? si ma voix faisait parvenir à son oreille une parole qui pût calmer le désespoir de son agonie? Clément ! Clément! oseriez-vous me dire que je ne devrais pas le tenter? Oseriez-vous sincèrement m'en détourner, parce que, pour cela, il y a un danger à courir?

— Gabrielle ! dit Clément avec une sorte d'irritation, vous êtes toujours la même ! Ne comprenez-vous pas que vous êtes impitoyable pour ceux qui vous aiment?

— Voyons ! songez-y un instant, poursuivit-elle avec insistance, et répondez, Clément !

Un moment de silencieuse angoisse suivit ces mots. Puis, d'une voix troublée, Clément dit :

— Venez vite, ne perdez pas de temps. Il se peut, en effet, que vous ayez une influence que n'aurait aucune autre ; hâtez-vous, je vous attends.

Avant que ces paroles fussent achevées, Fleurange était hors de la chambre. En moins de temps qu'il n'en avait fallu pour les dire, elle était là, enveloppée de son manteau, la tête couverte de son bonnet de velours, le visage caché par un voile, prête à partir. Ils descendirent ensemble, sans se parler davantage. Le traîneau de Clément attendait à la porte. Elle s'y plaça, lui près d'elle, et ils partirent avec la rapidité presque effrayante qui appartient à ce genre d'équipage.

Il ne faisait plus jour, car il était au delà de quatre heures ; mais la clarté brillante de la nuit, augmentée par le blanc reflet de la neige, éclairait suffisamment leur route et permettait aux chevaux de franchir la distance aussi vite qu'en plein jour. Le lieu vers lequel ils se dirigeaient était situé sur la rive opposée de la Neva et beaucoup plus bas que la partie de celle qu'ils quittaient, où se trou-

vait la maison de la princesse Catherine. Ils traversèrent donc le fleuve en diagonale, suivant une route tracée par les branches de sapin qui, de loin en loin, en marquaient le sillon. Ils se trouvèrent ainsi transportés, en un clin d'œil, des splendeurs de la ville au milieu de ce qui semblait être un vaste et blanc désert. A mesure qu'ils descendaient le fleuve, les palais, les coupoles nombreuses et dorées des églises, les constructions immenses et régulières, dont l'ombre rendait l'effet encore plus imposant, disparaissaient dans le lointain; et lorsqu'ils s'arrêtèrent enfin à l'extrémité la plus éloignée d'un faubourg situé sur la rive droite du fleuve, ils ne se trouvèrent plus environnés que de masures de bois, parmi lesquelles on apercevait çà et là quelques bâtiments un peu plus vastes, mais tous de la plus pauvre apparence, et dont aucun n'avait plus d'un étage.

Clément fit descendre sa cousine, tandis qu'il cherchait des yeux celui qui les attendait et qui devait leur servir de guide.

Un homme s'approcha.

— M. Clément Dornthal? dit-il à voix basse.

— C'est moi.

— Vous n'êtes pas seul?

— Que vous importe?

— Je n'ai pas d'ordre, et une femme... c'est défendu.

— Je suppose pourtant qu'il en entre plus d'une dans ce lieu?

— Oh! oui; mais il faut une permission... ou bien...

— Tenez, lui dit Clément tout bas, la mienne suffit pour deux.

Le guide sembla trouver la réponse satisfaisante; il empocha l'or que Clément venait de mettre dans sa main et ne répliqua plus.

Ils marchèrent rapidement, à sa suite, vers celui des bâtiments mentionnés tout à l'heure qui était le plus éclairé. En approchant, ils aperçurent que cette lueur procédait d'un grand feu allumé au dehors et autour duquel un assez bon nombre d'individus se chauffaient, les uns accroupis, les autres debout, quelques-uns endormis dans un rayon assez rapproché du feu pour que le sommeil n'y fût pas mortel, — tous éclairés d'une façon bizarre par la flamme, qui permettait d'apercevoir leurs visages barbus, la forme anguleuse de leurs bonnets fourrés, leurs caftans de peau de mouton, et çà et là quelques vendeurs d'eau-de-vie qui leur procuraient, pour lutter contre le froid, un moyen plus efficace encore que le feu du brasier.

Clément et sa compagne passèrent rapidement devant ce groupe, non toutefois sans être assaillis par quelques paroles inquiétantes, et sans qu Clément eût jeté à quelques pas d'eux, au moyen d'un vigoureux coup de poing, un curieux aviné qui voulait essayer de lever le voile de Fleurange; mais cette leçon avait suffi, et ils arrivèrent sans être autrement inquiétés, jusqu'à la porte du bâtiment décoré du nom d'hôpital, qui n'était qu'une longue et vaste galerie en bois.

Ils entrèrent. En passant ainsi subitement de la clarté du grand feu et de la vivacité d'un froid extrême, dans l'obscure et chaude enceinte de l'ambulance, leurs premières sensations furent qu'ils se trouvaient à la fois dans les ténèbres et dans une température étouffante. Fleurange se hâta de relever son voile; elle ôta même son bonnet et détacha son manteau, car elle ne pouvait respirer et se sentait presque défaillir par l'effet de cette transition soudaine. Mais elle se remit presque à l'instant. Clément, effrayé d'abord, vit bientôt qu'elle était en état de poursuivre leur lugubre exploration. En effet, une fois que leurs yeux furent accoutumés à la lumière incertaine qui les environnait, il leur devint possible d'apercevoir la longue rangée de grabats sur lesquels gi-

saient, dans toutes les affreuses variétés de la souffrance, près de deux cents créatures humaines, dont les gémissements confondus s'élevaient de tous côtés, comme un seul cri douloureux et sinistre fait pour glacer d'effroi et de pitié le cœur le plus ferme et le plus aguerri.

Celui de Fleurange battait bien fort, tandis qu'ils avançaient lentement à travers l'espace obstrué. Clément se demandait avec remords comment il avait pu consentir à l'amener en un tel lieu, lorsque, tout d'un coup, près d'eux, une plainte suivie de quelques mots qui semblaient prononcés en delire arrêtèrent toute autre pensée et les retinrent immobiles à la place où ils étaient. Ils écoutèrent encore... Lequel de ces infortunés venait de proférer ces paroles? Ils regardèrent autour d'eux autant que l'imparfaite lumière le leur permettait: mais, parmi tous ces malades si rapprochés les uns des autres, ils n'en apercevaient pas un dont les traits eussent le moindre rapport avec ceux du malheureux dont ils croyaient avoir reconnu la voix.

— De grâce! murmura la jeune fille d'une voix suppliante, en s'adressant à un infirmier, à qui elle venait d'entendre dire quelques mots en allemand et qui passait rudement près d'elle une petite lan-

terne à la main,—un seul instant prêtez-moi cette lumière.

L'infirmier s'arrêta en entendant parler sa langue et il regarda la jeune fille avec surprise; puis, comme si l'aspect de celle qui lui faisait cette prière l'eût attendri, il lui livra la lanterne en disant :

— Je vous la laisse le temps qu'il me faut pour aller au bout de la salle. Je la reprendrai en revenant.

Clément la prit de ses mains, et la lumière éclaira un instant vivement le visage et le front découvert de Fleurange. Au même moment un cri, un mouvement presque convulsif, et le nom de Gabrielle prononcé par la voix qu'ils avaient entendue, leur révéla sur lequel de ces misérables lits il fallait chercher celui qu'ils avaient retrouvé.

Ils s'approchèrent tous deux le cœur ému : à l'aide de la lumière, ils contemplèrent alors les traits du mourant. Était-ce bien lui?... était-ce là Félix? Sa voix et ses paroles ne permettaient pas d'en douter, et cependant rien, dans ce visage défiguré par l'agonie et lacéré par une horrible blessure, ne rappelait celui qu'ils avaient vu pour la dernière fois dans toute la force de la santé et dans tout l'orgueil de la jeunesse.

Après le cri qu'il avait poussé, il était retombé comme sans vie, et Clément s'inclina en tremblant pour écouter s'il respirait encore.

Le battement de son cœur, faible et irrégulier, n'était point arrêté.

— Félix, dit-il, m'entends-tu?... me reconnais-tu?

Félix ouvrit les yeux,

— Quel rêve étrange! murmura-t-il. On dirait qu'ils sont tous là. Tout à l'heure cette vision!... et maintenant cette voix! O mon Dieu! je voudrais ne plus me réveiller.

Fleurange avait pris la main du mourant et s'était penchée vers lui pour écouter ses paroles. La lumière éclairait ainsi distinctement ses traits. Cette fois les yeux du mourant s'attachèrent avec une fixité effrayante sur ceux de la jeune fille.

— C'est impossible!... dit-il. Mais quelle est donc l'illusion qui me fait voir et entendre ce qui ne peut être?

— Félix, dit Fleurange avec un accent d'une douceur pénétrante, ce n'est point une illusion : nous sommes là. Dieu nous a amenés jusqu'à vous pour que vous ne mouriez pas ici seul, sans ami, sans prière, sans demander et sans obtenir le pardon et la paix.

Un rayon de grande lucidité traversa en ce moment les yeux, jusque-là fixes ou égarés, du blessé; il sembla avoir compris, mais il ne répondit pas.

Clément et Fleurange craignaient de rompre ce silence solennel. Bientôt le regard de Félix passa de l'un à l'autre, et, prenant la main de la jeune fille et celle de son cousin, il les pressa ensemble sur son cœur en disant :

— Oh! mon Dieu! quel miracle!

Puis il ajouta d'une voix faible :

— Quel bonheur que ce soit lui, et non pas l'autre!

Tous les deux comprirent sa méprise, mais tous les deux n'en furent pas également troublés; car tandis que la jeune fille, rougissant légèrement, retirait sa main avec un léger sourire, le front de Clément se couvrait d'une pâleur presque égale à celle du mourant. Toutefois une plus grave pensée les absorbait tous deux en ce moment. Après un court intervalle de silence, Fleurange adressa de nouveau quelques mots à Félix; mais il ne lui répondit plus, et bientôt sa tête défaillante, qu'elle cherchait à soulever, tomba sur son épaule. Il demeura quelques instants évanoui; lorsqu'il rouvrit les yeux et qu'il la vit près de lui :

— Oh! Dieu soit loué! dit-il. Cette vision est encore présente!

— Oui, je suis là, Félix, dit Fleurange d'une voix fervente; je suis là pour prier avec vous Écoutez-moi bien, continua-t-elle en parlant doucement et très-distinctement; dites avec moi que vous vous repentez de toutes les fautes de votre vie.

— De toutes les fautes de ma vie!... répéta le mourant.

— Et que, si la force vous était rendue, vous voudriez en faire l'aveu efficace et complet, l'aveu accompagné d'un parfait repentir! M'entendez-vous?

La main qu'elle tenait serra la sienne. Une larme glissa le long de la joue de Félix; une voix qui n'était plus qu'un souffle prononça les mots :

— Oui, un parfait repentir...

Une nouvelle syncope sembla présager la fin.

— O mon Dieu! dit Fleurange, en levant avec ferveur les yeux au ciel, si les paroles de l'absolution sainte pouvaient maintenant tomber sur sa tête!

En ce moment l'infirmier revint prendre brusquement la lanterne des mains de Clément :

— Pardon, dit-il, j'en ai besoin pour quelqu'un qui vient visiter un de mes malades.

En effet, à travers l'étroit espace qui séparait les deux rangées de lits, se faisait jour non sans peine un personnage imposant et majestueux, dont la longue barbe, les cheveux flottants, la large simarre de soie, et la croix d'or, indiquaient assez manifestement le caractère : c'était en effet un prêtre grec. Il ne venait point cependant dans ce triste lieu pour exercer son ministère, mais l'un des malheureux atteints de la contagion était l'objet de sa charité et il venait le visiter.

Il passait donc sans regarder autour de lui, et même en détournant les yeux le plus possible du lugubre spectacle qui l'environnait, lorsque la main de Clément se posa sur son bras et l'arrêta au moment où il passait devant le lit de Félix.

— Que me voulez-vous, jeune homme? dit-il avec surprise.

— Je vous en conjure, dit Clément, approchez-vous de ce mourant; il expire dans le véritable regret de ses fautes, dans la pleine volonté de les confesser s'il en avait la force : daignez lui donner l'absolution sacramentelle.

Malgré le lieu, l'heure, la solennité suprême du moment, la jeune catholique tressaillit en entendant ces mots; ses grands yeux s'ouvrirent avec l'expression de la plus vive surprise, et adressè-

rent a Clément une silencieuse et inquiète interrogation. Il la comprit et tandis que l'infirmier traduisait ses paroles à celui qui les avait entendue sans les comprendre, il lui répondit :

— Nous sommes ici, Gabrielle, devant un prêtre revêtu de toute la puissance des ordres sacrés. En présence de la mort, nous pouvons nous en souvenir, et ne plus nous souvenir que de cela.

Il s'agenouilla. Fleurange en fit autant. Le mourant joignit les mains et, tandis que le mot *pardon* effleurait une dernière fois sés lèvres, le prêtre grec, d'un geste majestueux, leva la main droite, et prononça sur sa tête les paroles miséricordieuses et divines de l'absolution sainte!

LVIII

Fleurange était rentrée depuis plusieurs heures ; l'anxiété, l'horreur, la tristesse et l'attendrissement qui s'étaient succédé pour elle, pendant la scène émouvante que nous venons de décrire, faisaient place maintenant à un sentiment où domi-

nait surtout une intime et douce reconnaissance.

Ah! nul ne saurait la comprendre sans l'expérience que peut seule donner la foi, cette joie mystérieuse qui pénètre dans une âme lorsque le salut d'une autre âme lui semble assuré, lorsque d'une manière tangible, pour ainsi dire, l'abîme de miséricorde qui nous environne toujours s'entr'ouvre et nous permet de sonder sa profondeur; lorsqu'en retour d'une larme, nous croyons voir le ciel s'ouvrir; lorsqu'en réponse au pardon demandé, il nous est donné de comprendre la signification ineffable de ces deux autres mots, doux comme la miséricorde, grands comme l'infini : *le pardon obtenu.*

Fleurange se sentait donc, sinon heureuse — les impressions de ce jour avaient été trop solennelles pour n'avoir pas laissé un voile de tristesse sur son âme — au moins calme et sereine; la vue de ce lit de mort avait mis en fuite quelques-unes des visions auxquelles, si souvent maintenant, elle s'abandonnait sans scrupules, visions où la passion mêlait à la joie de son dévouement prochain les perspectives d'un avenir meilleur, où le bonheur avec Georges lui apparaissait consacré et agrandi par la souffrance qu'ils auraient d'abord partagée ensemble : thème chéri, mille fois ca-

ressé par son imagination, par son cœur, par son âme elle-même, qui croyait à la puissance du sacrifice et en faisait instinctivement la base de ses espérances. Tout, même cela, en ce moment se taisait. On eût dit qu'une harmonie plus grave, plus pure, plus religieuse, se faisait entendre, et que cette autre harmonie mélangée, où la terre et le ciel étaient presque confondus, s'évanouissait dans le lointain. Jusque-là l'idée de s'immoler avec et pour un autre lui avait semblé grande; mais dans cette heure silencieuse qui succédait à un jour si agité, l'idée de quelque chose de plus grand naissait en elle, comme malgré elle : c'était celle du sacrifice offert à l'insu même de ceux pour qui on s'immole!

Le sacrifice idéal, en effet, le sacrifice modèle, n'a-t-il point été de cette nature? N'a-t-il point été accompli pour ceux qui l'ignoraient? Et cette ignorance même n'a-t-elle pas été transformée en excuse par l'éternelle bonté, pour désarmer l'éternelle justice?

Ces idées confuses, Fleurange ne cherchait point à les formuler ainsi, mais elle les laissait flotter autour de son âme sans leur en ouvrir ou leur en fermer l'entrée. Elle était dans l'une de ces dispositions où, à l'insu de soi-même, parfois, il se

forme dans les profondeurs de l'être une disposition latente d'où peuvent jaillir tout d'un coup des efforts et des sacrifices qui semblaient encore impossibles à l'heure qui précède celle où l'on doit les accomplir.

Fleurange était seule au coin d'une grande cheminée de marbre blanc où était allumé un bon feu. Cette cheminée lui avait fait préférer, à tous les autres salons chauffés invisiblement, celui-ci, le plus petit de la maison, et où elle se tenait habituellement.

Clément, après l'avoir ramenée, était retourné au triste lieu qu'ils avaient visité ensemble, afin d'obtenir pour la dépouille de leur infortuné cousin une sépulture, non point honorée, mais du moins séparée.

Mademoiselle Joséphine, à son heure accoutumée, avait regagné la belle chambre qu'elle occupait maintenant avec moins de surprise que le premier jour, et était déjà, depuis une heure, dans le grand lit où elle avait appris à goûter le même repos que sous les rideaux d'indienne qui, d'ordinaire, abritaient son sommeil.

Il était près de onze heures, et Fleurange allait à son tour se résoudre à quitter la place où elle était, lorsque le bruit d'une voiture se fit enten-

dre. La cloche retentit et quelques minutes après on lui mit entre les mains une carte de visite. Elle lut :

« La comtesse Vera de Liningen. »

Et, plus bas, ces mots au crayon :

« *Mademoiselle Fleurange d'Yves veut-elle bien me recevoir un instant?* »

— Vera!... la comtesse Vera!...

Fleurange répéta deux fois ce nom. Depuis Florence, c'était la première fois qu'il lui revenait à la mémoire : elle se souvint de l'avoir entendu, une fois dans sa vie, pendant l'entretien de la princesse Catherine avec le marquis, la première fois qu'elle avait vu celui-ci; depuis lors, Vera n'avait plus jamais été nommée devant elle. L'avant-veille, Adelardi avait instinctivement évité ce nom en lui parlant, comme en parlant à Vera il avait évité celui de Gabrielle; et ce jour-là, au palais, personne ne l'avait prononcé.

La surprise de Fleurange fut donc inexprimable; elle demeurait les yeux fixés sur la carte, lorsque le valet de chambre qui en avait été le porteur se permit de lui rappeler que la comtesse Vera était en bas dans sa voiture et attendait une réponse.

— Faites-la monter assurément, dit-elle alors avec précipitation.

Puis elle attendit, avec un mélange de curiosité et d'embarras, celle qui allait venir. Sans trop savoir pourquoi, son cœur battait à lui faire perdre haleine; mais, lorsque la porte s'ouvrit et qu'elle vit paraître la belle demoiselle d'honneur, elle éprouva un premier moment de grand soulagement.

— Eh! quoi, c'est vous, mademoiselle, s'écria-t-elle avec joie. Pardonnez-moi de ne l'avoir pas deviné tout de suite; mais j'ignorais ce matin le nom de celle qui m'avait si bien accueillie.

L'idée qui maintenant traversait l'esprit de Fleurange, c'était que, plus tôt encore qu'elle ne l'espérait, l'impératrice lui envoyait, par sa demoiselle d'honneur, la réponse favorable qu'elle lui avait promise; mais la pâleur et le silence de celle qui venait d'entrer la frappèrent, et les paroles qu'elle allait ajouter expirèrent sur ses lèvres.

— Vous ignoriez ce matin mon nom, dit enfin Vera; mais ne l'aviez-vous jamais entendu prononcer avant ce jour?

Fleurange rougit.

— Jamais serait inexact, répondit-elle...

Et elle s'arrêta.

— N'importe, poursuivit Vera, je ne tiens à savoir ni quand, ni comment vous l'avez entendu. Je

devine assez qu'on vous a fort peu parlé de moi; mais permettez-moi, mademoiselle, de vous demander à mon tour si, vous-même, vous n'avez pas un autre nom que celui sous lequel j'ai eu l'honneur de vous présenter à Sa Majesté?

— Je me nomme Fleurange, répondit la jeune fille simplement; mais ce n'est pas le nom que je porte habituellement.

— Et cet autre nom?... demanda Vera d'une voix tremblante.

Fleurange fut étonnée de la manière dont cette question lui était adressée; mais elle le fut bien davantage encore de l'effet que produisit sa réponse et du changement effrayant qui eut lieu dans la physionomie de celle qui lui parlait.

— Gabrielle! répéta-t-elle; je l'avais donc deviné!...

Un silence embarrassant suivit cette exclamation : Fleurange ne savait que dire et attendait l'explication d'une scène qui devenait de plus en plus étrange.

Toutefois, tandis que ce silence se prolongeait et qu'elle regardait Vera avec une surprise croissante, une soudaine appréhension la saisit et une lueur passagère et lointaine de la vérité traversa son esprit.

Rien n'était plus vague pour elle que le souvenir de ce nom murmuré devant elle une seule fois ; mais cette fois-là c'était dans un entretien dont Georges était l'objet, et elle se souvint qu'elle avait cru comprendre qu'il s'agissait d'une union désirée par la princesse pour son fils.

Était-ce à regret que Vera apportait maintenant à une autre la permission de le suivre?

Telle fut la question que s'adressa Fleurange. Alors s'approchant de Vera, elle lui dit avec douceur :

— Si vous êtes chargée pour moi d'un message, comment puis-je assez vous remercier, mademoiselle, d'avoir pris la peine de me l'apporter vous-même!

Mais Vera retira vivement sa main, s'éloigna de quelques pas. Puis, comme si elle eût été en proie à une émotion qu'elle ne pouvait parvenir à vaincre, elle tomba sur un fauteuil placé près de la table ; et, pendant quelques instants, elle y demeura pâle, haletante, l'air sombre et farouche, essuyant de temps à autre d'un geste brusque des larmes qui, malgré tous ses efforts, s'échappaient de ses yeux.

Fleurange, immobile de surprise, la regardait avec un mélange d'intérêt et d'effroi ; mais bien-

tôt la décision franche de son caractère l'emportant sur sa timidité, elle alla droit au fait :

— Comtesse Vera, lui dit-elle, si je n'ai pas deviné le motif qui vous amène ici, dites-moi la vérité. Il se passe entre nous, en ce moment, quelque chose que je ne comprends pas. Soyez sincère, je le serai aussi. Ne demeurons pas ainsi l'une vis-à-vis de l'autre. Surtout ne me regardez pas comme si j'étais, non-seulement une étrangère, mais une ennemie.

A ce mot, Vera leva la tête.

— Ennemies, répéta-t-elle! Eh bien oui, en ce moment nous le sommes.

Que voulait-elle dire? Fleurange croisa les bras, et la regarda avec attention en cherchant à deviner l'énigme de ses paroles; l'énigme encore plus obscure de sa physionomie, qui exprimait tour à tour les sentiments les plus contraires; l'énigme de ses yeux qui, tantôt la regardaient avec haine, tantôt avec la douceur et presque l'humilité d'une supplication.

Enfin, Vera sembla se décider à poursuivre :

— Oui, vous avez raison, dit-elle, il faut mettre fin à l'attente où vous êtes, et vous expliquer mon étrange conduite; mais il me faut pour cela du courage, et pour venir ici comme me voici, pour

m'adresser à vous, comme je vais le faire, il faut encore..., il faut que, sans savoir pourquoi...

— Eh bien! dit Fleurange avec un demi-sourire, achevez! Que faut-il encore?

— Il faut, répondit Vera d'une voix basse et émue, il faut qu'un secret instinct m'avertisse que vous êtes bonne et généreuse.

Cette fin, après ce début, n'éclaircissait point la situation et la rendait au contraire plus obscure.

— C'est assez de préambules, dit Fleurange avec un certain accent de fermeté. Parlez clairement maintenant, comtesse Vera; dites-moi tout sans restriction : vous pouvez me croire, lorsque je vous conjure de ne rien craindre. Vos paroles dussent-elles me faire un mal que je ne puis en ce moment ni prévoir ni comprendre, parlez, je l'exige, n'hésitez plus.

— Eh bien, tenez! dit Vera, en jetant tout d'un coup sur la table un papier qu'elle avait tenu caché jusque-là.

Fleurange le prit, le regarda, et rougit d'abord; puis elle pâlit.

— Ma supplique! dit-elle, vous me la rapportez? Elle a donc été refusée.

— Non! elle n'a pas été envoyée.

— Cela signifie que l'impératrice, après m'avoir

témoigné tant de bonté, a changé d'avis et a refusé de s'en charger?

— Non. Elle m'a ordonné, au contraire, d'envoyer votre supplique et d'y joindre sa recommandation.

— Eh bien?

— J'ai désobéi à ses ordres.

— J'attends l'explication, que vous allez me donner sans doute. Parlez maintenant sans vous interrompre, j'écoute.

— Eh bien, d'abord, répondez-moi. Saviez-vous que Georges de Walden était l'époux qui m'était promis et à qui mon père me destinait dès l'enfance?

— Qui vous était promis?... dès l'enfance? Non, je ne savais pas cela. N'importe, poursuivez.

— N'importe, en effet, ce n'est pas là de quoi il s'agit, quoique j'aie dû vous le rappeler. Il ne s'agit pas non plus de son malheur, ni de son effroyable sentence, ni de cette affreuse Sibérie où vous prétendez le suivre, et partager un sort dont vous ne sauriez ni adoucir, ni peut-être supporter la rigueur. Ce dont il s'agit, c'est de le préserver de cette destinée, c'est de le sauver, c'est de lui faire recouvrer la vie, l'honneur, la liberté, tout ce qu'il a perdu, en un mot. Ses biens, sa fortune,

son nom, son rang, tout peut lui être rendu! C'est là ce que je viens vous dire, et vous demander de seconder.

— Tout peut lui être rendu! répéta Fleurange d'une voix altérée. Par quel moyen? par quelle puissance?

— Celle de l'empereur invoquée et de sa clémence obtenue par mes prières; mais à deux conditions, dont l'une est imposée à Georges et l'autre dépend de moi. A ces deux conditions, il s'en joint une troisième, et celle-là dépend de vous, de vous seule!

Les grands yeux de Fleurange se fixèrent sur Vera avec une expression d'étonnement profond, mêlé d'angoisse.

— Achevez, je vous en conjure! dit-elle. Achevez, si vous ne rêvez pas, en me tenant ce langage, ou moi en l'écoutant, — si nous ne sommes pas folles l'une ou l'autre.

Vera joignit les mains, et s'écria vivement avec passion :

— Oh! je vous en conjure! ayez pitié de lui!

Elle s'arrêta suffoquée par l'émotion.

Fleurange la regarda encore, avec la même expression, et, sans parler, fit signe de continuer. Il semblait concentrer son attention pour par-

venir à comprendre les paroles qui lui étaient adressées.

— Je vous écoute, dit-elle enfin, je vous écoute attentivement et tranquillement : parlez-moi de même.

Vera reprit d'une voix plus calme.

— Eh bien! ce matin, au moment où je venais de lire votre supplique et de comprendre, pour la première fois, quel était l'exilé que vous demandiez à suivre... dans ce moment-là, précisément, l'empereur est arrivé au palais et m'a fait appeler.

— L'empereur! dit Fleurange avec surprise.

— Oui. Et savez-vous ce qu'il voulait me dire? Vous ne le devinez point, et je le conçois, car vous ne savez pas avec quelle ardeur j'avais sollicité la grâce de Georges, avec quel zèle j'avais recueilli, dans ce but, toutes les circonstances les plus propres à désarmer son souverain. Eh bien! ce que l'empereur voulait m'apprendre, c'est que cette grâce, il daignait me l'accorder... à moi, Fleurange! comprenez-vous? mais à deux conditions.

— Sa grâce! s'écria Fleurange. Continuez, j'écoute...

— La première, qu'il passerait quatre années dans ses terres de Livonie, sans en bouger...

Vera s'arrêta.

— J'entends, et ensuite? dit Fleurange en levant les yeux.

— Ensuite, dit Vera lentement, mais non sans trouble, que la volonté de mon père et du sien s'accomplirait avant son départ.

Fleurange frissonna. Un froid glacial lui gagnait le cœur, et la tête lui tournait comme si elle avait le vertige. Elle demeura toutefois parfaitement immobile.

— Sa grâce est à ce prix? dit-elle à voix basse.

— Oui. L'empereur prend intérêt à moi depuis mon enfance, il aimait mon père, et il lui a plu de rattacher cet acte de clémence à l'accomplissement de sa volonté.

Il y eut un long silence. Vera elle-même tremblait, en regardant les lèvres pâles et les joues décolorées de Fleurange, dont les yeux étaient fixés devant elle, dans l'espace.

— Et lui?... dit-elle enfin, il acceptera sa grâce à ce prix... sans hésiter, n'est-ce pas?

— Sans hésiter? répéta Vera en rougissant d'une émotion nouvelle, voilà ce que je ne puis dire; c'est ce doute qui m'humilie et m'épouvante, car l'empereur regarderait la moindre hésitation comme une ingratitude nouvelle, et peut-être annullerait sa grâce.

— Mais pourquoi hésiterait-il? dit Fleurange, d'une voix qu'on entendait à peine.

— Fleurange! dit Vera, avec l'accent passionné qu'elle avait eu deux ou trois fois pendant cet entretien, déchirons-nous mutuellement le cœur s'il le faut, mais allons maintenant jusqu'au bout. Vous a-t-il été permis de voir Georges, depuis que vous êtes ici?

— Non.

— Mais il vous attend, il sait que vous êtes arrivée, et quel dévouement vous a amenée près de lui?

— Non, il l'ignore encore, et ne doit l'apprendre que demain.

Un éclair de joie brilla dans les yeux noirs de Vera.

— Alors, il dépend de vous qu'il n'hésite pas, et qu'il soit sauvé!... Oui, Fleurange! qu'il ignore votre arrivée, qu'il ne vous revoie pas... Qu'il ne vous revoie jamais! continua-t-elle en la regardant avec un effroi jaloux qu'elle ne put dissimuler, et la vie redevient pour lui, belle, brillante, heureuse — ce qu'elle était, ce qu'elle devait être toujours — et le souvenir de ces derniers mois s'effacera comme un songe!...

« Comme un songe! » Fleurange répéta machi-

nalement ces deux mots, en passant la main sur son front.

— Je vous ai tout dit maintenant, dit Vera, je vous ai fait un mal que je comprends mieux qu'une autre. Mais, poursuivit-elle, avec un accent qui retentit jusqu'au fond de l'âme de celle qui l'écoutait, je voulais sauver Georges! je voulais qu'il me fût rendu! et j'ai cru — je ne sais pourquoi, car cela semblait insensé, et je suis défiante d'ordinaire, — oui, j'ai cru que j'obtiendrais de vous de m'aider contre vous-même!

Fleurange, les mains jointes et posées sur ses genoux, les yeux fixés devant elle, semblait depuis quelques instants ne plus rien entendre. Elle écoutait cependant, elle écoutait cette voix claire et distincte qui rendait dans son âme un son si juste, un son qu'elle avait toujours si bien su reconnaître, et auquel jamais elle n'avait désobéi.

Si Georges était libre, s'il recouvrait son nom, son rang, sa position passée, ne se retrouverait-elle pas elle-même dans celle qu'elle occupait naguère? n'usurperait-elle pas, en ce cas, par trahison, le consentement obtenu de sa mère? et cela, au détriment de celle qui était là devant elle, la femme choisie pour lui, depuis son enfance? Ne serait-ce pas une autre trahison envers lui, que de s'offrir

maintenant à ses yeux comme un danger, comme un obstacle, qui pourrait peut-être, au moment où il recouvrerait la liberté, la lui faire perdre de nouveau, avec cette faveur d'un moment qui la lui avait rendue?

Elle posa sa main glacée sur la main de Vera, et elle leva vers elle son doux et ferme regard.

— C'est assez, lui dit-elle d'une voix calme, vous avez bien fait. Oui, j'ai compris, soyez tranquille.

Vera, étonnée de ce regard et de cet accent, la regardait avec surprise.

— Agissez sans crainte, poursuivit Fleurange du même accent. Agissez comme si j'étais bien loin, comme si je n'étais jamais venue.

Et, prenant la supplique, qui était restée sur la table, elle la déchira, et la jeta au feu! Le papier flamba quelques instants, puis s'éteignit. Elle en regarda les cendres s'envoler.

Vera, par un mouvement irrésistible porta à ses lèvres la main qu'elle tenait encore dans les siennes, puis elle demeura muette et interdite. Elle était venue décidée à l'emporter sur sa rivale, à la convaincre, à lutter enfin contre elle par tous les moyens, si elle échouait dans cette première tentative; mais sa victoire prenait tout d'un coup un caractère qu'elle n'avait pas prévu.

A coup sûr, elle avait été facile, et pourtant Vera comprenait qu'elle avait été sanglante. Elle ressentait en ce moment plus de malaise que de joie, et son attitude n'exprimait pas plus le triomphe, que celle de Fleurange n'exprimait la défaite. Tandis que l'une demeurait la tête et les yeux baissés, l'autre s'était levée. Une rougeur passagère colorait son visage, l'effort du sacrifice animait ses traits, et leur donnait un éclat inaccoutumé.

— Je pense, dit-elle, que vous n'avez plus rien à me dire.

— Non,... car ce que je voudrais dire, je ne le puis, et ne l'ose.

Vera se leva, et fit quelques pas vers la porte, mais un souvenir lui revint. Elle se rapprocha de Fleurange.

— Pardonnez mon oubli, dit-elle, voici votre bracelet que vous avez perdu ce matin, et que j'étais chargée de vous rendre.

A la vue du talisman, Fleurange tressaillit, ses couleurs factices s'évanouirent; elle redevint mortellement pâle, et tandis qu'elle le regardait en silence, quelques larmes, les seules qu'elle eût versées pendant cet entretien, coulèrent le long de ses joues. Mais ce ne fut qu'un instant. Avant que Vera pût deviner ce qu'elle voulait faire, Fleurang

avait attaché au bras de sa rivale le bracelet que celle-ci venait de lui rendre.

— Ce talisman était un présent de la princesse Catherine à la fiancée de son fils; il devait, disait-elle, lui porter bonheur. Ce n'est plus à moi qu'il appartient, je vous le rends : il est à vous.

Fleurange lui tendit la main.

— Nous ne nous reverrons plus, continua-t-elle, ne gardons pas l'une de l'autre un amer souvenir.

Vera prit sa main, sans la regarder. Jamais elle ne s'était sentie à ce point touchée et humiliée, et sa reconnaissance elle-même était pour son orgueil une souffrance. La voix douce et grave de Fleurange était pourtant, en ce moment, irrésistible et parlait à son cœur en dépit d'elle-même. Elle hésitait entre ces deux sentiments, lorsque Fleurange reprit :

— Vous avez raison, ce n'est pas à moi, en ce moment, à vous attendre, car vous n'avez plus rien, je crois, à me pardonner, et moi je vous pardonne tout.

Et tandis que Vera demeurait encore immobile, la tête inclinée, Fleurange se pencha vers elle et l'embrassa.

LIX

Le marquis Adelardi disait parfois qu'il avait vu survenir dans sa vie tant de choses extraordinaires et imprévues, qu'il lui arrivait bien rarement d'être surpris de quelque événement que ce pût être. Le jour qui commençait devait cependant lui causer cette sensation d'une façon très-vive et deux fois répétée dans l'espace de quelques heures.

Il s'était levé, selon sa coutume, assez tard et déjeunait au coin de son feu, lorsqu'un billet lui fut remis dont le premier effet fut d'amener la fin prématurée de ce repas à peine commencé. Après avoir lu il tomba dans de profondes réflexions; bientôt il se leva et arpenta la chambre avec agitation. Enfin il se rapprocha de la fenêtre et relut pour la seconde fois les lignes suivantes :

« Mon excellent ami,

« J'ai changé d'avis. Je vous prie instamment, lorsque vous verrez le comte Georges, de ne pas

prononcer mon nom devant lui, et surtout de prendre les plus grandes précautions pour qu'il ignore toujours le projet que j'avais formé et le voyage que j'ai accompli. Cela sera facile, car ici personne ne me connaît; et demain, avant la fin du jour, j'aurai quitté Pétersbourg. Tout vous sera expliqué; mais, pour le moment, je vous écris ce qu'il est le plus nécessaire et le plus pressé que vous sachiez sans retard. »

Il avait beau lire et relire, telles étaient les paroles, signées *Fleurange*, qu'il tenait entre les mains.

Pour cette fois, le marquis était complétement dérouté. Rien, absolument rien ne lui venait à l'esprit qui pût motiver ce brusque changement, lorsque le succès de la requête présentée à l'impératrice la veille était assuré, et lorsqu'il avait un souvenir aussi vif que récent de sa conversation avec Fleurange, pendant laquelle, n'ayant plus rien à dissimuler, elle lui avait laissé voir naïvement toute la profondeur et la sincérité de ses sentiments pour Georges. Sa fermeté et son courage, il les connaissait de longue date, et l'idée de la voir reculer devant l'épreuve au dernier moment ne s'offrit pas même à sa pensée. Il y avait donc là

un impénétrable mystère et il attendait avec impatience l'heure où il pourrait aller en demander l'explication promise. Mais auparavant il fallait être fidèle à son rendez-vous avec Georges. Pauvre Georges! il lui faisait maintenant une compassion nouvelle; après s'être demandé la veille s'il était digne de la consolation qu'il allait lui apporter, il lui semblait maintenant qu'il ne saurait plus vivre sans elle, et qu'une nouvelle et plus effroyable sentence venait de frapper son ami! Il allait donc s'acheminer vers la forteresse pour accomplir plus tristement que jamais près de lui le pénible devoir de son impuissante amitié, lorsqu'une autre lettre lui fut apportée.

Cette fois, la seule vue de cette seconde missive suffit pour le faire tressaillir, et il examina avec un étonnement extrême l'adresse et même l'enveloppe sur laquelle cette adresse était écrite, le cachet dont elle était scellée, le léger parfum qui s'en exhalait, tout était pour lui un sujet de surprise; et, par exception, il n'était pas ici déraisonnable, comme il l'est souvent, de s'appesantir sur tous ces signes extérieurs avant d'en chercher l'explication en ouvrant la lettre. Le lecteur en jugera, lorsqu'il saura que le marquis Adelardi reconnaissait sur cette adresse l'écriture de son ami. Or, depuis que

Georges était prisonnier, il n'avait eu ni la permission ni le moyen d'écrire; en second lieu, ce papier, ces armes empreintes sur le cachet, ce parfum, toutes ces choses appartenaient à une autre époque, et aucune de ces élégances du passé ne lui avait assurément été concédée en prison. Le seul aspect extérieur de cette lettre avait donc quelque chose d'inexplicable, et, lorsque enfin il l'ouvrit pour y chercher le mot de l'énigme, voici ce qu'il y trouva :

« Ami très-cher,

« Au seul aperçu de cette lettre, avez-vous déjà deviné son contenu? Dans le cas contraire, apprenez que je suis libre, ou du moins que je le serai demain! Mais en attendant, j'ai déjà quitté l'affreuse chambre où vous m'avez laissé hier, et me voici, grâce aux soins du gouverneur de la forteresse, établi dans son propre appartement et entouré déjà de tous les charmants accessoires de la vie civilisée, dont je me croyais séparé à jamais, — accessoires qui sont pour moi l'aube du beau jour qui va se lever. Oui! Adelardi, libre! par la grâce de l'empereur, auquel je jure, avec empressement, de ne plus jamais conspirer de ma vie; libre! à deux conditions: l'une, de m'en aller

vivre chez moi, en Livonie, pendant quatre ans ; l'autre ;... devinez-la ; elle n'est pas plus rigoureuse que la première : c'est d'en revenir à mes premières amours pour celle à qui je dois ma grâce : en un mot, de finir par mon commencement et de devenir l'époux de Vera de Liningen ! Qu'en dites vous ? N'est-ce pas là un dénoûment qui pourrait figurer dans un roman ? Vous me l'aviez prédit un jour, vous en souvenez-vous ? *Vous renoncerez à la folie qui vous tente et vous tiendrez la parole qui vous engage.* J'étais loin de le croire alors, et, même maintenant, il est peut-être bon que cette jolie sirène soit à sept cents lieues de moi, car je ne sais ce que je ferais, si je me retrouvais sous la fascination de ce regard qui me faisait perdre la tête, tandis qu'en ce moment je suis tout au bonheur qui m'attend. Vera m'aime toujours ; elle est belle aussi, à sa manière, et surtout elle possède un charme qui efface pour moi tous les autres : elle a les beaux yeux *de la liberté* que je lui dois. Aussi ne suis-je point tenté de lui refuser cette main qu'elle veut bien accepter, ni même ce cœur un peu blasé, mais que remplit aujourd'hui une dose de reconnaissance assez forte pour ressembler beaucoup à l'amour qu'elle a le droit d'attendre.

« Au revoir, Adelardi ! Venez quand vous voudrez, je ne suis plus prisonnier, quoique je me sois engagé à ne sortir d'ici que pour me rendre à la chapelle de l'impératrice, où m'attendra celle qui doit ensuite partir avec moi pour l'exil mitigé auquel *nous* sommes condamnés. »

Il serait difficile de rendre l'état étrange dans lequel la lecture de cette lettre — suivant l'autre de si près — jeta celui auquel elles étaient toutes les deux adressées. Il lui eût été impossible de dire s'il était content ou triste, indigné ou attendri, soulagé ou accablé par tout ce qu'il venait d'apprendre à la fois; et quoiqu'il fût encore imparfaitement éclairé sur quelques-unes des circonstances qu'il désirait connaître, il comprenait pourtant maintenant que, d'une façon ou d'une autre, Fleurange avait été informée avant lui de la grâce accordée à Georges et des conditions dont elle était accompagnée. Il résultait de là une explication fort simple de son billet, mais qui parut en même temps au marquis tellement généreuse, touchante et même sublime, que son intérêt tout entier se tourna avec une sorte de passion vers la charmante et noble fille, dont la lettre placée devant lui, à côté de celle de Georges, semblait faire ressortir par

le plus grand contraste imaginable, la froide et égoïste légèreté de celui-ci. En tout cas, il n'avait plus en ce moment à s'occuper de lui, à qui tout semblait sourire, mais de celle qui, sans qu'il s'en doutât, s'immolait pour lui, aujourd'hui comme hier, avec un dévouement mille fois plus désintéressé et plus généreux encore qu'auparavant.

En ce moment sa porte s'ouvrit et il fit une exclamation de joie et de bienvenue en entendant annoncer Clément. C'était précisément à lui qu'il songeait et à qui il voulait parler sans retard. Dès qu'il le vit, il s'aperçut toutefois qu'il ne savait rien. Clément, en effet, rentré la veille au soir fort tard et sorti avant le jour, n'avait point revu Fleurange depuis qu'il l'avait quittée au retour de l'hôpital. Il revenait maintenant des funérailles obscures et lointaines de son infortuné cousin, pour demander au marquis d'user de son influence afin de lui obtenir la permission de placer sur cette triste tombe une simple croix de pierre.

Mais il ne put entamer le sujet qui l'amenait, car le marquis était pressé d'aborder celui dont il était lui-même rempli, et avec une vivacité qui l'empêcha d'abord d'apercevoir l'effet qu'il produisait sur celui qui l'écoutait, il lui apprit que

la grâce de Georges était accordée, et à quelles conditions. Clément demeura immobile, et pendant quelques instant l'excès de sa surprise l'empêcha de répondre. Cette nouvelle changeait si brusquement pour lui l'aspect de toutes choses, que son esprit se refusait à la comprendre. Il regardait donc le marquis avec une expression tellement singulière, que celui-ci en fut frappé, et il entrevit clairement en ce moment qu'il avait touché avec imprudence une fibre plus profonde et plus vitale qu'il ne le supposait.

— Pardonnez-moi, Dornthal ; je vous ai saisi beaucoup plus que je ne le voulais et que je ne m'y attendais.

— Oui, dit Clément d'une voix altérée, j'en conviens. Mais sait-elle déjà ce que vous venez de m'apprendre ?

Pour toute réponse, le marquis lui mit dans la main le billet de Fleurange.

Il le lut, on le devine, avec une émotion plus vive encore que celle qu'il venait d'éprouver, mais il sut mieux la maîtriser.

— Pauvre Gabrielle ! c'est là évidemment un premier et généreux mouvement digne d'elle. Mais, dit-il avec un accent tout autre et où tremblait une indignation qu'il avait peine à réprimer — je ne

puis comprendre encore que ce... que le comte Georges consente sans hésiter à la condition *proposée ;* car, en définitive, jamais je ne croirai que cette condition puisse lui être rigoureusement *imposée* par l'empereur, encore moins qu'elle soit acceptée par celle qui en est l'objet, s'il sait faire valoir comme il le doit les sentiments qui, de son côté, je le suppose au moins, l'empêcheront d'y souscrire.

Le marquis hésita un instant, puis il lui dit :

— Tenez, Clément, l'heure presse, il vaut mieux que vous sachiez toute la vérité sans retard.

Et il lui donna la lettre de Georges.

En la lisant, le mépris et la colère éclatèrent si vivement sur le visage de Clément, que le marquis demeura étourdi de l'éclat dont flamboya un instant son regard indigné. Il froissa la lettre et la jeta sur la table.

— C'était bien là, en effet, dit-il, ce que j'aurais dû attendre de l'homme dont vous me parliez hier ! O pauvre Gabrielle ! continua-t-il d'une voix tremblante d'émotion et de tendresse, c'est donc ainsi qu'ont été prodigués et perdus les chers trésors de ton cœur !

Il s'appuya sur la table et cacha sa tête dans ses

deux mains. Pendant quelques instants il y eut un silence que ni l'un ni l'autre ne cherchèrent à rompre.

Enfin Clément revint à lui :

— Monsieur le marquis, dit-il, encore une fois, pardonnez-moi ; je ne sais en vérité ce que vous penserez de moi après m'avoir vu tel que je viens de me montrer à vous. Au reste, peu importe, il ne s'agit pas de moi, mais d'elle. Il y a un point que je vous recommande et sur lequel je n'ai pas besoin d'insister: il faut qu'elle ignore le contenu de cette lettre; il faut que jamais elle ne sache — *jamais*, entendez-vous? — de quelle sorte était cet amour qu'elle croyait digne du sien.

Le marquis le regarda avec étonnement.

—Et c'est vous, Dornthal, dit-il, qui vous occupez ainsi avec tant de soin de ménager vis-à-vis de votre cousine le souvenir du comte Georges?

Cette absence totale de vulgaire triomphe et de préoccupation égoïste ajoutait une surprise notable de plus à celles de la matinée.

Clément ne remarqua ni l'accent d'Adélardi, ni l'expression bienveillante et affectueuse du regard qui accompagnait les paroles qu'il venait de dire.

— Je veux qu'elle souffre le moins possible, dit-il

brièvement; c'est là mon unique affaire et ma seule pensée.

Il se leva pour sortir.

Le marquis lui serra la main avec une effusion qu'il témoignait rarement, et lorsque Clément l'eut quitté, il demeura longtemps pensif.

Peut-être songeait-il en ce moment que la rencontre et l'étude d'un noble cœur valaient mieux ou du moins tout autant que la plupart de celles qu'il avait recherchées et cultivées jusqu'à ce jour avec tant d'empressement.

LX

A son retour, Clément apprit que sa cousine l'avait déjà demandé plusieurs fois. Il monta sur-le-champ dans la pièce où elle se tenait. Son émotion, en la revoyant, quoique moins imprévue que toutes celles qu'il venait d'éprouver, fut plus profonde qu'il ne s'y attendait, car il ne s'était pas préparé au changement produit en elle par les heures qui venaient de s'écouler. Elle était cependant aussi calme et aussi résolue que la veille au soir, mais

elle avait traversé pendant cet intervalle ce que l'on peut nommer l'agonie du sacrifice, cette heure d'ineffable souffrance qui n'est pas celle où l'immolation de soi-même est acceptée, ni même celle où elle est consommée, mais cette heure intermédiaire où la répugnance lutte encore violemment contre la volonté. Et c'est bien, en effet, à cette place, dans l'ordre de ses souffrances, que celle-là a été endurée par notre Maître à tous, lorsqu'il s'est fait notre semblable.

Fleurange avait pris quelques instants de repos, une heure à peine, avant le jour. Le reste de la nuit elle l'avait passée tout entière à lutter ainsi avec sa souffrance. Les sanglots qui gonflaient son cœur, réprimés avec effort pendant son entretien avec Vera, elle les avait laissé éclater sans contrainte lorsqu'elle s'était retrouvée seule dans la nuit, et elle s'était livrée au vain soulagement de savourer à loisir l'amertume du sacrifice, en imposant silence à toute consolation, et en laissant presque les vagues du désespoir monter jusqu'à elle, et, sinon l'atteindre, au moins la menacer.

La chambre qu'elle occupait, plus vaste encore et plus somptueuse que celle de mademoiselle Joséphine (puisque c'était celle de la princesse Catherine elle-même), n'était éclairée que par une

lampe, qui brûlait devant les images saintes enchâssées dans l'or et l'argent, et placées dans un angle, selon l'usage russe.

Fleurange s'était jetée sur un canapé et là, pendant longtemps, la tête cachée dans les coussins, ses longs cheveux épars, ses mains couvrant son visage inondé de larmes, elle avait exhalé sa douleur sans faire aucun effort pour la modérer.

Une fois dans sa vie déjà, elle s'était livrée à ce genre de douloureux transport. C'était — avec bien moins de raison sans doute — deux ans auparavant, durant les premières heures qui avaient suivi son départ de Paris, lorsqu'il lui avait semblé qu'elle était seule au monde et que toutes les joies de la vie étaient à jamais finies pour elle. Cette fois-là, ceux qui n'ont pas oublié le début de cette histoire se souviennent peut-être que la vue d'une étoile, apparaissant soudainement à ses yeux, dans le ciel éclairci, lui avait apporté un message de paix. Dieu sait ainsi, quand il lui plaît, donner une voix à tout dans la nature, et parler à ses créatures par les œuvres de ses mains, ou même des leurs.

Une impression du même genre amena en ce moment un premier apaisement de la tempête qui bouleversait son âme tout entière.

En relevant tout d'un coup la tête, après être demeurée longtemps dans l'attitude que nous venons de décrire, ses yeux se portèrent naturellement vers l'angle éclairé de la chambre où la lampe allumée devant les images faisait étinceler la plus riche d'entre elles. Dans ces images grecques, on le sait, les têtes peintes sur la toile se détachent seules de l'or et des pierreries qui les entourent. Celle qui attirait en ce moment le regard de Fleurange, c'était l'image du Christ; c'était ce visage sacré, dont le type est connu de tous ceux qui ont vu des représentations de l'art byzantin. Ce visage long et grave, ces yeux doux, calmes et profonds dont l'effet saisissant et mystérieux est mille fois supérieur à tout ce que peut produire la simple reproduction de la beauté humaine. Cette impression, qu'un pieux amour de l'art suffit pour faire comprendre, était accompagnée pour Fleurange d'un vif souvenir d'enfance. Elle avait souvent prié devant une image de cet aspect dans l'église de Santa Maria al Prato. Elle attacha maintenant ses yeux sur les yeux divins, fixés sur elle, et peu à peu, il lui sembla que ce doux et puissant regard pénétrait jusqu'au fond de son âme et y portait une consolation soudaine, merveilleuse et inexprimable. Elle demeura comme saisie, et

quittant peu à peu l'attitude qu'elle avait gardée jusque-là, elle resta quelque temps assise, les mains jointes. Bientôt, les yeux toujours fixés sur l'image sainte, elle tomba à genoux, et inclinant la tête, elle demeura longtemps plongée dans un recueillement profond. Sa douleur immodérée semblait s'apaiser et changer de caractère. Ses larmes, sans cesser de couler, cessèrent d'être amères, et leur objet se transforma, car, dans la douceur de ce regard majestueux, elle avait su lire un reproche, et elle avait su le comprendre!...

— O mon Sauveur et mon Dieu! pardon! s'écria-t-elle avec ferveur, en courbant son front jusqu'à ce qu'il touchât la terre.

Pardon!... Oui, malgré la pureté, malgré la piété, malgré la droiture de son âme, cette parole, Fleurange aussi avait à la dire, et à comprendre qu'elle renfermait pour elle l'apaisement et la paix.

Elle l'entrevit pour la première fois en ce moment. Une lueur, jamais aperçue, commença à se lever dans son âme, comme la faible blancheur de l'aurore qui précède le jour, et sa douleur lui apparut comme la punition d'un oubli, ses larmes, comme une expiation.

Ces pensées étaient encore confuses, mais leur

influence était déjà bienfaisante, et bientôt elle sentit naître véritablement en elle-même cette force et ce courage dont, pendant son entretien avec Vera, elle n'avait eu que l'apparence extérieure. Elle avait toujours été capable d'agir en dépit de la souffrance. Maintenant, elle commença à la comprendre et à la vouloir.

La nuit était fort avancée, mais elle ne sentait pas le besoin du repos, et, avant de le chercher, elle voulut donner à son esprit et à son cœur, plus fatigués mille fois que son corps, celui dont ils avaient besoin. Sous l'influence de tous les incidents et de toutes les émotions diverses de cette journée, elle écrivit à la mère Madeleine une lettre qui en était le récit fidèle.

Sa joie du matin, son sacrifice du soir, son désespoir à peine apaisé de la nuit, rien ne fut caché ou supprimé, pas même une nouvelle et ardente aspiration vers ce cloître d'où elle croyait ne plus pouvoir être repoussée désormais, et qui lui semblait en ce moment l'uniqne refuge de son cœur brisé.

Il y a un certain art à lire dans le cœur des autres, mais il y en a un non moins grand à savoir faire lire dans le sien, et celui-là, Fleurange le possédait au suprême degré, vis-à-vis de cette

grande âme, qui, de loin comme de près, veillait près de la sienne.

Cet épanchement la soulagea. Elle dormit ensuite quelques heures, et, à son réveil, la lettre que le marquis Adelardi venait de lire et de communiquer à Clément fut écrite et envoyée sans faiblir.

Mais une telle nuit avait laissé sa trace. Les yeux rougis de Fleurange, ses traits altérés, ses lèvres pâles et tremblantes, l'expression douloureuse de ses yeux, furent pour Clément les indices d'une souffrance qui était pour lui-même un intolérable supplice. Il eût voulu la lui épargner aux dépens de sa vie, et il était permis de dire qu'il l'avait prouvé. Mais maintenant que rien ne lui imposait plus le difficile devoir d'appeler pour elle de tous ses vœux le bonheur qu'elle attendait de la tendresse d'un autre, le cri impétueux de son propre cœur se faisait entendre avec une puissance presque irrésistible, et jamais Clément ne se montra plus maître de lui que dans cette matinée, où il lui fallut arrêter l'impulsion qui l'eût mille fois jeté aux pieds de sa cousine, et où il parvint à dominer le désir passionné de lui dire qu'elle aimait et pleurait un ingrat, et qu'elle était elle-même plus ingrate encore que lui !

Au lieu de cela, ils se serrèrent la main en silence. Fleurange vit qu'il était instruit de tout et fut soulagée de n'avoir rien à lui apprendre. En peu de mots, ils eurent réglé ce qui concernait leur départ, et Clément lui promit que, dans vingt-quatre heures, ils pourraient se mettre en route.

Sur ces entrefaites, mademoiselle Joséphine parut, et Clément, trop préoccupé pour user de circonlocutions, lui annonça tout simplement, sans autre explication, le changement survenu dans les intentions de sa cousine. Mais, lorsqu'au comble de la joie, Joséphine s'écriait : « Elle repart avec nous !... O mon Dieu ! quel bonheur !... » Clément fronça le sourcil et lui serra la main d'une façon si expressive, que la pauvre demoiselle s'arrêta tout court, et, selon sa coutume, renferma son exaltation dans un mutisme complet, en se disant qu'un jour viendrait peut-être où elle comprendrait toutes ces inexplicables choses, et entre autres pourquoi, lorsqu'elle pleurait du départ de Gabrielle, il avait fallu lui dissimuler son chagrin, et pourquoi, maintenant qu'elle restait, il ne lui était pas permis de témoigner sa joie.

— Tout cela est fort bizarre... j'ai toujours l'air de frapper à faux. Et cependant, Clément, permettez-moi de vous le dire, je soupçonne que, quant à

ce M. le comte Georges, c'était moi, et moi seule qui avais raison.

Cette dernière réflexion ne lui échappa, comme de juste, que plus tard, à l'heure des épanchements particuliers qu'elle se procurait toujours de temps à autre avec Clément, et nous devons ajouter que le sourire qui l'accueillit la dédommagea du froncement de sourcil que nous venons de noter.

La soirée s'écoula presque en silence. Le marquis Adelardi la passa avec eux, et le maintien calme et simple de Fleurange, tandis que l'effrayante altération de ses traits ne permettait pas de se méprendre sur l'étendue de sa souffrance, redoublèrent l'enthousiasme qu'elle lui inspirait et qui devenait peu à peu une amitié solide et destinée à laisser dans sa vie une trace durable et bienfaisante.

Avant de se séparer, Clément et sa cousine échangèrent quelques paroles sur les tristes funérailles de Félix. Aucun acte religieux n'avait pu les accompagner, mais le marquis Adelardi venait de promettre qu'il obtiendrait la dernière faveur sollicitée par Clément et qu'une croix de pierre marquerait la place où il reposait; le lendemain matin une messe serait célébrée pour lui dans l'église catholique.

— Nous assisterons à cette messe ensemble, dit Fleurange.

— Oui, Gabrielle, j'y comptais.

Le lendemain, en effet, Fleurange et son cousin étaient prosternés de bonne heure au pied de l'autel de la grande église catholique, située sur la Perspective de Newsky. Après tout ce qui avait troublé et bouleversé l'âme de la jeune fille depuis la veille, ce fut un moment de triste et consolant repos.

Ce long voyage, après tout, malgré l'amère déception, malgré la douleur, malgré le sacrifice qui l'attendait à son terme, elle ne l'avait pas accompli en vain! Celui dont elle avait consolé l'heure dernière, celui pour qui ils priaient en ce moment avait emporté la trace bénie de sa présence dans les régions dont le repentir ouvre l'entrée! Le repentir! salut de l'âme qui le ressent, bénédiction de l'âme qui le seconde, joie mystérieuse des anges qui l'inspirent et l'accueillent comme l'une des allégresses de leur béatitude éternelle!

Ils sortaient de l'église et ils descendaient lentement la longue avenue bordée d'arbres, nommée la Perspective de Newsky, lorsque leur marche fut arrêtée par une foule assez nombreuse qui stationnait en face de la grille du palais Anitschkoff, devant lequel ils allaient passer.

Fleurange, livrée à ses pensées, marchait sans regarder autour d'elle, et Clément, de son côté, était fort distrait, lorsqu'une émotion semblable à celle d'une secousse électrique les fit tout d'un coup tressaillir tous les deux :

— Les mariés vont passer, disait une voix.

— Les mariés?... les condamnés, vous voulez dire, répondit une autre en riant, car vous savez qu'ils partent ensemble pour l'exil.

Ils n'en entendirent pas davantage. L'effort subit de Clément pour éloigner Fleurange fut impuissant; elle lui résista, et quittant son bras, sans qu'il pût l'en empêcher, elle fit quelques pas rapides qui la placèrent en avant, près de l'un des arbres contre lequel elle s'appuya, et elle regarda devant elle pâle et muette. Elle vit la grille s'ouvrir... elle vit la voiture paraître et bientôt passer devant elle... elle le vit enfin, *lui!* Oui, elle vit les nobles traits du comte Georges, sa bouche souriante, son regard radieux. Elle vit un instant briller les yeux noirs et la chevelure dorée de la mariée. Puis elle eut la sensation qu'il faisait nuit et que tout disparaissait de sa pensée, comme de sa vue! . . . . . .

. . . . . .

ÉPILOGUE

. . . . Non, ma Fior Angela, je vous dis encore une fois non, comme lorsque vous m'avez fait cette même demande à Santa Maria, ce beau soir du mois de mai, tandis que du haut du cloître nous regardions coucher le soleil. Qu'y a-t-il de changé? et pourquoi Dieu vous appellerait-il maintenant dans cette solitude, s'il ne vous y appelait pas alors?... Parce que vous souffrez davantage?... Mais, pauvre enfant, vous souffriez déjà alors. « La vie, disiez-vous, vous semblait vide et terne, insuffisante et imparfaite. » Et, par le fait, vous n'aviez pas tort : c'est bien là son véritable aspect lorsqu'on la regarde en la comparant à la vraie patrie qui nous attend. Contemplée ainsi, rien ne peut, en effet, y répandre le moindre attrait; mais aucune tristesse ne se mêle à ce genre de dégoût :

on n'est pas triste lorsqu'un objet semble médiocre et misérable uniquement parce qu'on le compare à un autre objet merveilleux et divin dont la possession est assurée. C'est là, je vous l'ai déjà dit, le dégoût de la terre d'où naît l'appel joyeux et irrésistible au cloître; mais, je vous l'ai dit aussi, cette voix divine, lorsqu'elle retentit dans l'âme, y retentit seule, à l'exclusion de toutes les voix du monde. Une flamme s'allume qui absorbe et anéantit toutes les autres, même celles dont l'éclat terrestre est doux et pur. Cet appel divin ne vous a point été adressé : le bonheur rêvé sur terre vous échappe, voilà tout, et, pour la seconde fois, ce mécompte vous inspire la même pensée; mais, comme alors, je crois que si Dieu se fût réservé votre vie, il n'eût pas permis qu'un cœur tel que celui de ma Fleurange fût un seul jour partagé!

« Cette fois, il est vrai, tout est fini sans retour, et vous êtes séparée d'une manière irrévocable de celui auquel ce cœur s'était donné, et, laissez-moi vous le dire maintenant, donné sans raison!... Vous tressaillez, ma pauvre enfant! vous me trouvez cruelle, et tout le faux éclat qui vous avait fascinée éclaire de nouveau en ce moment l'image encore présente et encore chère à votre pensée. Je poursuis, néanmoins.

« Il est un amour de la terre qui, s'il allonge la route pour aller à Dieu, n'en détourne point cependant, et qui même par les vertus qu'il exige, par les sacrifices qu'il impose, par les souffrances dont il est accompagné, seconde souvent les plus nobles mouvements de l'âme.

« Ne l'avez-vous pas aperçu aujourd'hui, Fleurange? la base d'un tel amour manquait au vôtre. Je l'eus bien vite reconnu, lorsqu'à Santa Maria, j'eus écouté votre récit jusqu'au bout et pénétré jusqu'au dernier repli de votre cœur. Je compris alors pourquoi Dieu élevait devant vous un obstacle et vous imposait un sacrifice, et votre souffrance me parut l'expiation d'une idolâtrie que vous ne discerniez pas telle qu'elle était.

« Si je vous avais vue incertaine ou hésitante sur la route à suivre, si je vous avais trouvée mollement désireuse de vous épargner et d'échapper au sacrifice imposé, je vous aurais, à cette époque, tenu peut-être un langage plus sévère; mais vous agissiez avec fermeté et droiture, je remis à une époque où, avec le temps, la paix vous serait rendue, le soin de vous faire connaître le mal secret et profond de votre cœur. En attendant, ce que vous souffriez alors me semblait une punition suffisante.

« Mais il ne devait pas en être ainsi : la tentation devait renaître, et sous une forme à laquelle il était impossible que ma pauvre enfant pût résister; elle céda à l'impulsion généreuse et passionnée de son cœur et elle trouva, dans l'excès même de son dévouement, une satisfaction pour sa conscience dont elle sentait confusément le besoin ; mais il en fallait davantage, il fallait souffrir encore, souffrir plus qu'auparavant ; il fallait enfin que l'idole fût brisée et que ce brisement lui parût être celui de son cœur lui-même !...

« Il n'en est rien, Fleurange : à travers la distance, je voudrais que ma voix vous parvînt, et je voudrais que cette voix fût douée d'une puissance divine, lorsqu'elle vous dit : « *Relevez-vous et « marchez.* » Oui, reprenez votre marche dans la vie que Dieu vous a faite ; levez d'abord les yeux vers lui et bénissez-le courageusement de vous avoir arrachée au piége d'une tendresse dont il n'était pas le lien et dont le vide se fût révélé à vous tôt ou tard. Puis, regardez autour de vous, voyez qui vous pouvez consoler et secourir; voyez aussi qui vous pouvez aimer; voyez surtout qui vous aime, et faites taire dans votre cœur la pensée, coupable à l'égal d'un blasphème, que vous m'exprimez par ces mots : « *Ma vie est dépouillée*

de tout ce qui peut me donner le désir de vivre!... »

« Vous la relirez un jour, ma Fleurange, cette amère et ingrate parole, et, je vous l'atteste, vous la trouverez mensongère. Si Dieu ne vous a pas créée pour l'aimer, à l'exclusion même de ces affections permises qu'un rayon de son amour illumine, vous l'étiez bien moins encore pour trouver le repos dans un amour privé de cette lumière, amour dont un déchirement soudain et une souffrance aiguë vous ont empêchée d'éprouver la nature périssable, et vous ont épargné la douleur d'une irréparable déception !

« Encore une fois, Fleurange, à genoux ! et rendez grâce; puis debout, et agissez. Point d'affaissement sur vous-même, point de souvenir complaisant de vos désirs trompés, de vos peines souffertes. Courage ! votre cœur a été faible et fasciné, mais jamais encore votre volonté n'a cessé d'être forte, et quelque rude que fût le chemin du devoir, il vous a suffi de le regarder, pour y marcher sans défaillance. Courage ! vous dis-je, vous vivrez; — et vous ferez mieux que vivre, — vous guérirez et vous vous souviendrez de cette heure qui vous paraît si sombre, comme de celle qui aura précédé le jour véritable qui doit éclairer votre vie.

« Au premier moment, cette lettre ajoutera à

votre tristesse et vous vous trouverez privée de tout, même de la consolation que vous attendiez de moi; mais ne cédez pas à la tentation de brûler ces pages, lorsque vous les aurez lues. Gardez-les pour les relire, et, soyez-en certaine tôt ou tard le jour viendra où une douce promesse de bonheur répondra au fond de votre cœur à cette lecture. Vous comprendrez alors quels sont pour vous les vœux de votre mère Madeleine, car ce jour-là, ma Fleurange, ils seront exaucés !... »

Cette réponse à la lettre écrite par Fleurange pendant la nuit agitée qui avait suivi son entrevue avec la comtesse Vera, nous ne la mettons pas sous les yeux du lecteur à l'époque où, au retour de son triste voyage, elle lui parvint à Rosenhain; mais deux ans après ce jour, un soir d'été, où, assise près de la rivière, sur le banc du jardin, la jeune fille relisait ces pages pour la seconde fois.

L'aspect de celle que nous retrouvons à cette place était quelque peu altéré. Une cruelle maladie, suite des émotions et des fatigues endurées deux ans auparavant, avait mis sa vie en danger, et à sa longue convalescence avait succédé un mal plus lent, plus profond, plus difficile à guérir, contre lequel tous les remèdes, même celui d'une volonté

énergiquement résolue à les seconder, étaient longtemps demeurés impuissants.

Pendant cette phase de faiblesse, jusque-là inéprouvée, la vie était devenue pour Fleurange nouvelle et difficile. En effet, pendant longtemps, il avait fallu renoncer à combattre par l'activité des devoirs remplis la double langueur de la maladie et de la tristesse, supporter l'inaction sans la rendre pour elle-même et les autres un tourment de plus; en un mot, faire sur elle-même un constant et silencieux travail : elle l'accomplit toutefois en acceptant avec une reconnaissante douceur les soins de tous ceux qui l'entouraient, et, sans roidir contre eux son cœur froissé, mais, au contraire, en s'efforçant de les convaincre que leur tendresse lui suffisait et que, revenue près d'eux, il ne lui manquait plus rien. Peu à peu cette parole fut dite sans effort. Comme le soleil qui, au printemps fait fondre la neige, puis réchauffe la terre, puis la couvre de fleurs, elle sentit de même que, sous l'influence de cette bienfaisante tendresse, tout recommencerait à vivre dans son cœur et dans sa pensée. N'était-il pas doux, en effet, tandis qu'elle était étendue pendant de longues heures sur sa chaise longue, dans un demi-sommeil, d'entendre autour d'elle, comme un gazouillement d'oiseaux,

la voix caressante de Frida, mêlée à celle des petits enfants de ses deux cousines, qu'elle aimait tant à tenir dans ses bras et à caresser lorsqu'ils l'avaient réveillée? n'était-il pas consolant d'appuyer sa tête sur un cœur presque maternel? N'était-il pas salutaire de causer avec son oncle Ludwig, lorsqu'après avoir fait rouler sa chaise près de la jeune malade, il lui parlait de tant de choses dignes de fixer son attention, sans la détourner jamais de la plus haute de toutes? Et Frida? et Clara? et Julian et Hansfelt? tous n'apportaient-ils pas leur part d'amitié sûre et fidèle, et chacun, pour ainsi dire, une fleur qui ajoutait son parfum à l'air qu'elle respirait? n'était-ce rien, enfin, en ouvrant les yeux, de rencontrer le bon regard de sa vieille amie, qui, après avoir cru la voir mourir, ne pouvait se lasser de la regarder vivre?

Et que dirons-nous maintenant de celui que nous n'avons pas encore nommé, de celui dont la sollicitude pour elle n'était point en apparence plus grande que celle de ses parents et de ses sœurs, et qui, toutefois, pendant cette longue convalescence, avait fini par prendre près d'elle une place qu'aucun d'eux ne songeait plus à lui disputer? Le caractère de Clément eût été mal dépeint si, après la catastrophe imprévue qui lui avait

rendu la liberté de ses espérances, on le suppose prompt à les admettre et surtout à les exprimer. Néanmoins, depuis que l'empire violemment et constamment exercé sur lui-même cessait de lui sembler un devoir absolu, depuis que la peur de se trahir ne l'obligeait plus à une contrainte qui, lorsqu'il était près de sa cousine, s'étendait à tous les sujets et finissait souvent par dissimuler en partie à celle ci la supériorité de son esprit et la rare beauté de son intelligence; un changement, qu'il n'apercevait pas lui-même, s'était opéré en lui et donnait maintenant à sa physionomie, à l'accent de sa voix, à toute sa personne, un caractère tout autre qu'auparavant, aux yeux de celle à laquelle il apparaissait ainsi pour la première fois. Elle le remarquait avec surprise, et, lorsqu'il interrompait leurs lectures par des pensées qui jaillissaient spontanément de son cœur ému ou de son intelligence libre dans son essor, et abordait maintenant une foule de sujets qu'il s'était interdits jusque-là, elle devenait pensive et comparait, malgré elle, cette éloquence de l'âme dont la source était si profonde et l'élan parfois si élevé, avec cette autre éloquence qui l'avait éblouie naguère, et dont l'esprit, l'esprit seul cultivé avec soin faisait tout le charme. Chaque jour elle at-

tendait avec plus d'impatience l'heure de ces lectures ou de ces entretiens ; elle avait bien apprécié déjà le dévouement, la bonté d'âme incomparable de son cousin, sa loyauté, son énergie, son courage ; toutes ces qualités, elle leur avait rendu justice, et cependant il lui sembla d'un coup qu'elle ne l'avait jamais connu ; elle se demanda même un jour si jusque-là elle l'avait jamais regardé, tant l'expression de ce visage, où rayonnait ce qu'il y a de plus divin ici-bas, la double noblesse de l'âme et de l'intelligence, tant ce regard et ce sourire compensaient l'imperfection de traits remarquée jadis chez Clément, mais que les années avaient d'ailleurs grandement modifiée à son avantage.

Elle reconnut donc bientôt que, tout en ayant eu beaucoup d'amitié pour son cousin, elle avait cependant été injuste envers lui, et ne l'avait jamais apprécié à sa juste valeur.

Mais quel fut le jour, l'heure, le moment qui lui fit découvrir qu'elle avait été envers lui non-seulement injuste, mais ingrate, ingrate jusqu'à la cruauté? C'est ce que nous ne saurions dire, c'est ce qu'elle ignorait peut-être elle-même.

Fut-ce le jour où, après avoir lu d'une voix tremblante un passage qui exprimait ce qu'il n'o-

sait dire, il leva soudainement les yeux et la regarda comme il ne l'avait jamais encore fait?

Fut-ce cet autre jour où, passant sur son violon l'une mélodie à une autre, il joua cette romance sans paroles qu'Hansfelt avait nommée *l'Amour ignoré*, et s'arrêta tout d'un coup, hors d'état de poursuivre?

Ou bien encore lorsque, vers la fin du second printemps écoulé depuis leur retour, elle fut tout à fait rétablie, et qu'il la vit pour la première fois dehors, debout près du grand buisson de roses, les mains remplies de fleurs? fut-ce lorsqu'il s'agenouilla pour en ramasser une tombée près d'elle, et qu'il demeura ainsi jusqu'à ce qu'elle lui tendit la main et lui dit, en rougissant, de se relever?

Il n'importe. Ce jour vint, et il avait précédé de peu celui où nous l'avons trouvée assise sur le banc au bord de la rivière, relisant attentivement la lettre que la mère Madeleine lui avait adressée deux ans auparavant.

La jeune fille, nous l'avons dit, n'était plus tout à fait telle que nous l'avons souvent dépeinte. Sa longue maladie avait laissé quelques traces, mais de ces traces qui dans la jeunesse sont presque un charme de plus, en attendant le retour de l'éclat complet de la santé. La taille de Fleurange, plus

souple et plus mince, son teint, d'une blancheur plus transparente, ses longs cheveux, coupés pendant sa maladie, renaissant maintenant sur son front et encadrant son jeune visage de boucles épaisses et soyeuses : tout, en ce moment, lui donnait quelque chose de la grâce de l'enfance, et en la voyant aujourd'hui près de son cousin, dont la haute taille et l'expression mâle et énergique avaient toujours ajouté, en apparence, quelques années à son âge véritable, on n'eût jamais pu deviner qu'elle n'était pas la plus jeune des deux.

Elle lisait donc, immobile et attentive, et de temps en temps son visage se colorait et exprimait ses émotions diverses. Mais lorsque, après avoir lu les mots jadis écrits par elle-même : « *Ma vie est dépouillée de tout ce qui peut donner le désir de vivre*, » elle en vint à ceux-ci : « *Vous la relirez un jour, Fleurange, cette amère et ingrate parole, et, je vous l'atteste, vous la trouverez mensongère*, » elle s'arrêta tout court, et, levant au ciel des yeux pleins de larmes :

— Oui, ma mère, dit-elle, vous aviez raison !

Elle couvrit son visage de ses deux mains, et demeura longtemps absorbée et comme envahie par un flot de pensées.

Dans les profondeurs de sa mémoire, de vagues souvenirs sillonnaient le passé comme des éclairs, et lui faisaient revoir, dans un rêve confus, quelques scènes oubliées.

Cette violente explosion de douleur, ces sanglots qu'il n'avait pu réprimer, lorsqu'il avait appris qu'elle voulait suivre Georges ; plus tard, ces paroles murmurées, sur la glace, dans ce moment qu'il croyait le dernier de sa vie, à peine entendues et vite oubliées alors, elles surgissaient aujourd'hui, semblables à ces écritures invisibles que l'approche du feu fait apparaître. Ce sentiment qu'elle ne discernait que depuis quelques jours, Clément l'aurait-il donc éprouvé plus tôt, l'aurait-il éprouvé toujours?... Et, s'il en était ainsi, oh ! alors, quelle avait été sa tendresse, quelle avait été sa constance, et quelles avaient été les souffrances endurées pour elle ! Hélas ! qu'avait-elle infligé elle-même à ce noble et fidèle ami !

— Oh ! s'écria-t-elle tout haut, qui a jamais été plus aveugle, plus ingrate, plus cruelle que moi !

Elle se tut en tressaillant et leva la tête ; car elle croyait avoir reconnu le bruit des pas de son cousin. C'était bien lui en effet ; il venait la chercher sur son banc favori ; et maintenant il était là, debout devant elle, à la même place où, trois ans au

paravant, il l'avait regardée, le jour où, à son insu, elle l'avait tant fait souffrir. C'étaient le même lieu et la même saison; c'était aussi la même heure : le jour tombait, et maintenant, comme alors, la lune, déjà levée, jetait un rayon argenté sur le charmant visage qu'interrogeait le même regard. Mais, cette fois, l'interrogation fut comprise, et la réponse silencieuse de ses beaux yeux, aussi expressifs que la parole, fit pénétrer dans le cœur qui l'entendit une de ces joies humaines réservées ici-bas à ceux-là seuls qui sont capables d'un amour pur, constant, unique; d'un amour digne d'être nommé après celui de Dieu.

Nous pourrions terminer maintenant ce récit et déposer la plume, sans chercher à décrire la joie de la famille lorsque, la nuit tombée, on vit reparaître les deux seuls absents de la veillée, et que chacun devina, en les regardant, quel était l'entretien qui, ce soir-là, s'était prolongé si longtemps au bord de la rivière.

Toutefois, vers la fin de cette heureuse soirée, mademoiselle Joséphine amena, sans le vouloir, une communication qu'il nous semble utile de ne point omettre.

— Voyez, voyez, s'écria-t-elle, dans l'exaltation

d'un bonheur, mêlé d'un secret orgueil de sa pénétration, comme j'avais raison de penser que le comte Georges...!

Elle s'arrêta d'un air interdit, se souvenant tout d'un coup des précautions du passé, et craignant encore d'être imprudente en les négligeant.

Mais Fleurange, sans hésiter, s'écria :

— Achevez, ma chère Joséphine, achevez sans crainte, et prononcez hardiment un nom que je n'ai plus ni peur ni désir d'entendre.

Et tandis que, en l'entendant, le souvenir de ses tortures passées traversait la mémoire de Clément, pour lui faire sentir plus ardemment son bonheur présent, elle lui demanda d'une voix calme :

— Est-il toujours en exil, ou bien lui a-t-on fait grâce ?

Clément répondit avec un sourire :

— Non, on ne lui a point fait grâce ; il subit encore toute l'étendue de sa peine.

Après un moment de silence, il ajouta :

— Ce matin même, j'ai reçu une lettre d'Adelardi qui me parle de lui... Voulez-vous la lire ?

Sur un signe affirmatif de celle à qui il adressait cette question, il tira son portefeuille de sa poche pour y chercher la lettre. Lorsqu'il l'ouvrit, il en tomba une petite branche de myrte.

Fleurange la reconnut aussitôt.

— Eh quoi, vous la possédez encore? dit-elle en rougissant.

Clément ne répondit pas. Il regardait la petite branche avec attendrissement; elle faisait partie de ce trésor si chèrement conservé, et pendant longtemps la seule joie de son amour caché!

— *Jamais*, oh! non, *jamais!* murmura-t-il. Ce fut là ma réponse ce soir-là, Gabrielle, lorsque vous me promettiez une belle fiancée. Vous en souvenez-vous?

— Oui, car j'avais dit comme vous une heure avant, et cette coïncidence me frappa.

— Qu'en faut-il conclure dans ce jour où vous êtes là, devant moi, vous la fiancée de mes rêves impossibles?

— Que nos pressentiments nous trompent souvent... et nos sentiments aussi, Clément, ajouta-t-elle, en attachant sur lui des yeux voilés de larmes qui semblaient implorer un pardon.

Nous ne dirons point quelle fut la réponse de Clément. Nous dirons seulement qu'elle fit complétement oublier à l'un et à l'autre la lettre d'Adelardi. Cette lettre, cependant, nous la mettrons sous les yeux du lecteur, moins indifférent peut-

tire à son contenu que ne l'était en ce moment celui à qui elle était adressée.

Elle était datée de Florence. Le marquis, dont les visites à Rosenhain étaient devenues annuelles, annonçait sa prochaine arrivée, puis il continuait :

« La pauvre princesse Catherine, dont vous me demandez des nouvelles, a repris tous ses maux, tant de fois guéris, et ils sont aggravés maintenant par le mécontentement et l'ennui plus encore que par l'âge. Personne ne réussit à lui donner des soins tels que ceux dont elle se souvient, et chaque nouvelle épreuve renouvelle des regrets qui ne sont nullement compensés d'autre part par la réalisation de ses désirs. J'ai bien souvent remarqué, du reste, qu'il n'y a rien de tel en ce monde que les désirs réalisés, pour faire évanouir jusqu'au souvenir de l'ardeur avec laquelle on les a poursuivis, et même du transport avec lequel on les a vu s'accomplir. Il est vrai que ses relations actuelles avec son fils n'ont rien de bien satisfaisant, et qu'elles se ressentent de l'humeur mécontente de tous les deux. L'exil imposé à Georges semblerait cependant enviable à bien des gens, car le lieu qu'il habite possède tous les agréments possibles, sauf celui de pouvoir le quitter. Mais ce terrible correctif gâte le

reste, et il ne sait jouir de rien, parce que tout, dit-il, lui est imposé. Aussi, je le crains, l'avenir qu'il se prépare et qu'il réserve à sa femme est fort menaçant.

« La comtesse Vera est une belle et noble personne, susceptible jusqu'à un certain point de dévouement, mais orgueilleuse, emportée et jalouse au plus haut degré. En épousant Georges dans la situation où il se trouvait, elle croyait, par ce grand sacrifice, s'assurer ce cœur volage et se l'attacher fidèlement et à jamais par la reconnaissance. Elle s'est trop vite aperçue qu'il n'en était rien, et que la liberté comparative qu'il avait recouvrée se transformait promptement à ses yeux en dur esclavage. Il en est résulté entre eux des scènes qui ont déjà plus d'une fois troublé une existence dont il ne leur est pas permis de rompre la monotonie. Dans l'une d'elles, le croiriez-vous? Vera, égarée par l'irritation et la jalousie, a trahi elle-même le secret si bien gardé jusque-là, en s'écriant avec emportement *qu'elle regrettait de ne lui avoir pas laissé subir le sort qu'une autre était si disposée à partager avec lui.* Revenue à elle-même, elle eut lieu de regretter son imprudence, car Georges exigea une révélation complète; et, ramené ainsi subitement vers un souvenir revêtu à ses yeux,

aujourd'hui, du double charme du passé et de l'impossible, il se livra à son tour, sans aucun ménagement, aux plus amers reproches ; et je ne sais s'il n'eut pas la cruauté de lui dire « qu'il eût préféré mille fois le sort auquel elle l'avait soustrait à celui qui était aujourd'hui le sien auprès d'elle!... » Nous savons ce qu'il faut penser de ce mirage de son imagination ; mais, d'après tout ceci, vous ne serez pas surpris d'apprendre qu'ils aspirent tous deux avec une égale ardeur à la liberté, qui ne leur sera pas rendue avant deux ans, et qui sera, selon toutes les apparences, aussi dangereuse pour l'un que pour l'autre. La princesse le voit et le prévoit, depuis une visite en Livonie où je l'ai accompagnée l'été dernier. Pendant ce séjour, Georges ne lui a pas non plus épargné des reproches qui lui ont été d'autant plus sensibles que sa mère en est depuis longtemps à se dire que, au bout du compte, elle a sacrifié son bonheur et l'agrément de sa propre vie par une opposition dont le résultat a été d'éloigner d'elle, du même coup, et son fils et la seule compagne qui ait jamais réussi à la satisfaire. Et comme, lorsqu'elle est mécontente, il lui faut toujours s'en prendre à quelqu'un qui ne soit pas elle-même, savez vous à qui elle reprochait l'autre jour devant moi tous

ses mécomptes actuels? A Gabrielle!... qui, disait-elle, n'avait pas su, il y a trois ans, user, comme elle l'aurait dû, de son empire et le conserver!!

« Depuis qu'elle s'est aperçue que je ne partageais nullement ce regret — qui ne sera pas partagé non plus par vous, je le suppose, ni, j'aime à le penser, par celle qui l'inspire — elle m'en veut à mon tour, et déclare avec mélancolie que tous les amis sont insensibles et tous les enfants ingrats!... »

La réponse de Clément à cette lettre hâta l'arrivée du marquis. Il avait vu renaître et grandir les espérances de son jeune ami, et pour rien au monde il n'eût voulu être absent de Rosenhain le jour de leur réalisation. Wilhelm et Berta, la discrète confidente qui avait su consoler la souffrance de Clément, sans l'obliger à la révéler, furent avec le marquis les seuls amis admis ce jour-là au milieu de l'heureuse famille. La noce fut riante autant que l'avait été celle de Clara. Les mariés cependant semblaient plus graves et plus recueillis, car une grande épreuve avait précédé ce jour, et donnait à leur bonheur ce *quelque chose d'achevé* qui manque souvent ici-bas aux fêtes les plus joyeuses.

Eux aussi, à leur tour, ils allaient partir pour

l'Italie, et l'on devine que, parmi les lieux qu'ils devaient visiter ensemble, le premier vers lequel se dirigeait leur pensée était celui où les attendait la bienvenue et la bénédiction de la mère Madeleine.

Au retour, c'était la maison, transformée et embellie, de mademoiselle Joséphine, qui devait devenir leur demeure, à la seule condition, imposée par leur vieille amie, qu'elle habiterait sous leur toit jusqu'à la fin de ses jours.

Leur destinée fut-elle heureuse? Nous croyons pouvoir l'affirmer. Fut-elle exempte de peines, de souffrances et de sacrifices? Nous pouvons le nier avec encore plus de certitude. Elle fut digne d'envie néanmoins, car ils possédèrent ce qu'il y a de meilleur parmi les bonheurs de la terre, sans oublier jamais « *que la vie ne peut jamais être tout à fait heureuse, parce qu'elle n'est pas le ciel, ni tout à fait malheureuse, parce qu'elle en est le chemin*[1]. »

[1] Eugénie de la Ferronnays.

FIN

PARIS. — E. DE SOYE ET FILS, IMPRIMEURS, 5, PLACE DU PANTHÉON.

00100023

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 05 October, 2018